This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

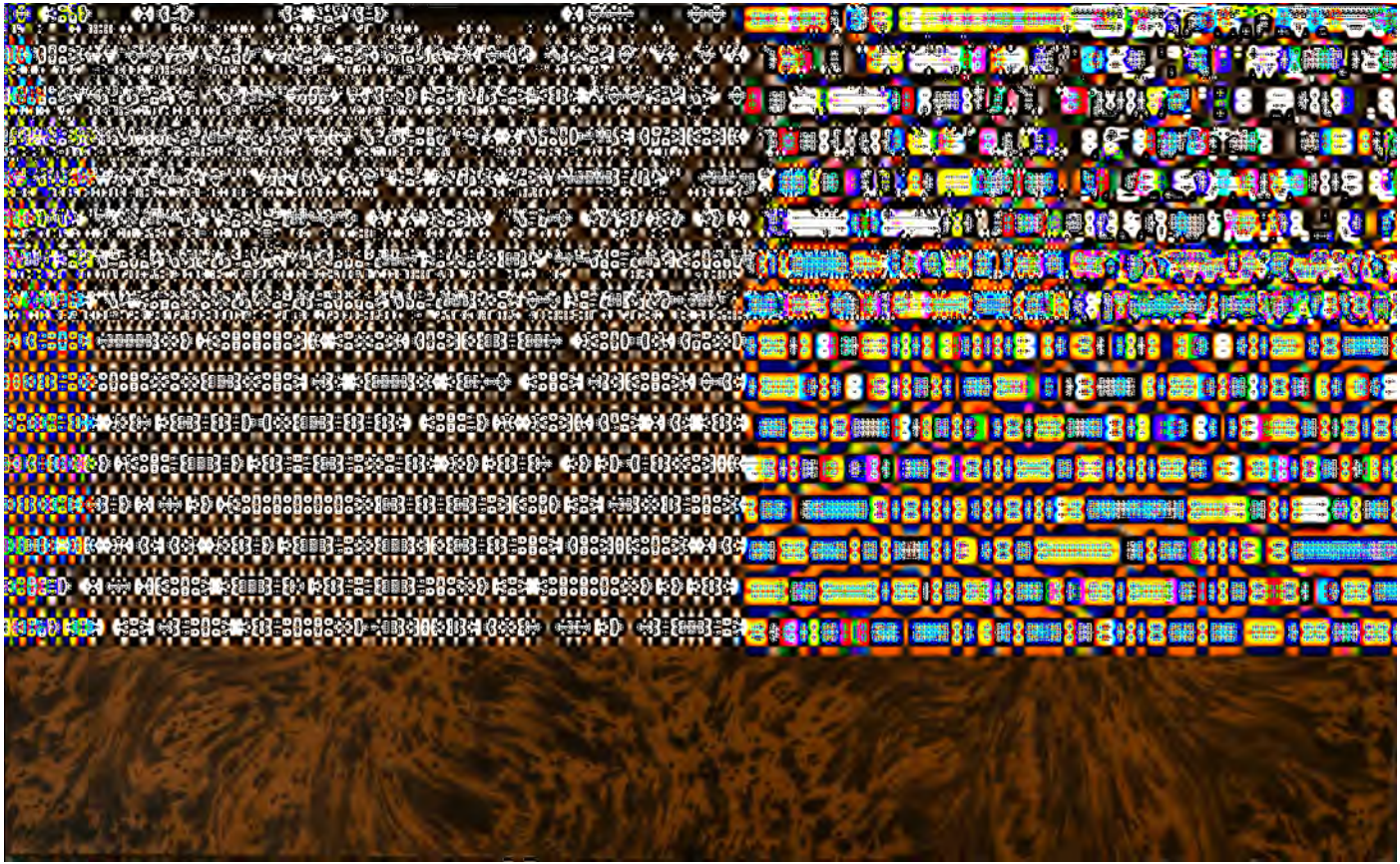
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

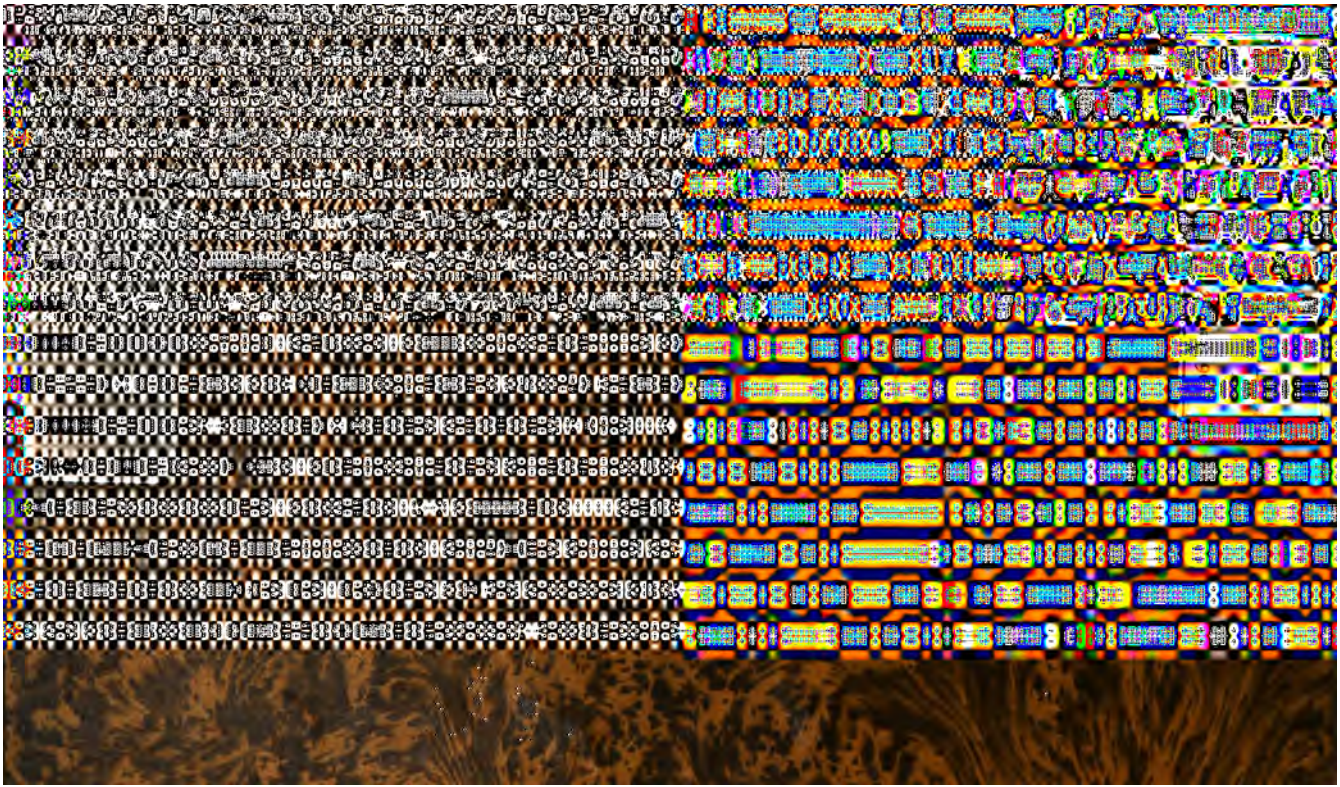
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

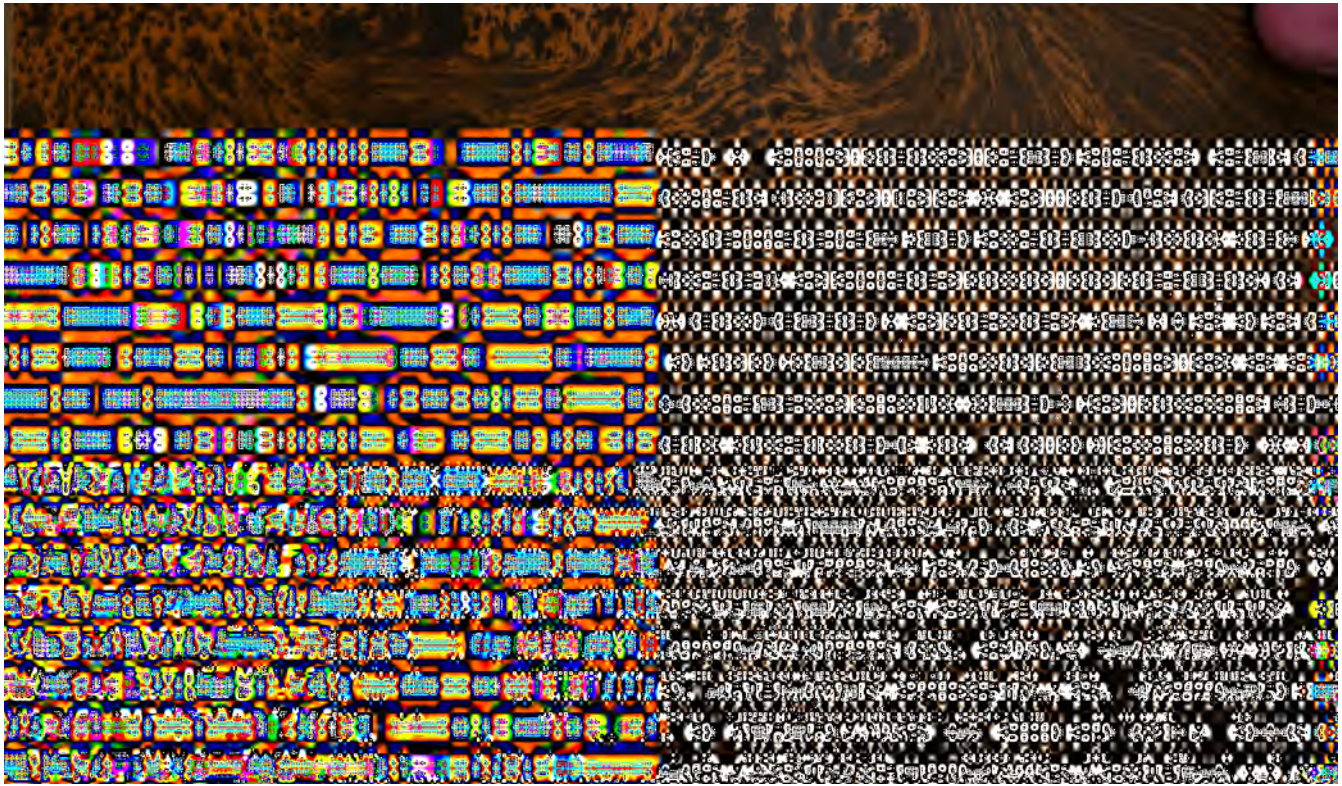
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`







UVAL

10092 c. 65

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire.

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

AVENT.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La Veuve ESTIENNE & FILS, à la Vertu;
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BODLEIAN
11 MAY 1934
LIBRARY

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POur la Fête de tous les Saints, *Sur le bonheur des Juſtes.* Page 1
Pour le jour des Morts, *Sur la mort du Pécheur & la mort du Juſte*, 30
Pour le I. Dimanche de l'Avent, *Sur le Jugement Univerſel*, 64
Pour le II. Dimanche de l'Avent, *Sur les Afflictions*, 98
Pour la Fête de la Conception de la Sainte Vierge, 127
Pour le III. Dimanche de l'Avent, *Sur le délai de la Converſion*, 156
Pour le IV. Dimanche de l'Avent, *Sur les diſpoſitions à la Communion*, 189
Pour le jour de Noël, 230
Pour le jour de la Circonciſion de N. S., *Sur la Divinité de Jeſus-Chriſt*, 256
Pour le jour de l'Epiphanie de N. S., 300

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Sermons prêchés pendant l'Avent par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire.* La réputation que ce célébre Orateur s'eſt acquiſe dans la Chaire, & le fruit qu'il y a fait ne laiſſent aucun lieu de douter, que le Public ne les reçoive avec joye. La Parole Sainte y eſt annoncée avec dignité, & d'une maniere propre à faire les plus heureuſes impreſſions : une onction vive, une pieté tendre & ſoutenuë en ſont le principal caractère : la force, l'exactitude, & l'éloquence ne s'y font pas moins admirer : enfin l'eſprit eſt convaincu, & le cœur eſt touché. Quel avantage les Fidéles ne tireront-ils pas de la lecture de ces Diſcours, pour ſe diſpoſer à célébrer ſaintement la naiſſance de Jeſus-Chriſt, notre Sauveur ! A Paris, ce 20. Novembre 1744.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

SERMON

SERMON
POUR LA FÉTE
DE
TOUS LES SAINTS.

Sur le Bonheur des Juſtes.

Beati qui lugent, quoniam ipſi conſolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils ſeront conſolés. Matth. 5. 5.

SIRE,

SI le monde parloit ici à la place de Jeſus-Chriſt, ſans doute il ne tiendroit pas à VOTRE MAJESTÉ le même langage.

Heureux le Prince, vous diroit il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre: qui n'a vu tant de Puiſſances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuſe; & qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire.

Heureux le Prince, qui dans le cours d'un régne long & floriſſant, jouit à loiſir des fruits de ſa gloire, de l'amour de ſes peuples, de l'eſtime de ſes ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ſes conquêtes, de la

magnificence de ſes ouvrages, de la ſageſſe de ſes loix, de l'eſpérance auguſte d'une nombreuſe poſtérité; & qui n'a plus rien à déſirer que de conſerver long-tems ce qu'il poſſéde.

Ainſi parleroit le monde; mais, Sire, Jeſus-Chriſt ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de ſon ſiécle; mais celui qui fait ſa principale occupation du ſiécle à venir, & qui vit dans le mépris de ſoi-même, & de tout ce qui paſſe; parce que le Royaume du Ciel eſt à lui. *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Matth. 5. 3.

Heureux, non celui dont l'hiſtoire va immortaliſer le régne & les actions dans le ſouvenir des hommes; mais celui dont les larmes auront effacé l'hiſtoire de ſes péchés du ſouvenir de Dieu même; parce qu'il ſera éternellement conſolé: *Beati qui lugent, quoniam ipſi conſolabuntur.* Ibid. 5.

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de ſon Empire; mais celui qui aura ſçu renfermer ſes déſirs & ſes paſſions dans les bornes de la loi de Dieu; parce qu'il poſſédera une terre plus durable que l'Empire de l'Univers. *Beati mites, quoniam ipſi poſſidebunt terram.* Matth. 5. 4.

Heureux, non celui qui élevé par la voix des peuples au-deſſus de tous les Princes qui l'ont précédé, jouit à loiſir de ſa grandeur & de ſa gloire; mais celui qui ne trouvant rien ſur le trône même digne de ſon cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu & dans la juſtice; parce qu'il ſera raſſaſié. *Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam, quoniam ipſi ſaturabuntur.* Ibid. 6.

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand & d'invincible; mais celui à qui les malheureux don-

ront devant Jeſus-Chriſt le titre de pere & de miſéricordieux ; parce qu'il ſera traité avec miſéricorde. *Beati miſericordes, quoniam ipſi miſericordiam conſequentur.* *Ibid. 7.*

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la deſtinée de ſes ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre ; mais celui qui a pu ſe la donner à ſoi-même, & bannir de ſon cœur les vices & les affections déréglées qui en troublent la tranquillité, parce qu'il ſera appellé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* *Ibid. 9.*

Voilà, Sire, ceux que Jeſus-Chriſt appelle heureux : & l'Evangile ne connoît point d'autre bonheur ſur la terre que la vertu & l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'eſt donc pas cette longue ſuite de proſpérités inouies dont vous avez favoriſé la gloire de ſon régne, qui peut le rendre le plus heureux des Rois. C'eſt par-là qu'il eſt grand ; mais ce n'eſt pas par-là qu'il eſt heureux. Sa piété a commencé ſa félicité. Tout ce qui ne ſanctifie pas l'homme, ne ſauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laiſſent vuide, ou que de maux réels qui le rempliſſent d'inquiétude ; & une conſcience pure eſt la ſource unique des vrais plaiſirs.

C'eſt à cette vérité, mes Freres, que l'Egliſe borne aujourdhui tout le fruit de la ſolemnité qu'elle nous propoſe. Comme l'erreur où l'on eſt dans le monde, que la vie des Saints a été triſte & déſagréable, eſt un des principaux artifices dont le monde ſe ſert pour nous empêcher de les imiter ; l'Egliſe, en renouvellant aujourdhui leur mémoire, nous fait ſouvenir en même-tems, que non-ſeulement ils jouiſſent d'une félicité immortelle dans le Ciel, mais en-

core qu'ils ont été les ſeuls heureux de la terre ; *Beati, &c.* & que celui qui porte l'iniquité dans ſon ſein, y porte toujours le trouble & la frayeur ; & que la deſtinée des gens de bien, eſt mille fois plus douce & plus tranquille en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi conſiſte le bonheur des Juſtes en cette vie ? Il conſiſte premiérement dans la manifeſtation de la vérité cachée aux ſages du monde : ſecondement dans le goût de la charité refuſé aux amateurs du monde. Dans les lumiéres de la foi qui adouciſſent toutes les peines de l'ame fidéle, & qui rendent celles du pécheur plus amétes : c'eſt mon premier Point. Dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les paſſions, & qui refuſées à un cœur corrompu le laiſſent en proie à lui-même : c'eſt le dernier. Développons ces deux vérités ſi propres à rendre la vertu aimable, & les exemples des Saints utiles. Mais avant de commencer implorons le ſecours des l'eſprit ſaint par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

I. PARTIE. LA ſource de nos chagrins eſt d'ordinaire dans nos erreurs ; & nous ne ſommes malheureux, dit un Pere, que parce que nous jugeons mal des biens & des maux véritables : *Cauſa laboris ignorantia eſt.* Les Juſtes, qui ſont des enfans de lumiére, ſont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils ſont plus éclairés. Les mêmes lumiéres, qui corrigent leurs jugemens, adouciſſent leurs peines ; & la foi, qui leur montre le monde tel qu'il eſt, change en des ſources de conſolation pour eux, les mêmes événemens, où les ames livrées aux paſſions, trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

S. Ambr.

Et pour vous faire entrer, mes Freres, dans une vérité ſi honorable à la vertu, remarquez,

je vous prie, que ſoit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le paſſé, & ces tems d'égarement qui précéderent ſa pénitence; ſoit qu'elle ſoit attentive à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux dans le monde; ſoit enfin qu'elle jette ſa vuë dans l'avenir, tout la conſole, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend ſa condition infiniment plus douce que celle d'une ame qui vit dans le déſordre, & qui ne trouve dans ces trois ſituations que des amertumes & des terreurs ſecrettes.

Car en premier lieu, quelque livré que ſoit un pécheur à tout l'emportement de ſon cœur, les plaiſirs préſens ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amaſſe derriére lui. Ces jours de ténébres qu'il a conſacrés à la diſſolution, n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparoiſſent en certains momens à ſon ſouvenir. Images importunes, qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de tems en tems de ſon aſſoupiſſement, en lui montrant comme réunis en un point de vuë, cet amas monſtrueux de crimes, qui frappent moins lorſqu'il ſe les permet, parce qu'il ne les voit alors que ſucceſſivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des graces toujours mépriſées, des inſpirations toujours rejettées, un uſage indigne d'un naturel heureux, & formé, ce ſemble, pour la vertu; des foibleſſes dont il rougit, des monſtres & des horreurs ſur leſquels il n'oſe preſque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laiſſe derriére lui. Il eſt malheureux, s'il tourne les yeux vers le paſſé. Toute ſa félicité eſt comme renfermée dans le moment préſent: & pour être heureux, il faut qu'il ne penſe point; qu'il ſe laiſſe mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets préſens; & qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, s'il veut conſerver ſa tranquillité. Et de-là

ces maximes ſi indignes de l'humanité, & ſi répanduës dans le monde ; que trop de raiſon eſt un triſte avantage ; que les réfléxions gâtent tous les plaiſirs de la vie ; & que pour être heureux, il faut peu penſer. O homme ! étoit-ce donc pour ton malheur, que le Ciel t'avoit donné la raiſon qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui ſeule peut te rendre heureux ? cette lumiére divine qui embélit ton être, ſeroit-elle donc une punition plûtôt qu'un don du Créateur ? & ne te diſtingueroit-elle ſi glorieuſement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle ?

Oui, mes Freres, telle eſt la deſtinée d'une ame infidéle. Ce n'eſt que l'yvreſſe, l'emportement, l'extinction de toute raiſon, qui la rend heureuſe ; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe calme & revient à lui, le charme ceſſe, le bonheur s'enfuit, & l'homme ſe trouve ſeul avec ſa conſcience & ſes crimes.

Mais, que le ſort d'une ame qui marche dans vos voies, eſt différent, ô mon Dieu ! & que le monde qui ne vous connoît pas, eſt à plaindre ! En effet, mes Freres, les plus douces penſées d'une ame juſte ſont celles qui lui rappellent le paſſé. Elle y trouve à la vérité cette partie de ſa vie que le monde & les paſſions ont toute occupée : ce ſouvenir, je l'avouë, la couvre de honte devant la ſainteté de ſon Dieu, & lui arrache des larmes de componction & de triſteſſe. Mais qu'elle trouve de conſolation dans ſes larmes & dans ſa douleur !

Car, mes Freres, une ame revenuë à Dieu, ne ſçauroit rappeller toute la ſuite de ſes égaremens paſſés, ſans y découvrir toutes les démarches de la miſéricorde de Dieu ſur elle. Les voies ſinguliéres par où ſa ſageſſe l'a conduite comme par dégrés, au moment heureux de ſa conver-

ſion. Tant de circonſtances ineſpérées de faveur, de diſgrace, de perte, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction ; toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ſes chaînes. Ces attentions particuliéres que Dieu avoit ſur elle, lors même qu'elle ſuivoit encore des routes injuſtes. Ces dégoûts que ſa bonté lui ménageoit au milieu même des plaiſirs. Ces invitations ſecrettes qui la rappelloient ſans ceſſe au devoir & à la vertu. Cette voix intérieure qui la ſuivoit par-tout, & qui ne ceſſoit de lui dire, comme autrefois à Auguſtin : Inſenſé, juſqu'à quand chercheras-tu des plaiſirs qui ne peuvent te rendre heureux ? quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis, & de ton propre malheur en le ſervant ? Eſſayes s'il n'eſt pas plus doux d'être à moi, & ſi je ne ſuffis pas à l'ame qui me poſſéde.

Voilà ce qu'offre le paſſé à une ame touchée. Elle y voit les complices de ſes anciens plaiſirs, encore livrés par la juſtice de Dieu, aux égaremens du monde & des paſſions ; & elle ſeule choiſie, ſéparée, appellée à la connoiſſance de la vérité.

Que ce ſouvenir, mes Freres, remplit une ame fidéle de paix & de conſolation ! Que vos miſéricordes ſont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t'elle avec le Prophête ! vous m'avez miſe ſous votre protection dès le ſein de ma mere : vous avez ſuivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, & manifeſter la ſévérité de vos jugemens & de votre juſtice ! O Dieu ! que vos œuvres ſont admirables ! & que mon ame connoît bien ce qu'elle vous doit, & ce que vous avez fait pour elle ! *Mirabilia opera*

Pſ. 138 14. *tua, & anima mea cognoſcit nimis.* Premier avantage des ames juſtes : le ſouvenir même de leurs infidélités paſſées les conſole.

Mais en ſecond lieu, ſi le paſſé eſt pour elles une ſource de conſolations ſolides, ce qui ſe paſſe à leurs yeux dans le monde, ne conſole pas moins leur piété. Et ici, mes Freres, vous allez voir juſqu'où la vertu eſt utile au bonheur de la vie, & comment le même monde qui forme toutes les paſſions, & par conſéquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux & le plus conſolant exercice de la foi des Juſtes.

En effet, mes Freres, qu'eſt-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroiſſent enyvrés de ſes plaiſirs, & qui ne peuvent ſe paſſer de lui ? Le monde ? c'eſt une ſervitude éternelle, où nul ne vit pour ſoi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiſer ſes fers & aimer ſon eſclavage. Le monde ? c'eſt une révolution journaliére d'événemens, qui réveillent tour à tour dans le cœur de ſes partiſans, les paſſions les plus violentes & les plus triſtes ; des haines cruelles, des perplexités odieuſes, des craintes améres, des jalouſies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde ? c'eſt une terre de malédiction, où les plaiſirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu laſſe par ſes fureurs & par ſes caprices : les converſations ennuyent par les oppoſitions d'humeur & la contrariété des ſentimens : les paſſions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contretems, leurs bruits déſagréables : les ſpectacles ne trouvant preſque plus dans les ſpectateurs que des ames groſſiérement diſſoluës, & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates, qui ne font que montrer

le crime de loin, & dreſſer des piéges à l'innocence. Le monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'eſpérent rien, ſe croyent encore plus miſérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long tems ; & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce & la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le monde, mes Freres ; & ce n'eſt pas ce monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence : c'eſt le monde dans ſon beau ; c'eſt le monde de la Cour ; c'eſt vous-mêmes qui m'écoutez, mes Freres. Voilà le monde ; & ce n'eſt pas ici une de ces peintures imaginées, & dont on ne trouve nulle part la reſſemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'eſt-à-dire, tel que vous le connoiſſez & le ſentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'eſt-là leur patrie. C'eſt-là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniſer. Voilà ce monde qu'ils préférent aux biens éternels, & à toutes les promeſſes de la foi. Grand Dieu ! que vous êtes juſte de punir l'homme par ſes paſſions mêmes, & de permettre que ne voulant pas chercher ſon bonheur en vous, qui ſeul êtes la paix véritable de ſon cœur, il ſe faſſe une félicité bizarre de ſes craintes, de ſes dégoûts, de ſes ennuis & de ſes cruelles inquiétudes !

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes Freres, c'eſt que le même monde ſi ennuyeux, ſi inſupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une ſource de réflexions conſolantes pour les Juſtes, qui le regardent comme un exil & une terre étrangere.

Car premiérement, l'inconſtance du monde, ſi terrible pour ceux qui ſe ſont livrés à lui, four-

nit mille motifs de conſolation à l'ame fidéle. Rien ne lui paroît conſtant ni durable ſur la terre ; ni les fortunes les plus floriſſantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une ſageſſe ſouveraine, qui ſe plaît, ce ſemble, à ſe jouer des hommes en les élevant les uns ſur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la rouë, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux ; en produiſant tous les jours de nouveaux héros ſur le théâtre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant ; en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcènes à l'Univers. Elle voit les hommes paſſer toute leur vie dans des agitations, des projets & des meſures ; toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à éviter d'être ſurpris ; toujours empreſſés & habiles à profiter de la retraite, de la diſgrace, ou de la mort de leurs concurrens ; & à ſe faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité ; toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs eſpérances ; toujours inquiets ou ſur le préſent, ou ſur l'avenir, jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous ſi ingénieux à vous rendre malheureux ? c'eſt ce que penſe alors une ame fidéle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverſer les mers, ni conquérir des Royaumes. Ne ſortez pas de vous-même, & vous ſerez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes Freres, paroiſſent douces alors à un homme de bien, lorſqu'il les compare aux cruels chagrins, & aux agitations éternelles des pécheurs ! Qu'il ſe ſait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos & de ſûreté, tandis qu'il voit les amateurs du

monde encore triſtement agités au gré des paſſions & des eſpérances humaines ! Ainſi les Iſraëlites autrefois échappés de la mer rouge, voyant de loin Pharaon & tous les Grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtoient le plaiſir de leur ſûreté, trouvoient les voies arides du déſert, douces & agréables, ne ſentoient plus les incommodités du chemin ; & comparant leur deſtinée à celles des Egyptiens, loin de ſe plaindre & de murmurer, chantoient avec Moyſe ce Cantique divin de louange, & d'actions de graces, où ſont célébrées avec tant de magnificence les merveilles & les miſéricordes du Seigneur.

En ſecond lieu, l'injuſtice du monde ſi déſolante pour ceux qui l'aiment, lorſqu'ils ſe voyent oubliés, négligés, éloignés des graces, ſacrifiés à des concurrens indignes, eſt encore un fonds de réfléxions conſolantes, pour une ame qui le mépriſe & qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle reſſource pour un pécheur, lequel après avoir ſacrifié au monde & à ſes maîtres ſon repos, ſa conſcience, ſes biens, ſa jeuneſſe, ſa ſanté ; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des aſſujétiſſemens pour des eſpérances frivoles, ſe voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, & qu'il croyoit déjà tenir ; menacé, s'il ſe plaint, de perdre celles qu'il poſſéde ; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même cru dignes autrefois de recevoir ſes ordres ? Ira-t'il loin du monde ſe venger par des murmures éternels de l'injuſtice des hommes ? mais que fera-t'il dans ſa retraite, que laiſſer plus de loiſir, & trouver moins de diverſions à ſes chagrins ? Se conſolera-t'il dans l'exemple de ſes ſemblables ? mais nos malheurs à nos yeux ne

reſſemblent jamais aux malheurs d'autrui ; & d'ailleurs, quelle conſolation de ſentir renouveller ſes peines, à meſure qu'on en retrouve l'image & le ſouvenir dans les autres ? Se retranchera-t'il dans une vaine philoſophie, & dans la force de ſon eſprit ? mais la raiſon toute ſeule ſe laſſe bientôt de ſa fierté. On peut être Philoſophe pour le public ; on eſt toujours homme pour ſoi-même. Se fera-t'il une reſſource en ſe livrant au plaiſir & aux infâmes voluptés ? mais le cœur, en changeant de paſſion, ne fait que changer de ſupplice. Cherchera t'il dans l'indolence & dans la pareſſe, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des eſpérances & des prétentions ? une conſcience criminelle peut devenir indifférente ; mais elle n'en eſt pas plus tranquille. On peut ne plus ſentir ſes diſgraces & ſes malheurs ; on ſent toujours ſes infidélités & ſes crimes. Non, mes Freres, le pécheur malheureux, l'eſt ſans reſſource. Tout manque à l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le Juſte apprend à mépriſer le monde ; dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injuſtice des hommes à ſon égard le fait ſeulement ſouvenir qu'il ſert un maître plus équitable, qui ne peut être ni ſurpris, ni prévenu ; qui ne voit en nous que ce qui y eſt en effet ; qui ne décide de nos deſtinées que ſur nos cœurs, & avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conſcience : qu'ainſi on eſt heureux de le ſervir ; qu'il ne faut pas appréhender ſon ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui eſt compté ; que loin de diſſimuler ou d'oublier nos peines & nos ſervices, il nous tient même compte de nos déſirs ; & que rien n'eſt perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or, dans ces lumiéres de la foi, quelle nouvelle ſource de conſolation pour une ame fidéle !

Que le monde dans ce point de vuë avec tous ſes rebuts & tous ſes mauvais traitemens pour elle, eſt peu capable de la toucher ! C'eſt alors que ſe jettant dans le ſein de Dieu, & regardant avec des yeux chrétiens le néant & la vanité de toutes les choſes humaines, elle ſent tout d'un coup ſes inquiétudes inſéparables de la nature, ſe changer en une douce paix ; un rayon de lumiére luire dans ſon ame, & y rétablir la ſérénité ; un trait de conſolation pénétrer ſon cœur, & en adoucir toute l'amertume. Ah ! mes Freres, qu'il eſt doux de ſervir celui ſeul qui peut rendre heureux ceux qui le ſervent ! Que n'êtes-vous plus connuë des hommes, heureuſe condition de la vertu ! Et pourquoi vous fait-on comme une deſtinée triſte & déſagréable, vous qui ſeule pouvez conſoler les malheurs de cet exil, & en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugemens du monde, ſource de tant de chagrins pour les mondains, achévent encore de conſoler une ame fidéle. Car le ſupplice des amateurs du monde, c'eſt d'être ſans ceſſe expoſés aux jugemens, c'eſt-à-dire, à la cenſure, à la dériſion, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriſer les hommes ; on veut être eſtimé de ceux-mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au-deſſus des autres : l'élévation nous expoſe encore plus aux regards & aux diſcours de la multitude ; & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics ; les mépris ſont d'autant plus piquans, qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger de ces cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes : la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur ; & d'ailleurs on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin dès que vous ne vivez

que pour le monde, & que vos plaiſirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugemens du monde ne ſçauroient vous être indifférens.

Cependant, c'eſt au milieu de ces contradictions, qu'il faut ſe plaire. On vous diſpute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribuë : votre naiſſance, vos talens, votre réputation, vos ſervices, vos ſuccès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le diſpute à vos ancêtres : ſi vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté : ſi vous réuſſiſſez, on en fait honneur au hazard ou au mérite de vos ſubalternes ; ſi vous jouiſſez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus ſenſés ; ſi vous avez tous les talens pour plaire, on dit bien-tôt que vous avez ſçu en faire uſage, & que vous avez trop plû : ſi la conduite eſt hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant ſur votre humeur. Enfin, qui que vous ſoyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la ſituation la plus à ſouhaiter pour votre vanité, c'eſt d'ignorer ce que le monde penſe. Voilà la vie du monde. Les mêmes paſſions qui nous lient, nous déſuniſſent : l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaiſirs trouvent des cenſeurs dans ceux-mêmes qui les imitent.

Mais une ame fidéle eſt à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne ſouhaite pas l'eſtime des hommes, elle ne craint pas auſſi leur mépris : comme elle ne ſe propoſe pas de leur plaire, elle n'eſt pas ſurpriſe de ne leur avoir pas plu. Dieu qui la voit, eſt le ſeul juge qu'elle craint, & qui la conſole en même-tems des jugemens des hommes. Sa gloire, c'eſt le témoignage de ſa conſcience. Sa réputation, elle la cherche dans ſon devoir. Les ſuffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu,

ou comme la récompenſe du vice ; & ſans faire même attention à ſes jugemens, elle ſe contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes Freres ? le monde lui-même, tout monde qu'il eſt, ſi plein de mépris, de cenſures, de malignité pour ſes adorateurs, eſt forcé de reſpecter la vertu de ceux qui le mépriſent & le haïſſent. Il ſemble qu'elle imprime ſur la perſonne d'un véritable Juſte, je ne ſçais quelle dignité, je ne ſçais quoi de divin qui lui attire la vénération, & preſque le culte des ames mondaines : il ſemble que ſon union intime avec JESUS-CHRIST fait rejaillir ſur lui, comme autrefois ſur les trois Diſciples dans la montagne ſainte, une partie de cet éclat céleſte que le Pere répandit ſur ſon Fils bien-aimé, & qui ne laiſſe pas la liberté de lui refuſer des hommages. C'eſt un droit inaliénable que la vertu a ſur le cœur des hommes ; & par une bizarrerie deplorable, le monde mépriſe les paſſions qu'il inſpire, & il reſpecte la vertu qu'il combat. Ce n'eſt pas que l'eſtime du monde, ſi digne lui-même d'être mépriſé, ſoit une grande conſolation pour l'ame fidéle. Mais ce qui la conſole, c'eſt de voir le monde condamné par le monde même, les plaiſirs décriés par ceux qui les pourſuivent, les pécheurs devenus les apologiſtes de la vertu ; & la vie du monde ſe paſſer triſtement à faire ce que l'on condamne, & à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le ſiécle préſent devient une ſource de réfléxions conſolantes pour une ame chrétienne ; mais elle trouve encore dans la penſée de l'avenir, des conſolations qui ſe changent en des terreurs ſecrettes & continuelles pour le pécheur ; dernier avantage que les Juſtes retirent des lumiéres de la foi. La magnificence de ſes promeſſes les ſoutient & les conſole. Ils attendent la bienheureuſe eſpérance, & ce mo-

ment heureux où ils ſeront aſſociés à l'Egliſe du Ciel, réunis à leurs freres qu'ils avoient perdus ſur la terre, reçus citoyens éternels de la céleſte Jéruſalem, incorporés dans cette aſſemblée immortelle des Elus de Dieu, où la charité ſera la loi qui les unira; la vérité, la lumiére qui les éclairera; l'éternité, la meſure qui bornera leur félicité.

Ces penſées ſont d'autant plus conſolantes pour les gens de bien, qu'elles ſont fondées ſur la vérité de Dieu même. Ils ſçavent qu'en ſacrifiant le préſent, ils ne ſacrifient rien; que dans un clin d'œil tout ſera paſſé; que tout ce qui doit finir, ne ſçauroit être long; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare; & que la rapidité des choſes préſentes, ne mérite pas même que l'on compte les années & les ſiécles.

Je ſçais que la foi peut ſubſiſter avec des mœurs criminelles; & qu'on perd tous les jours la grace ſanctifiante, ſans perdre la ſoumiſſion ſincère aux vérités que l'Eſprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, ſi conſolante pour l'ame juſte, n'eſt plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuiſable de troubles ſecrets & de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroiſſent certaines, à vous qui portez ſur la conſcience les abîmes d'une vie entiére de déſordre; plus les ſupplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paroître inévitables; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine ſainte offre à votre foi, réveillent en vous de nouvelles allarmes. Ces lumiéres divines, ſource de toute conſolation pour les ames fidéles, ſont au-dedans de vous des lumiéres vengereſſes, qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent; qui vous découvrent

découvrent ſans ceſſe ce que vous ne voudriez jamais voir ; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer ; qui vous mettent comme ſous l'œil ce que vous ſouhaiteriez du moins pouvoir perdre de vuë pendant quelque tems. Votre foi elle-même fait par avance votre ſupplice. Votre religion eſt ici bas, ſi j'oſe le dire, votre enfer ; & plus vous êtes ſoumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu ! quelle eſt votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu néceſſaire même à ſon repos, & de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puiſſe être heureux ſans vous !

Et ici, mon cher Auditeur, ſouffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la deſtinée d'une ame criminelle ne devroit pas être ſi affreuſe pour le ſiécle à venir, voyez ſi dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie : ſes afflictions ſont ſans reſſource, ſes malheurs ſans conſolation, ſes plaiſirs mêmes ſans tranquillité, ſes inquiétudes ſur le préſent infinies, ſes penſées ſur le paſſé & ſur l'avenir ſombres & funeſtes ; ſa foi fait toute ſa peine ; ſes lumiéres, ſon déſeſpoir. Quelle ſituation ! quelle triſte deſtinée ! que de changemens affreux un ſeul péché fait au dedans & au-dehors de l'homme ! Qu'il en coûte pour ſe préparer des malheurs éternels ! Et n'eſt-il pas vrai que la voie du monde & des paſſions eſt encore plus pénible que celle de l'Evangile ; & que le Royaume de l'enfer, ſi l'on peut parler ainſi, ſouffre encore plus de violence que celui du ciel ? O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme ! ô homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur ? Vous perdez toutes les conſolations de la foi, qui ſont la plus douce occupation de la piété des Juſtes ; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grace, qui

achévent de rendre ici-bas la deſtinée des gens de bien ſi digne d'envie.

II. PARTIE. QUand on promet aux ames mondaines, dit ſaint Auguſtin, des conſolations & des douceurs dans l'obſervance de la loi de Dieu, elles regardent nos promeſſes, comme un langage pieux dont on ſe ſert pour faire honneur à la vertu; & comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chaſtes plaiſirs, ne peut auſſi les comprendre, nous ſommes obligés de leur répondre, continuë ce Pere: Comment voulez vous que nous vous perſuadions? nous ne pouvons pas vous dire: *Goutez, & voyez combien le Seigneur eſt doux;* puiſqu'un cœur malade & déréglé ne ſçauroit goûter les choſes du Ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, & il ſentira tout ce que nous diſons. Pſ. 32.

Mon deſſein donc ici n'eſt pas tant d'expoſer toutes les opérations ſecrettes de la grace dans le cœur des Juſtes, que d'oppoſer la ſituation heureuſe où elle les établit ici bas, à la triſte deſtinée des pécheurs; & par ce parallèle achever de confondre le vice, & d'encourager la vertu. Or, je dis que la grace ménage ici-bas aux gens de bien deux ſortes de conſolations: les unes intérieures & ſecrettes, les autres extérieures & ſenſibles; toutes deux ſi eſſentielles au bonheur de cette vie, que nul plaiſir ſur la terre ne ſçauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidéle, c'eſt d'établir une paix ſolide dans ſon cœur, & de la réconcilier avec elle-même. Car, mes Freres, nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naiſſons, comme dit l'Apôtre, avec les régles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'eſt pas notre premier penchant, nous ſentons du

moins qu'elle eſt notre premier devoir. En vain la paſſion entreprend quelquefois de nous perſuader en ſecret que nous ſommes nés pour le plaiſir ; & qu'au fonds, des penchans que la nature a mis en nous, & que chacun trouve en ſoi, ne ſçauroient être des crimes. Cette perſuaſion étrangére ne ſçauroit jamais raſſurer l'ame criminelle. C'eſt un déſir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime ; mais ce n'eſt pas une conviction réelle. C'eſt un diſcours, car on ſe fait honneur de paroître au-deſſus des maximes vulgaires : mais ce n'eſt pas un ſentiment. Ainſi nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nos plus chers penchans ; qui mêle à nos paſſions les plus emportées, les idées importunes du devoir ; & qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaiſirs & de notre abondance.

Tel eſt l'état d'une conſcience impure & ſouillée. Le pécheur eſt l'accuſateur ſecret & continuel de lui-même : il traîne par-tout un fonds d'inquiétude, que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ſes penchans déréglés : plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ſes remords importuns. Emporté par ſa foibleſſe, rappellé par ſes lumiéres, il ſe diſpute le crime même qu'il ſe permet : il ſe reproche le plaiſir injuſte, dans le tems même qu'il le goûte. Que fera-t'il ? combattra-t'il ſes lumiéres pour appaiſer ſa conſcience ? doutera-t'il de ſa foi pour jouir plus tranquillement de ſes crimes ? mais l'incrédulité eſt un état encore plus affreux que le crime même. Vivre ſans Dieu, ſans culte, ſans principe, ſans eſpérance ! croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures, ne ſont que des noms ! regarder tous les hommes comme ces figures viles & bizarres qu'on fait mouvoir & parler ſur un théâtre

comique, & qui ne ſont deſtinées qu'à ſervir de jouët aux ſpectateurs ! ſe regarder ſoi-même comme l'ouvrage du hazard, & la poſſeſſion éternelle du néant ! ces penſées ont je ne ſçais quoi de ſombre & de funeſte, que l'ame ne peut enviſager ſans horreur ; & il eſt vrai que l'incrédulité eſt plûtôt le déſeſpoir du pécheur, que la reſſource du péché. Que fera-t'il donc ? obligé de ſe fuir ſans ceſſe, de peur de ſe retrouver avec ſa propre conſcience, il erre d'objet en objet, de paſſion en paſſion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la varieté des plaiſirs, leur vuide & leur inſuffiſance : il n'en eſt aucun dont il n'eſſaye. Mais en vain il offre ſon cœur tour à tour à toutes les créatures ; tous les objets de ſes paſſions lui répondent, dit ſaint Auguſtin : Ne t'abuſes point en nous aimant : nous ne ſommes pas la félicité que tu cherches : nous ne ſçaurions te rendre heureux : éleve-toi au-deſſus des créatures ; & vas chercher dans le Ciel, ſi celui qui nous a formées, n'eſt pas plus grand & plus aimable que nous. Telle eſt la deſtinée du pécheur.

Ce n'eſt pas que le cœur des Juſtes jouiſſe d'une tranquillité ſi inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts & des inquiétudes. Mais ce ſont des nuages paſſagers, qui n'occupent, pour ainſi dire, que la ſurface de leur ame. Au-dedans, régne toûjours un calme profond ; cette ſérénité de conſcience, cette ſimplicité de cœur, cette égalité d'eſprit, cette confiance vive, cette réſignation paiſible, ce calme des paſſions, cette paix univerſelle, qui commence dès cette vie même la félicité des ames innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous ſur un cœur que vous n'avez pas fait, & qui n'eſt pas fait pour vous ? Premiére conſolation de la grace : la paix du cœur,

La ſeconde, c'eſt l'amour, qui adoucit aux Juſtes les rigueurs de la loi, & change, ſelon la promeſſe de Jeſus-Chriſt, ſon joug qui paroît inſupportable aux pécheurs, en un joug doux & conſolant pour eux. Car, une ame fidéle aime ſon Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus ſolidement, qu'elle n'avoit aimé le monde & les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à ſon cœur, ou en fait même le plus doux ſoin. Car tel eſt le caractère du ſaint amour lorſqu'il eſt maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cauſe, ou de les changer même en de ſaints plaiſirs. Ainſi une ame épriſe de Dieu, ſi j'oſe parler ainſi, pardonne avec joie, ſouffre avec confiance, ſe mortifie avec plaiſir, fuit le monde avec goût, prie avec conſolation, remplit ſes devoirs avec une ſainte complaiſance. Plus ſon amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime; plus elle eſt heureuſe: car rien n'eſt plus heureux que d'aimer ce qui nous eſt devenu neceſſaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il eſt malheureux; car plus il aime le monde, plus ſes paſſions ſe multiplient, plus ſes déſirs s'allument, plus ſes projets s'embarraſſent, plus ſes inquiétudes s'aigriſſent. Son amour fait tous ſes malheurs: ſa vivacité eſt la ſource de toutes ſes peines; parce que le monde qui en fait le ſujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus ſon orgueil eſt bleſſé d'une préférence, plus ſa fierté ſent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un déſir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaiſirs lui deviennent néceſſaires; & comme aucun ne peut remplir l'immenſité de ſon cœur, plus ſon ennui devient inſoutenable: car l'ennui

eſt le retour de tous les plaiſirs ; & avec tous ſes amuſemens, le monde, depuis qu'il eſt monde, ſe plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas, que pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des ames mondaines. Je ſais que le monde paroît avoir ſa félicité ; & qu'au milieu de ce tourbillon de ſoins, de mouvemens, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, & qui ſemblent jouir d'une deſtinée douce & tranquille. Mais approfondiſſez ces vains dehors de bonheur, & de réjouiſſance ; & vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des conſciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroiſſent les heureux de la terre ; & vous ſerez ſurpris de les trouver ſombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conſcience criminelle. Ecoutez-les dans ces momens ſérieux & tranquilles où les paſſions plus refroidies, laiſſent faire quelque uſage de la raiſon : ils conviennent tous qu'ils ne ſont point heureux ; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, & ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoiſſent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaiſirs & de leur proſpérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure & véritable ; que le monde un peu approfondi n'eſt plus rien ; qu'ils ſont ſurpris eux-mêmes qu'on puiſſe l'aimer & le connoître ; & qu'il n'y a d'heureux ici-bas, que ceux qui ſavent s'en paſſer & ſervir Dieu. Les uns ſoupirent après les occaſions d'une retraite honorable : les autres ſe propoſent tous les jours des mœurs plus régulières & plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien : tous ſouhaitent de le devenir ! tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils ſont entraînés par les plaiſirs, plûtôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'eſt plus le goût, c'eſt

la coûtume, c'eſt la foibleſſe, qui les retient dans les liens du monde & du péché. Ils le ſentent; ils s'en plaignent; ils en conviennent; & ils ſe livrent au cours d'une ſi triſte deſtinée. Monde trompeur! rends heureux, ſi tu le peux, ceux qui te ſervent; & alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promeſſes.

Vous même, qui m'écoutez, mon cher Auditeur, depuis tant d'années que vous ſervez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'uu côté tous les jours & tous les momens agréables que vous y avez paſſé, & de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées; & voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains momens de plaiſirs, d'excès, de fureur: Il fait bon ici: *Bonum eſt nos hic eſſe*: mais ce n'a été qu'une yvreſſe qui n'a pas duré, & dont l'inſtant qui a ſuivi, vous a découvert l'illuſion & réplongé dans vos premiéres inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur; êtes-vous tranquille? ne manque-t'il rien à votre bonheur? ne craignez-vous rien? ne ſouhaitez vous rien? ne ſentez-vous jamais que Dieu n'eſt point avec vous? voudriez-vous vivre & mourir tel que vous êtes? êtez-vous content du monde? êtes-vous infidéle à l'Auteur de votre être ſans remords? il y a douze heures dans le jour; vous ſont-elles toutes également agréables? & avez-vous pu réuſſir juſqu'ici à vous faire une conſcience tranquille dans le crime? *Matth.* 17. 4.

Lors même que vous vous êtes plongé juſqu'au fond de l'abîme, pour y éteindre vos remords, & que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité, ce reſte de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu; le Seigneur n'a-t'il pas commandé au ſerpent, comme il dit

dans ſon Prophête, de vous aller piquer juſqu'au fond de ce gouffre, où vous vous etiez jetté pour l'éviter ; & n'y avez-vous pas ſenti la morſure ſecrette du ver dévorant ? *Et ſi celaverint ſe ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo ſerpenti, & mordebit eos.* N'eſt-il pas vrai que les jours que vous avez conſacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conſcience au Tribunal, ont été les plus heureux de votre vie ; & que vous n'avez vécu, pour ainſi dire, que lorſque votre conſcience a été pure, & que vous avez vécu avec Dieu ? Non, dit le Prophête avec une ſainte fierté, le Dieu que nous adorons, n'eſt pas un Dieu trompeur, ou incapable de conſoler ceux qui le ſervent, comme les dieux que le monde adore ; & nous n'en voulons point d'autres Juges que les mondains eux-mêmes ; *Non enim eſt Deus noſter ut dii eorum, & inimici noſtri ſunt judices.*

Amos 9. 8.

Deut. 32. 31.

Grand Dieu ! qu'eſt-ce donc que l'homme, de lutter ainſi toute ſa vie contre lui même, de vouloir être heureux ſans vous, malgré vous ; en ſe déclarant contre vous ; de ſentir ſon infortune, & de l'aimer ; de connoître ſon véritable bonheur, & de le fuir ? Qu'eſt-ce que l'homme, ô mon Dieu ? & qui comprendra la profondeur de ſes voies, & l'éternelle contradiction de ſes égaremens ?

Mais que ne puis-je, mes Freres, achever ce que je m'étois propoſé, & vous montrer que ce qui rend la deſtinée des gens de bien encore plûs digne de tous nos ſouhaits, c'eſt que lorſque les conſolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les ſecours extérieurs de la pieté : le ſoutien des Sacremens, qui ne ſont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triſte bienſéance qui le gêne & qui l'embarraſſe : les exemples des Saints, & l'hiſtoire de

de leurs merveilles, que l'Egliſe nous met ſans ceſſe devant les yeux, & dont le pécheur détourne la vuë, de peur d'y voir ſa condamnation : les Myſtères adorables, offerts tous les jours ſur nos Autels, & qui ne laiſſent ſouvent au pécheur, que le regret de les avoir profanés par ſa préſence : les Cantiques ſaints & les prieres de l'Egliſe, qui ſe changent pour le pécheur en un triſte ennui ; & enfin la conſolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

Quel délaſſement en effet, mes Freres, pour une ame fidéle, lorſqu'au ſortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'*univers*, des calamités publiques, des défauts de ceux qui ſont à la tête des affaires, des événemens de la guerre, des fautes dont on accuſe tous les jours le Gouvernement : enfin, où terreſtre, on n'a parlé que de la terre ; quel délaſſement au ſortir de-là, lorſque pour reſpirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une ame fidéle prend le livre de la loi entre les mains, & qu'elle y trouve par-tout : Qu'il ne ſert de rien à l'homme de gagner le monde entier. s'il vient à perdre ſon ame ; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérans ; que le ciel & la terre paſſeront ; que les royaumes du monde & toute leur gloire s'uſeront comme un vêtement, mais que Dieu ſeul demeurera toujours, & qu'ainſi c'eſt à lui ſeul qu'il faut s'attacher ! Les inſenſés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette ame avec le Prophête ; mais qu'elles ſont différentes de votre loi ! *Pſalm.* 118. 85.

Et certes, mes Freres, que de promeſſes conſolantes ſe préſentent dans ces livres ſaints ! que de motifs puiſſans de vertu ! que d'heureuſes

précautions contre le vice ! que d'événemens inſtructifs ! que de traits heureux qui bleſſent l'ame ! quelles idées de la grandeur de Dieu, & de la miſére de l'homme ! quelles peintures de la laideur du péché, & de la fauſſe félicité des pécheurs ! Nous n'avons pas beſoin de votre alliance, écrivoit autrefois Jonathas, & tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les livres ſaints, qui nous tiennent lieu de conſolation, nous pouvons nous paſſer du ſecours des hommes : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes ſolatio ſanctos libros qui ſunt in manibus noſtris.* Et ſçavez-vous, mes Freres, qui ſont ces hommes qui parlent de la ſorte ? ce ſont les reſtes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errans dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens & de leurs fortunes, chaſſés de Jéruſalem & du Temple, où l'abomination des idoles avoit ſuccedé au ſacrifice du Dieu ſaint ; & à peine ſortis d'un état ſi affligeant, ils n'ont beſoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres ſaints : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes ſolatio ſanctos libros qui ſunt in manibus noſtris.* Et dans une extrêmité ſi nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur Armée ni l'Arche d'Iſraël, ni le Tabernacle ſaint ; répandant encore des larmes ſur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le ſalut du peuple & la terreur des incirconcis ; ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes & leurs enfans : eux-mêmes tous les jours ſur le point de ſuccomber ou à la perfidie de leurs faux freres, ou aux embuches de leurs ennemis, le livre de la loi tout ſeul ſuffit pour les conſoler & pour les défendre ; & ils croyent pouvoir ſe paſſer d'un ſecours, qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes ſolatio ſanctos libros qui ſunt in manibus noſtris.*

1. Macch. 12. 9.

Je ne ſuis plus ſurpris après cela, mes Freres, ſi les premiers Diſciples de l'Evangile oublioient dans la conſolation des Ecritures, toute la fureur des perſécutions; & ſi n'ayant pu ſe réſoudre à perdre de vuë durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit, l'enfermât auſſi, comme pour y ſervir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avoit promiſe; & pour le préſenter, ce ſemble, à Jeſus-Chriſt au jour de la révélation, comme le titre ſacré qui leur donnoit droit aux biens céleſtes, & aux promeſſes faites aux Juſtes.

Telles ſont les conſolations des ames fidéles ſur la terre. Qu'il eſt donc terrible, mes Freres, de vivre loin de Dieu ſous la tyrannie du péché; toujours aux priſes avec ſoi-même; ſans aucune joye véritable dans le cœur; ſans goût ſouvent pour les plaiſirs comme pour la vertu; odieux aux hommes par la baſſeſſe de nos paſſions; inſupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos deſirs; déteſtés de Dieu par les horreurs de notre conſcience: ſans la douceur des Sacremens, puiſque nos crimes nous en éloignent; ſans la conſolation des livres ſaints, puiſque nous n'y trouvons que des anathêmes & des menaces; ſans la reſſource de la priére, puiſqu'une vie toute diſſoluë ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'uſage. Qu'eſt-ce donc que le pécheur, que le rebut du Ciel & de la terre?

Auſſi, mes Freres, ſavez-vous quels ſeront les regrets des réprouvés au grand jour où il ſera rendu à chacun ſelon ſes œuvres? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité paſſée, & qu'ils diront: Nos beaux jours ſe ſont écoulés; & le monde où nous avions paſſé de ſi doux momens, n'eſt plus: la durée de nos plaiſirs a imité celle des ſonges; notre bonheur a

fini, & nos ſupplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce ne ſera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la Sageſſe, & comme l'Eſprit de Dieu nous aſſure qu'ils parleront un jour. Nous n'avons jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avions toujours marché par des voies triſtes & difficiles : hélas ! & ce n'eſt là cependant que le commencement de nos malheurs & de nos
Sap. 5. 7. peines : *Ambulavimus vias difficiles.* Nous nous ſommes laſſés dans les voies de l'iniquité : nos paſſions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'euſſent pu être les vertus les plus auſtéres ; & il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût coûté pour nous ſauver, & mériter de monter aujourdhui avec les Elus dans le ſéjour de l'immortalité :
Ibid. *Laſſati ſumus in via iniquitatis & perditionis.* Inſenſés ! d'avoir acheté par une vie triſte & malheureuſe, des malheurs qui ne doivent plus
Ibid. 5. 4. finir : *Nos inſenſati !*

Voulez-vous donc vivre heureux ſur la terre, mon cher Auditeur ; vivez chrétiennement. La piété eſt utile à tout. L'innocence du cœur eſt la ſource des vrais plaiſirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'eſt point de paix pour l'impie, dit l'Eſprit de Dieu. Eſſayez de tous les plaiſirs ; ils ne guériront pas ce fond d'ennui & de triſteſſe que vous traînez par-tout avec vous. Ne regardez donc plus la deſtinée des gens de bien, comme une deſtinée triſte & déſagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main inviſible qui les eſſuye : vous voyez gémir leur chair ſous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grace qui l'adoucit : vous voyez des mœurs triſtes & auſtéres ; mais vous ne voyez pas une conſcience toujours joyeuſe

& tranquille. Ils ſont ſemblables à l'Arche d'Iſraël dans le déſert : elle ne paroiſſoit revêtuë que de peaux d'animaux : les apparences en ſont viles ou rébutantes ; c'eſt la condition de ce triſte déſert. Mais ſi vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce ſanctuaire divin ; que de nouvelles merveilles s'y offriroient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit ; vous y admireriez la douceur des parfums, & la ferveur des priéres qui montent ſans ceſſe vers le Seigneur ; le feu ſacré qui ne s'éteint jamais ſur cet autel ; ce ſilence, cette paix, cette majeſté qui y régne ; & le Seigneur lui-même qui l'a choiſi pour ſon ſéjour, & qui en fait ſes plus cheres délices.

Que leur deſtinée vous touche d'une ſainte émulation. Il ne tient qu'à vous de leur reſſembler : ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaiſirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence ? Etabliſſez enfin une paix ſolide dans votre cœur : commencez à vous laſſer de vous-même. Juſqu'ici vous n'avez vêcu qu'à demi ; car ce n'eſt pas vivre, que de ne pouvoir vivre en paix avec ſoi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle, & qui vous attend ; banniſſez l'iniquité de votre ame ; vous en bannirez la ſource de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence ; vous vivrez heureux ſur la terre, & ce bonheur temporel ne ſera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus.

Ainſi ſoit-il.

SERMON
POUR LE JOUR
DES MORTS.

La mort du Pécheur, & la mort du Juſte.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14. 13.

LEs paſſions humaines ont toujours quelque choſe d'étonnant & d'incompréhenſible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs paſſions les attachent à la vie ; & cependant ce ſont leurs paſſions elles-mêmes qui les pouſſent ſans ceſſe vers cette mort, pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il ſemble qu'ils ne vivent que pour ſe hâter de mourir.

Ils ſe promettent tous qu'ils mourront de la mort des Juſtes : ils l'eſpérent, ils le déſirent. Ne pouvant ſe flatter d'être immortels ſur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les paſſions, qui actuellement les ſouillent & les captivent, ſeront éteintes. Ils ſe repréſentent la deſtinée d'un pécheur qui meurt

dans ſon péché & dans la haine de Dieu, comme une deſtinée affreuſe ; & cependant ils ſe la préparent à eux-mêmes tranquillement & ſans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui eſt la mort dans le péché, les ſaiſit & les épouvante ; & cependant ils marchent en danſant comme des inſenſés par la voye qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vêcu, ils veulent vivre en pécheurs, & mourir pourtant de la mort des Juſtes.

Je veux donc aujourdhui, mes Freres, non pas vous détromper d'une illuſion ſi commune & ſi groſſiére ; (réſervons ce ſujet pour une autre occaſion :) mais puiſque la mort du Juſte vous paroît ſi déſirable, & celle du pécheur ſi affreuſe ; je veux vous expoſer ici l'une & l'autre, & réveiller ſur l'une & ſur l'autre vos déſirs & votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux ſituations, il importe de vous en rapprocher le ſpectacle ; afin que vous mettant ſous les yeux le portrait affreux de l'une & l'image conſolante de l'autre, vous puiſſiez décider par avance laquelle des deux deſtinées vous attend, & prendre des meſures afin que la déciſion vous ſoit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ſes plaiſirs & toute ſa gloire : dans le récit de la mort du Juſte, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ſes peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir : & qu'il vous paroîtra vain & frivole, & différent de ce qu'il vous paroît aujourdhui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du Juſte qui expire : & qu'elle vous paroîtra grande & eſtimable ! dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vêcu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle

qui n'a vêcu que pour le ſervir & pour lui plaire. En un mot, le ſpectacle de la mort du pécheur, vous fera ſouhaiter de vivre de la vie du Juſte; & l'image de la mort du Juſte, vous inſpirera une ſainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE. NOus avons beau éloigner de nous l'image de la mort; chaque jour nous la rapproche: la jeuneſſe s'éteint: les années ſe précipitent: & ſemblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer, & qui ne remontent plus vers leur ſource, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus ſur nos pas reparoître encore ſur la terre: *Et quaſi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* 2. Reg. 14. 14.

Je ſçais que nous parlons tous les jours de la briéveté & de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos ſujets, de nos amis, de nos maîtres; ſouvent ſoudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réfléxions ſur la fragilité de tout ce qui paſſe. Nous rediſons ſans ceſſe que le monde n'eſt rien; que la vie eſt un ſonge; & qu'il eſt bien inſenſé de tant s'agiter pour ce qui doit durer ſi peu. Mais ce n'eſt-là qu'un langage, ce n'eſt pas un ſentiment: ce ſont des diſcours qu'on donne à l'uſage, & c'eſt l'uſage qui fait qu'en même-tems on les oublie.

Or, mes Freres, faites-vous ici-bas une deſtinée à votre gré: prolongez-y vos jours dans votre eſprit au-delà même de vos eſpérances; je veux vous laiſſer jouir de cette douce illuſion. Mais enfin, il faudra tenir la voye qu'ont tenu tous vos peres: vous verrez enfin arriver ce jour, auquel nul autre jour ne ſuccédera plus: & ce jour ſera pour vous le jour de votre éternité; heureuſe, ſi vous mourez dans le Seigneur; malheureuſe, ſi vous mourez dans votre péché.

C'eſt l'une de ces deux diſtinées qui vous attend: il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la déciſion finale du ſort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, & que je vous y expoſe le double ſpectacle de cette derniére heure, ſi terrible pour le pécheur, & ſi conſolante pour le Juſte.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines eſpérances de converſion, arrive enfin à ce dernier moment; plein de déſirs, vuide de bonnes œuvres; ayant à peine connu Dieu, & ne pouvant lui offrir que ſes crimes, & le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit cru éternels. Or, mes Freres, je dis que rien n'eſt plus affreux que la ſituation de cet infortuné dans les derniers momens de ſa vie: & que de quelque côté qu'il tourne ſon eſprit, ſoit qu'il rappelle le paſſé, ſoit qu'il conſidére tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux, ſoit enfin qu'il perce juſques dans cet avenir formidable auquel il touche: tous ces objets, les ſeuls alors qui puiſſent l'occuper & ſe préſenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de déſeſpérant, & de capable de réveiller en lui les images les plus ſombres & les plus funeſtes.

Car, mes Freres, que peut offrir le paſſé à un pécheur, qui étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter ſur la vie; & lit ſur le viſage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout eſt fini pour lui? Que voit-il dans cette longue ſuite de jours qu'il a paſſés ſur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles: toute ſa vie paſſée en un clin d'œil s'offre à lui, & il n'y voit qu'une contrainte & une agitation éternelle & inutile. Il rappelle tout ce qu'il a ſouffert pour un monde

qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd ; pour des maîtres qui vont l'oublier ; pour un nom qui ne ſera écrit que ſur les cendres de ſon tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute ſa vie, & qu'il n'a rien fait pour lui ! quel regret de s'être fait tant de violences, & de n'en être pas plus avancé pour le Ciel ; de s'être toujours cru trop foible pour le ſervice de Dieu, & d'avoir eu la force & la conſtance d'être le martyr de la vanité, & d'un monde qui va périr ! ah ! c'eſt alors que le pécheur accablé, effrayé de ſon aveuglement & de ſa mépriſe ; ne trouvant plus qu'un grand vuide dans une vie que le monde ſeul a toute occupée ; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue ſuite d'années qu'il a vécu ; laiſſant peut-être les hiſtoires remplies de ſes actions ; les monumens publics chargés des évènemens de ſa vie, le monde plein du bruit de ſon nom, & ne laiſſant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, & qui puiſſe le ſuivre devant Dieu : c'eſt alors qu'il commence, mais trop tard, à ſe tenir à lui-même un langage que nous avons ſouvent entendu : je n'ai donc vécu que pour la vanité ; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ! hélas ! falloit-il tant d'agitations & de peines pour ſe perdre ? Que ne recevois-je du moins ma conſolation en ce monde ! j'aurois du moins joui du préſent, de cet inſtant qui m'échappe, & je n'aurois pas tout perdu : mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'aſſujettiſſemens, de fatigues, de contrainte ; & tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus ſouffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu ſouffrir pour me ſauver ; & d'avoir regardé la vie des

gens de bien, comme une vie triſte & inſoutenable; puiſqu'ils n'ont rien fait de ſi difficile pour Dieu, que je ne l'aye fait au centuple pour le monde qui n'eſt rien, & de qui par conſéquent je n'ai rien à eſpérer! *Ambulavimus vias difficiles: ... erravimus à via veritatis.* Sap. 5. 6. 7.

Oui, mes Freres, c'eſt dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, ſous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourdhui. Vous comptez maintenant les ſervices rendus à l'Etat; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes diſtingué; les playes qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; la diſtinction de vos commandemens: tout cela vous paroît réel. Les applaudiſſemens publics qui l'accompagnent; les récompenſes qui le ſuivent; la renommée qui le publie; les diſtinctions qui y ſont attachées: tout cela ne vous rappelle vos jours paſſés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, & par des événemens dignes d'être conſervés à la poſtérité. Vous vous diſtinguez même dans votre eſprit de ces hommes oiſeux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obſcure, lâche, inutile; & déshonoré leur nom par l'oiſiveté & par des mœurs efféminées, qui les ont laiſſés dans la pouſſiére. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit & l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la ſcène changera; l'illuſion qui vous groſſit ces objets, ſe diſſipera: vous verrez tout au naturel; & ce qui vous paroiſſoit ſi grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien: *Aperiet oculos ſuos*, dit Job, *& nihil inveniet.* Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œu- Job. 27. 19.

vres de la foi & de la piété ; rien de grand que ce qui ſera digne de l'éternité : & un verre d'eau froide donné au nom de JESUS-CHRIST, & une ſeule larme répanduë en ſa préſence, & la plus légére violence ſoufferte pour lui ; tout cela vous paroîtra plus précieux, plus eſtimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, & qui périront avec le monde.

Ce n'eſt pas que le pécheur mourant ne trouve dans ſa vie paſſée que des peines perduës, il y trouve encore le ſouvenir de ſes plaiſirs : mais c'eſt ce ſouvenir même qui le conſterne & qui l'accable. Des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant : il voit qu'il a ſacrifié ſon ame & ſon éternité à un moment fugitif de volupté & d'yvreſſe. Hélas ! la vie lui avoit paru trop longue pour être toute entiére conſacrée à Dieu : il n'oſoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir ſoutenir l'ennui, les longueurs & les ſuites : il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un eſpace immenſe qu'il eût fallu traverſer en portant la croix, en vivant ſéparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette ſeule penſée avoit toûjours ſuſpendu tous ſes bons déſirs ; & il attendoit pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la perſévérance eſt plus ſûre. Quelle ſurpriſe dans cette derniere heure, de trouver, que ce qui lui avoit paru ſi long n'a duré qu'un moment ; que ſon enfance & ſa vieilleſſe ſe touchent de ſi près, qu'elles ne forment preſque qu'un ſeul jour ; & que du ſein de ſa mere il n'a fait, pour ainſi dire, qu'un pas vers le tombeau ! ce n'eſt pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le ſouvenir de ſes plaiſirs ! ils ont diſparu comme un ſonge ; mais lui qui s'en étoit fait autrefois honneur, en eſt maintenant couvert de honte & de confuſion. Tant d'emportemens honteux ; tant de foibleſſe

& d'abandonnement ! lui qui s'étoit piqué de raiſon, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il ſe retrouve alors le plus foible, le plus mépriſable de tous les pécheurs ! une vie ſage peut-être en apparence, & cependant toute dans l'infamie des ſens & la puérilité des paſſions ! une vie glorieuſe peut-être devant les hommes ; & cependant aux yeux de Dieu la plus honteuſe, la plus digne de mépris & d'opprobre ! une vie que le ſuccès avoit peut-être toujours accompagnée ; & cependant en ſecret la plus inſenſée, la plus frivole, la plus vuide de réfléxions & de ſageſſe ! enfin, des plaiſirs qui ont été même la ſource de tous ſes chagrins ; qui ont empoiſonné toute la douceur de ſa vie ; qui ont changé ſes plus beaux jours en des jours de fureur & de triſteſſe : des plaiſirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, & dont il n'a preſque jamais ſenti que le déſagrément & l'amertume : voilà à quoi ſe réduit cette vaine félicité. Ce ſont ſes paſſions, qui l'ont fait vivre malheureux, & il n'y a eu de tranquille dans toute ſa vie, que les momens où ſon cœur en a été libre. Les jours de mes plaiſirs ſe ſont enfuis, ſe dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des diſpoſitions bien différentes de celles de Job ; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, & changé même pour moi le calme de la nuit en des penſées noires & inquiétes : *Dies mei tranſierunt, cogitationes meæ diſſipatæ ſunt, torquentes cor meum.* Et cependant grand Dieu, vous punirez encore les chagrins & les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colére toutes les amertumes de mes paſſions, & vous préparez à des plaiſirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur ſans fin & ſans meſure ? *Scribis contra me amaritudines, & conſumere me vis peccatis adoleſcentiæ meæ !* Job. 17. 11.

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le ſouvenir du paſſé ; des crimes qui dureront éternellement : les foibleſſes de l'enfance, les diſſolutions de la jeuneſſe, les paſſions & les ſcandales d'un âge plus avancé ; Que ſçais je ? Peut-être encore les déréglemens honteux d'une vieilleſſe licencieuſe. Ah ! mes Freres, durant la ſanté nous ne voyons de notre conſcience que la ſurface ; nous ne rappellons de notre vie qu'un ſouvenir vague & confus : nous ne voyons de nos paſſions que celle qui actuellement nous captive ; une habitude entiére ne nous paroît qu'un crime ſeul. Mais au lit de la mort, les ténébres répanduës ſur la conſcience du pécheur ſe diſſipent : plus il approfondit ſon cœur, plus de nouvelles ſouillures ſe manifeſtent : plus il creuſe dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monſtres. Il ſe perd dans ce cahos : il ne ſçait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir : il lui faudroit une vie entiére, hélas ! & le tems paſſe ; & à peine reſte-t'il quelques momens ; & il faut précipiter une confeſſion à laquelle le plus grand loiſir pourroit à peine ſuffire, & qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la juſtice de Dieu. Hélas ! on ſe plaint ſouvent durant la vie qu'on a la mémoire infidéle ; qu'on oublie tout ; il faut qu'un Confeſſeur ſupplée à notre inattention, & nous aide à nous juger & à nous connoître nous-mêmes : mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas beſoin de ce ſecours ; la juſtice de Dieu, qui l'avoit livré durant la ſanté à toute la profondeur de ſes ténébres, l'éclairera alors dans ſa colére. Tout ce qui environne le lit de ſa mort fait revivre dans ſon ſouvenir quelque nouveau crime ; des domeſtiques qu'il a ſcandaliſés ; des enfans qu'il a négligés ; une épouſe qu'il a contriſtée par des paſſions étrangéres ; des Miniſ-

tres de l'Egliſe qu'il a mépriſés ; les images criminelles de ſes paſſions encore peintes ſur ces murs ; les biens dont il a abuſé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres & ſes créanciers ont ſouffert ; l'orgueil de ſes édifices, que le bien de la veuve & de l'orphelin, que la miſére publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel & la terre, dit Job, s'élévent contre lui, & lui rappellent l'hiſtoire affreuſe de ſes paſſions & de ſes crimes ; *Revelabunt cœli iniquitatem ejus & terra conſurget adverſùs eum.* Job. 20. 27.

Voilà comme le ſouvenir du paſſé forme une des plus terribles ſituations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perduës, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, & des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux n'eſt pas moins triſte pour cet infortuné : ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens.

Ses ſurpriſes : il s'étoit toujours flatté, que le jour du Seigneur ne le ſurprendroit point. Tout ce qu'on diſoit là-deſſus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de ſe promettre, qu'il mettroit ordre à ſa conſcience avant ce dernier moment : & cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ſes crimes, ſans préparation, ſans avoir fait aucune démarche pour appaiſer ſon Dieu ; l'y voilà arrivé ; il n'y a pas encore penſé, & il va être jugé.

Ses ſurpriſes : Dieu le frappe au plus fort de ſes paſſions, dans le tems que la penſée de la mort étoit la plus éloignée de ſon eſprit ; qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit juſques-là vivement déſirées ; & que ſemblable à l'inſenſé de l'Evangile il exhortoit ſon ame à ſe repoſer, & à jouir en paix du fruit de ſes travaux. C'eſt dans ce moment, que la juſtice de Dieu le ſurprend, & qu'il voit en un clin d'œil, ſa vie & toutes ſes eſpérances éteintes.

Ses ſurpriſes : il va mourir ; & Dieu permet que perſonne n'oſe lui dire, qu'il ne doit plus compter ſur la vie. Ses proches le flattent : ſes amis le laiſſent s'abuſer : on le pleure déja en ſecret comme mort, & on lui montre encore des eſpérances de vie : on le trompe, afin qu'il ſe trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accompliſſent ; que le pécheur ſoit ſurpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu ! & vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses ſurpriſes : abandonné de tous les ſecours de l'art, livré tout ſeul à ſes maux & à ſes douleurs, il ne peut ſe perſuader encore qu'il va mourir ; il ſe flatte, il eſpére encore : la juſtice de Dieu ne lui laiſſe, ce ſemble, encore un reſte de raiſon, qu'afin qu'il l'employe à ſe ſéduire. A voir ſes terreurs, ſon étonnement, ſes inquiétudes ; on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il ſe tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit ſe dérober à la mort, & ſes agitations ne ſont qu'un regret de perdre la vie, & non pas une douleur de l'avoir mal paſſée ; il faut que le pécheur aveugle le ſoit juſqu'à la fin, & que ſa mort reſſemble à ſa vie.

Enfin, ſes ſurpriſes : il voit alors que le monde l'a toujours trompé ; qu'il l'a toujours mené d'illuſion en illuſion, & d'eſpérance en eſpérance ; que les choſes ne ſont jamais arrivées comme il ſe les étoit promiſes, & qu'il a toujours été la duppe de ſes propres erreurs. Il ne comprend pas que ſa mépriſe ait pu être ſi conſtante ; qu'il ait pu s'obſtiner durant tant d'années à ſe ſacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promeſſes ; & que toute ſa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, & une yvreſſe de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource : c'eſt qu'on ne meurt qu'une

qu'une fois ; & qu'après avoir mal fourni ſa carriére, on ne revient plus ſur ſes pas, pour réprendre d'autres routes. Vous êtes juſte, ô mon Dieu ; & vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par ſa propre bouche.

Les ſurpriſes du pécheur mourant ſont donc alors accablantes ; mais les ſéparations qui ſe font dans ce dernier moment ne le ſont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures ; plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de playes qui le déchirent : autant de ſéparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ſes biens qu'il avoit accumulés avec des ſoins ſi longs & ſi pénibles ; par des voyes peut-être ſi douteuſes pour le ſalut ; qu'il s'étoit obſtiné de conſerver, malgré les reproches de ſa conſcience ; qu'il avoit refuſés durement à la néceſſité de ſes freres. Ils lui échappent cependant ; ce tas de boue ſond à ſes yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne ; de l'orgueil de ſes édifices, où il croyoit s'être bâti un aſyle contre la mort ; du luxe & de la vanité de ſes ameublemens dont il ne lui reſtera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau ; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vêcu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à ſe regarder comme étranger au milieu de ſes palais, où il auroit dû toujours ſe regarder de même ; comme un inconnu qui n'y poſſéde plus rien ; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ſes yeux, & qu'on ne laiſſe jouir encore quelque tems de la vuë de ſes dépouilles, que pour augmenter ſes regrets & ſon ſupplice.

Séparation de ſes charges, de ſes honneurs, qu'il va laiſſer peut-être à un concurrent ; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, des baſſeſſes, & dont il avoit joui avec tant d'inſolence. Il eſt déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ſes dignités, & ne conſervant de tous ſes titres que celui de pécheur qu'il ſe donne alors en vain & trop tard. Hélas ! il ſe contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions : il accepteroit comme une grace l'état le plus obſcur & le plus rampant, ſi l'on vouloit prolonger ſes jours : il envie la deſtinée de ſes eſclaves qu'il laiſſe ſur la terre : il marche à grands pas vers la mort, & il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de ſon corps, pour lequel il avoit toujours vêcu, avec lequel il avoit contracté des liaiſons ſi vives, ſi étroites, en favoriſant toutes ſes paſſions. Il ſent que cette maiſon de boue s'écroule : il ſe ſent mourir peu à peu à chacun de ſes ſens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ſes maux lui font ſentir, par l'amour exceſſif qui l'y attache, & qui devient plus vif à meſure qu'il eſt plus près de s'en ſéparer.

Séparation de ſes proches, de ſes amis, qu'il voit autour de ſon lit, & dont les pleurs & la triſteſſe achevent de lui ſerrer le cœur, & de lui faire ſentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupoit tant de places ; où il s'étoit établi, aggrandi, étendu, comme ſi ç'avoit dû être le lieu de ſa demeure éternelle : du monde ſans lequel il n'avoit jamais pu vivre ; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs, aux événemens duquel il avoit eu tant de part ; où il avoit paru avec

tant d'agrément & tant de talens pour lui plaire. Son corps en va ſortir ; mais ſon cœur, mais toutes ſes affections y demeurent encore : le monde meurt pour lui ; mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, ſéparation de toutes les créatures. Tout eſt anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore ; & il ne ſaiſit que des phantômes, qu'une fumée qui ſe diſſipe, & qui ne laiſſe rien de réel dans ſes mains. *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Pſalm. 75. 6.

C'eſt alors que Dieu eſt grand aux yeux du pécheur mourant. C'eſt dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, diſparoiſſant à ſes yeux, il ne voit plus que Dieu ſeul qui demeure, qui remplit tout, qui ſeul ne paſſe & ne change point. Il ſe plaignoit autrefois d'un ton d'ironie & d'impiété, qu'il étoit bien difficile de ſentir quelque choſe de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point ; & de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, & qui occupoient tous nos ſens. Ah ! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu ſeul ; l'inviſible ſera viſible pour lui : ſes ſens déja éteints ſe refuſeront à toutes les choſes ſenſibles : tout s'évanouira autour de lui ; & Dieu prendra la place de tous ces preſtiges qui l'avoient abuſé pendant ſa vie.

Ainſi tout change pour cet infortuné ; & ces changemens ſont avec ſes ſurpriſes & ſes ſéparations, la derniére amertume du ſpectacle de ſa mort.

Changement dans ſon crédit & dans ſon autorité. Dès qu'on n'eſpére plus rien de ſa vie, le monde commence à ne plus compter ſur lui : ſes amis prétendus ſe retirent : ſes créatures ſe cherchent déja ailleurs d'autres protecteurs & d'autres maîtres : ſes eſclaves mêmes ſont occupés à s'aſſurer après ſa mort une fortune qui leur

convienne ; à peine en reſte-t'il auprès de lui pour recueillir ſes derniers ſoupirs. Tout l'abandonne ; tout ſe retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empreſſé d'adulateurs : c'eſt peut-être un ſucceſſeur qu'on lui déſigne déja, chez qui tout ſe rend en foule, tandis que lui, dit Job, ſeul dans le lit de ſa douleur, n'eſt plus environné que des horreurs de la mort, entre déja dans cette ſolitude affreuſe que le tombeau lui prépare, & fait des réfléxions amères ſur l'inconſtance du monde, & ſur le peu de fonds qu'il y a à faire ſur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo ſuo.*

Job. 20. 26.

Changement dans l'eſtime publique dont il avoit été ſi flatté, ſi enivré. Hélas ! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déja oublié. Le changement que ſa mort va faire ſur la ſcène, réveillera encore durant quelques jours les diſcours publics : mais ce court intervalle paſſé, il va retomber dans le néant & dans l'oubli ; à peine ſe ſouviendra-t'on qu'il a vêcu ; on ne ſera peut-être occupé que des merveilles d'un ſucceſſeur, qu'à l'élever ſur les débris de ſa réputation & de ſa mémoire. Il voit déja cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir ; que le vuide ſera bien-tôt rempli ; qu'il ne reſtera pas même de veſtiges de lui dans le monde ; & que les gens de bien tous ſeuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, ſe diront à eux-mêmes : où eſt-il maintenant ? Que ſont devenus ces applaudiſſemens que lui attiroit ſa puiſſance ? Voilà à quoi conduit le monde, & ce qu'on gagne en le ſervant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi eſt ?*

Job. 20. 7.

Changement dans ſon corps. Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolâtrée ; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, & corrompu tant de cœurs, n'eſt déja plus qu'un ſpectacle d'horreur, dont on peut à peine ſoutenir la vuë ; ce n'eſt plus qu'un cadavre dont on craint déja

l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de paſſions injuſtes, hélas ! ſes amis, ſes proches, ſes eſclaves mêmes la fuyent, s'écartent, ſe retirent, n'oſent approcher qu'avec précaution ; ne lui rendent plus que des offices de bienſéance & de contrainte ; elle-même ne ſe ſouffre plus qu'avec peine, & ne ſe regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, ſe dit-elle avec Job ; mes eſclaves que j'appelle refuſent maintenant de m'approcher : & mon ſouffle même eſt devenu une infection, & un ſouffle de mort pour mes enfans & pour mes proches : *Servum meum vocavi, & non reſpondit ... halitum meum exhorruit uxor mea, & orabam filios uteri mei.* *Ibid.* 19. 16. 17.

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à ſe repoſer quelque part, & ils ne retrouvent par-tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'eſt rien encore pour ce pécheur mourant, que le ſouvenir du paſſé & le ſpectacle du préſent ; il ne ſeroit pas ſi malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ſes peines : c'eſt la penſée de l'avenir, qui le jette dans un ſaiſiſſement d'horreur & de déſeſpoir. Cet avenir, cette région de ténébres où il va entrer ſeul, accompagné de ſa ſeule conſcience : cet avenir, cette terre inconnuë d'où nul mortel n'eſt revenu, où il ne ſçait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abîme immenſe, où ſon eſprit ſe perd & ſe confond, & où il va s'enſévelir incertain de ſa deſtinée : cet avenir, ce tombeau, ce ſéjour d'horreur, où il va prendre ſa place avec les cendres & les cadavres de ſes ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut ſoutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colére de Dieu, & rendre compte d'une vie, dont tous les momens preſque ont été des cri-

mes. Ah ! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il ſe faiſoit une gloire affreuſe de ne pas le craindre : il demandoit ſans ceſſe d'un ton de blaſphême & de dériſion : qui en eſt revenu ? Il ſe mocquoit des frayeurs vulgaires, & ſe piquoit là-deſſus de fermeté & de bravoure. Mais dès qu'il eſt frappé de la main de Dieu ; dès que la mort ſe fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, & qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru ſi raſſuré : ah ! il devient alors, ou, foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains ſuppliantes ; ou, ſombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des penſées affreuſes, & n'attendant pas plus de reſſource du côté de Dieu de la foibleſſe de ſes lamentations & de ſes larmes, que de ſes fureurs & de ſon déſeſpoir.

Oui, mes Freres, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ſes déſordres ; toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un ſentiment de compoñction à la mort pour appaiſer la colére de Dieu, déſeſpére alors de ſa clémence. En vain on lui parle de ſes miſéricordes éternelles ; il comprend à quel point il en eſt indigne : en vain le Miniſtre de l'Egliſe tâche de raſſurer ſes frayeurs, en lui ouvrant le ſein de la clémence divine ; ces promeſſes le touchent peu, parce qu'il ſent bien que la charité de l'Egliſe, qui ne déſeſpére jamais du ſalut de ſes enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la juſtice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ſes crimes : une voix ſecrette & terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de ſalut pour l'impie ; & qu'il ne faut pas compter ſur des eſpérances qu'on donne à ſes malheurs plûtôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourans : il les regarde

comme ces remèdes déſeſpérés qu'on hazarde lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance ; & qu'on donne plus pour la conſolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des ſerviteurs de JESUS-CHRIST pour le ſoutenir dans cette derniére heure ; & tout ce qu'il peut faire, c'eſt d'envier en ſecret leur deſtinée, & déteſter le malheur de la ſienne : on lui met dans la bouche les paroles des livres ſaints, & les ſentimens d'un Roi pénitent ; & il ſent bien que ſon cœur déſavouë ces expreſſions divines ; & que des paroles qu'une charité ardente & une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur ſurpris comme lui dans ſes déſordres ; on aſſemble autour de ſon lit ſes amis & ſes proches pour recueillir ſes derniers ſoupirs ; & il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le ſouvenir de ſes crimes : le Miniſtre de l'Egliſe lui préſente un Dieu mourant : & cet objet ſi conſolant & ſi capable d'exciter ſa confiance, lui reproche tout bas ſes ingratitudes, & l'abus perpétuel de ſes graces. Cependant la mort approche ; le Prêtre tâche de ſoutenir par les prieres des mourans, ce reſte de vie qui l'anime encore. *Partez, ame chrétienne*, lui dit-il : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Il ne lui dit pas : Prince, Grand du monde, partez. Durant ſa vie les monumens publics pouvoient à peine ſuffire au nombre & à l'orgueil de ſes titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout ſeul qu'il avoit reçu dans le baptême, le ſeul dont il ne faiſoit aucun cas, & le ſeul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiſcere, anima chriſtiana ; Partez, ame chrétienne :* hélas ! elle avoit vécu, comme ſi le corps eût été tout ſon être : elle avoit même tâché de ſe perſuader que ſon ame n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair & de ſang, & que tout mouroit avec

nous : & on vient lui déclarer, que c'eſt ſon corps qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va ſe diſſoudre ; & que tout ſon être immortel, c'eſt cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence ſeule capable de l'aimer & de le connoître, qui va ſe détacher de ſa maiſon terreſtre, & paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, ame chrétienne :* vous aviez regardé la terre comme votre patrie ; & ce n'étoit qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir : l'Egliſe croyoit vous annoncer une nouvelle de joye, la fin de votre exil, le terme de vos miſéres, en vous annonçant la diſſolution du corps terreſtre ; hélas ! & elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre & effroyable, & le commencement de vos malheurs & de vos peines. *Partez donc, ame chrétienne : Proficiſcere, anima chriſtiana :* ame marquée du ſceau du ſalut, que vous avez effacé ; rachetée du ſang de JESUS-CHRIST, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois ſouillée ; éclairée des lumiéres de la foi, que vous avez toujours rejettées ; comblée de toutes les miſéricordes du ciel, que vous avez toujours indignement prophanées : *Partez, ame chrétienne ;* allez porter devant JESUS-CHRIST ce titre auguſte, qui devoit être le ſigne magnifique de votre ſalut, & qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiſcere, anima chriſtiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le ſouvenir du paſſé que des regrets, qui l'accablent ; dans tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux, que des images qui l'affligent ; dans la penſée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne ſçachant plus à qui avoir recours ; ni aux créatures, qui lui échappent ; ni au monde, qui s'évanouit ; ni aux hommes, qui ne ſçauroient le délivrer de la mort ; ni au Dieu juſte, qu'il regarde

regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il ſe roule dans ſes propres horreurs ; il ſe tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le ſaiſit, ou du moins pour ſe fuir lui-même : il ſort de ſes yeux mourans, je ne ſçais quoi de ſombre & de farouche, qui exprime les fureurs de ſon ame : il pouſſe du fond de ſa triſteſſe des paroles entrecoupées de ſanglots, qu'on n'entend qu'à demi ; & qu'on ne ſçait ſi c'eſt le déſeſpoir ou le répentir qui les a formées : il jette ſur un Dieu crucifié des regards affreux, & qui laiſſent douter ſi c'eſt la crainte ou l'eſpérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre dans des ſaiſiſſemens où l'on ignore ſi c'eſt le corps qui ſe diſſout, ou l'ame qui ſent l'approche de ſon Juge ; il ſoupire profondement ; & l'on ne ſçait ſi c'eſt le ſouvenir de ſes crimes qui lui arrache ces ſoupirs, ou le déſeſpoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces triſtes efforts, ſes yeux ſe fixent, ſes traits changent, ſon viſage ſe défigure, ſa bouche livide s'entrouvre d'elle-même ; tout ſon corps frémit ; & par ce dernier effort, ſon ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de bouë, tombe entre les mains de Dieu, & ſe trouve ſeule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes Freres, ainſi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainſi mourrez-vous vous-mêmes, ſi vos crimes vous accompagnent juſqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, & vous ne changerez pas vous-même. Vous mourrez ; & vous mourrez pécheur, comme vous avez vêcu ; & votre mort ſera ſemblable à votre vie. Prévenez ce malheur, vivez de la vie des Juſtes ; & votre mort ſemblable à la leur, ne ſera accompagnée que de joye, de douceur & de conſolation ; c'eſt ce que nous allons voir dans la ſuite de ce diſcours.

II. PARTIE. JE ſçais que la mort a toujours quelque choſe de terrible pour les ames même les plus juſtes. Les jugemens de Dieu, dont elles craignent toujours les ſecrets impénétrables; les ténébres de leur propre conſcience, où elles ſe figurent toujours des ſouillures cachées & connues de Dieu ſeul; la vivacité de leur foi & de leur amour, qui groſſit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légeres; enfin, la diſſolution toute ſeule du corps terreſtre, & l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laiſſe toujours à la mort, je ne ſçais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus juſtes même, comme dit ſaint Paul, voudroient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur eſt promiſe, mais ſans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en eſt pas moins vrai cependant, que la grace ſurmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; & que dans ce moment, ſoit qu'ils rappellent le paſſé, dit ſaint Bernard, ſoit qu'ils conſidérent ce qui ſe paſſe à leurs yeux, ſoit qu'ils ſe tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le ſouvenir du paſſé la fin de leurs peines, *Requies de labore;* dans tout ce qui ſe paſſe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joye ſainte, *Gaudium de novitate;* dans la penſée de l'avenir, l'aſſurance de l'éternité qui les tranſporte, *Securitas de æternitate;* de ſorte que les mêmes ſituations qui forment le déſeſpoir du pécheur mourant, deviennent alors une ſource abondante de conſolations pour l'ame fidéle.

Je dis, ſoit qu'ils rappellent le paſſé: & ici, mes Freres, repréſentez-vous au lit de la mort une ame fidéle, qui depuis long-tems ſe préparoit à ce dernier moment, amaſſoit par la pratique des œuvres chrétiennes un tréſor de juſtice pour ne pas aller paroître vuide devant

ſon Juge, & vivoit de la foi pour mourir dans la paix & dans la conſolation de l'eſpérance : repréſentez-vous cette ame arrivée enfin à cette derniére heure, qu'elle n'avoit jamais perdu de vuë, & à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événemens de ſa vie mortelle. Je dis que rien n'eſt plus conſolant pour elle que le ſouvenir du paſſé, de ſes ſouffrances, de ſes macérations, de ſes renoncemens, de toutes les ſituations qu'elle a éprouvées ; *Requies de labore.*

Oui, mes Freres, il vous paroît affreux maintenant de ſouffrir pour Dieu. Les plus légeres violences que la religion exige, vous paroiſſent accablantes : un jeûne ſeul vous abat & vous rebutte : la ſeule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui & dans la triſteſſe : vous regardez comme malheureux, ceux qui portent le joug de JESUS-CHRIST, & qui renoncent au monde & à tous ſes plaiſirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la penſée la plus conſolante pour une ame fidéle, c'eſt le ſouvenir des violences qu'elle s'eſt faites pour ſon Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, & combien les hommes ſont inſenſés de diſputer à Dieu un inſtant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité ſans fin & ſans meſure. Car ce qui la conſole, c'eſt qu'elle n'a ſacrifié que des plaiſirs d'un inſtant, & dont il ne lui reſteroit alors que la confuſion & la honte : c'eſt que tout ce qu'elle auroit ſouffert pour le monde, ſeroit perdu pour elle dans ce dernier moment ; au lieu que tout ce qu'elle a ſouffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine ſatisfaction ſacrifiée, tout cela ne ſera jamais oublié, & durera autant que Dieu même. Ce qui la conſole, c'eſt que de toutes les joyes

& les voluptés humaines, hélas! il n'en reſte pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juſte qui s'en eſt toujours abſtenu : que les plaiſirs ſont également paſſés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré ; & l'autre, la gloire d'avoir ſçu les vaincre.

Voilà ce qu'offre le paſſé à l'ame fidéle au lit de la mort. Des violences, des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement conſolées : le tems des dangers & des tentations paſſé ; les attaques que le monde livroit à ſa foi, enfin terminées ; les périls où ſon innocence avoit couru tant de riſques, enfin diſparus ; les occaſions où ſa vertu avoit été ſi près du naufrage, enfin pour toujours éloignées ; les combats éternels qu'elle avoit eu à ſoutenir du côté de ſes paſſions, finis enfin ; les obſtacles que la chair & le ſang avoient toujours mis à ſa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on eſt arrivé au port ; qu'il eſt doux de rappeller le ſouvenir des orages & de la tempête ! quand on eſt ſorti vainqueur de la courſe ; qu'on aime à retourner en eſprit ſur ſes pas, & à revoir les endroits de la carriére le plus marqués par les travaux, les obſtacles, les difficultés, qui les ont rendus célébres : *Requies de labore.* Il me ſemble que le Juſte eſt alors comme un autre Moyſe mourant ſur la montagne ſainte, où le Seigneur lui avoit marqué ſon tombeau : *Aſcende in montem, & morere* ; lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu ſacré, & jettant les yeux ſur cette étenduë de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir & qu'il laiſſe derriére lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il eſt échappé : les combats de tant de nations vaincuës ; les fatigues du déſert ; les embuches de Madian ; les murmures & les calomnies de ſes freres ; les rochers briſés ; les

Deut. 32. 49.

difficultés des chemins ſurmontées ; les dangers de l'Egypte évités ; les eaux de la mer rouge franchies ; la faim, la ſoif, la laſſitude combatuës ; & touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, & ſaluant enfin de loin cette patrie promiſe à ſes peres, il chante un cantique d'actions de graces ; meurt tranſporté, & par le ſouvenir de tant de dangers évités, & par la vuë du lieu de repos que le Seigneur lui montre de loin ; & regarde la montagne ſainte où il va expirer, comme la récompenſe de ſes travaux, & le terme heureux de ſa courſe : *Requies de labore.*

Ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé, en rappellant au Juſte mourant, les combats & les périls de ſa vie paſſée, ne lui rappelle auſſi ſes infidélités & ſes chûtes : mais ce ſont des chûtes expiées par les gémiſſemens de la pénitence ; des chûtes heureuſes par le renouvellement de ferveur & de fidélité dont elles ont été toujours ſuivies ; des chûtes qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame, lequel a fait ſervir ſes crimes à ſa pénitence, ſes paſſions à ſa converſion, & ſes chûtes à ſon ſalut. Ah ! la douleur de ſes fautes dans ce dernier moment, n'eſt plus pour elle qu'une douleur de conſolation & de tendreſſe : les larmes que ce ſouvenir lui arrache encore, ne ſont plus que des larmes de joie & de reconnoiſſance. Les anciennes miſéricordes de Dieu ſur elle la rempliſſent de confiance, & lui en font eſpérer de nouvelles ; toute la conduite paſſée de Dieu à ſon égard la raſſure, & ſemble lui répondre de l'avenir. Elle ne ſe le repréſente plus alors, comme dans les jours de ſon deuil & de ſa pénitence, ſous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avoit outragé & qu'il falloit appaiſer ; mais comme un pere de miſéricorde, & un Dieu de toute conſolation, qui va la recevoir dans ſon ſein, & l'y délaſſer de toutes ſes peines.

Levez vous, ame fidéle, lui dit alors en ſe-
Iſ. 51. 17. cret ſon Seigneur & ſon Dieu : *Elevare, conſurge, Jeruſalem :* Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos lar-
Ibid. mes & vos peines paſſées : *Quæ bibiſti calicem uſque ad fundum.* Le tems des pleurs & des ſouf-
Ibid. ℣. 22. frances eſt enfin paſſé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultrà.* Dépouillez-vous donc, fille de Jéruſalem, de cē vêtement de deuil & de triſteſſe, dont vous avez été juſqu'ici environnée : laiſſez-là les triſtes dépouilles de votre mortalité : revêtez-vous de vos habits de gloire & de magnificence : entrez dans la joie de votre Seigneur, cité ſainte, dans laquelle j'ai pour
Ibid. 52. 1. toujours choiſi ma demeure : *Induere veſtimentis gloriæ tuæ, Jeruſalem, civitas ſancti.* Briſez enfin les liens de votre captivité ; ſortez du milieu de Babylone, où vous gémiſſiez depuis ſi long-tems des rigueurs & de la durée de votre exil :
Ibid. ℣. 2. *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous ; les ſcandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il eſt tems enfin que je reprenne ce qui m'appartient ; que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, & qui n'étoit pas digne de vous ; & que je vous réuniſſe à l'Egliſe du ciel, dont vous étiez une portion pure & im-
Ibid. ℣ 1. mortelle : *Non adjiciet ultrà, ut pertranſeat per te incircumciſus & immundus.*

Premiére conſolation de l'ame juſte au lit de la mort ; le ſouvenir du paſſé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux ; le monde, qui s'enfuit ; toutes les créatures, qui diſparoiſſent ; tout ce phantôme de vanité, qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté, eſt encore pour elle une ſource de mille nouvelles conſolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui

fait le déſeſpoir du pécheur mourant, lorſqu'il conſidére tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux, ſont ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens; & voilà préciſément toute la conſolation de l'ame fidéle dans ce dernier moment. Rien ne la ſurprend: elle ne ſe ſépare de rien; rien ne change à ſes yeux.

Rien ne la ſurprend. Ah! le jour du Seigneur ne la ſurprend point: elle l'attendoit, elle le déſiroit. La penſée de cette derniere heure entroit dans toutes ſes actions, étoit de tous ſes projets, régloit tous ſes déſirs, animoit toute la conduite de ſa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juſte Juge alloit lui demander ce compte terrible où les juſtices elles-mêmes ſeront jugées. C'eſt ainſi qu'elle avoit vêcu, préparant ſans ceſſe ſon ame à cette derniére heure: c'eſt ainſi qu'elle meurt tranquille, conſolée, ſans ſurpriſe, ſans frayeur, dans la paix de ſon Seigneur; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vuë; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour; & ne trouvant rien de différent entre le jour de ſa mort, & les jours ordinaires de ſa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la ſurpriſe & le déſeſpoir du pécheur au lit de la mort, c'eſt de voir que le monde, en qui il avoit mis toute ſa confiance, n'eſt rien, n'eſt qu'un ſonge qui s'évanouit & qui lui échappe. Mais l'ame fidéle en ce dernier moment, ah! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu, comme une figure qui paſſe; comme une fumée qui ne trompe que de loin, & qui de près n'a rien de réel & de ſolide. Elle ſent alors une joie ſainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en falloit juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un inſtant; & de n'avoir mis ſa confiance

qu'en Dieu ſeul, qui demeure toujours pour récompenſer éternellement ceux qui eſpérent en lui. Qu'il eſt doux alors pour une ame fidéle, de pouvoir ſe dire à elle-même : J'ai choiſi le meilleur parti ; j'avois bien raiſon de ne m'attacher qu'à Dieu ſeul, puiſqu'il ne devoit me reſter que lui ſeul. On regardoit mon choix comme une folie : le monde s'en moquoit & on trouvoit bizarre & ſingulier de ne pas ſe conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'eſt la mort qui décide de quel côté ſont les ſages ou les inſenſés, & lequel des deux avoit raiſon, ou le mondain, ou le fidéle.

Ainſi voit le monde & toute ſa gloire, une ame juſte au lit de la mort. Auſſi, lorſque les miniſtres de l'Egliſe viennent l'entretenir de diſcours de Dieu, & du néant de toutes les choſes humaines ; ces vérités ſaintes, ſi nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, ſont pour elle des objets familiers, des lumiéres accoûtumées qu'elle n'avoit jamais perdu de vuë. Ces vérités conſolantes ſont alors ſa plus douce occupation : elle les médite ; elle les goûte ; elle les tire du fond de ſon cœur où elles avoient toujours été, pour ſe les remettre devant les yeux. Ce n'eſt pas un langage nouveau & étranger que le miniſtre de JESUS-CHRIST lui parle : c'eſt le langage de ſon cœur, ce ſont les ſentimens de toute ſa vie. Rien ne la conſole alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé ; des biens éternels qu'elle a toujours déſirés ; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours ſoupiré ; du néant du monde qu'elle a toujours mépriſé : tout autre langage lui devient inſupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miſéricordes du Dieu de ſes peres ; & regrette les momens qu'il faut alors donner à régler une maiſon terreſtre, & à diſpoſer de la ſucceſſion de ſes ancêtres.

Grand Dieu ! que de lumiére ! que de paix ! que de tranſports heureux ! que de ſaints mouvemens d'amour, de joie, de confiance, d'actions de graces ſe paſſent alors dans cette ame fidéle ! ſa foi ſe renouvelle ; ſon amour s'enflâme ; ſa ferveur s'excite ; ſa compoſition ſe réveille. Plus la diſſolution de l'homme terreſtre approche, plus l'homme nouveau s'achéve & s'accomplit. Plus ſa maiſon de boüe s'écroule, plus ſon ame s'éleve & ſe purifie. Plus le corps ſe détruit, plus l'eſprit ſe dégage & ſe renouvelle. Semblable à une flâme pure qui s'éleve & paroît plus éclatante, à meſure qu'elle ſe dégage d'un reſte de matiére qui la retenoit, & que le corps où elle étoit attachée ſe conſume & ſe diſſipe.

Ah ! les diſcours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigriſſent ſes maux ; ſa tête en ſouffre ; ſon repos en eſt altéré : il faut ménager ſa foibleſſe en ne coulant que quelque mots à propos ; prendre des précautions de peur que la longueur n'importune ; choiſir ſes momens pour lui parler du Dieu qui va le juger, & qu'il n'a jamais connu. Il faut de ſaints artifices de charité, & le tromper preſque pour le faire ſouvenir de ſon ſalut. Les miniſtres mêmes de l'Egliſe n'approchent que rarement, parce qu'on ſent bien qu'ils ſont à charge : on les écarte comme des Prophêtes triſtes & déſagréables : on détourne les diſcours de ſalut, comme des nouvelles de mort & des diſcours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ſes maux par le récit des affaires & des vanités du ſiécle, qui l'avoient occupé durant ſa vie. Grand Dieu ! & vous permettez que cet infortuné porte juſqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment ; & qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de ſervir & de connoître,

Mais ne perdons pas de vuë l'ame fidéle ; non-ſeulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la ſurprenne, mais elle ne ſe ſépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette. Car, mes Freres, de quoi la mort pourroit-elle la ſéparer qui lui coûtât encore des regrets & des larmes ? Du monde ? hélas ! d'un monde où elle avoit toujours vêcu comme étrangére ; où elle n'avoit jamais trouvé que des ſcandales qui affligeoient ſa foi, des écueils qui faiſoient trembler ſon innocence, des bienſéances qui la gênoient, des aſſujétiſſemens qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel & la terre : on ne regrete guéres ce qu'on n'a jamais aimé. De ſes biens & de ſes richeſſes ? hélas ! ſon tréſor étoit dans le ciel ; ſes biens avoient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas ; elle va ſeulement les retrouver immortels dans le ſein de Dieu même. De ſes titres & de ſes dignités ? hélas ! c'eſt un joug qu'elle ſécouë ; le ſeul titre qui lui fut cher, étoit celui qu'elle avoit reçu ſur les fonts ſacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, & qui lui donne droit aux promeſſes éternelles. De ſes proches & de ſes amis ? hélas ! elle ſçait qu'elle ne les dévance que d'un moment ; que la mort ne ſépare pas ceux que la charité avoit unis ſur la terre ; & que réunis bientôt dans le ſein de Dieu, ils formeront avec elle la même Egliſe & le même peuple, & jouiront des douceurs d'une ſociété immortelle. De ſes enfans ? elle leur laiſſe le Seigneur pour pere, ſes exemples & ſes inſtructions pour héritage, ſes vœux & ſes bénédictions pour derniére conſolation ; & comme David, elle meurt en demandant pour ſon fils Salomon, non pas des proſpérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, & la crainte du Dieu de ſes peres : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum.* De ſon corps ? hélas ! de ſon corps qu'elle avoit tou-

I. Paral. 29. 19.

jours châtié, crucifié ; qu'elle regardoit comme ſon ennemi ; qui la faiſoit encore dépendre des ſens & de la chair ; qui l'accabloit ſous le poids de tant de néceſſités humiliantes : de cette maiſon de bouë qui la retenoit captive ; qui prolongeoit les jours de ſon exil & de ſa ſervitude ? & l'empêchoit de s'aller réunir à JESUS CHRIST : ah ! elle ſouhaite comme Paul, ſa diſſolution. C'eſt un vêtement étranger dont on la débarraſſe : c'eſt un mur de ſéparation d'avec ſon Dieu, qu'on détruit ; qui la laiſſe libre, & en état de prendre ſon eſſor, & de voler vers les montagnes éternelles. Ainſi la mort ne la ſépare de rien, parce que la loi l'avoit déjà ſéparé de tout.

Je n'ajoute pas que les changemens qui ſe font au lit de la mort, ſi déſeſpérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidéle. Sa raiſon s'éteint, il eſt vrai ; mais depuis long-tems elle l'avoit captivée ſous le joug de la foi, & éteint ſes vaines lumiéres devant la lumiére de Dieu & la profondeur de ſes myſtères. Ses yeux mourans s'obſcurciſſent, & ſe ferment à toutes les choſes viſibles ; mais depuis long-tems elle ne voyoit plus que les inviſibles. Sa langue immobile ſe lie & s'épaiſſit ; mais depuis long-tems elle y avoit mis une garde de circonſpection, & méditoit dans le ſilence les miſéricordes du Dieu de ſes peres. Tous ſes ſens s'émouſſent, & perdent leur uſage naturel : mais depuis long-tems elle ſe l'étoit interdit à elle-même ; & dans un ſens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, & ne voyoit pas ; des oreilles, & n'entendoit pas ; un odorat, & ne s'en ſervoit pas ; un goût, & ne goûtoit plus que les choſes du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent : mais depuis long-tems toute ſa beauté étoit au-dedans, & elle n'étoit occupée qu'à embélir ſon ame des dons de la grace & de la juſtice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps ſe détruit ; toutes les créatures s'évanouiſſent ; la lumiére ſe retire ; toute la nature retombe dans le néant ; & au milieu de tous ces changemens elle ſeule ne change pas ; elle ſeule eſt toujours la même. Que la foi, mes Freres, rend le fidéle grand au lit de la mort ! que le ſpectacle de l'ame juſte en ce dernier moment eſt digne de Dieu, des Anges & des hommes ! C'eſt alors que le fidéle paroit maître du monde & de toutes les créatures ! c'eſt alors que cette ame participant déjà à la grandeur & à l'immutabilité du Dieu auquel elle va ſe réunir, elle eſt élevée au-deſſus de tout ; dans le monde, ſans y prendre part ; dans un corps mortel, ſans y être attachée ; au milieu de ſes proches & de ſes amis, ſans les voir & ſans les connoître ; parmi les larmes & les gémiſſemens des ſiens, ſans les entendre ; au milieu des embarras & des mouvemens que ſa mort fait naître à ſes yeux, ſans rien perdre de ſa tranquillité : *Elle eſt libre parmi les morts* ; elle eſt déjà immobile dans le ſein de Dieu au milieu de la deſtruction de toutes choſes. Qu'il eſt grand, encore une fois, d'avoir vêcu dans l'obſervance de la loi du Seigneur, & de mourir dans ſa crainte ! que l'élévation de la foi ſe fait bien ſentir en ce dernier moment dans l'ame fidéle ! C'eſt le moment de ſa gloire & de ſes triomphes ; c'eſt le point auquel ſe réunit tout l'éclat de ſa vie & de ſes vertus. Qu'il eſt beau de voir alors le Juſte marcher d'un pas tranquille & majeſtueux vers l'éternité ! & que ce Prophête infidéle avoit bien raiſon autrefois, en voyant Iſraël entrer dans la terre de promeſſe, le triomphe de ſa marche, & la confiance de ſes cantiques, de s'écrier : *Que mon ame meure de la mort des Juſtes, & que ma fin leur ſoit ſemblable !*

Pſalm. 87. 6.

Nomb. 23. 13.

Et voilà, mes Freres, ce qui achéve en der-

nier lieu de remplir l'ame fidéle au lit de la mort, de joie & de conſolation: la penſée de l'avenir : *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la ſanté voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, ſa tranquillité ſe change en ſaiſiſſement & en terreur. L'ame juſte au contraire, durant les jours de ſa vie mortelle, n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit ſon ſalut avec crainte & tremblement ; elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où les Juſtes mêmes ſeront à peine ſauvés, s'ils ſont jugés ſans miſéricorde : mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix qui ſe montre à elle, calme ſes agitations; ſes frayeurs ceſſent tout d'un coup, & ſe changent en une douce eſpérance. Elle perce déjà avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; & voit comme Etienne le ſein de la gloire, & le Fils de l'Homme à la droite de ſon Pere tout prêt à la recevoir : cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant ſoupiré, & où elle avoit toujours habité en eſprit ; cette ſainte Sion, que le Dieu de ſes peres remplit de ſa gloire & de ſa préſence, où il enivre ſes Elûs d'un torrent de délices, & leur fait goûter tous les jours les biens incompréhenſibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment ; cette cité du peuple de Dieu, le ſéjour des Saints, la demeure des Juſtes & des Prophêtes, où elle retrouvera ſes freres que la charité lui avoit unis ſur la terre, & avec leſquels elle bénira éternellement les miſéricordes du Seigneur, & chantera avec eux les louanges de ſa grace.

Ah! auſſi quand les Miniſtres de l'Egliſe viennent enfin annoncer à cette ame que ſon heure eſt venuë, & que l'éternité approche ; quand ils viennent lui dire au nom de l'Egliſe qui les envoie : *Parte, ame chrétienne ; Proficiſcere,*

anima chriſtiana : ſortez enfin de cette terre où vous avez été ſi long-tems étrangére & captive : le tems des épreuves & des tribulations eſt fini ; voici enfin le juſte Juge qui vient briſer les liens de votre mortalité : retournez dans le ſein de Dieu d'où vous étiez ſortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Le Seigneur s'eſt enfin laiſſé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des Saints & les portes éternelles : partez, ame fidéle ; allez vous réunir à l'Egliſe du ciel qui vous attend : ſouvenez-vous ſeulement de vos freres que vous laiſſez ſur la terre, encore expoſés aux tentations & aux orages : laiſſez-vous toucher au triſte état de l'Egliſe d'ici-bas, qui vous a engendrée en JESUS-CHRIST, & qui vous voit partir avec envie : ſollicitez la fin de ſa captivité, & ſa réunion entiére avec ſon Epoux, dont elle eſt encore ſéparée : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périſſent pas ſans reſſource : nous ne vous perdons ſur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec JESUS-CHRIST dans le Royaume de ſes Saints : le corps que vous allez laiſſer en proie aux vers & à la pourriture, vous ſuivra bien-tôt immortel & glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra : il reſtera dans vos cendres une ſémence d'immortalité juſqu'au jour de la révélation, où vos os arides ſe ranimeront, & paroîtront plus brillans que la lumiére. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les miſéres qui nous affligent encore ; de n'être plus expoſée comme vos freres à perdre le Dieu que vous allez poſſéder ; de fermer enfin les yeux à tous les ſcandales qui nous contriſtent, à la vanité qui nous ſéduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous diſſipent ! Quel bonheur de ſortir enfin d'un lieu où tout nous laſſe & tout nous ſouille, où

nous nous ſommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; & d'aller dans un ſéjour de paix, de joie, de ſérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiſcere, anima chriſtiana.*

Quelle nouvelle de joie & d'immortalité alors pour cette ame juſte ! quel ordre heureux ! avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces l'accepte-t'elle ? Elle leve au ciel, comme le vieillard Siméon, ſes yeux mourans ; & regardant ſon Seigneur qui vient à elle : Briſez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit elle en ſecret, ces reſtes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore : j'attends dans la paix & dans l'eſpérance l'effet de vos promeſſes éternelles. Ainſi purifiée par les expiations d'une vie ſainte & chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Egliſe, lavée dans le ſang de l'Agneau, ſoutenuë de l'eſpérance des promeſſes, conſolée par l'onction ſecrette de l'eſprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une ſainte joie à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, & s'en retourne dans le ſein de Dieu d'où elle étoit ſortie.

Mes Freres, les réfléxions ſont ici inutiles. Telle eſt la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur ; leur mort eſt précieuſe devant Dieu comme leur vie. Telle eſt la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié juſqu'à cette derniére heure : la mort des pécheurs eſt abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs & dans les regrets inutiles du pécheur, & votre mort ſera une mort éternelle. Si vous vivez dans la juſtice, vous mourrez dans la paix & dans la confiance du juſte, & votre mort ne ſera qu'un paſſage à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement Univerſel.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum poteſtate magna, & majeſtate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra ſur une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté. Luc. 21. 27.

SIRE,

TEL doit être le dernier ſpectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux ; & qui, ou nous amuſent par leur nouveauté, ou nous ſéduiſent par leurs charmes. Tel ſera l'avénement du Fils de l'Homme, le jour de ſa révélation, l'accompliſſement de ſon régne, l'entiére rédemption de ſon corps myſtique. Tel le jour de la manifeſtation des conſciences, ce jour de calamité & de déſeſpoir pour les uns ; pour les autres, de paix, de conſolation & d'allégreſſe : l'attente des Juſtes, la terreur des méchans ;

chans ; le jour déciſif de la deſtinée de tous les hommes.

C'eſt l'image toujours préſente que les prédictions du Sauveur ſur ce jour terrible, en avoient laiſſé aux premiers Fidéles, qui les rendoit patiens dans les perſécutions, joyeux dans les ſouffrances, glorieux dans les opprobres. C'eſt elle qui depuis ſoutint la foi des Martyrs, anima la conſtance des Vierges, adoucit aux Anachorétes les horreurs des déſerts ; c'eſt elle qui encore aujourdhui peuple ces ſolitudes religieuſes, que la piété de nos peres éleva contre la contagion du ſiécle.

Vous-même, mes Freres, rappellant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuſer à ce ſouvenir des ſentimens de componction & de crainte : mais ce n'ont été là que des frayeurs paſſagéres ; des idées plus douces & plus riantes les ont à l'inſtant effacées, & ramené votre premier calme. Hélas! dans les tems heureux de l'Egliſe, ç'eût été renoncer à la Foi, de ne pas déſirer le jour du Seigneur : toute la conſolation de ces premiers Diſciples de la Foi étoit de l'attendre, & il falloit même que les Apôtres modéraſſent là-deſſus le ſaint empreſſement des Fidéles ; & aujourdhui il faut que l'Egliſe emploie toute la terreur de notre miniſtère pour en rappeller le ſouvenir aux Chrétiens, & tout le fruit de nos diſcours ſe borne à le faire craindre.

Je ne me propoſe pas cependant de vous étaler ici toute l'hiſtoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ces circonſtances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impreſſion ſur les cœurs ; c'eſt la manifeſtation des conſciences.

Or, voici tout mon deſſein. Ici-bas le pécheur ne ſe connoît jamais tel qu'il eſt, & n'eſt connu des hommes qu'à demi ; il vit d'ordinaire in-

connu à lui-même par ſon aveuglement ; aux autres, par ſes diſſimulations & ſes artifices. Dans ce grand jour il ſe connoîtra, & il ſera connu. Le pécheur montré à lui-même ; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà ſur quoi j'ai réſolu de faire quelques réfléxions ſimples & édifiantes. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE. *Tout ſe réſerve pour l'avenir*, dit le Sage, *& demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juſte & à l'injuſte ; au bon & au méchant ; au pur & à l'impur ; à celui qui immole des victimes, & à celui qui mépriſe les ſacrifices.* Eccleſ. Quelle idée en effet, mes Freres, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, ſi nous ne jugions de ſa ſageſſe & de ſa juſtice, que par les diverſes deſtinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes ? Quoi ! les biens & les maux ſeroient diſpenſés ſur la terre, ſans choix, ſans égard, ſans diſtinction ? le juſte gémiroit preſque toujours dans l'affliction & dans la miſére, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaiſir & d'abondance ; & après des fortunes ſi différentes, & des mœurs ſi diſſemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel ; & le Dieu juſte & vengeur qu'ils trouveroient au-delà, ne daigneroit pas peſer leurs œuvres, & diſcerner leurs mérites ? Vous êtes juſte, Seigneur, & vous rendrez à chacun ſelon ſes œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, ſi conforme même à l'équité naturelle, ici ſuppoſé : je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'univers, le pécheur paroîtra devant le tribunal redoutable accompagné de ſes œuvres, la manifeſtation des conſciences ſera le ſupplice le plus affreux de l'ame infidéle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même ; & voici toutes les circonſtances de cette formidable diſcuſſion.

Je ne m'arrête pas à vous faire obſerver tous les titres dont ſera revêtu celui qui vous examinera, & qui annoncent toute la rigueur dont il doit uſer, en peſant dans ſa balance vos œuvres & vos penſées. Ce ſera un Légiſlateur ſévére, jaloux de la ſainteté de ſa loi, & qui ne vous jugera que par elle : tous les adouciſſemens, toutes les vaines interprétations que l'uſage ou une fauſſe ſcience avoit inventées, s'évanouiront ; l'éclat de la loi les diſſipera ; les reſſources dont elles avoient flâté le pécheur tomberont ; & le Légiſlateur irrité examinera preſque plus rigoureuſement, les fauſſes interprétations qui en avoient altéré la pureté, que les tranſgreſſions manifeſtes qui l'avoient violée. Ce ſera un Juge chargé des intérêts de la gloire de ſon Pere contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu & l'homme ; & ce jour ſera le jour de ſon zéle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui eſt duë : un Sauveur qui vous montrera ſes playes pour vous reprocher votre ingratitude ; tout ce qu'il a fait pour vous ſe tournera contre vous ; ſon ſang, le prix de votre ſalut, élevera ſa voix & demandera votre perte ; & ſes bienfaits mépriſés ſeront comptés parmi vos plus grands crimes : le ſcrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conſeils les plus cachés & les plus ſecrettes penſées ſeront découvertes : enfin, un Dieu d'une majeſté terrible, devant lequel les cieux ſe diſſoudront, les élemens ſe confondront, toute la nature ſe bouleverſera, & dont le pécheur tout ſeul ſera obligé de ſoutenir l'examen & la terreur de ſa préſence.

Or, voici les circonſtances de cet examen rédoutable. Premiérement, il ſera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit un autre Evangéliſte. La différence des ſiécles, des âges, des pays, *Matth. 25. 32.*

des conditions, de la naiſſance, du tempérament, n'y ſera plus comptée pour rien, & comme l'Evangile ſur lequel vous ſerez jugés, eſt la loi de tous les tems & de tous les états; & n'a que les mêmes régles à propoſer au noble & au roturier; au Prince, & au Sujet; aux Grands, & au Peuple; au Solitaire, & à l'homme engagé dans le tumulte du monde; au fidéle qui vivoit dans la ferveur des premiers tems, & à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des ſiécles: on n'uſera d'aucune diſtinction dans la maniére de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuſes ſur le rang, ſur la naiſſance, ſur les périls de ſon état, ſur les mœurs de ſon ſiécle, ſur la foibleſſe du tempérament; vous ne ſerez plus alors écoutées; & ſur la chaſteté, ſur la modeſtie, ſur l'ambition; ſur le pardon des offenſes, ſur le renoncement à ſoi-même, ſur la mortification des ſens, le juſte Juge demandera un compte auſſi exact au Grec, qu'au Barbare; au pauvre, qu'au puiſſant; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite; au Prince, qu'au ſimple Citoyen; enfin, aux Chrétiens de ces derniers tems, qu'aux premiers Diſciples de l'Evangile: *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugemens de la terre, que vous ſerez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la nobleſſe du ſang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la diſtinction des talens, & de tous ces titres pompeux, dont les hommes tâchent ici-bas d'exhauſſer leur baſſeſſe, & ſur leſquels ils fondent tant de diſtinctions & de privilèges: lorſque nous verrons dans cette foule de coupables, le Souverain confondu avec l'eſclave; les Grands avec le Peuple; les Savans placés au hazard parmi les ignorans & les ſimples: les Dieux de la guerre, ces hommes invincibles & glorieux qui avoient

rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du Vigneron & du Laboureur ; que vous avez ſeul, ô mon Dieu, la gloire, la puiſſance, l'immortalité ; & que tous les titres de la vanité étant détruits & anéantis avec le monde qui les avoit inventés, chacun ne paroîtra environné que de ſes œuvres !

En ſecond lieu, cet examen ſera univerſel ; c'eſt-à-dire, qu'il rappellera les divers âges & toutes les circonſtances de votre vie : les foibleſſes de l'enfance, qui ont échappé à votre ſouvenir ; les emportemens de la jeuneſſe, dont tous les momens ont preſque été des crimes ; l'ambition & les ſoucis d'un âge plus mûr ; l'endurciſſement & les chagrins d'une vieilleſſe peut-être encore voluptueuſe. Quelle ſurpriſe, lorſqu'en repaſſant ſur les divers rôles que vous avez remplis ſur la terre, vous vous retrouverez partout prophane, diſſolu, voluptueux, ſans vertu, ſans pénitence, ſans bonnes œuvres ; n'ayant paſſé par différentes ſituations, que pour amaſſer un tréſor plus abondant de colére, & ayant vêcu dans ces divers états comme ſi tout avoit dû mourir avec vous !

La variété des événemens qui ſe ſuccédent ici-bas les uns aux autres, & qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au préſent ; & ne nous permettent pas de la rappeller toute entiére, & de voir tout ce que nous ſommes. Nous ne nous enviſageons jamais que dans le point de vuë que notre état préſent nous offre : la derniére ſituation eſt toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un ſentiment de ſalut dont Dieu nous favoriſe quelquefois, nous calme ſur une inſenſibilité de pluſieurs années : un jour paſſé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes : la déclaration de nos fautes au tribunal de la Pénitence les efface de notre ſouvenir, & elles ſont pour nous com-

ſuccédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omiſſions infinies dont notre vie a été pleine, & ſur leſquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonſtances où notre caractère nous engageoit de rendre gloire à la vérité, & où nous l'avons trahie par de vils intérêts, ou par de baſſes complaiſances; tant d'occaſions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avoit ménagées, & que nous avons preſque toujours négligées; tant d'ignorances coupables & volontaires, pour avoir toujours craint la lumiére, & fui ceux qui pouvoient nous inſtruire; tant d'événemens ſi capables de nous ouvrir les yeux, & qui n'ont ſervi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens, ou par nos exemples, & que nous avons empêché par nos vices; tant d'ames dont nous aurions pu préſerver l'innocence par nos largeſſes, & que nous avons laiſſé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profuſions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux, par de ſages remontrances & des conſeils utiles, que l'indolence, la lâcheté, & peut-être des vuës plus coupables nous ont fait ſupprimer; tant de jours & de momens que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, & que nous avons paſſé dans l'inutilité & dans une indigne molleſſe. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'eſt que c'étoit là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, & qui n'offroit tout au plus à notre ſouvenir qu'un grand vuide.

Quel regret alors pour l'ame infidéle, de voir une ſi longue ſuite de jours perdus, ſacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'eſt plus, tandis qu'un ſeul moment conſacré à un Dieu fidéle dans ſes promeſſes, eût pu lui mériter la félicité des Saints! de voir tant de baſſeſſes, tant d'aſſujettiſſemens

tiſſemens pour des biens & une fortune miſérable, qui ne devoient durer qu'un inſtant, tandis qu'une ſeule violence ſoufferte pour Jeſus Chriſt eût pu lui aſſurer un Royaume immortel ! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de ſoins & de peines pour ſe ſauver, qu'elle en a ſouffert pour ſe perdre ; & qu'un ſeul jour de cette longue vie toute employée pour le monde, eût ſuffi pour l'éternité !

A cet examen ſuccédera en quatriéme lieu, celui des graces dont vous avez abuſé ; tant d'inſpirations ſaintes ou rejettées, ou ſuivies à demi : tant de ſoins & de ménagemens de la Providence ſur votre ame, rendus inutiles ; tant de vérités entenduës par notre miniſtère qui ont opéré en pluſieurs fidéles la pénitence & le ſalut, & qui ſont toujours tombées en vain dans votre cœur ; tant d'afflictions & de contretems que le Seigneur vous avoit ménagés pour vous rappeller à lui, & dont vous avez toujours fait un ſi indigne uſage ; tant de dons même naturels, qui étoient en vous comme des eſpérances de vertu, & dont vous avez fait des reſſources de vices. Ah ! ſi le ſerviteur inutile eſt jetté dans les ténébres extérieures, pour avoir ſeulement caché ſon talent ; de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçus, & qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés ?

C'eſt ici, où le compte ſera terrible. JESUS-CHRIST vous redemandera le prix de ſon ſang : vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas aſſez pour vous ; qu'il vous a fait naître foible, & d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, & qu'il ne vous donne pas les graces dont vous auriez beſoin pour réſiſter aux occaſions qui vous entraînent ! Ah ! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ſes graces ; vous verrez, que parmi tant de na-

tions infidéles qui ne le connoiſſoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appellé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité, & de la vertu des Sacremens; ſoutenu ſans ceſſe de ſes inſpirations & de ſes graces: vous ſerez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui: & vos plaintes ſe changeront en une confuſion profonde, qui ne trouvera plus de reſſource que dans votre déſeſpoir.

Juſques ici, le juſte Juge ne vous a examiné que ſur les crimes qui vous ſont propres; mais que ſera-ce lorſqu'il entrera en compte avec vous ſur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occaſion, ou la cauſe dans les autres, & qui par conſéquent vous ſeront imputés? Quel nouvel abîme! on vous préſentera toutes les ames à qui vous avez été un ſujet de chûte & de ſcandale; toutes les ames que vos diſcours, vos conſeils, vos exemples, vos ſollicitations, vos immodeſties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle; toutes les ames dont vous avez, ou ſéduit la foibleſſe, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autoriſé le libertinage, ou affermi l'impiété, par vos perſuaſions ou par l'exemple de votre vie. Jeſus-Chriſt, à qui elles appartenoient & qui les avoit acquiſes par ſon ſang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuſe que vous lui avez injuſtement ravie; & ſi le Seigneur marqua Caïn d'un ſigne de réprobation en lui demandant compte du ſang de ſon frere, jugez de quel ſigne vous ſerez marqué quand on vous demandera compte de ſon ame.

Mais ce n'eſt pas tout: ſi vous étiez homme public, & élevé en autorité, que d'abus autoriſés! que d'injuſtices diſſimulées! que de devoirs ſacrifiés, ou à vos intérêts, ou aux paſſions &

aux intérêts d'autrui ! que d'acceptions de perſonnes contre l'équité & la conſcience ! que d'entrepriſes injuſtes conſeillées ! que de guerres peut-être, que de déſordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur, ou l'indigne miniſtre ! Vous verrez que votre ambition ou vos conſeils ont été comme la ſource fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre ſiécle, de ces maux qui ſe perpétuënt & qui paſſent des peres aux enfans ; & vous ſerez ſurpris de voir que vos iniquités vous ont ſurvêcu ; & que long-tems même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes & de déſordres, qui ſe paſſoient ſur la terre ! Et c'eſt ici, mes Freres, où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité ; & combien l'Evangile avoit raiſon d'appeller heureux ceux qui vivent dans l'obſcurité d'une condition privée ; combien la Religion étoit ſage de nous inſpirer tant d'horreur de l'ambition ; tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'eſt élevé qu'aux yeux des hommes, & de nous recommander ſi ſouvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, & attaché depuis long-tems aux devoirs de la vie chrétienne, vous préſumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avec plus de confiance que l'ame criminelle. Sans doute, mon cher Auditeur, ce ſera-là le jour du triomphe & de la gloire des Juſtes ; le jour qui juſtifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modeſtie, de délicateſſe de conſcience, qui avoient fourni au monde tant de cenſures & de dériſions profanes : ſans doute le Juſte paroîtra devant ce tribunal

redoutable avec plus de confiance que le pécheur ; mais il y paroîtra, & ſes juſtices mêmes ſeront jugées : vos vertus, vos œuvres ſaintes ſeront expoſées à cette diſcuſſion rigoureuſe. Le monde, qui refuſe ſouvent les éloges dûs à la vertu la plus réelle, les accorde auſſi quelquefois légérement aux apparences de la ſeule vertu : il eſt tant de Juſtes qui s'abuſent eux-mêmes, & qui ne doivent ce nom & cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement Tyr & Sidon que je viſiterai dans le jour de ma colére, dit le Seigneur, c'eſt-à-dire, ces pécheurs dont les crimes ſembloient les confondre avec les infidéles & les habitans de Tyr & de Sidon ; je porterai la lumiére de mes jugemens juſques dans Jéruſalem : c'eſt-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je ſonderai les motifs de ces œuvres ſaintes, qui ſembloient vous égaler aux ames les plus fidéles de la ſainte Jéruſalem : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

Sophon. 1. 12.

Je remonterai juſqu'au premier motif de cette converſion qui fit tant de bruit dans le monde ; & l'on verra ſi je n'en trouverai pas la ſource dans quelque dépit ſecret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vuës ſecrettes de faveur & d'élévation, plûtôt que dans la haine du péché, & dans l'amour de la juſtice : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

J'oppoſerai ces libéralités répanduës dans le ſein des pauvres, ces viſites de miſéricorde, ce zéle pour les entrepriſes de piété, cette protection accordée à mes ſerviteurs ; avec les complaiſances, les déſirs d'eſtime, l'oſtentation, les vuës humaines qui les ont infectées : & peut-être qu'à mes yeux elles paroîtront plûtôt les fruits de l'orgueil, que les ſuites de la grace, & l'ouvrage de mon Eſprit : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

Je rappellerai cette ſuite de Sacremens, de

priéres, de pratiques ſaintes, dont vous aviez fait une ſorte d'habitude qui ne reveilloit plus en vous aucun ſentiment de foi & de compoction; & vous ſaurez ſi la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnoit, le peu de diſpoſition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi, autant d'infidélités pour leſquelles vous ſerez jugé ſans miſéricorde : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde & des plaiſirs, cette ſingularité de conduite, cette affectation de modeſtie & de régularité : Et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament, & de pareſſe, que de foi ; & que dans une vie plus réguliére & plus rétirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conſervé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicateſſes de ſenſualité; & en un mot, tous les penchans des ames les plus mondaines : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zéle prétendu de ma gloire qui vous faiſoit ſi fort gémir ſur les ſcandales dont vous étiez témoin ; qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur & de confiance, & à éclater ſi vivement contre les déréglemens & les foibleſſes de vos freres ; & peut-être ce zéle ne ſera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de cenſurer & de médire, une ardeur indiſcrette, un zéle d'oſtentation & de vanité, & loin de vous trouver zélé pour ma gloire & pour le ſalut de vos freres, vous ne ſerez devant moi, qu'injuſte, dur, malin, & téméraire : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce ſemble, que pour ma gloire, & pour l'inſtruction des Fidéles, & qui vous avoient attiré les bénédictions

des Juſtes, & les acclamations même des mondains ; & peut-être que la complaiſance, la recherche éternelle de vous-même, le déſir de l'emporter ſur les autres, la ſenſibilité aux applaudiſſemens humains, ne laiſſeront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme & les fruits de l'orgueil ; & que je maudirai ces travaux dont la ſource avoit toujours été ſi ſouillée : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

Grand Dieu ! & alors que d'œuvres ſur leſquelles j'avois compté, ſe trouveront mortes à vos yeux ; que ce diſcernement ſera terrible ! & de tout ce que nous avons fait même pour le Ciel, qu'il ſe trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, & qui ſoient jugées dignes de récompenſe.

Et ne concluez pas de-là, mes Freres, qu'il eſt donc inutile de travailler au ſalut, puiſque le juſte Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes : qu'à les perdre, mes Freres ? il n'eſt venu que pour les ſauver, & ſes miſéricordes ſurpaſſeront encore ſes juſtices : mais voici plûtôt la concluſion que vous devez tirer. Ces ames juſtes que vous accuſez ſi ſouvent d'excès, de ſcrupule, dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme ſi elles pouſſoient les choſes trop loin ; ces ames expoſées à la lumiére de Dieu, paroîtront tiédes, ſenſuelles, imparfaites, & peut-être criminelles : & vous qui vivez dans les périls & les plaiſirs du monde ; vous qui ne donnez à la religion & au ſalut, que les momens les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entiére de diſſipation & d'inutilité ; où en ſerez-vous alors, mon cher Auditeur ? ſi ceux qui n'auront que des œuvres louables à préſenter, ſeront en danger d'être rejettés ; vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre deſtinée ? ſi le bois verd eſt

traité avec tant de rigueur, comment en uſera-t'on avec le ſec ? & ſi le juſte eſt à peine ſauvé ; je ne dis pas le pécheur, car il eſt déja jugé, mais l'ame mondaine qui vit ſans vice ni vertu, comment oſera-t'elle paroître ?

Vous nous dites ſi ſouvent, mon cher Auditeur, que votre conſcience ne vous reproche pas de grands crimes ; que vous n'êtes ni bon ni mauvais, & que votre ſeul péché c'eſt l'indolence & la pareſſe. Ah ! vous vous connoîtrez alors devant le tribunal de Jeſus-Chriſt : vous verrez ſi le témoignage de votre conſcience, qui ne vous reprochoit point de crimes, qui ne vous offroit preſque rien à dire aux pieds d'un confeſſeur, n'étoit pas un aveuglement terrible, auquel la juſtice de Dieu vous avoit toujours livré : vous verrez par la frayeur où ſeront les Juſtes, ce que vous devez craindre pour vous-même ; & ſi la confiance où vous avez toujours vécu, étoit la paix de la bonne conſcience, ou la fauſſe ſécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie ſaint Auguſtin, ſi je pouvois voir maintenant l'état de mon ame, comme nous me le découvrirez alors ! *O ſi jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri* ? ſi je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent ; me défier de ces exemples qui me raſſurent, de ces uſages qui me calment, de ces louanges qui me ſéduiſent, de cette élévation & de ces titres qui m'abuſent, de ces talens qui m'éblouiſſent, de ces complaiſances d'un guide ſacré, qui font toute ma ſûreté ; de cet amour de moi même, qui eſt la ſource de toutes mes erreurs, & que je puſſe m'enviſager tout ſeul à vos pieds dans votre lumiére : ô mon Dieu ! quelle horreur n'aurois-je pas de moi-même ! *O ſi jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* & quelles meſures ne prendrois-je pas en me confondant en votre

préſence, pour prévenir la confuſion publique de ce jour redoutable, où les conſeils des cœurs & les ſecrets des penſées ſeront manifeſtés? Car, mes Freres, non-ſeulement le pécheur ſera montré à lui même, il ſera encore montré à toutes les créatures.

II. PARTIE. DEux déſordres naiſſent dans le monde du mêlange des bons & des méchans inévitable ſur la terre. Premiérement, à la faveur de ce mêlange, le vice caché ſe dérobe à la honte publique qui lui eſt duë; la vertu inconnuë ne reçoit pas les éloges quelle mérite. Secondement, le pécheur eſt ſouvent élévé en honneur, & occupe les premiéres places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abbaiſſement & rampe à ſes pieds comme un eſclave. Or on va faire en ce jour terrible une double manifeſtation, qui réparera ce double déſordre. En premier lieu, les pécheurs ſeront diſcernés des Juſtes, par l'expoſition publique de leur conſcience. En ſecond lieu, ils ſeront diſcernés par leur ſéparation d'avec eux, par la différence des rangs & des places qui leur ſeront aſſignées dans les airs: *Et ſeparabit eos ab invicem, ſicut paſtor ſegregat oves ab hædis.* Honorez moi, s'il vous plait, de votre attention.

Matth. 25. 32.

Pour bien comprendre toute la confuſion dont ſera couverte l'ame criminelle, lorſqu'elle ſera montrée à toutes les créatures, & que tous ſes vices les plus ſecrets ſeront expoſés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention; premiérement, au nombre & au caractère des ſpectateurs qui ſeront témoins de ſa honte; ſecondement, aux ſoins qu'elle avoit pris de cacher ſes foibleſſes & ſes diſſolutions aux yeux des hommes lorſqu'elle étoit ſur la terre; troiſiémement enfin, à ſes qualités perſonnelles qui rendront encore ſa confuſion plus profonde & plus accablante.

Repréſentez-vous donc ici, mes Freres, l'ame criminelle devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, environné des Anges & des hommes; les juſtes, les pécheurs, ſes proches, ſes ſujets, ſes maîtres, ſes amis, ſes ennemis, tous les yeux attachés ſur elle, préſens à la diſcuſſion terrible que le juſte Juge fera de ſes actions, de ſes deſirs, de ſes penſées; forcés malgré eux d'aſſiſter à ſon jugement, & d'être témoins de la juſtice de la ſentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les reſſources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confuſion, manqueront en ce jour à l'ame infidéle.

Premiere reſſource. Sur la terre, lorſqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris; tout a roulé ſur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naiſſance: on a pu même s'éloigner d'eux dans la ſuite des tems, pour ne pas retrouver ſans ceſſe dans leurs yeux le ſouvenir & le reproche de notre honte paſſée: on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déjà perduë. Mais dans ce grand jour tous les hommes aſſemblés entendront l'hiſtoire ſecrette de vos mœurs & de votre conſcience: vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des ſpectateurs, chercher de nouvelles contrées & fuir comme Cain dans le déſert. Chacun ſera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant ſur ſon front l'écrit de ſa condamnation & l'hiſtoire de toute ſa vie, obligé de ſoutenir les yeux de l'univers & toute la honte de ſes foibleſſes: il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puiſſe aller ſe cacher aux regards publics; la lumiére de Dieu, la gloire ſeule du Fils de l'homme remplira le ciel & la terre; & dans ces vaſtes eſpaces qui ſeront autour de vous,

vous ne découvrirez au loin de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde reſſource. Sur la terre, lors même que notre honte eſt publique, & qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'eſprit des hommes; il ſe trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'eſtime & le commerce nous dédommage en quelque ſorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à ſoutenir le déchaînement de la cenſure publique. Mais aujourdhui la préſence de nos amis ſera l'objet le plus inſupportable à notre honte: s'ils ſont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaiſirs communs, & nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence: s'ils ſont juſtes, comme les Saints ont l'œil ſimple & qu'ils nous avoient cru des enfans de lumiére, ah! ils nous reprocheront leur bonne foi abuſée, leur amitié ſéduite. Vous aimiez le Juſte, nous diront-ils, & vous haïſſiez la juſtice: vous protégiez la vertu, & dans votre cœur vous mettiez le vice ſur le trône: vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la ſûreté, que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, & vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur: ah! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé & plus recherché que nous-mêmes!

Et voilà la troiſiéme reſſource, qui manquera à la confuſion de l'ame criminelle. Car s'il ne ſe trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéreſſent; du moins il eſt des perſonnes indifférentes, que nos fautes ne bleſſent pas, & ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de ſpectateurs indifférens: les Juſtes, ſi ſenſibles ici-bas aux calamités de leurs freres, ſi ingénieux à excuſer leurs fautes, à les couvrir du moins du voile

de la charité, & à les adoucir aux yeux des hommes, lorſqu'ils ne peuvent y trouver d'excuſe apparente : les Juſtes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence & de cette miſéricorde, qu'ils avoient exercée envers leurs freres ſur la terre, ſiffleront ſur le pécheur, dit le Prophête, l'inſulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge ſa gloire en le puniſſant ; entreront dans le zéle & dans les intérêts de ſa juſtice ; & devenant eux-mêmes ſes juges, ils diront en ſe moquant, dit le Prophête : Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre ſon ſecours & ſa confiance dans le Seigneur, & qui avoit mieux aimé ſe confier dans la vanité & dans le menſonge : *Ecce homo, qui non poſuit Deum adjutorem ſuum.* Voilà cet inſenſé qui ſe croyoit ſeul ſage ſur la terre ; qui regardoit la vie des Juſtes comme une folie ; & qui ſe faiſoit dans la faveur des Grands, dans la vanité des titres & des dignités, dans l'étenduë des terres & des poſſeſſions, dans l'eſtime & les louanges des hommes, des appuis de bouë qui devoient périr avec lui. Où ſont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair & de ſang, auſquels il avoit ſacrifié ſa vie, ſes ſoins & ſes peines ? qu'ils paroiſſent ici pour le ſoutenir & pour le défendre ; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre ſur lui, ou plûtôt ſe garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace. *Ubi ſunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam ... ſurgant, & opitulentur vobis, & in neceſſitate vos protegant.* Les pécheurs ne ſeront pas plus indulgens à ſon infortune : ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils ſeront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la ſociété des malheurs qui devoit les unir, ne ſera qu'une haine éternelle qui les diviſera ; qu'une dureté barbare, qui ne mettra dans leur cœur que des ſentimens de cruauté & de fureur

Pſalm. 51. 9.

Deut. 32. 37. 38.

pour leurs freres : & ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus ſauvages auxquels le nom de Jeſus Chriſt n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connoiſſance de la vérité, s'éleveront contre vous, & vous reprocheront, que ſi les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avoit opérés à leurs yeux ; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumiéres de l'Evangile, & ſoutenus des ſecours de la foi & des Sacremens, ils auroient fait pénitence dans la cendre & dans le cilice ; & mis à profit pour leur ſalut des graces dont vous avez abuſé pour votre perte.

Telle ſera la confuſion de l'ame réprouvée. Maudite de Dieu, elle ſe verra en même-tems le rebut du Ciel & de la terre, l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui ſont inanimées, qu'il avoit forcées de ſervir à ſes paſſions, & qui gémiſſoient, dit ſaint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuſe ſervitude, s'éleveront contre elle à leur maniére. Le ſoleil, de la lumiére duquel elle avoit abuſé, s'obſcurcira, comme pour ne plus luire à ſes crimes : les aſtres diſparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été aſſez long-tems témoins de ſes paſſions injuſtes : la terre s'écroulera ſous ſes pieds, comme pour jetter hors de ſon ſein un monſtre qu'elle ne pouvoit plus porter ; & l'Univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra inſenſatos.* Hélas ! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs ; la ſeule indifférence nous aigrit & nous bleſſe : ici, non-ſeulement tous les cœurs ſeront fermés à nos maux ; mais tous les ſpectateurs inſulteront à notre honte, & le pécheur n'aura plus pour lui que ſa confu-

Sap. 5. 21.

ſion, ſon déſeſpoir & ſes crimes. Première circonſtance de la confuſion de l'ame criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la ſeconde, dans les ſoins qu'on avoit pris de ſe déguiſer aux yeux des hommes, tandis qu'on vivoit ſur la terre. Car, mes Freres, le monde eſt un grand théâtre, où chacun preſque joue un perſonnage emprunté : comme nous ſommes pleins de paſſions, & que toutes les paſſions ont toujours quelque choſe de bas & de mépriſable, toute notre attention eſt d'en cacher la baſſeſſe, & de nous donner pour ce que nous ne ſommes pas ; l'iniquité eſt toujours trompeuſe & diſſimulée. Ainſi toute votre vie, vous ſur-tout qui m'écoutez, & qui regardiez la duplicité de votre caractère, comme la ſcience du monde & de la Cour ; toute votre vie n'avoit été qu'une ſuite de déguiſemens & d'artifices ; vos amis mêmes les plus ſincéres & les plus familiers ne vous connoiſſoient qu'à demi : vous échappiez à tout le monde, vous changiez de caractère, de ſentiment, d'inclination ſelon les conjonctures, & le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par-là vous vous étiez fait une réputation d'habileté & de ſageſſe ; & on n'y verra qu'une ame vile, ſans droiture, ſans vérité, & dont la plus grande vertu avoit été de cacher ſon indignité & ſa baſſeſſe.

Vous encore, ame infidéle, qu'un ſexe plus jaloux de l'honneur, avoit rendu encore plus attentive à dérober vos foibleſſes à la connoiſſance des hommes ! vous étiez ſi habile pour vous épargner la honte d'une ſurpriſe ; vous preniez de ſi loin & ſi ſûrement vos meſures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mere, la bonne foi peut-être d'un Confeſſeur : vous n'auriez pas ſurvêcu à un accident qui eût trahi là-deſſus vos précautions & vos

artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit la Prophête, vos débordemens que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme diſſipera en ce grand jour, du ſeul ſouffle de ſa bouche. J'aſſemblerai, dit le Seigneur, autour de vous devant les nations aſſemblées tous vos amans profanes : *Congregabo ſuper te omnes amatores tuos.* Ils verront cette ſuite éternelle de feintes, d'artifices, de baſſeſſes ; ce trafic honteux de proteſtations & de ſermens, dont vous vous ſerviez pour fournir en même tems à des paſſions différentes, & pour endormir leur crédulité ; ils les verront, & remontant juſqu'à la ſource des complaiſances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur perſuader ; mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir ſi noble, ſi ſincére, & incapable d'être touché que du ſeul
Ibid. mérite : *Congregabo ſuper te omnes amatores tuos.... & videbunt omnem turpitudinem tuam.* Et tout cela ſe paſſera aux yeux de l'univers ; de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conſervés ; de vos proches, qui ne connoiſſoient pas le déshonneur dont vous les couvriez ; de ce Confeſſeur, que vous aviez toujours trompé ; de cet époux, qui avoit ſi fort compté ſur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu ! la terre aura-t'elle d'abîmes aſſez profonds, où ne voulût alors ſe cacher l'ame infidéle ? Car dans le monde, les hommes ne voyent jamais de nos vices que les dehors & les ſcandales : & cette confuſion nous eſt commune avec ceux qui ſe trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, on verra vos foibleſſes dans votre cœur même, c'eſt-à-dire, leur naiſſance, leurs progrès, leurs motifs les plus ſe-

crets ; & mille circonſtances honteuſes & perſonnelles, dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce ſera là une confuſion qui vous ſera propre, & que vous ne partagerez avec perſonne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin la derniere circonſtance qui rendra la honte du pécheur accablante, ſeront ſes qualités perſonnelles.

Vous paſſiez pour ami fidéle, ſincére, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéreſſé, ſans foi, ſans honneur, ſans probité, ſans conſcience, ſans caractère. Vous vous étiez donné pour une ame forte, & au-deſſus des foibleſſes vulgaires : & vous allez expoſer les baſſeſſes les plus humiliantes, & des endroits dont l'ame la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intégre, & d'une probité à l'épreuve dans l'adminiſtration de votre charge ; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs & la confiance publique : vous abuſiez cependant de la crédulité des hommes ; ces dehors pompeux d'équité cachoient une ame inique & rampante ; & des vuës de fortune & d'intérêt, avoient mille fois trahi en ſecret votre fidélité & corrompu votre innocence : vous paroiſſiez orné de ſainteté & de juſtice : vous vous étiez toujours revêtu de la reſſemblance des Juſtes : on vous croyoit l'ami de Dieu & l'obſervateur fidéle de ſa loi ; & cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur : vous couvriez ſous le voile de la religion une conſcience ſouillée ; & des myſtères d'ignominie : vous marchiez ſur les choſes ſaintes pour arriver plus ſûrement à vos fins. Ah ! vous allez donc dans ce jour de révélation détromper tout l'univers : ceux qui vous avoient vu ſur la terre, ſurpris de votre nouvelle deſtinée, chercheront l'homme

de bien dans le réprouvé : l'eſpérance de l'hypocrite ſera alors confonduë : vous aviez joui injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous ſerez connu, & Dieu ſera vengé. Enfin, mais oſerai-je le dire ici, & révéler la honte de mes Freres ? vous étiez peut-être diſpenſateur des choſes ſaintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la pieté, vous étoit confié ; vous paroiſſiez tous les jours dans le ſanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs & des ſacrifices ſans tache ; on vous confioit le ſecret des conſciences ; vous ſouteniez le foible dans la foi ; vous parliez de la ſageſſe parmi les parfaits ; & ſous ce que la religion a de plus auguſte & de plus ſaint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable ; vous étiez un impoſteur, un homme de péché aſſis dans le temple de Dieu : vous enſeigniez les autres, & vous ne vous enſeigniez pas vous-même : vous inſpiriez de l'horreur pour les idoles, & vous ne comptiez vos jours que par vos ſacrilèges. Ah ! le myſtère d'iniquité ſera donc révélé, & l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathême du Ciel, & la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes Freres, toute la confuſion dont ſera accablée l'ame criminelle : & ce ne ſera pas ici une confuſion paſſagére. Dans le monde, il n'y a de pénible à eſſuyer que la premiere honte d'une faute : les bruits tombent peu-à-peu : de nouvelles avantures prennent enfin la place des nôtres ; & le ſouvenir de nos chûtes s'éteint & s'évanouit avec l'éclat qui les avoit publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement ſur l'ame criminelle : il n'y aura plus de nouveaux événemens qui faſſent perdre de vuë ſes crimes & ſon opprobre : rien ne changera plus ;

plus : tout ſera fixe & éternel : ce qu'elle aura paru devant le tribunal de JESUS-CHRIST, elle le paroîtra durant l'éternité toute entiére : le caractère même de ſes tourmens publiera ſans ceſſe la nature de ſes fautes, & ſa honte recommencera tous les jours avec ſon ſupplice. Mes Freres, les réfléxions ſont ici inutiles ; & s'il vous reſte encore quelque foi, c'eſt à vous à ſonder votre conſcience, & à prendre dès ce moment des meſures pour ſoutenir la manifeſtation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confuſion publique dont ſera couvert le pécheur ; que ne puis-je vous expoſer ici quelle ſera la gloire & la conſolation du véritable Juſte, lorſqu'on étalera aux yeux de l'univers, les ſecrets de ſa conſcience & tout le myſtère de ſon cœur ; de ce cœur dont toute la beauté cachée aux yeux des hommes, n'étoit connuë que de Dieu ſeul ; de ce cœur, où il avoit toujours cru voir des taches & des ſouillures, & dont ſon humilité lui avoit dérobé toute la ſainteté & l'innocence ; de ce cœur, où Dieu ſeul avoit toujours fait ſa demeure, & qu'il avoit pris plaiſir d'orner & d'enrichir de ſes dons & de ſes graces ! que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des ſpectateurs ce ſanctuaire divin, juſques-là ſi impénétrable, lorſque le voile en ſera ôté ! que de ſervens déſirs ! que de victoires ſecrettes ! que de ſacrifices héroïques ! que de priéres pures ! que de tendres gémiſſemens ! que de tranſports amoureux ! que de foi ! que de grandeur ! que de magnanimité ! que d'élévation au-deſſus de tous ces vains objets qui forment tous les déſirs, & toutes les eſpérances des hommes ! on verra alors que rien n'étoit plus grand & plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable Juſte ; que ces ames qu'on regardoit comme inutiles parce qu'elles l'étoient à nos paſſions, & dont

on mépriſoit tant la vie obſcure & retirée : on verra que ce qui ſe paſſoit dans le cœur d'une ame fidéle, avoit plus d'éclat & de grandeur que tous ces grands événemens qui ſe paſſent ſur la terre, méritoit ſeul d'être écrit dans les livres éternels, & offroit aux yeux de Dieu un ſpectacle plus digne des Anges & des hommes, que les victoires & les conquêtes qui rempliſſent ici-bas la vanité des hiſtoires, auxquelles on éleve des monumens pompeux pour en éterniſer le ſouvenir, & qui ne ſeront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil & des paſſions humaines. Premier déſordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, & la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le ſecond déſordre qui naît dans le monde, du mêlange des bons & des méchans, eſt l'inégalité de leurs conditions, & l'injuſte échange de leurs deſtinées. Il eſt du ſiécle préſent comme de la ſtatuë dont Daniel expliqua le myſtère : les Juſtes, comme un argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus baſſes & les plus mépriſables ; au lieu que les pécheurs & les mondains, figurés par l'or & par l'argent, vains objets de leurs paſſions, s'y trouvent preſque toujours placés à la tête, & dans les lieux les plus éminens : or c'eſt un déſordre ; & quoique par-là les bons ſoient exercés, & les pécheurs endurcis : quoique cette confuſion de biens & de maux entre dans l'ordre de la Providence ; & que par des routes & des ménagemens impénétrables, Dieu s'en ſerve pour conduire à ſes fins le juſte & le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'homme rétabliſſe toute choſe : *Per ipſum inſtaurare omnia :* & qu'on voye enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien ;

Epheſ. 1. 10.

de celui qui ſert le Seigneur, d'avec celui qui le mépriſe ; *Quid ſit inter juſtum & impium ; & inter ſervientem Deo, & non ſervientem ei.* Or voilà le ſpectacle de ce dernier jour : l'ordre ſera rétabli ; les bons ſéparés des méchans ; les uns placés à la droite, & les autres à la gauche : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hædos autem à ſiniſtris.* Mal. ch. 3. 18. Matth. 25. 33.

Séparation, premiérement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable ſcène, votre nom, votre naiſſance, vos titres, vos dignités ; ce n'étoit-là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique : on examinera ſeulement ſi vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne ſéparera pas le Prince, du Sujet ; le Noble, du Roturier ; le Pauvre, du Puiſſant ; le Conquérant, du Vaincu : mais la paille, du bon grain ; les vaſes d'honneur, des vaſes de honte ; les boucs, des brebis : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hædos autem à ſiniſtris.*

On verra le Fils de l'homme, parcourant des yeux, du haut des airs, les Peuples & les Nations confonduës & aſſemblées à ſes pieds ; reliſant dans ce ſpectacle l'hiſtoire de l'univers, c'eſt-à-dire, des paſſions ou des vertus des hommes : on le verra raſſembler ſes élus des quatre vents ; les choiſir de toute langue, de tout état, de toute nation ; réunir les enfans d'Iſraël diſperſés dans l'univers ; expoſer l'hiſtoire ſecrette d'un Peuple ſaint & nouveau ; produire ſur la ſcène des héros de la Foi, juſques-là inconnus au monde ; ne plus diſtinguer les ſiécles par les victoires des conquérans, par l'établiſſement ou la décadence des empires, par la politeſſe ou la barbarie des tems, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grace, par les victoires cachées

des juſtes ſur leurs paſſions, par l'établiſſement de ſon régne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un Fidéle perſécuté. Vous le verrez changer la face des choſes, créer un nouveau ciel & une nouvelle terre, & réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple ſaint & un peuple réprouvé, aux boucs & aux brebis : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.*

Séparation, ſecondement, cruelle. On ſéparera le pere, de l'enfant ; l'ami, de ſon ami ; le frere, de ſon frere : l'un ſera pris, & l'autre laiſſé. La mort, qui nous ravit les perſonnes cheres, & qui nous fait pouſſer tant de ſoupirs & verſer tant de larmes, nous laiſſe du moins une conſolation dans l'eſpérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la ſéparation ſera éternelle ; il n'y aura plus d'eſpoir de réunion ; nous n'aurons plus de proches, de pere, d'enfant, d'ami ; plus de lien que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troiſiémement, ignominieuſe. On eſt ſi vif ſur une préférence, lorſque dans une occaſion d'éclat on nous oublie, on nous laiſſe confondus dans la foule : on eſt ſi touché lorſque dans la diſtribution des graces, on voit des ſubalternes emporter les premieres places ; nos ſervices oubliés ; & ceux que nous avions toujours vus au-deſſous de nous, élevés & placés ſur nos têtes ; mais c'eſt dans ce grand jour, où la préférence ſera accompagnée des circonſtances les plus humiliantes pour l'ame criminelle. Vous verrez dans ce ſilence univerſel, dans cette attente terrible où chacun ſera de la déciſion de ſa deſtinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, & la verge de ſa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juſte dont vous aviez peut-être ou calomnié l'innocence par des diſ-

cours téméraires, ou mépriſé la vertu par des plaiſanteries impies ; un fidéle, qui peut-être étoit né votre ſujet ; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit de ſes beſoins & de ſon indigence ; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, & ſur les ruines duquel vos intrigues & vos artifices vous avoient élevé : vous verrez le Fils de l'homme lui mettre ſur la tête une couronne d'immortalité, le faire aſſeoir à ſa droite, tandis que vous, comme le ſuperbe Aman, rejetté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre ſupplice.

Oui, mes Freres, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, ſe trouvera dans celle-ci. Un Sauvage, converti à la foi, trouvera ſa place parmi les brebis ; & le Chrétien, héritier des promeſſes, ſera laiſſé parmi les boucs. Le Laïque s'élevera comme une aigle autour du corps, & le Miniſtre de JESUS-CHRIST reſtera couvert de honte & d'opprobre ſur la terre. L'homme du monde paſſera à la droite & le ſolitaire à la gauche. Le ſage, le ſçavant, l'inveſtigateur du ſiécle ſera chaſſé du côté des animaux immondes ; & l'idiot, qui ne ſçavoit pas même répondre aux bénédictions communes, ſera placé ſur un trône de gloire & de lumiére. Rahab, une femme péchereſſe, montera à la céleſte Sion avec les vrais Iſraëlites, & la ſœur de Moyſe, & l'épouſe de JESUS-CHRIST, ſera ſeparée du camp & des tentes d'Iſraël, & paroîtra couverte d'une lépre honteuſe : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.* Vous voulez, ô mon Dieu ! que rien ne manque au déſeſpoir de l'ame infidéle. Ce ne ſera pas aſſez de l'accabler ſous le poids de ſon infortune ; vous lui ferez encore un nouveau ſupplice de la félicité des Juſtes qui lui ſeront préférés, & qu'elle verra portés par les Anges dans le ſein de l'immortalité.

Quel changement de ſcène dans l'univers, mes Freres ! c'eſt alors que tous les ſcandales étant arrachés du Royaume de JESUS-CHRIST, & les Juſtes entiérement ſéparés des pécheurs, ils formeront une nation choiſie, une race ſainte, & l'Egliſe des premiers nés dont les noms étoient écrits dans le Ciel : c'eſt alors que le commerce des méchans, inévitable ſur la terre, ne fera plus gémir leur foi, & trembler leur innocence : c'eſt alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidéles & les hypocrites, ils ne ſeront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les miniſtres involontaires de leurs paſſions : c'eſt alors que tous les liens de ſociété, d'autorité, ou de dépendance qui les attachoient ici-bas aux impies & aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophête : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil & notre demeure ? Notre ame ſéche de douleur à la vuë des crimes & des prévarications dont la terre eſt infectée : c'eſt alors enfin que leurs pleurs ſe changeront en joye, & leurs gémiſſemens en actions de graces ; ils paſſeront à la droite comme des brebis, & la gauche ſera pour les boucs & pour les impies : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hædos autem à ſiniſtris.*

La diſpoſition de l'univers ainſi ordonnée ; tous les peuples de la terre ainſi ſéparés ; chacun immobile à la place qui lui ſera tombée en partage ; la ſurpriſe, la terreur, le déſeſpoir, la confuſion peinte ſur le viſage des uns ; ſur celui des autres la joye, la ſérénité, la confiance ; les yeux des Juſtes levés en haut vers le Fils de l'homme d'où ils attendent leur délivrance ; ceux des impies fixés d'une maniere affreuſe ſur la terre, & perçant preſque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déja la place qui leur eſt deſtinée : le Roi de gloire, dit l'E-

vangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera; & ſe tournant du côté de ceux qui ſeront à ſa droite, avec un air plein de douceur & de majeſté, & ſeul capable de les conſoler de toutes leurs peines paſſées, il leur dira: *Venez les bénis de mon Pere, poſſéder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des ſiécles.* Matth. 25. 34. Les pécheurs vous avoient toujours regardé comme le rebut & la portion la plus inutile du monde; qu'ils apprennent aujourdhui que le monde lui-même ne ſubſiſtoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, & que tout à fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers & voyageurs; ſuivez-moi dans les voyes immortelles de ma gloire & de ma félicité, comme vous m'aviez ſuivi dans celles de mes humiliations & de mes ſouffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un inſtant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus: *Venite, benedicti Patris mei, poſſidete paratum vobis regnum à conſtitutione mundi.* Ibid.

Puis ſe tournant à la gauche, la vengeance & la fureur dans les yeux, lançant çà & là des regards terribles, comme des foudres vengeurs ſur cette foule de coupables; d'une voix, dit un Prophête, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir; il dira, non comme ſur la croix, Pere, pardonnez-leur, parce qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font: mais retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui eſt préparé à ſatan & à ſes anges: vous étiez les élus du monde; vous êtes maudits de mon Pere: vos plaiſirs ont été rapides & paſſagers: vos peines ſeront éternelles: *Diſcedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus eſt diabolo & angelis ejus.* Matth. 25. 41. Les Juſtes alors s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le Cantique céleſte: vous êtes riche en mi-

ſéricorde, Seigneur, & vous avez couronné vos dons en récompenſant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, & le jour fatal qui préſida à leur naiſſance; ou plûtôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs & de leur perte. Les abîmes s'ouvriront; les cieux s'abaiſſeront: les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le ſupplice éternel, & les Juſtes dans la vie éter-
Ibid. ℣. 46. nelle: *Ibunt hi in ſupplicium æternum, juſti autem in vitam æternam.* Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit ſi formidable, & ſi propre à faire impreſſion ſur les cœurs les plus endurcis; je ne puis finir qu'en vous adreſſant les mêmes paroles, que Moyſe adreſſa autrefois aux Iſraëlites, après leur avoir expoſé les menaces terribles & les promeſſes conſolantes renfermées dans le livre de la Loi: Enfans d'Iſraël, leur diſoit ce ſage Légiſlateur, je vous propoſe aujourdhui une bénédiction & une malédiction:
Deuter. 11. 26. *En propono in conſpectu veſtro hodie benedictionem & maledictionem;* une bénédiction, ſi vous obéiſſez aux commandemens du Seigneur votre Dieu:
Ibid. ℣. 27. *Benedictionem, ſi obedieritis mandatis Domini;* & une malédiction, ſi vous ſortez de la voye que je vous montre, pour ſuivre des Dieux étrangers: *Maledictionem, ſi receſſeritis de via quam ego nunc oſtendo vobis, & ambulaveritis poſt Deos alienos.*

Voilà, mes Freres, ce que je vous dis en finiſſant un ſujet ſi terrible. C'eſt à vous maintenant à opter & à vous déclarer: voilà la gauche & la droite; les promeſſes & les menaces; les bénédictions & les malédictions. Votre deſtinée roule ſur cette affreuſe alternative; ou vous ſerez du côté de ſatan & de ſes anges, ou vous ſerez Elus avec JESUS-CHRIST & ſes Saints; il n'y a point ici de milieu: je vous ai montré la voye

qui

qui conduit à la vie, & celle qui mene à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous? Et de quel côté vous trouveriez-vous, ſi vous paroiſſiez dans ce moment devant le tribunal redoutable! on meurt comme on a vêcu; craignez que votre deſtinée d'aujourdhui ne ſoit votre deſtinée éternelle. Sortez dès à préſent des voyes des pécheurs; commencez à vivre comme les Juſtes, ſi vous voulez dans ce dernier jour être placé à la droite, & monter avec eux dans le ſéjour de la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les Afflictions.

Beatus, qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de chûte & de ſcandale. Matth. 11. 6.

SIRE,

C'Est donc un bonheur, & un bonheur rare; de n'être point ſcandaliſé de JESUS-CHRIST. Mais qu'y avoit-il, & que pouvoit-il y avoir dans celui qui eſt la Sageſſe même, la ſplendeur du Pere, & l'image ſubſtantielle de toutes les perfections; que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un ſujet de ſcandale? Sa croix, mes très-chers Freres, oui ſa croix, qui fut autrefois le ſcandale du Juif, & qui eſt & ſera, dans toute la ſuite des ſiécles, le ſcandale de la plûpart des Chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur eſt le ſcandale de la plûpart des Chrétiens; je n'entends pas ſeulement la croix qu'il a portée, j'entends ſur-tout celle qu'il

nous oblige de porter à ſon exemple, ſans laquelle il refuſe de nous reconnoître pour ſes diſciples, & de partager avec nous la gloire, dans laquelle il n'eſt entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, & ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur; nous voudrions que puiſqu'il falloit qu'il ſouffrit, ſes ſouffrances euſſent été pour nous comme un titre d'exemption, & nous euſſent mérité le privilège de ne point ſouffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers Freres; la ſeule choſe qui dépende de nous, c'eſt de rendre nos ſouffrances méritoires; mais ſouffrir, ou ne pas ſouffrir, n'eſt point laiſſé à notre choix: la Providence a diſpenſé avec tant de ſageſſe les biens & les maux de cette vie, que chacun dans ſon état, quelque heureuſe qu'en paroiſſe la deſtinée, trouve des croix & des amertumes qui en balancent toujours les plaiſirs. Il n'eſt point de parfait bonheur ſur la terre, parce que ce n'eſt pas ici le tems des conſolations, mais le tems des peines: l'élévation a ſes aſſujettiſſemens & ſes inquiétudes; l'obſcurité, ſes humiliations & ſes mépris; le monde, ſes ſoucis & ſes caprices; la retraite, ſes triſteſſes & ſes ennuis; le mariage, ſes antipathies & ſes fureurs; l'amitié, ſes pertes ou ſes perfidies; la piété elle-même, ſes répugnances & ſes dégoûts: enfin, par une deſtinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ſes propres voyes ſemées de ronces & d'épines. La condition la plus heureuſe en apparence a ſes amertumes ſecrettes qui en corrompent toute la félicité: le trône eſt le ſiége des chagrins, comme la derniére place: les palais ſuperbes cachent des ſoucis cruels, comme le toît du pauvre & du laboureur: & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y ſentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque choſe à notre bonheur.

Cependant, deſtinés à ſouffrir, nous ne pouvons aimer les ſouffrances: toujours frappés de quelque affliction, nous ne ſçaurions nous faire un mérite de nos peines; jamais heureux, nos croix devenuës néceſſaires ne ſçauroient du moins nous devenir utiles. Nous ſommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos ſouffrances: tantôt nous cherchons dans la foibleſſe de notre propre cœur, l'excuſe de nos ſenſibilités & de nos murmures; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions; tantôt enfin, dans les obſtacles qu'elles nous paroiſſent mettre à notre ſalut: c'eſt-à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous ſommes trop foibles pour ſoutenir tranquillement nos peines; tantôt que nos peines elles-mêmes ſont trop exceſſives; tantôt qu'il n'eſt pas poſſible dans cet état de penſer au ſalut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppoſe tous les jours dans le monde à l'uſage chrétien des afflictions: le prétexte de la propre foibleſſe; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions; le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut: ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur oppoſant les régles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous ſoyez, & apprenez que ce qui damne la plûpart des hommes, ne ſont pas les plaiſirs ſeulement; hélas! ils ſont ſi rares ſur la terre, & le dégoût les ſuit de ſi près: c'eſt encore l'uſage peu chrétien qu'ils font de leur peine. Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE. LE langage le plus commun des ames que le Seigneur afflige, eſt d'alléguer leur propre foibleſſe, pour juſtifier l'uſage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avouë & on ſe plaint, qu'on n'eſt pas né aſſez fort pour y conſerver un cœur ſoumis & tranquille; que rien n'eſt plus heureux que de pouvoir être in-

ſenſible ; que ce caractère nous ſauve bien des peines & des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faiſons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré ; que la religion ne rend pas durs & philoſophes, ceux qui ſont nés avec des ſentimens plus tendres & plus humains ; & que le Seigneur eſt trop juſte, pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais pour confondre ici une illuſion ſi commune, & ſi indigne de la piété ; remarquez d'abord, mes Freres, que lorſque JESUS-CHRIST a ordonné à tous les Fidéles, de porter avec ſoumiſſion & avec amour, les croix que ſa bonté nous ménage ; il n'a pas ajouté que cet ordre ſi juſte, ſi conſolant, ſi conforme à ſes exemples, ne regarderoit que les ames dures & inſenſibles. Il n'a pas diſtingué entre ſes Diſciples, ceux que la nature, l'orgueil, ou les réfléxions avoient rendus plus fermes & plus conſtans, de ceux que la tendreſſe & l'humanité avoient fait naître plus ſenſibles pour faire aux premiers un devoir d'une patience & d'une inſenſibilité qui ne leur coute preſque rien, & en diſpenſer les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ſes régles divines ſont des remèdes ; & plus nous en paroiſſons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles ſont faites pour nous, & nous deviennent néceſſaires. C'eſt parce que vous êtes foible, & que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif, & plus révolté contre les ſouffrances, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes ; car ce ne ſont pas les forts, qui ont beſoin d'être éprouvés, ce ſont les foibles.

En effet, qu'eſt-ce qu'être foible & ſenſible ? C'eſt s'aimer exceſſivement ſoi-même ; c'eſt donner preſque tout à la nature, & rien à la foi ; c'eſt ſe laiſſer conduire par la vivacité de

ſes penchans ; & ne vivre que pour jouir de ſon repos & de ſoi-même, comme de la ſeule félicité de l'homme. Or dans cet état, & avec ce fonds exceſſif d'amour du monde & de vous-même ; ſi le Seigneur ne ménageoit les afflictions à votre foibleſſe ; s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde inſipide ; s'il ne vous préparoit des pertes & des chagrins, qui vous font une bienſéance de la régularité & de la retraite ; s'il ne renverſoit certains projets, qui laiſſant votre fortune plus obſcure, vous éloignent des grands périls ; s'il ne vous plaçoit en certaines ſituations, où des devoirs triſtes & inévitables occupent vos plus beaux jours ; en un mot, s'il ne mettoit, entre votre foibleſſe & vous, une barriére qui vous retient & qui vous arrête : hélas ! votre innocence auroit bien-tôt fait naufrage : vous auriez bien-tôt abuſé de la paix & de la proſpérité ; vous, qui ne trouvez pas même de ſureté au milieu des afflictions & des peines : & puiſque affligé, & ſéparé du monde & des plaiſirs, vous ne pouvez revenir à Dieu ; que ſeroit-ce ſi une ſituation plus heureuſe ne laiſſoit plus d'autre frein à vos déſirs, que vous-même ? La même foibleſſe, & le même poids d'amour propre, qui nous rend ſi ſenſibles à la douleur & à l'affliction, nous rendroit encore plus ſenſibles au danger des plaiſirs & des proſpérités humaines.

Ainſi ce n'eſt pas excuſer nos découragemens & nos murmures, d'avouer que nous ſommes foibles, & peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foibleſſe de notre cœur ne vient que de la foibleſſe de notre foi : une ame chrétienne doit être une ame forte ; à l'épreuve, dit l'Apôtre, des perſécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continuë l'Apôtre ; mais elle ne ſçauroit être abattuë : on peut lui ravir

ſes biens, ſa réputation, ſon repos, ſa fortune, ſa vie même ; mais on ne peut lui ravir le tréſor de la foi & de la grace, qu'elle porte caché au fond de ſon cœur, & qui la conſole abondamment de toutes ces pertes frivoles & paſſagéres. On peut lui faire répandre des larmes de ſenſibilité & de triſteſſe ; car la religion n'éteint pas les ſentimens de la nature : mais ſon cœur déſavouë à l'inſtant ſa foibleſſe, & fait de ſes larmes charnelles, des larmes de pénitence & de piété. Que dis-je ? une ame chrétienne ſe réjouit même dans les tribulations : elle les regarde comme des marques de la bienveillance de Dieu ſur elle, comme le gage précieux des promeſſes futures ; comme les traits heureux de ſa reſſemblance avec JESUS-CHRIST, & qui dès cette vie, lui donnent comme un droit aſſuré à ſa gloire immortelle. Etre foible, & révolté contre l'ordre de Dieu, dans les ſouffrances, c'eſt avoir perdu la foi & n'être plus chrétien.

J'avouë qu'il eſt des cœurs plus tendres & plus ſenſibles à la douleur ; mais cette ſenſibilité ne leur eſt laiſſée que pour augmenter le mérite de leurs ſouffrances, & non pour excuſer leur révolte & leurs murmures. Ce n'eſt pas le ſentiment, c'eſt l'uſage déreglé de la douleur, que l'Evangile condamne : plus même nous naiſſons ſenſibles à nos peines, plus nous devons l'être aux conſolations de la foi : la même ſenſibilité, qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grace qui ſoutient & qui conſole : les afflictions trouvent bien plus de reſſource dans un bon cœur, parce que la grace y trouve plus d'accès : les douleurs immodérées ſont plûtôt les ſuites de l'emportement, que de la bonté du cœur ; & ne pouvoir ſe ſoumettre à Dieu, ni ſe conſoler dans ſes peines, ce n'eſt pas être tendre & ſenſible, c'eſt être farouche & déſeſpéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force ; & ſi vous n'en avez pas aſſez pour ſoutenir avec ſoumiſſion les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas aſſez non plus pour l'obſervance des autres devoirs que la doctrine de JESUS-CHRIST vous preſcrit. Il faut de la force pour pardonner une injure ; pour dire du bien de ceux qui nous calomnient ; pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus : il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît ; pour s'arracher à des plaiſirs où tous nos penchans nous entraînent ; pour réſiſter à des exemples que la foule autoriſe, & dont l'uſage a preſque fait des loix : il faut de la force pour uſer chrétiennement de la proſpérité ; pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périſſables, détaché de tout lorſqu'on poſſéde tout, plein de déſirs pour le ciel au milieu de tous les plaiſirs & de toutes les félicités de la terre : il faut de la force pour ſe vaincre ſoi-même ; pour réprimer un déſir qui s'éleve ; pour étouffer un ſentiment qui plaît ; pour ramener ſans ceſſe à la régle, un cœur qui s'en écarte ſans ceſſe. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en eſt pas un ſeul, qui ne ſuppoſe une ame forte & généreuſe : par-tout, il faut ſe faire violence à ſoi-même : par-tout, le royaume de Dieu eſt un champ qu'il faut défricher ; une vigne où il faut porter le poids du jour & de la chaleur ; une carriére où il faut vaillamment & continuellement combattre : en un mot, le Diſciple de JESUS-CHRIST ne ſçauroit jamais être foible ſans être vaincu, & juſqu'aux moindres obligations de la foi, tout coute, tout porte le caractère de la croix, qui en eſt l'eſprit dominant ; & ſi vous manquez un inſtant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on

eſt ſoible, c'eſt dire que l'Evangile tout entier n'eſt pas fait pour nous ; & qu'on ne peut être non-ſeulement ni ſoumis, ni patient, mais encore ni chaſte, ni humble, ni déſintéreſſé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes Freres, quelque foibles que nous puiſſions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de nôtre Dieu, que nous ne ſommes jamais éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces ; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foibleſſe ; qu'il répand ſes châtimens, comme ſes faveurs, avec poids & avec meſure ; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier & nous ſauver ; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impoſe ; qu'il nous châtie en pere, & non pas en juge ; que la main même qui nous frappe, nous ſoutient ; que la même verge qui fait la playe, y porte l'huile & le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractère de nos cœurs, & juſqu'où va notre foibleſſe ; & comme il veut nous ſanctifier, en nous affligeant, & non pas nous perdre, il ſçait juſqu'où il doit appéſantir ſa main, pour ne rien diminuer d'un côté de notre mérite, ſi les ſouffrances étoient trop légéres, & pour ne pas auſſi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, ſi elles étoient trop au-deſſus de nos forces.

Eh ! quel autre deſſein pourroit-il avoir, en répandant des amertumes ſur notre vie ? Eſt-il un Dieu cruel, qui ne ſe plaiſe que dans l'infortune de ſes créatures ? Eſt-il un tyran barbare, qui ne trouve ſa grandeur & ſa ſureté que dans les larmes & le ſang des ſujets qui l'adorent ? Eſt-il un maître envieux & chagrin, & qui ne puiſſe goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ſes eſclaves ? Faut-il que nous ſouffrions, que nous gémiſſions, que nous périſſions, afin qu'il ſoit heureux ? C'eſt donc pour nous

ſeuls qu'il nous punit & qu'il nous châtie : ſa tendreſſe ſouffre, pour ainſi dire, de nos maux ; mais comme ſon amour eſt un amour juſte & éclairé, il aime encore mieux nous laiſſer ſouffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenteroit nos miſéres : c'eſt un médécin tendre, dit ſaint Auguſtin, qui a pitié, à la vérité, des cris & des ſouffrances de ſon malade, mais qui malgré ſes cris, coupe juſqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans ſa playe : il n'eſt jamais plus doux & plus bienfaiſant que lorſqu'il paroit plus ſévére ; & il faut bien que les afflictions nous ſoient utiles & néceſſaires, puiſqu'un Dieu ſi bon & ſi clément peut ſe réſoudre à nous affliger.

Il eſt écrit que Joſeph, élevé aux premiéres places de l'Egypte, ne pouvoit preſque s'empêcher de répandre des larmes, & ſentoit renouveller toute ſa tendreſſe pour ſes freres, dans le tems même qu'il affectoit de leur parler plus durement, & qu'il feignoit de ne pas les connoître : *Quaſi ad alienos duriùs loquebatur .... avertitque ſe parumper, & flevit.* C'eſt ainſi que Jesus-Christ nous châtie : il fait ſemblant, ſi j'oſe parler ainſi, de ne pas reconnoître en nous ſes cohéritiers & ſes freres : il nous frappe & nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coute à ſon amour : il ne peut ſoutenir long-tems ce caractère de ſévérité, qui lui eſt comme étranger : ſes graces viennent bien-tôt adoucir ſes coups : il ſe montre bien-tôt tel qu'il eſt ; & ſon amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur & de colére : *Quaſi ad alienos duriùs loquebatur .... avertitque ſe parumper, & flevit.* Jugez ſi les coups qui partent d'une main ſi amie & ſi favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre foibleſſe ?

Gen. 42. 7. 24.

N'accuſons donc de nos impatiences & de nos murmures, que la corruption, & non pas

la foibleſſe, de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfans, avant même que d'avoir appris à ſoutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joye affronter les rigueurs de la plus affreuſe mort ? des vieillards, ſuccombant déja ſous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas ſenti renouveller leur jeuneſſe comme celle de l'aigle, au milieu des tourmens d'un long martyre ? Vous êtes foible ? Mais c'eſt cette foibleſſe même qui eſt glorieuſe à la Foi, & à la Religion de JESUS-CHRIST ; c'eſt pour cela même que le Seigneur vous a choiſi, pour faire connoître en vous combien la grace eſt plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force & de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puiſſance de la grace ; on attribueroit à l'homme une patience, qui doit être un don de Dieu : ainſi plus vous êtes foible, plus vous devenez un inſtrument propre aux deſſeins & à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choiſi que des perſonnes foibles, quand il a voulu appéſantir ſa main ſur elles ; afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, & pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine conſtance des Sages & des Philoſophes. Ses Diſciples n'étoient que de foibles agneaux, lorſqu'il les envoya dans l'univers, & qu'il les expoſa au milieu des loups. Les Agnés, les Luce, les Cecile, rendoient gloire à Dieu dans leur foibleſſe à la force de ſa grace, & à la vérité de ſa doctrine. Ce ſont ces vaſes de terre que le Seigneur prend plaiſir de briſer, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence, la lumiére & la puiſſance de la Foi ; & ſi vous entriez dans les deſſeins de ſa miſéricorde & de ſa ſageſſe, votre foibleſſe, qui juſtifie à vos yeux vos murmures, feroit la plus douce conſolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raiſon orgueilleuſe, qui cherche dans la gloire de ſouffrir conſtamment, toute la conſolation de ſes peines: je ne vous demande pas cette inſenſibilité de cœur, ou qui ne ſent pas ſes maux, ou qui les mépriſe. Laiſſez-moi, Seigneur, cette raiſon foible & timide, ce cœur tendre & ſenſible, qui paroît ſi peu propre à ſoutenir ſes tribulations & ſes peines; augmentez ſeulement vos conſolations & vos graces: plus je paroîtrai foible aux yeux des hommes, plus vous paroîtrez grand dans ma foibleſſe; plus les enfans du ſiécle admireront la puiſſance de la foi, qui ſeule peut élever les ames les plus foibles & les plus timides, à ce point de conſtance & de fermeté où toute la philoſophie n'avoit jamais pu atteindre; & tirer leur force de leur foibleſſe même. Premier prétexte, pris dans la foibleſſe de l'homme confondu: il faut découvrir l'illuſion du ſecond, qu'on tire de l'excès & du caractère des afflictions elles-mêmes.

II. PARTIE.

RIen n'eſt plus ordinaire aux perſonnes que Dieu afflige, que de juſtifier leurs plaintes, & leurs murmures, par l'excès & le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne reſſemblent point à celles des autres; & de peur que l'exemple de leur fermeté & de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour juſtifier celles de nos diſpoſitions & de notre conduite. On ſe perſuade qu'on porteroit avec réſignation des croix d'une autre nature; mais que celles dont le Seigneur nous accable, ſont d'un caractère à ne recevoir aucune conſolation; que plus on examine ce qui ſe paſſe parmi les hommes, plus on trouve ſon malheur ſingulier, & ſa ſituation preſque ſans exemple; & qu'il eſt

difficile de conſerver la patience & l'égalité dans un état où le haſard paroit avoir raſſemblé pour nous ſeuls, mille circonſtances déſolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour propre une ſi foible défenſe, & ſi indigne de la Foi, je n'aurois qu'à répondre d'abord, que plus nos afflictions nous paroiſſent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du haſard; plus nous devons y découvrir les ordres ſecrets & impénétrables d'un Dieu ſinguliérement attentif ſur notre deſtinée; plus nous devons préſumer que ſous des événemens ſi nouveaux, il cache ſans doute des vuës nouvelles, & des deſſeins ſinguliers de miſéricorde ſur notre ame; plus nous devons nous dire à nous-mêmes, qu'il ne veut donc pas nous laiſſer périr avec la multitude, qui eſt le parti des réprouvés, puiſqu'il nous mene par des voyes ſi ſinguliéres & ſi peu battuës. Cette ſingularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une diſtinction qui nous conſole: il a toujours conduit les ſiens, en matiére d'afflictions, comme ſur tout le reſte, par des voyes nouvelles & extraordinaires. Quelles avantures triſtes & ſurprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joſeph, d'un Moyſe, d'un Job? ſuivez de ſiécle en ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, vous y trouverez toujours dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne ſçais quoi d'incroyable & de ſingulier, qui a même révolté depuis la crédulité des âges ſuivans. Ainſi, moins vos afflictions reſſemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des Elus de Dieu: elles ſont marquées du caractère des Juſtes: elles entrent dans cette tradition de calamités ſinguliéres, qui forment leur hiſtoire depuis le commencement des ſiécles. Des batailles perduës, lors même que la victoire

nous paroiſſoit aſſurée ; des villes imprenables tombées à la préſence ſeule de nos ennemis ; des Etats, & des Provinces conquiſes ſur nous ; un Royaume le plus floriſſant de l'Europe frappé de tous les fléaux, que Dieu peut verſer ſur les peuples dans ſa colére ; la Cour remplie de deuil, & toute la Race royale preſqu'éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur dans ſa miſéricorde réſervoit à votre piété, & les malheurs ſinguliers qu'il vous préparoit pour purifier les proſpérités d'un régne le plus glorieux dont il ſoit parlé dans nos hiſtoires. Les événemens pompeux & ſinguliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand Roi que la Monarchie & les autres Nations même ayent jamais vu ſur le trône ; la ſingularité des événemens malheureux dont Dieu vous afflige, ne ſont deſtinés par la ſoumiſſion & la conſtance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons ſoutenir, qu'à vous rendre un auſſi grand Saint, que vous avez été un grand Roi. Il falloit que tout fût ſingulier dans votre régne ; les proſpérités, & les malheurs ; afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, & à votre piété devant Dieu. C'eſt un grand exemple que ſa bonté préparoit à notre ſiécle.

Et voilà, mon cher Auditeur, de quoi vous inſtruire & vous confondre en même-tems. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs & de vos peines : mais regardez au-deſſus de vous, & voyez ſi le ſujet eſt excuſable de ſe plaindre & de murmurer, tandis que le maître encore moins épargné eſt ſoumis & tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime ; plus il eſt attentif ſur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les ſuites des cauſes purement naturelles ; & quoique tous les événemens ſoient conduits par les reſſorts ſecrets de ſa Providence, vous auriez peut-être eu lieu de

croire, que le Seigneur n'avoit pas des vuës particuliéres ſur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reſte des hommes. Mais dans la ſituation accablante & ſinguliére où il vous place, vous ne pouvez plus vous diſſimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux ſur vous ſeul, & que vous ne ſoyez l'objet ſingulier de ſes deſſeins de miſéricorde.

Or, quoi de plus conſolant dans nos peines ? Dieu me voit : il compte mes ſoupirs ; il péſe mes afflictions ; il regarde couler mes larmes ; il les rapporte à ma ſanctification éternelle. Depuis qu'il a appéſanti ſa main ſur moi d'une maniére ſi ſinguliére, & qu'il ſemble ne me laiſſer plus ici-bas de reſſource, je commence à devenir un ſpectacle plus digne de ſes ſoins & de ſes regards. Ah ! ſi je jouiſſois encore d'une ſituation heureuſe & tranquille, il n'auroit plus les yeux ſur moi : il m'oublieroit ; & je ſerois confondu devant lui avec tant d'autres, qui vivent heureux ſur la terre. Aimables ſouffrances, qui en me privant de tous les ſecours humains me rendent mon Dieu, & en ſont l'unique reſſource de mes peines ! précieuſes afflictions, qui en me faiſant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du ſouvenir & des miſéricordes de mon Seigneur !

Je pourrois vous répondre en ſecond lieu, que des calamités communes & paſſagéres, n'auroient réveillé notre foi que pour un inſtant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne, mille reſſources qui nous auroient fait oublier cette légere infortune : les plaiſirs, les conſolations humaines, les événemens nouveaux, que la figure du monde offre ſans ceſſe à nos yeux, auroient bientôt charmé notre triſteſſe, nous auroient bientôt rendu le goût du monde & de ſes vains amuſemens ;

notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, ſe ſeroit bientôt laſſé de ſes ſoupirs & de ſa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute ſeule peut devenir notre reſſource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde; il a voulu mettre, entre notre foibleſſe & nous, une barriére, que ni le tems, ni les événemens, ne puſſent plus ébranler: il a prévenu notre inconſtance, en nous rendant néceſſaires des précautions, qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. Il liſoit dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls, & à nous ſéparer du monde n'iroit pas plus loin que notre triſteſſe; que le même moment qui nous verroit conſolés, nous verroit changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos réſolutions ſaintes; & que des afflictions paſſagéres ne nous auroient fait que des juſtes paſſagers. Il a donc établi la durée de notre piété ſur celle de nos ſouffrances; il a mis des peines fixes & conſtantes, pour garants de la conſtance de notre foi: & de peur qu'en laiſſant notre ame entre nos mains, nous ne la rendiſſions encore au monde; il a voulu la mettre en ſûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous ſentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup, pour nous réveiller de notre léthargie; que les afflictions légeres dont le Seigneur s'étoit juſques-là ſervi pour nous viſiter, n'avoient été pour nous, que des leçons foibles & impuiſſantes; & qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main, qui nous avoit fait une plaie ſi ſalutaire. De quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu! l'excès que je trouve dans mes peines eſt un excès de vos miſéricordes: je ne penſe pas, que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guériſon de ſes maux; & que la rigueur

gueur de vos coups, fait toute l'utilité & toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre Providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas; que vous mesurez vos rigueurs & vos remèdes sur mes besoins, & non pas sur mes désirs; & que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut, qu'à l'injustice de mes plaintes: *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.* Job. 6. 10.

Je pourrois vous répondre encore: Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines: mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions: mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses: comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir: voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité & la durée de vos douleurs, répond à celle de vos voluptés profanes, si l'état de contrainte où vous vivez, égale la licence & l'égarement de vos premieres mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois: reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités; vous jugez de vos souffrances par vos penchans; mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel: & vous murmurez contre la bonté d'un Dieu, qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides & passagéres, & auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, ame infidéle, que le Seigneur ne

vous exauce dans ſa colére : prenez garde, qu'il ne puniſſe vos paſſions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favoriſe ; que vous ne ſoyez pas trouvé digne à ſes yeux de ces afflictions temporelles ; qu'il ne vous réſerve pour le tems de ſa juſtice & de ſes vengeances, & qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne des fleurs, qu'on ne ménage, & qu'on n'engraiſſe avec tant de ſoins, que parce qu'on les deſtine au ſacrifice, & que le glaive, qui va les égorger, & le bucher qui doit les conſumer, eſt déja tout prêt ſur l'autel. Il eſt terrible dans ſes dons comme dans ſa colére : & puiſqu'il faut que le crime ſoit puni, ou par des ſupplices paſſagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie ; rien ne doit paroître plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur, & de vivre heureux ſur la terre.

Grand Dieu ! que ce ſoit donc ici pour moi le tems de vos vengeances : & puiſque mes crimes ne ſauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de ſatisfaire votre juſtice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions paſſagéres, & dont la colére ne peut être appaiſée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, & les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connoît pas ſes intérêts véritables. Je déſavouë, Seigneur, ces ſoupirs trop humains, que la triſteſſe de mon état m'arrache tous les jours encore : ces larmes charnelles, que l'affliction me fait ſi ſouvent répandre en votre préſence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai juſqu'ici adreſſés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plûtôt de vous venger ici-bas : ne réſervez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens ſeront ſans fin & ſans meſure : ſoutenez ſeulement ma foibleſſe ; & en répandant des amertumes ſur

ma vie, répandez-y ces graces qui consolent, & qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une ame affligée, je pourrois encore ajouter, mes Freres, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions, qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; qu'on n'est vivement affligé que lorsqu'on étoit vivement attaché; & que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter, que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même-tems qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres; que nous trouvons une maniére de plaisir secret à nous persuader, que nous sommes seuls de notre espêce: nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes Freres, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux: nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, & dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que dans la perte d'une personne chere, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume; que dans des dissentions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse & dans

la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne ſaurions trouver parmi nos proches; que dans une préférence injuſte, l'eſtime du Public nous venge de l'injuſtice de nos maîtres; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs; & que ſi l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos conſolations, de l'autre nos peines, nous verrions, qu'il reſte encore dans notre état, plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous ſanctifier.

Auſſi, mes Freres, il n'eſt preſque que les Grands & les heureux du monde, qui ſe plaignent de l'excès de leurs malheurs & de leurs peines. Des infortunés, qui naiſſent & qui vivent dans la miſére & dans l'accablement, paſſent dans le ſilence & dans l'oubli preſque de leurs peines, leurs jours malheureux: la plus petite lueur de ſoulagement & de repos, leur redonne la ſérénité & l'allégreſſe: les plus légeres douceurs dont on conſole leurs peines, les leur font oublier: un moment de plaiſir les dédommage d'une année entiere de ſouffrances; tandis qu'on voit ces ames heureuſes & ſenſuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inoui un ſeul deſir contredit, ſe faire de l'ennui & de la ſatieté même des plaiſirs, un triſte martyre; trouver dans des maux imaginaires, la ſource de mille chagrins réels; ſentir plus vivement la douleur d'un poſte manqué, que le plaiſir de tous ceux qu'elles occupent; enfin regarder tout ce qui trouble tant ſoit peu leur félicité ſenſuelle, comme la derniére des infortunes.

Oui, mes Freres, ce ſont les Grands & les Puiſſans, qui ſeuls ſe plaignent; qui ſe croyent toujours les ſeuls malheureux; qui n'ont jamais aſſez de conſolateurs; qui au plus léger contretems voyent raſſembler autour d'eux, non ſeulement tous ces amis mondains que leur rang

& leur fortune leur donne, mais encore tous ces Miniſtres pieux & éclairés, que l'eſtime publique diſtingue, & dont les ſaintes inſtructions ſeroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les reſſources du monde & de la Religion manquent, & auxquels auſſi elles ſeroient plus utiles. Mais, mes Freres, devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, & dont les malheurs ſont d'autant plus affreux, qu'ils ſont plus obſcurs & plus oubliés; & alors on vous demandera, ſi c'étoit à vous à murmurer & à vous plaindre: on vous demandera, ſi vous deviez tant faire valoir des calamités, qui auroient été des conſolations pour beaucoup d'autres: on vous demandera, s'il falloit tant murmurer contre un Dieu, qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appeſantiſſoit ſa main ſur une infinité de malheureux: on vous demandera, s'ils avoient moins de droit aux biens & aux plaiſirs de la terre que vous; ſi leur ame étoit moins noble & moins précieuſe devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous?

Hélas! mes Freres, non ſeulement c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes, mais encore c'eſt notre dureté pour nos freres, qui groſſit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois ſous ces toits pauvres & dépourvus, où la honte cache des miſéres ſi affreuſes & ſi touchantes: allons dans ces aſyles de miſéricorde, où toutes les calamités paroiſſent raſſemblées; c'eſt-là que nous apprendrons ce que nous devons penſer de nos afflictions; c'eſt-là que touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légéreté des nôtres; c'eſt-là que nos murmures contre le Ciel, ſe changeront en des actions de gra-

ces, & que moins occupés des croix légéres que le Seigneur nous envoye, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre ſon indulgence, loin de nous plaindre de ſa ſévérité. Mon Dieu! que le jugement des Grands & des Puiſſans ſera formidable; puiſque, outre l'abus inévitable de leur proſpérité, les afflictions, qui auroient dû en ſanctifier encore l'uſage & en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes!

Mais comment ſe ſervir des afflictions, pour ſanctifier les périls de ſon état, & pour opérer ſon ſalut, puiſqu'elles y paroiſſent mettre des obſtacles invincibles? C'eſt ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions ſemblent avoir avec notre ſalut.

III. PARTIE. IL eſt aſſez ſurprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les ſouffrances mêmes des obſtacles de ſalut, & que des Chrétiens ne juſtifient tous les jours leurs murmures contre la ſageſſe & la bonté de Dieu, qu'en l'accuſant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur ſalut éternel. Cependant rien n'eſt plus commun dans le monde que ce langage injuſte; & lorſque nous exhortons les ames que Dieu afflige, à faire de ces afflictions paſſagéres le prix du Ciel & de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'eſt capable de rien; que les contradictions au milieu deſquelles on vit, aigriſſent l'eſprit & révoltent le cœur, loin de rappeller à l'ordre & au devoir; & qu'il faut être tranquille pour penſer à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſage peu chrétien des afflictions, c'eſt ici le plus inſenſé & le plus coupable. Le plus coupable; car c'eſt blaſphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle vous

place dans des ſituations incompatibles avec votre ſalut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait, ou ne le permet, que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : tous les événemens agréables ou fâcheux, qui doivent remplir le cours de notre deſtinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de ſalut & de ſanctification : tous ſes deſſeins ſur nous ſe rapportent à cette fin unique : tout ce que nous ſommes même dans l'ordre de la nature, notre naiſſance, notre fortune, nos talens, notre ſiécle, nos dignités, nos protecteurs, nos ſujets, nos maîtres ; tout cela, dans ſes vuës de miſéricorde ſur nous, eſt entré dans les deſſeins impénétrables de notre ſanctification éternelle. Tout ce monde viſible lui-même, n'eſt fait que pour le ſiécle à venir : tout ce qui paſſe a ſes rapports ſecrets avec ce ſiécle éternel, où rien ne paſſera plus : tout ce que nous voyons, n'eſt que la figure & l'attente des choſes inviſibles. Le monde n'eſt digne des ſoins d'un Dieu ſage & miſéricordieux, qu'autant que par des rapports ſecrets & adorables, ſes diverſes révolutions doivent former cette Egliſe du Ciel, cette aſſemblée immortelle d'Elus, où il ſera éternellement glorifié : il n'agit dans le tems que pour l'éternité : il eſt même en cela le modèle que nous devons ſuivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des ſituations, non ſeulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui ſont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'eſt en faire un Dieu temporel, & blaſphêmer contre ſa ſageſſe adorable.

Mais non-ſeulement rien n'eſt plus coupable que ce prétexte ; je dis encore que rien n'eſt plus inſenſé : car une ame ne revient à Dieu, que lorſqu'elle ſe détache de ce monde miſérable ; & rien ne la détache plus efficacement de ce monde miſérable, dit ſaint Auguſtin, que

lorſque le Seigneur répand ſur ſes plaiſirs dangereux des amertumes ſalutaires. Seigneur, diſoit un ſaint Roi de Juda, je vous avois oublié dans la proſpérité & dans l'abondance; les plaiſirs de la Royauté, & l'éclat d'un régne long & glorieux, avoient corrompu mon cœur; les louanges & les diſcours empoiſonnés des méchans m'avoient jetté dans un ſommeil profond & funeſte; mais vous m'avez frappé, en répandant ſur mon peuple tous les fléaux de votre colére, en révoltant contre moi mes propres enfans, & des Sujets que j'avois comblé de bienfaits, & je me ſuis éveillé: vous m'avez humilié, & j'ai eu recours à vous: vous m'avez affligé, & je vous ai cherché, & j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre ſa confiance dans les hommes; que la proſpérité étoit un ſonge; la gloire une erreur; les talens que les hommes admirent, des vices cachés ſous les dehors brillans des vertus humaines; le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains phantômes, & qui ne laiſſe rien de réel dans le cœur; & que vous ſeul méritiez d'être ſervi, parce que vous ſeul ne manquez jamais à ceux qui vous ſervent:

Pſalm. In die tribulationis meæ Deum exquiſivi.

76. 3. Voilà l'effet le plus naturel des afflictions; elles facilitent tous les devoirs de la Religion; la haine du monde, en nous le rendant plus agréable; le détachement des créatures, en nous faiſant éprouver, ou leur perfidie, par des infidélités, ou leur fragilité, par des pertes inattenduës; la privation des plaiſirs, en y mettant des obſtacles; le déſir des biens éternels, & les retours conſolans vers Dieu, en ne nous laiſſant preſque plus de conſolation parmi les hommes: enfin toutes les obligations de la Foi deviennent plus faciles à l'ame affligée; ſes bons déſirs y trouvent moins d'obſtacles, ſa foibleſſe moins d'écueils, ſa foi plus de ſecours, ſa tiédeur plus de

de reſſources, ſes paſſions plus de freins, ſa vertu même plus d'occaſions de mérite.

Auſſi l'Egliſe elle-même ne fut jamais plus fervente & plus pure, que lorſqu'elle fut affligée : les ſiécles de ſes ſouffrances & de ſes perſécutions, furent les ſiécles de ſon éclat & de ſon zéle. La tranquillité corrompit enſuite ſes mœurs : ſes jours devinrent moins purs & moins innocens, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés & plus paiſibles, ſa gloire finit preſqu'avec ſes malheurs ; & ſa paix, comme dit le Prophête, fut plus amére par le déréglement de ſes enfans, que ſes troubles ne l'avoient été par la barbarie de ſes ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amariſſima.* Iſ. 38. 17.

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent & vous refroidiſſent ſur le déſir de travailler à votre ſalut ; vous ſavez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus ſaints & plus fidéles : vous ſavez bien, qu'alors enivré du monde & de ſes plaiſirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu ; & que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption, & les inſtrumens de vos déſirs injuſtes.

Mais telle eſt, mes Freres, l'illuſion perpétuelle de notre amour propre. Quand nous ſommes heureux, que tout répond à nos déſirs, & que nous jouiſſons d'une fortune douce & riante, nous alléguons les dangers de notre état, pour juſtifier les égaremens de nos mœurs mondaines : nous diſons qu'il eſt bien difficile en un certain âge & en une certaine ſituation, quand on a un rang à ſoutenir & des bienſéances à garder dans le monde, de ſe condamner à la retraite, à la priére, à la fuite des plaiſirs, & à tous les devoirs d'une vie triſte & chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous ſommes affli-

gés ; que le corps eſt frappé de langueur ; que la fortune nous abandonne ; que nos amis nous trompent ; que nos maîtres nous négligent ; que nos ennemis nous accablent ; que nos proches deviennent nos perſécuteurs : nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin & d'amertume ; que l'eſprit n'eſt pas aſſez tranquille pour penſer au ſalut ; que le cœur eſt trop ulcéré pour ſentir autre choſe que ſes propres malheurs ; qu'il faut chercher à étourdir ſa douleur par des diverſions & des plaiſirs devenus néceſſaires ; & ne pas achever de perdre la raiſon, en ſe livrant tout entier aux horreurs d'une profonde triſteſſe. C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous juſtifions les voies adorables de votre ſageſſe ſur les deſtinées des hommes ; & que nous préparons à votre juſtice des raiſons puiſſantes, pour confondre un jour l'illuſion & la mauvaiſe foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes Freres, de quelque nature que ſoient nos peines, l'hiſtoire de la Religion nous propoſe des Juſtes, qui dans le même état que nous, ont poſſédé leur ame dans la patience, & ont fait de leurs afflictions une reſſource de ſalut. Si vous pleurez la perte d'une perſonne chére ; Judith trouva dans une ſemblable douleur, l'accroiſſement de ſa foi & de ſa piété, & changea les larmes de ſa viduité, en des larmes de retraite & de pénitence : ſi une ſanté languiſſante vous rend la vie plus triſte & plus amére que la mort même ; Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de compoſction, des déſirs d'éternité, & des eſpérances de ſa réſurrection immortelle : ſi l'on flétrit votre réputation par des impoſtures, Suſanne offrit une ame conſtante à la plus noire calomnie ; & ſçachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de ſon innocence, elle lui laiſſa le ſoin de

la venger de l'injuſtice des hommes : ſi l'on renverſe votre fortune par des artifices ; David détrôné regarda l'humiliation de ſon nouvel état, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ſa proſpérité paſſée : ſi un lien mal aſſorti devient votre croix de tous les jours ; Eſther trouva dans les caprices & dans les fureurs d'un époux infidéle l'épreuve de ſa vertu, & le mérite de ſa douceur & de ſa patience. Enfin, placez-vous dans les ſituations les plus triſtes, vous y trouverez des Juſtes qui y ont opéré leur ſalut ; & ſans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédé, regardez autour de vous, (la main du Seigneur n'eſt pas encore racourcie,) & vous verrez des ames, qui chargées des mêmes croix que vous, en font un uſage bien différent, & trouvent des moyens de ſalut dans les mêmes événemens, ou vous trouvez vous-même, ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je ! vous verrez des ames que la miſéricorde de Dieu a rappellées de l'égarement, en répandant des amertumes ſalutaires ſur leur vie ; en renverſant une fortune établie ; en refroidiſſant une faveur enviée ; en frappant une ſanté qui paroiſſoit inaltérable ; en les éloignant des graces méritées, par des préférences inattenduës ; en finiſſant, par une inconſtance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors témoin de leur changement & de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur converſion, par les facilités que le chagrin & l'affliction leur avoit ménagées ; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient renduë comme néceſſaire ; vous avez dit, qu'il étoit bien aiſé de quitter le monde, quand le monde ne vouloit plus de nous ; qu'à la premiére lueur d'un retour de fortune, on verroit bien-tôt les plaiſirs ſuccéder à tout cet appareil de dévotion, & qu'on ne ſe

donnoit à Dieu dans l'adverſité, que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuſte que vous êtes ! & aujourdhui, qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'eſt pas poſſible ; qu'un cœur preſſé, accablé d'amertume n'eſt capable de rien, & ne peut ſentir que ſa douleur ; & qu'on eſt plus révolté, que touché, dans cet état d'accablement & d'infortune : & après avoir cenſuré & rendu ſuſpecte la piété dans les ames affligées, comme un parti trop facile, & qui n'avoit plus de mérite, parce qu'il ne coûtoit plus rien ; vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, & d'en faire un uſage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'eſt pas poſſible de s'y occuper d'autre choſe que de ſon malheur. Répondez ſi vous le pouvez, ou plûtôt tremblez de trouver l'écueil de votre ſalut dans une ſituation qui devoit en être la plus sûre reſſource ; après avoir abuſé de la proſpérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les inſtrumens funeſtes de votre perte, & de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh ! quand ſera-ce donc, ô mon Dieu, que mon ame s'élevant par la foi au-deſſus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles ; ne leur attribuera plus des événemens dont vous êtes le ſeul auteur ; reconnoîtra dans les diverſes ſituations où vous la placez, les ménagemens adorables de votre Providence ; & au milieu de ſes croix même, goûtera cette paix inaltérable, que le monde avec tous ſes plaiſirs ne ſçauroit donner ? *Quando conſolaberis me* ?

Pſalm. 118. 82. Qu'il eſt triſte en effet, mes Freres, quand on eſt affligé & frappé de Dieu, de vouloir ſe conſoler en ſe révoltant contre la main qui nous frappe ; en murmurant contre ſa juſtice ; en s'éloignant de lui comme par une eſpêce de

rage, de déſeſpoir & de vengeance, & de chercher ſa conſolation dans ſes propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une ame inſenſée que Dieu afflige, & qui pour ſe conſoler s'en prend à Dieu même de ſon affliction; cherche à ſoulager ſes peines, en multipliant ſes offenſes; ſe livre au déréglement pour oublier ſes chagrins; & ſe fait de la triſteſſe accablante du crime, une reſſource affreuſe à la triſteſſe de ſes afflictions?

Non, mes Freres; la Religion toute ſeule peut conſoler ſolidement nos malheurs. La Philoſophie arrêtoit les plaintes; mais elle n'adouciſſoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins; mais il ne les guérit pas: & au milieu de ſes plaiſirs inſenſés, l'aiguillon ſecret de la triſteſſe demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu ſeul peut être le conſolateur de nos peines: & en faut-il d'autre à une ame fidèle? Foibles créatures! vous pouvez bien par de vains diſcours, & par ce langage ordinaire de compaſſion & de tendreſſe, vous faire entendre aux oreilles du corps; mais il n'eſt que le Dieu de toute conſolation, qui ſache parler au cœur: en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adouciſſemens à l'excès de mes peines; j'ai aigri mes maux en voulant les ſoulager, & vos vaines conſolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles: *Et qui conſolaretur, & non inveni.* *Pſalm. 68. 21.*

Grand Dieu! c'eſt à vos pieds déſormais, que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur: c'eſt avec vous ſeul, que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Juſques ici je me ſuis livré à des chagrins & à des triſteſſes toutes humaines: mille fois j'ai ſouhaité que les projets inſenſés de mon cœur ſerviſſent de régle à votre ſageſſe; je me ſuis égaré dans mes penſées: mon eſprit s'eſt

formé mille ſonges flatteurs ; mon cœur a couru après ces vains phantômes : j'ai déſiré plus de naiſſance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talens, plus de gloire, plus de ſanté : je me ſuis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Inſenſé ! comme ſi j'avois pu déranger au gré de mes ſouhaits, l'ordre immuable de votre Providence ! comme ſi j'avois été ou plus ſage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, ſur mes intérêts véritables ! je ne ſuis jamais entré dans les deſſeins éternels que vous aviez ſur moi : je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état, comme entrant dans l'ordre de ma prédeſtination éternelle ; & juſques aujourdhui les créatures ſeules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : auſſi mes joies n'ont jamais été tranquilles, & mes chagrins ont toujours été ſans reſſource. Mais déſormais, ô mon Dieu, vous allez être mon unique conſolateur : & je chercherai dans la méditation de votre loi ſainte, & dans ma ſoumiſſion à vos ordres éternels, les conſolations ſolides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, & qui, en adouciſſant ici-bas nos peines, nous en aſſurent en même tems la récompenſe immortelle.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LA FÉTE DE LA CONCEPTION *DE LA* TRÈS-SAINTE VIERGE.

Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.

J'irai, & je verrai cette grande merveille. Exod. 3. 3.

SIRE,

LE prodige qui parut aux yeux de Moyſe ſur le mont Sinaï, avoit de quoi le ſurprendre. Un buiſſon que les flammes enveloppent de toutes parts, & qu'elles ne conſument pas, qu'eſt-ce donc qui ſuſpend l'activité du feu à ſon égard ? pourquoi cet élément qui dévore par ſon ardeur tout ce qu'il rencontre, ſemble-t'il reſpecter ce buiſſon miraculeux ? qui n'eût dit comme Moyſe : J'irai & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Egliſe préſente aujourdhui à la piété des Fidéles, eſt encore plus étonnant. C'eſt une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la maſſe corrompuë du genre humain, qui, malgré la ſource ſouillée de laquelle elle

tire ſon origine ; malgré la dépravation du ſiècle, au milieu duquel elle habite ; malgré l'air empeſté qu'elle y reſpire, conſerve toute la pureté de ſon ame ſainte, & demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui eſt ſemblable à vous ! vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les Juſtes même du premier ordre, malgré leurs craintes & leur vigilance, malgré les ſecours de la grace qui les ſoutient, font plus d'une fois chaque jour la triſte épreuve de leur foibleſſe ; un ſeul inſtant de la vie où ils prétendroient être ſans péché, ils mentiroient au St. Eſprit & contre eux-mêmes : & Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans ſon ame la juſtice & la ſainteté, juſqu'au moment auquel elle eſt entrée dans l'éternité bienheureuſe, Marie a toujours triomphé du péché, du monde, & de tout ce qu'il a de ſéduiſant : du monde, & de ſes fauſſes maximes, par leſquelles il fait entrer tant d'ames dans la voie de perdition : du monde, & de toutes les contradictions qu'il ſuſcite à la vertu, & par leſquelles tant de ces Juſtes que l'Evangile appelle temporels, ſont malheureuſement renverſés : le feu du péché l'environne de tous les côtés ; mais il ne ſçauroit lui faire ſentir ſon ardeur criminelle. Quel prodige inoui ! quelle gloire ! quel privilège ſingulier accordé à Marie ! J'irai, & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilège ſi ſublime, & qui mettoit entre elle & le péché un intervalle preſque infini ; Marie ne crut pouvoir s'y ſoutenir que par la fidélité & par la vigilance : la même plénitude de grace, qui la mettoit ſi fort au-deſſus de tous les périls, les lui rendit, ce ſemble, plus formidables : ne portant point en elle ce fonds de foibleſſe & de corruption,

qui nous fait un danger de tout, & qui change en piéges nos vertus mêmes ; les précautions les plus rigoureuſes lui parurent le ſeul aſyle, & toute la ſûreté de ſon innocence : la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les régles conſtantes de ſes mœurs ; & quoique tant de faveurs reçuës du ciel lui donnaſſent une confiance ſi ferme, ſi bien fondée, que la grace ne l'abandonneroit pas, elle vêcut comme ſi elle avoit toujours craint de la perdre.

Quelle inſtruction & quel exemple ! Si Marie délivrée de ce fonds de corruption, qui nous rend les chûtes ſi faciles, & preſque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement & dans la priére : nous flattions-nous de pouvoir conſerver au milieu de ſes plaiſirs & de ſes périls, une innocence qui trouve déjà au-dedans de nous des ennemis ſi terribles à combattre ? c'eſt la réfléxion la plus naturelle où nous conduit ce myſtère.

Or, je trouve dans Marie, dont je veux aujourdhui propoſer la fidélité pour modèle aux ames touchées de Dieu, & que la grace a retirées du vice : j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grace reçuë, une fidélité de précaution, & une fidélité de correſpondance : une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls ; une fidélité de correſpondance, qui la rend attentive juſqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace. Fidéle à conſerver la grace reçuë ; fidéle à l'augmenter, & à la ſuivre juſqu'où la grace elle-même vouloit la mener : adreſſons-nous à elle, pour obtenir par ſon entremiſe cette double fidélité. *Ave, Maria.*

TRois écueils ſont à craindre pour les ames, qui touchées de leur ſalut, & vivement perſua- I. PARTIE.

dées que tout ce qui n'eſt pas Dieu n'eſt qu'un ſonge, veulent commencer à lui être plus fidéles : premiérement, leur propre fragilité, qui les entraîne ; ſecondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens & des meſures ; enfin, l'oubli de la grace, qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur & à la ſingularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égaremens a changé leur cœur, & éclairé leurs ténébres. Or, à ces trois écueils ſi dangereux à une piété naiſſante, Marie oppoſe trois précautions, qui vont aujourdhui nous ſervir de modèle ; premiérement, à la propre fragilité, une ſéparation entiére du monde, à une vaine délicateſſe ſur les jugemens publics, une inſenſibilité héroïque aux diſcours & aux penſées frivoles des hommes ; à l'oubli de la grace, une reconnoiſſance continuelle, & proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'eſt nous-mêmes. Nos plus ſaintes réſolutions viennent preſque toujours échouer contre nos propres penchans : la même vivacité de cœur qui fait les larmes & les regrets de notre pénitence, forme un moment après notre inconſtance & nos dégoûts ; & ſans que les objets extérieurs s'en mêlent & nous ſéduiſent, la vertu toute ſeule s'affoiblit dans le cœur même où elle s'étoit d'abord formée.

Cependant une des illuſions les plus ordinaires dont le démon ſe ſert, pour ſéduire les ames qui commencent à ſervir Dieu ; c'eſt de leur perſuader, qu'il n'eſt pas néceſſaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne ; qu'on peut ſe trouver au milieu de ſes plaiſirs, ſans y prendre part ; que le cœur une fois changé, les occaſions auparavant funeſtes à l'innocence, deviennent des ob-

jets indifférens ; & qu'alors les dangers mêmes, vus de près, ne ſont plus que des inſtructions & des remèdes.

C'eſt pour confondre une erreur ſi injurieuſe à la piété, que l'Egliſe nous propoſe aujourdhui l'exemple de Marie. Prévenuë de toutes les bénédictions de la grace, défenduë par le privilège de ſa Conception miraculeuſe, ayant la promeſſe de Dieu pour garant de ſon innocence, elle ne ſe voit en ſûreté que loin du monde & de ſes périls. La ſuite des occaſions devance même en elle l'âge, où les périls ſont à craindre : la retraite de Nazareth fut le premier aſyle, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le tréſor de la grace. Là, ſéparée du monde ; unie à Dieu par les plus ſaints mouvemens d'une charité déjà conſommée ; héritiére des déſirs de tous les Patriarches ſes ancêtres ; chargée des vœux de toute la Synagogue, elle ſoupiroit ſans ceſſe après la venuë du Libérateur : elle gémiſſoit ſur la déſolation de Jéruſalem, & ſur les infidélités de ſon peuple : elle conjuroit le Seigneur de viſiter enfin Iſraël dans ſa miſéricorde ; & en s'occupant ſans ceſſe de celui qui devoit être le ſalut de Juda & la lumiére des nations, elle le formoit déjà dans ſon cœur par la foi, diſent les Peres, avant que la vertu du Très-haut l'eût formé dans ſon ſein, par l'opération ſecrette de ſa puiſſance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de ſon tems, où le commerce des nations, & la Royauté d'un étranger, avoient fort altéré dans la Judée la ſimplicité des premiéres mœurs, & l'obſervance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'auſtérité de ſes précautions & de ſa conduite. Fille de David, épouſe de Joſeph, mere du Meſſie, confiée enſuite au Diſciple bien-aimé : dans tous les différens états de ſa vie, elle ſe cache, elle vit loin du monde ſous les yeux

de Dieu ſeul ; la priére & la retraite lui paroiſſent le ſeul moyen de conſerver la grace reçuë. Premiére inſtruction.

C'eſt en effet une erreur, de croire que le monde & ſes périls ſont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé, & une ame qui s'en défie. Premiérement, vous expoſez la grace reçuë ; & c'eſt une témérité preſque toujours punie par la perte du bienfait que vous expoſez. Secondement, c'eſt une ingratitude, & une marque du peu de cas que vous faites des miſéricordes du Seigneur ſur vous : or, l'ingratitude eſt toujours ſuivie du refroidiſſement, & ſouvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrois ajouter que plus la grace d'une converſion ſincère a purifié votre cœur, plus les occaſions deviennent pour vous dangereuſes. Autrefois, lorſque vous ſuiviez des routes injuſtes, vivant dans le commerce des ſens & des paſſions, votre ame en étoit moins touchée : la familiarité des plaiſirs en émouſſoit, pour ainſi dire, la vivacité : vous voyiez mille fois le péril ſans réfléxion, & d'un œil tranquille : le dégoût vous tenoit preſque lieu de ſûreté : le crime, ſi j'oſe parler ainſi, vous ſervoit de rempart contre le crime. Mais aujourdhui que connoiſſant le don de Dieu, vous vous abſtenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaiſirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur préſence eſt à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impreſſion ſur votre cœur. Un ennemi, qui nous paroît redoutable, nous a déjà à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment : les plus légeres occaſions, qui à peine autrefois arrêtoient vos regards, vont aujourdhui bleſſer votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable ; les plaiſirs auxquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime dé-

l'accoûtumé trouve toujours le cœur plus ſenſible ; vous comptez ſur votre vertu ; & la vertu elle-même qu'on expoſe au milieu des périls, eſt ſouvent la plus dangereuſe tentation de l'ame fidéle.

Jéhu, Prince impie, regarde ſans être touché, l'orgueilleuſe Jéſabel, environnée de faſte & de volupté, & uniquement attentive à lui plaire ; & David juſte & fidéle, voit périr ſon innocence dans l'indiſcrétion d'un ſeul regard : la vertu eſt quelquefois plus voiſine de la chûte que le vice même ; & vous le permettez ainſi, ô mon Dieu ! afin que les ames qui ſont à vous, opérent leur ſalut dans la fuite des périls, & dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, ſi vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez ; quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, & vous promettre que les occaſions les plus ſéduiſantes ne vous ſurprendroient jamais dans ces momens d'inattention ou de foibleſſe, qui voyent quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de pluſieurs années de vertu ; qu'y trouvez-vous qui puiſſe encore vous plaire ? à quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en ſecret ? qu'y entendez-vous, que des diſcours, ou qui combattent vos nouveaux ſentimens, ou qui les affoibliſſent ? que ſont pour vous ſes plaiſirs, que des complaiſances qui vous coûtent ? ſes liaiſons les plus honorables, que des bienſéances qui vous gênent ? ſes aſſemblées les plus agréables, que des ſcènes qui vous embarraſſent ? qu'eſt le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte ? O ame fidéle ! s'écrie ſaint Auguſtin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'eſt plus fait pour vous ? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Chriſti* ? que vous ſeriez mal-

heureuſe, ſi vous aimiez encore le monde! mais que vous l'êtes davantage, ſi ne l'aimant plus, vous vous obſtinez encore de vivre au milieu de ſes périls! Sortez donc de ce monde corrompu; c'eſt-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaiſons, de nouveaux plaiſirs, des occupations nouvelles: uniſſez-vous-y à ce petit nombre d'ames juſtes, qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; c'eſt dans leur ſociété, dit ſaint Auguſtin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure & paiſible, cette ſûreté, que vous n'avez jamais pu trouver dans les ſociétés mondaines. Séparez-vous donc généreuſement de ce qu'il ne vous eſt plus permis d'aimer: ayez la force de fuir ce que la foi vous a déjà fait mépriſer; & ne ménagez plus les vains jugemens d'un monde, qui ne connoît pas Dieu, & qui eſt déjà lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes Freres, la crainte des jugemens humains eſt le ſecond obſtacle que le démon oppoſe à toutes les ſaintes inſpirations de la grace. On ſent qu'il faudroit faire mille démarches, pour répondre aux mouvemens de ſalut, que la bonté de Dieu met dans notre cœur; mais le monde, qui en parlera, qui le condamnera, qui s'en moquera, nous arrête: on le mépriſe, & on le craint.

Or, Marie perſuadée, qu'il eſt impoſſible d'allier ce que la grace exige de nous avec les uſages & les aſſujétiſſemens que le monde nous impoſe; & qu'on ne tarde pas d'être infidéle à Dieu, quand on veut tempérer par des égards humains, les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point ſi ſes démarches vont paroître ſinguliéres aux hommes: mais ſi elles ſont des moyens néceſſaires pour conſerver la grace reçuë,

Ainſi, quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue ; & qu'on regardât comme des perſonnes dignes du dernier mépris, celles qui renonçoient à l'eſpérance d'être les meres du Meſſie : Marie connoiſſant que c'étoit la voie par où Dieu vouloit la conduire, embraſſe cet état humiliant ; & ſans avoir égard à ſa naiſſance, à l'eſpoir de ſes proches fruſtrés par cette réſolution, aux diſcours du monde, ravie de trouver quelque choſe d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie & de foibleſſe : elle conſacre avec ſoi ſa virginité à Dieu, qui la demande, & ſuit la voix du ciel, ſans ſe mettre en peine des vaines penſées des hommes. Oui, mes Freres, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injuſtes du monde.

Et au fond, mon cher Auditeur, vous qui, touché de la grace, mais trop attentif aux jugemens humains, gardez encore des meſures avec un monde que vous n'aimez plus ; que prétendez-vous, en relâchant ainſi en faveur de ſes préjugés, mille choſes de la fidélité que vous devez à Dieu ? Si vous prétendez par-là éviter ſes cenſures, & le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez ; plus le monde vous trouvera obſervateur de ſes maximes, plus il deviendra cenſeur de votre piété ; plus vous conſerverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ſes cenſures : les mêmes complaiſances, que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire, feront le ſujet de ſes dériſions : il ne blâme dans ceux qui ſe déclarent pour la piété, que ce qu'il y trouve encore du ſien ; il ſe moque de ces ames flotantes, qui ſont de tout, du monde & de la vertu, & qu'on ne ſçauroit définir ; il rit de ceux qui, après l'avoir abandonné

veulent encore lui plaire ; & tout ennemi qu'il eſt de la vertu, ſes cenſures tombent d'ordinaire, plûtôt ſur les défauts de la vertu, que ſur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement ? qu'il ſoit ſincère & univerſel. Voulez-vous qu'il applaudiſſe à votre nouvelle pénitence, qu'elle ſoit proportionnée à vos anciens égaremens : qu'il ne vous trouve pas un pénitent ſenſuel, indolent, tiéde, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, & déclaré ſans ménagement pour le vice : qu'il ne puiſſe pas dire de vous, qu'une vertu commode a ſuccédé à des paſſions extrêmes ; que vous avez mis la pareſſe à la place des plaiſirs violens ; & qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie, qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez : tandis que Samſon vêcut ennemi déclaré des Philiſtins, & loin de leurs villes, il paſſa parmi eux pour un homme ſuſcité de Dieu, & deſtiné à relever la gloire d'Iſraël : mais à peine ſe rapproche-t'il de ce Peuple infidéle ; à peine fait-il alliance avec lui, & imite-t'il ſes mœurs, qu'il devient la fable de Gaza, & ſert de jouet public à leurs aſſemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu : non-ſeulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ſes uſages : mais il exige d'eux plus de modeſtie, plus de retenuë, plus de charité, plus de déſintéreſſement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il eſt poſſible, que l'Evangile même. Il eſt ſévére juſqu'à l'excès dans les régles qu'il impoſe aux Juſtes ; il leur diſpute les plus petits adouciſſemens ; il leur fait un crime des fautes les plus légeres ; il ſe ſcandaliſe de leurs libertés les plus innocentes ; il voudroit les condamner à une retraite éternelle,

éternelle, à une triſteſſe ſans délaſſement, à une inſenſibilité entiére ſur leurs propres intérêts; il voudroit, ce ſemble, qu'ils ne fuſſent plus des hommes, pour les mettre au nombre des Juſtes; & ſon injuſtice va plûtôt à outrer leurs obligations, qu'à juſtifier leurs foibleſſes. C'eſt ici que le monde eſt un docteur auſtère: les Phariſiens taxent d'intempérance les repas innocens de JESUS-CHRIST; Michol regarde avec des yeux cenſeurs les ſaintes ſaillies de la joie de David; les Grands de Jéruſalem trouvent de l'ambition dans les larmes & les prédictions de Jérémie. Le monde groſſit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien: toujours indulgent pour lui-même, il conſerve toute ſa ſévérité pour eux; comme ſi en pouſſant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchoit qu'à ſe perſuader à lui-même qu'ils ſont impraticables, & ſe juſtifier les tranſgreſſions qui l'en éloignent.

Enfin la derniére précaution dont Marie ſe ſert pour conſerver la grace reçuë, eſt une précaution de reconnoiſſance continuelle; & c'eſt ici le troiſiéme écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne ſent pas aſſez la grandeur du bienfait, qui nous a retirés du déſordre: or ce défaut de reconnoiſſance prend ſa ſource: premiérement, d'un orgueil ſecret, qui fait qu'on attribuë en partie ſon changement, à un naturel heureux; à un fonds de droiture & de probité, qui même au milieu de nos déſordres nous faiſoit rougir du vice, mettoit à nos paſſions certaines bornes que la plûpart des autres pécheurs franchiſſent, & nous rendoit le devoir reſpectable dans le tems même que nous le faiſions céder au plaiſir. Or, Marie, née avec tant d'avantages, & formée, ce ſemble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raiſons des bienfaits de Dieu: *Il a opéré en moi de grandes* Luc. 1. 49.

choſes, dit-elle, *parce qu'il s'eſt ſouvenu de ſa miſéricorde.* Tout retour ſur elle-même lui paroîtroit une noire ingratitude : & ne trouvant que ſa baſſeſſe qui ait pu attirer ſur elle les regards de ſon Dieu ; plus elle s'enviſage, plus elle découvre la grandeur du bienfait, & ne trouve en elle-même que de nouvelles raiſons de reconnoiſſance.

Dieu aime qu'on ſente tout le prix des graces qu'il nous fait. Il eſt jaloux de ſes dons, comme de ſa gloire ; & rien ne ſuſpend ſes miſéricordes, comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raiſons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux, & ſenſible au bien, eſt un don lui-même de la grace ; quelle injuſtice de diminuer par-là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, & la reconnoiſſance que nous en devons à notre bienfaiteur ! d'où vient que tant d'autres pécheurs nés encore plus heureuſement que nous ; plus portés que nous par le caractère de leur cœur, à la pudeur & à l'innocence ; plus touchés de la vertu, & des vérités ſaintes qui l'inſpirent : d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes ; qu'ils continuënt d'offenſer un Dieu qu'ils connoiſſent ; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils reſpectent ; qu'ils ſe prêtent encore comme malgré eux à la deſtinée de leurs penchans ; & que malgré même la voix de la nature, qui ſemble les rappeller au devoir, ils ſe laiſſent encore entraîner au monde, & au charme de ſes plaiſirs criminels ? Que dis-je ? d'où vient que ces inclinations heureuſes qu'ils ont portées en naiſſant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence ; que c'eſt là-deſſus qu'ils ſe promettent toujours une converſion à venir ; que ſe trouvant plus de ſenſibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitens, parce qu'ils n'avoient pas vêcu en-

durcis ? Je n'en dis pas assez, mes Freres : examinez ce qui se passe dans le monde, & vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu ; les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grace une ame bonne & facile ; que plus de dispositions aux plaisirs, plus d'obstacles à la vertu ? plus la nature sembloit vous avoir favorisé, plus vous étiez loin du Royaume de Dieu ; plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes penchans qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence ; qui a tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice ; votre tendresse pour les créatures, en une amoureuse componction pour lui ; vos sensibilités profanes, en de saintes larmes : & s'il vous est permis de jetter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu, de l'avoir fait servir si long-tems à l'injustice, & de n'avoir fait d'autre usage des talens naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime, & dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu ! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes ? un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable ; un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes, la source de mes miséres ; un monstre d'ingratitude, qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompuë peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de

reconnoiſſance qui doit être continuel dans les ames que Dieu a touchées, ſe rallentit en nous, c'eſt que le ſouvenir de nos miſéres paſſées s'affoiblit & s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'oſions preſque nous regarder nous-mêmes : les horreurs de notre ame, encore toutes vives, pour ainſi dire, faiſoient frémir notre foi : nos déſordres s'offroient encore à nous avec toute leur noirceur : il falloit même qu'un Confeſſeur prudent & charitable, les déguisât preſque à nos yeux pour raſſurer nos frayeurs, & ménager notre foibleſſe ; & notre ſeule tentation alors étoit de trop ſentir notre miſére. Mais inſenſiblement nous nous ſommes familiariſés avec nous-mêmes : nos vertus prétenduës nous ont caché nos crimes paſſés ; & quelques jours conſacrés à des œuvres de pénitence, & des larmes d'un moment ont effacé de notre ſouvenir les horreurs d'une vie entiére d'iniquité ; c'eſt ainſi que la reconnoiſſance du bienfait qui nous purifia, s'eſt affoiblie avec le ſouvenir des ſouillures dont nous étions alors couverts.

Telle eſt la deſtinée de la plûpart des converſions, & de-là vient qu'il en eſt ſi peu de durables. Dieu veut qu'on ſente tous les momens de la vie le prix ineſtimable de la grace, qui changea notre cœur ; & il ceſſe d'être miſéricordieux, dès que vous ceſſez d'être ſenſible à ſes miſéricordes. David, après les rigueurs de ſa pénitence, & les larmes de ſes cantiques, ne voyoit encore en lui que le meurtrier d'Urie, & le violateur de la ſainteté du lit nuptial : ſon péché depuis long-tems expié, comme une ombre importune, reparoiſſoit ſans ceſſe à ſes yeux ; & ni l'éclat du trône, ni la proſpérité de ſon régne, ni le nombre de ſes victoires, ni ſa fidélité depuis conſtante dans la loi de Dieu, ni ſon zéle pour la majeſté du culte, ni les louanges

même des Prophêtes, qui ſembloient avoir oublié ſa faute, pour ne ſe ſouvenir que de ſa piété & de tant de ſaintes actions qui l'avoient depuis réparée, n'en avoient pu effacer le ſouvenir de ſon eſprit & de ſon cœur : *Et peccatum meum contra me eſt ſemper.* Pſalm. 50. 5.

O Dieu ! diſoit ſans ceſſe ce Roi pénitent, quand je rappelle en votre préſence la multitude de mes iniquités ; les graces dont vous m'avez toujours favoriſé, lors même que je violois votre loi ſainte avec plus d'ingratitude & de ſcandale ; mon cœur ſe trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voyent plus avec plaiſir tout cet éclat & toute cette grandeur qui m'environne : *Cor meum conturbatum eſt, dereliquit me virtus mea, & lumen oculorum meorum.* Pſalm. 37. 11. Oui, Seigneur ! tous les plaiſirs de la royauté ne ſçauroient plus égayer ce fonds de triſteſſe, que la douleur de vous avoir offenſé laiſſe dans mon ame : *Afflictus ſum.* Toute la gloire de mon régne ne ſçauroit remplacer l'humiliation ſecrette, que le ſouvenir de mes foibleſſes me fait ſentir devant vous : *Humiliatus ſum.* Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur ! pour toutes les bénédictions, dont vous m'avez toujours prévenu ? vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égaremens : vous m'avez ſuſcité des Prophêtes, qui m'ont annoncé vos volontés ſaintes ; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité ; vous m'avez toujours favoriſé contre mes ennemis ; vous avez multiplié ma race, & affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maiſon ; vous m'avez rendu redoutable à mes voiſins, & cher à mes peuples : que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits ? & mes larmes pourront-elles jamais ſuffire pour expier mes crimes, ou pour reconnoître vos graces ? *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi* ? C'eſt ainſi que David perſévera juſqu'à la Ibid. Ibid. Pſalm. 115. 12.

ſin ; & fit du ſouvenir continuel de ſon péché, toute la ſûreté de ſa pénitence.

Enfin, la derniére raiſon pourquoi nous laiſſons affoiblir notre reconnoiſſance, après les premiéres démarches d'une converſion, c'eſt que nous ne faiſons pas aſſez d'attention, que Dieu en changeant notre cœur, nous a préféré à une infinité d'ames, moins criminelles que nous ſans doute, & qu'il laiſſe cependant encore dans les voies de la perdition.

Or, cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préſervant, devient le motif le plus puiſſant de ſa reconnoiſſance. Elle ſe ſouvient que tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jetter les yeux ſur la baſſeſſe de ſa Servante, la choiſir, & la combler de dons & de graces. C'eſt cette préférence de miſéricorde & de dilection de Dieu envers elle, qui faiſant la plus douce occupation de ſes penſées, nourrit ſa foi, réveille ſon amour, affermit ſa fidélité.

Luc. 1. 53.

Rien, en effet, ne fait mieux ſentir le prix de la grace à une ame, en qui Dieu a opéré un ſaint dégoût du monde, & une horreur de ſes égaremens paſſés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout ſexe, les complices même de ſes anciens plaiſirs, encore livrés à l'aveuglement, & à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle ſeule eſt choiſie, diſcernée par une bienveillance ſingulière de Dieu, retirée de ſes déſordres, éclairée & appellée à la connoiſſance de la vérité. Ah ! c'eſt alors que cette ame touchée de la grandeur de ce bienfait : Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une diſtinction ſi ſinguliére de grace & de miſéricorde ? qu'avois-je par-deſſus tant d'ames, que vous laiſſez périr à mes yeux dans le monde, que plus de miſéres à guérir, & plus d'oppoſition

à votre grace ? que vous ai-je fait pour être ainſi préférée ? j'ai gardé moins de ménagement dans mes paſſions ; j'ai réſiſté plus long-tems à vos inſpirations ſaintes ; j'étois liée par des chaînes plus peſantes & plus honteuſes ; voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite : une abondance d'iniquité a attiré ſur moi une ſurabondance de grace : vous avez choiſi la plus foible & la plus criminelle de vos créatures, pour faire éclater davantage en moi la puiſſance de votre bras, & les merveilles de votre miſéricorde : ô Dieu ſi propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnoiſſance le demande, & que l'excès de votre bonté le mérite. Voilà, mes Freres, en quoi conſiſte cette fidélité de précaution, ſi néceſſaire pour conſerver la grace reçuë ; mais à la fidélité de précaution, Marie ajouta une fidélité de correſpondance.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir évité par des précautions ſalutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore ſuivre les voies où la grace nous appelle, & avancer ſans ceſſe dans le chemin du ſalut, où nous ſommes entrés. II. PARTIE.

Quelles ſont en effet les ſources les plus ordinaires de nos rechûtes ? C'eſt premiérement, de ne pas ſuivre toute la force & toute l'étenduë de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement : c'eſt en ſecond lieu, de ſortir de la voie par où elle vouloit nous conduire : c'eſt enfin, de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or, Marie offre à la grace une correſpondance de perfection, une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui achéve de nous inſtruire.

Je dis, premiérement, une correſpondance

de perfection : & c'eſt ici où Marie apprend aux ames touchées de leur ſalut, à ne pas mettre de bornes dangereuſes à la grace, qui les a retirées des égaremens du monde & des paſſions : jamais aucune créature ne mena ſur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette ſainte Fille de Juda. Nul reſte d'attachement étranger ne partagea ou n'affoiblit jamais dans ſon cœur l'amour qu'elle eut pour JESUS-CHRIST ; elle l'aima plus que ſa propre réputation, puiſque les ſoupçons de Joſeph ne purent tirer de ſa bouche, un aveu dont ſon humilité eût été bleſſée ; plus que ſa patrie, puiſque ſans balancer, elle le ſuit en Egypte ; plus qu'une gloire humaine, puiſque, comme ſes autres proches, elle ne les preſſe pas de ſe manifeſter au monde ; plus que ſon repos, puiſqu'elle ne l'abandonne jamais dans ſes courſes ; enfin plus qu'elle-même, puiſqu'elle l'immole ſur le Calvaire, & que la tendreſſe naturelle y céde à la grandeur de ſa foi. La grace l'appelloit aux ſéparations les plus rigoureuſes, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques : elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie & plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les perſonnes revenuës de leurs égaremens, que cette ſorte de correſpondance à la grace. Je ſçais que chacun a ſon propre don ; que la meſure de la grace n'eſt pas la même pour toutes les ames, & qu'on exigera moins du ſerviteur à qui on aura moins donné : mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidéle à la grace, en vous abſtenant de vos anciens crimes, il eſt vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tiédes, ſenſuelles, & communes.

Et voici ſur quoi je fonde cette vérité. Sur les lumiéres dont Dieu vous favoriſe, & qui ont ſuivi votre pénitence : en ouvrant les yeux ſur l'énormité

l'énormité de vos fautes passées, vous les avez ouverts en même-tems sur l'étenduë de vos devoirs : vous connoissez les régles de la foi : vous voyez jusqu'où l'Evangile pousse le détachement, la haine du monde, le mépris de soi-même, l'amour de la croix, la violence des sens & de l'esprit : vous voyez sur la plûpart des usages les plus établis dans le monde, mille choses que les mondains ne voyent pas : à chaque action vous discernez le meilleur, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire, ce qu'il faudroit faire, pour entrer dans l'esprit de la foi. Or je dis, que vous serez jugé sur ce que vous aurez connu ; & que devant Dieu vos lumiéres seront la mesure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité sur les sentimens que Dieu vous donne. Car, rappellez ici ces premiers momens de pénitence, où vous commençâtes à déteſter les égaremens de votre vie passée ; vous sentites un nouveau goût pour la priére, pour la retraite, pour les saintes austérités ; vous gémissiez au fond du cœur des engagemens qui vous lioient encore au monde, des plaisirs qu'il falloit encore s'y promettre, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeoit de suivre, vous vous disiez à vous même qu'une ame chrétienne devoit bannir ces restes de mondanité ; mais qu'une ame pécheresse condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devoit regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que malgré la foiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici dans cet état, ces sentimens de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur ; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté, & votre infidélité aux graces reçuës ; que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous ; que malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous sentez encore devant

Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grace vous appelle ; & que les louanges des hommes, qui ſuppoſent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus ſévére ? n'eſt-il pas vrai que toute votre vie, quoiqu'innocente aux yeux des hommes, n'eſt qu'une ſuite de remords ; que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence, qui eſt le plus doux fruit de la grace ; & que vous abſtenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les conſolations de la vertu.

Or, la vocation du ciel eſt écrite, pour ainſi dire, dans les inquiétudes de votre ame. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, étoit la ſituation où Dieu vous veut ; ſi la grace ne vous appelloit pas à une ſéparation du monde plus entiére, à une vigilance plus ſévére ſur vos ſens ; vous ſeriez tranquille dans votre état ; vous n'y éprouveriez que ces déſirs d'un état encore plus parfait, inſéparables de la juſtice chrétienne ; vous n'y ſentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui ſans ceſſe voudroit prendre ſon eſſor pour s'élever au-deſſus de lui-même, & qui à l'inſtant eſt rentraîné par ſa propre foibleſſe : vous goûteriez combien il eſt doux d'être à Dieu, & de le ſervir ; votre vertu n'eſt triſte & inquiéte, que parce qu'elle eſt tiéde & infidéle. Un autre, peut-être appellé à un moindre dégré de grace & de juſtice, ſe préſervera de toute chûte groſſiére dans cet état d'imperfection ; ſes penchans moins vifs ; ſon caractére moins extrême ; ſon cœur moins aiſé à émouvoir ne trouvera pas dans les mêmes périls, au milieu deſquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'ame plus ſuſceptible d'impreſſions, ne peut être en ſûreté que loin des périls, & défenduë par toutes les précautions de la foi ; vous ſentirez inſen-

ſiblement votre vertu s'affoiblir, votre horreur pour le vice diminuer : chaque jour ajoutera un nouveau dégré à votre foibleſſe : chaque objet affoiblira votre cœur par de nouvelles impreſſions : chaque victoire même que vous remporterez, diminuera vos forces, & vous tomberez d'autant plus dangereuſement, que mille chûtes inviſibles avoient déjà précédé dans votre cœur, avant qu'un abandon ſenſible de Dieu vous eût fait appercevoir à vous-même que vous étiez tombé : on n'eſt pas long-tems fidéle, quand on n'eſt pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin, j'établis cette vérité ſur vos mœurs paſſées : voulez-vous ſçavoir quelles doivent être les bornes de votre vertu ? rappellez quelle avoit été la meſure de vos vices. La régle eſt sûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime ; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement, cet oubli de vos intérêts & de votre gloire, ces délicateſſes dans vos engagemens profanes, ce cœur toujours occupé de ſes paſſions, & ſe faiſant une félicité de ſes peines ; voilà ce que vous aviez été pour le monde : ſoyez tel pour Jeſus-Chriſt ; donnez à votre cœur des objets plus ſaints ; mais laiſſez-lui pour un Dieu, qui ſeul eſt digne d'être aimé, la même vivacité, la même conſtance, la même délicateſſe, que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne ſçais quoi d'héroïque dans vos paſſions déplorables ; d'être plus ſincére, plus généreux, plus fidéle, plus grand que le reſte des hommes : ſervez Jeſus-Chriſt avec la même nobleſſe ; ſans crainte, ſans ménagement, ſans partage, ſans baſſeſſe : portez la même grandeur d'ame aux pieds de ſes autels : ne vous bornez pas à un genre de vertu foible & vulgaire ; & ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jeſus-Chriſt ; lui dont la grace l'éléve & l'en-

noblit, lorſqu'il eſt rampant & timide.

Oui, mes Freres, les paſſions dans les perſonnes d'un certain rang ſur-tout, ſont toujours vives, éclatantes, extrêmes; la pénitence, foible, languiſſante, timide. On revient des égaremens groſſiers; on régle ſes mœurs; on ſe réconcilie avec les choſes ſaintes; mais on ne répare pas le paſſé; on protégera ſi vous voulez les gens de bien; on les honorera de ſa familiarité; on ſecondera leur zéle; on protégera des entrepriſes utiles à la piété; mais on ne connoit pas les larmes, les rigueurs, les ſaints renoncemens, & les ſacrifices de la pénitence: on a les vertus publiques, dont l'amour propre ne ſouffre rien; on n'a pas les perſonnelles, qui ſeules réforment l'homme intérieur, & opérent le véritable changement du cœur. Telle eſt la pénitence des Grands ſur-tout: ils deviennent plus favorables à la piété; mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils ſont plus religieux; mais ils ne ſont pas pénitens. Or, la premiére choſe que Dieu demande d'un pécheur, quelqu'élevé qu'il ſoit dans le monde, ſont ſes ſoupirs, ſes larmes, & ſes ſouffrances. David ne ſe contenta pas de conduire l'Arche ſainte en triomphe à Jéruſalem; d'avoir amaſſé à grands fraix les matériaux d'un Temple magnifique, d'honorer la ſainteté de Nathan, & du Pontife Abiathar: il pleura ſon péché ſous la cendre & ſous le cilice: il interrompit mille fois ſon ſommeil, pour arroſer ſon lit de ſes larmes, & confeſſer devant le Seigneur l'énormité & l'ingratitude de ſa chûte: il paſſa le reſte de ſes jours dans des ſentimens de componction & d'amertume, & ne crut pas que ſon élévation le diſpenſât des régles eſſentielles de la pénitence: il faut ſouffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles; & vos paſſions ne ſont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne ſont pas encore punies.

Voilà des régles de foi & d'équité : jugez-vous là-deſſus. Ce n'eſt pas aſſez d'être ſorti de Sodome, & des voyes de l'iniquité ; il faut ſuivre la grace juſqu'où elle veut nous conduire. Loth étoit ſorti de cette ville réprouvée, que Dieu venoit de livrer aux flammes de ſa vengeance ; mais ce n'étoit-là que le commencement de ſon ſalut : l'Ange veut le mener juſqu'au haut de la montagne, il n'oſe le ſuivre : la difficulté du chemin allarme ſa foibleſſe ; il demande qu'il lui ſoit permis de s'arrêter à côté, dans une ville ſituée ſur le penchant : *Quia nec poſſum in monte ſalvari .... eſt civitas juxtà.* Il croit par ce tempérament s'être mis en ſureté, avoir évité & le péril de Sodome & la fatigue de la montagne ; mais les tempéramens en matiére de devoir ſont toujours dangereux : Dieu l'abandonne ; il tombe dans l'yvreſſe, & donne lieu au plus déteſtable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui ſe repoſe, & la vertu qui s'égare ; & quand on ne fuit qu'à demi le vice, on eſt bien près de le retrouver encore ſur ſes pas. Premiére infidélité, qui rend la grace de la converſion inutile. *Gen.* 19. 19. 20.

La ſeconde, c'eſt de ſe frayer à ſoi-même des voyes ſelon la vanité où ſon caprice, & ne pas ſuivre celle par où la grace vouloit nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correſpondance d'état : élevée au dégré le plus ſublime de la grace, & en droit d'aſpirer aux voyes les plus extraordinaires, elle ne ſort pas de la voye ſimple & naturelle de ſon état : toute ſa piété ſe borne à élever ſon Fils avec un ſoin religieux dans ſa retraite de Nazareth ; à rendre à Joſeph les devoirs de reſpect & d'obéiſſance, qu'un lien ſacré exigeoit d'elle ; à monter tous les ans à Jéruſalem, pour y célébrer la Pâque avec ſon peuple ; à ſe ſoumettre aux obſervances communes de la loi. Toujours fidéle à ſui-

vre la grace dans les divers événemens de ſa vie, elle ne ſe dit jamais à elle-même, qu'une ſituation différente ſeroit plus favorable à la piété : elle ne trouve jamais dans les circonſtances où Dieu la place, des raiſons pour juſtifier ce que Dieu condamne ; & la voye par où la grace la conduit, lui paroit toujours la plus propre au ſalut. Or, c'eſt ici où les plus ſaintes intentions s'abuſent, & où la piété elle-même devient ſouvent notre plus dangereuſe illuſion : perſonne preſque ne veut aller à Dieu par la voye que ſa grace elle-même lui a marquée.

Il en eſt qui trouvent toutes les autres croix légéres, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne ſeroient pas ſi touchés de la perte de leurs biens & de leur fortune : mais ils ne peuvent ſe taire ſur la mauvaiſe foi d'un ennemi, qui les flétrit, & qui les calomnie : ce ſont-là des reſſentimens qui paroiſſent juſtes : on ſeroit fidéle par-tout ailleurs, où la main de Dieu ne nous place pas ; ici qui étoit la ſeule voye par où la grace vouloit nous ſanctifier, on ſort des mains de la Providence, & on ſe ſouſtrait à ſes ordres.

Au milieu du monde & de la Cour, où notre état nous appelle, on ſe dit à ſoi-même, que dans la tetraite & loin des périls on ſeroit plus fidéle : au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on ſe perſuade que la piété ſeule, & livrée à elle-même, languit, & ſe relâche, & que le commerce des gens de bien, & les ſecours publics de la vertu l'amuſent & la ſoutiennent. Dans les ſoins publics, une condition privée paroit plus propre au ſalut : eſt-on perſonne privée ? l'inutilité devient un prétexte ſpécieux, & on croit qu'une vie déſoccupée ne peut preſque être innocente. Sous le joug du mariage, on ſe plaint que les antipathies inſéparables preſque d'un aſſujettiſſement

durable & mutuel, mettent un obſtacle invincible au ſalut ; dans un état de liberté on ſe figure qu'un établiſſement fixeroit le cœur, & ſerviroit de frein aux paſſions inſenſées : chacun tranſporte les devoirs eſſentiels dans l'état où il n'eſt pas ; nul n'eſt fidéle à la grace de ſon état propre. Seigneur, diſoient les Iſraëlites dans le déſert, eſt-ce pour nous creuſer des tombeaux, que vous nous avez conduits dans ces lieux arides ? Donnez-nous à combattre des ennemis, dont nous puiſſions nous défaire ; & non pas des rochers brûlans, & la faim, & la ſoif qui nous dévorent : *Cur educſti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem famelicam ?* Seigneur, diſoient les mêmes Iſraëlites ſortis du déſert, & arrivés dans le pays de Chanaan, pourquoi nous avez-vous tirés du déſert ? Nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage : ici, nous allons être la proye de ces peuples vaillans & innombrables qui nous environnent ; & vous nous menez dans une terre toute couverte de géans & de cadavres qui dévorent ſes habitans : *Terra devorat habitatores ſuos.* Exod. 16. 3. Num. 13. 33.

Dans le déſert, où il ne falloit que de la patience, la valeur & la force dans les combats leur paroiſſoient uſées : dans la Paleſtine, où il étoit queſtion de combattre, il leur ſembloit plus doux de ſouffrir les incommodités du déſert. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que par une illuſion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, & qu'infidéles à l'état où votre main nous place, nous ſubſtituons au devoir préſent, qui ſeroit pénible à la nature, des ſacrifices chimériques qui flattent l'imagination, & qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin à cette correſpondance d'état, Marie ajoute une correſpondance de perſévérance. Elle offrit juſqu'à la fin toutes les rigueurs de Dieu ſur elle, une foi toujours plus vive & plus conſ-

zante. Si JESUS-CHRIST encore enfant, pour éprouver, ce ſemble, ſa tendreſſe, ſe dérobe à ſes yeux & ſe cache dans le Temple, loin de ſe rebuter, elle court, comme l'épouſe après ſon bien-aimé qu'elle a perdu : & ſes empreſſemens ne finiſſent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux nôces de Cana, la réponſe de JESUS-CHRIST ſi dure en apparence, ne décourage point ſa foi ; & elle attend tout de lui dans le moment même où il ſemble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle, & ſa fidélité, fondée ſur des régles ſolides, ne dépend pas des différentes conduites de JESUS-CHRIST à ſon égard.

D'ordinaire on n'eſt ſoutenu dans un commencement de piété, que par un certain goût ſenſible, qui accompagne preſque toujours les premiéres démarches d'une nouvelle vie ; un goût qui ſouvent eſt l'ouvrage de la nature, autant que de la grace, & qui prend plûtôt ſa ſource dans la tendreſſe d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de componction. Auſſi ce goût venant bien-tôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui ſenſible, retombe ſur lui-même ; on s'affoiblit, on perd courage ; on regarde derriére ſoi ; on n'eſt pas loin d'une rechûte ; on retombe : telle eſt la deſtinée de la plûpart des ames. Leur piété eſt une piété toute de goût & de ſenſibilité ; un je ne ſçais quel attrait inſéparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire ſur les ames légéres & inconſtantes : ce n'eſt pas une conviction réelle & profonde des vérités ſaintes, une terreur véritable des jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur ; & de-là ces triſtes ſcènes qui affligent l'Egliſe, qui déshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux ; de-là,

ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

Or, quand on ſe donne à Dieu, mes Freres, il faut s'attendre à des dégoûts & à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui même nous impoſe; fonder ſa fidélité, non ſur le goût qui paſſe, mais ſur les réglés ſaintes, ſur les maximes de la Foi, ſur la vérité qui ne paſſe point: ſe convaincre dans la lumiére de Dieu, que le monde eſt un ſonge; que le péché eſt le ſeul malheur de l'homme; que l'innocence eſt le vrai bonheur même de la terre; que les biens & les maux préſens ne ſont pas des biens & des maux véritables; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous ſommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne ſerons éternellement que ce que nous ſommes aux yeux de Dieu. Le goût paſſe; mais la vérité demeure toujours: & au fonds, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avoit-il pas ſes dégoûts & ſes amertumes? Ses plaiſirs n'avoient-ils pas leurs momens d'ennui & de triſteſſe? Les voyes des paſſions, dont vous êtes ſorti, étoient-elles toujours ſemées de fleurs? Vous avez pu aimer ſi long-tems le monde perfide, injuſte, pénible, ennuyeux, rebutant, & au premier moment de dégoût, vous vous laſſeriez de la vertu & de l'innocence? O ame fidéle! eſt-ce que les dégoûts de la vertu ſont plus inſupportables que ceux du crime? Mais ceux-ci laiſſent au fond du cœur, je ne ſçais quoi de ſombre & de funeſte, qui fait qu'on ne peut ſe ſupporter ſoi-même: ils répandent un torrent d'amertume ſur tout l'intérieur de la conſcience: ils ne laiſſent au pécheur aucune reſſource au-dedans de lui, & en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ſes malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne ſont que des agitations ſuperficielles, qui laiſſent toujours au fond de la conſcience une paix & une tranquillité ſecrette : ce ſont des nuages paſſagers, qui dérobent pour un moment à une ame ſon Seigneur & ſon Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumiéres de la Foi qui luit encore dans ce lieu obſcur, & qui la conſole en ſecret de ſes peines.

Voyez en la différence dans les livres ſaints. Saül laſſé de lui-même & de ſes crimes, eſt un infortuné qui ne peut plus porter le poids de ſa conſcience, il ſe tourne de tous les côtés, & rien ne peut calmer les fureurs de ſon ame : la harpe d'un berger amuſe ſa triſteſſe, mais ne la guérit point : les enchantemens d'une pythoniſſe faſcinent ſes yeux, mais ne peuvent tromper ſon cœur : les ſpectacles de la royauté diverſifient ſon ennui, mais n'endorment pas ſes noirs chagrins : il cherche à ſe ſéduire, & il ne le peut pas ; il ſe fuit, & par-tout il ſe retrouve : par-tout il porte avec lui ſes inquiétudes & ſes dégoûts ; & loin d'adoucir dans les plaiſirs qui l'environnent, l'amertume de ſon ame, il répand cette amertume ſur tous les plaiſirs qui pourroient l'adoucir : telles ſont les inquiétudes du crime.

David au contraire, éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les ames juſtes : quand eſt-ce, ô mon Dieu ! dit-il, que vous verſerez dans mon ame ces conſolations indicibles, qui font ſentir à un cœur qui vous aime, combien vous êtes doux, & combien il eſt heureux d'être à vous : *Quando conſolaberis me ?* Ah ! ſi votre loi ſainte ne me ſoutenoit dans cet état d'obſcurciſſement & de peine, je ne pourrois me défendre contre moi-même, & ma foibleſſe l'emporteroit bien-tôt ſur la grandeur de vos bienfaits, ſur la vérité de vos

Pſalm. 118. 82.

promeſſes, & ſur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Niſi quòd lex tua meditatio mea eſt, tunc fortè periiſſem in humilitate mea.* L'un, abandonné de Dieu, & laſſé de lui-même, ne trouve plus de reſſource que dans les horreurs de ſa propre conſcience ; l'autre, éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de ſon cœur, porte avec lui une conſolation à toutes ſes peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaiſirs ; le Juſte ne perd rien en ne perdant que les conſolations ſenſibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu ! qu'il eſt aiſé en effet de ſe conſoler quand on vous poſſéde encore ! que les amertumes même de la vertu ſont bien préférables à toutes les fauſſes joyes du crime ! & que les rigueurs dont vous éprouvez les ames fidéles, ſont bien-tôt compenſées par des conſolations que le monde ne connoît pas, & qu'il ne ſçauroit donner ! telles ſont les inſtructions que nous donne aujourdhui Marie : heureux ! ſi offrant comme elle une correſpondance fidéle à la grace, nous en méritons la conſommation dans le Ciel. Pſalm. 118. 92.

Ainſi ſoit-il.

SERMON
POUR
LE TROISIEME DIMANCHE DE L'AVENT.
Sur le Délai de la Converſion.

Ego vox clamantis in deſerto : Dirigite viam Domini.

Je ſuis la voix de celui qui crie dans le déſert : Rendez droite la voye du Seigneur. Joan. 1. 23.

SIRE,

C'Est afin de pouvoir entrer dans nos cœurs, que Jesus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiſte, que nous ayons à lui préparer les voyes, en écartant tous les obſtacles qui élévent comme un mur de ſéparation entre ſa miſéricorde & notre miſére. Or ces obſtacles, ce ſont les crimes dont nous nous ſouillons ſi ſouvent, qui ſubſiſtent toujours, parce qu'il faudroit les expier par la pénitence, & nous ne les expions pas : ces obſtacles, ce ſont les paſſions auxquelles notre cœur inſenſé ſe laiſſe emporter, qui ſont toujours vivantes, parce que pour les

détruire il faudroit les combattre, & nous ne les combattons pas : ces obſtacles, ce ſont ces occaſions contre leſquelles notre innocence a échoué tant de fois, & qui ſont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos réſolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant ſecret qui nous entraîne vers elles, il faudroit les fuir, & nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraye & l'unique maniere de préparer à JESUS-CHRIST la voye de nos cœurs, c'eſt de changer de vie, & de nous convertir ſincérement.

Mais quoique l'affaire de notre converſion ſoit la plus importante, dont nous puiſſions être chargés ici-bas ; puiſque ce n'eſt que par-là que nous pouvons attirer JESUS-CHRIST dans nos cœurs : quoique ce ſoit l'unique qui nous intéreſſe véritablement ; puiſque notre bonheur éternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable ! ce n'eſt jamais une affaire preſſée pour nous ; elle eſt toujours renvoyée à un autre tems, comme ſi le tems & les momens étoient en notre diſpoſition. Qu'attendez-vous, Chrétiens, mes Freres ? JESUS-CHRIST ne ceſſe de vous faire prédire par ſes Miniſtres les malheurs qui menacent votre impénitence, & le délai de votre converſion : depuis long-tems il vous annonce par notre bouche, que ſi vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne ſe contente pas même de vous avertir en public par la voix de ſes Miniſtres, il vous parle au fond de vos cœurs, & vous dit ſans ceſſe en ſecret : n'eſt-il pas tems enfin, de ſortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années, & d'où il n'eſt preſque plus qu'un miracle qui puiſſe vous retirer ? N'eſt-il pas tems de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce cahos de paſſions, qui ont fait tous les malheurs de votre vie ; de vous préparer du moins quelques jours heureux & tranquilles, & après avoir

tant vêcu pour un monde, qui vous a toujours laiſſé vuide & inquiet, vivre enfin pour un Dieu, qui ſeul peut mettre la joye & la tranquillité dans votre ame ? Ne voulez-vous pas enfin penſer à vos intérêts éternels, & après une vie toute frivole, revenir au vrai, & prendre en ſervant Dieu, le ſeul parti ſenſé que l'homme puiſſe prendre ſur la terre ? N'êtes-vous pas laſſé de vous ſoutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la triſteſſe du crime qui vous accable, contre le vuide du monde qui vous pourſuit par-tout ? Et ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs & vos inquiétudes avec vos crimes ?

A cette voix ſecrette qui s'éléve depuis longtems au fond de nos cœurs, que répondons-nous ? Quels prétextes oppoſons-nous ? Premiérement, que Dieu ne nous donne pas encore les ſecours néceſſaires pour ſortir de l'état malheureux où nous vivons ; ſecondement, que nous ſommes actuellement trop engagés dans les paſſions pour penſer à une nouvelle vie. C'eſt-à-dire, que nous nous formons deux prétextes pour différer notre converſion : le premier tiré du côté de Dieu, le ſecond pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous juſtifie en accuſant Dieu de nous manquer ; le ſecond, qui nous raſſure en nous accuſant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainſi nous différons notre converſion, parce que nous croyons que les graces nous manquent, & que Dieu ne veut pas encore de nous ; nous différons notre converſion, parce que nous nous flattons que nous ſerons un jour un peu plus revenus du monde & des paſſions, & plus en état de commencer une vie plus réguliére & plus chrétienne : deux prétextes qui ſont tous les jours dans la bouche des pécheurs, & que je me propoſe de combattre après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

CE n'eſt pas d'aujourdhui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglemens, & tâchent de rendre ſa ſageſſe & ſa bonté reſponſables de leurs foibleſſes injuſtes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché : le premier homme ne chercha point ailleurs l'excuſe de ſon crime ; & loin d'appaiſer, par un humble aveu de ſa miſére, le Seigneur auquel il venoit de déſobéir, il l'accuſa d'avoir été lui-même, en l'aſſociant à la femme, la cauſe de ſa déſobéiſſance. I. PARTIE.

Et voilà, mes Freres, l'illuſion de preſque toutes les ames qui vivent dans le crime, & qui renvoyent à l'avenir la converſion que Dieu demande d'elles. Elles nous rediſent ſans ceſſe que la converſion ne dépend pas de nous ; que c'eſt au Seigneur à changer leur cœur, & à leur donner la foi & la grace qui leur manque. Ainſi elles ne ſe contentent pas de l'irriter en différant de ſe convertir ; elles l'inſultent même en l'accuſant de leur endurciſſement & du délai de leur pénitence. Confondons aujourdhui l'égarement & l'impiété de cette diſpoſition ; & pour rendre l'ame criminelle plus inexcuſable dans ſon impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez ſi vous aviez la foi, ſi vous étiez bien perſuadé de la Religion ; mais que la Foi eſt un don de Dieu, que vous l'attendez de lui ſeul, & que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coutera pas beaucoup de commencer tout de bon, & de prendre votre parti. Premier prétexte ; on n'a pas la foi, & c'eſt à Dieu ſeul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perduë cette foi ſi précieuſe ? vous l'aviez reçuë dans votre baptême ;

une éducation chrétienne l'avoit conſervée dans votre cœur ; elle avoit cru avec vous ; c'étoit un talent ineſtimable que le Seigneur vous avoit confié en vous diſcernant de tant de nations infidéles, & en vous marquant du ſceau du ſalut au ſortir du ſein de votre mere. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu ? Qui a effacé de deſſus votre front ce ſigne d'élection éternelle ? N'eſt-ce pas le déréglement des paſſions, & les ténébres qui en ont été la juſte peine ? Douteriez-vous de la foi de vos peres avant que d'être impudique & diſſolu ? N'eſt-ce pas vous-même qui avez éteint dans la bouë ce flambeau céleſte que l'Egliſe en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous ſervir de guide à travers les ténébres & les périls de cette vie ? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu, de la diſſipation que vous avez faite de ſes graces ? C'eſt à lui à vous redemander ſon propre don ; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avoit confié ; à vous dire : ſerviteur injuſte & ingrat, qu'avois-je fait pour les autres, que je n'euſſe fait pour vous ? J'avois embelli votre ame du don de la Foi, & du caractére de mes enfans : vous avez jetté cette pierre précieuſe devant des animaux immondes ; vous avez éteint la foi & la lumiére que j'avois miſe au-dedans de vous : je l'ai conſervée long-tems malgré vous-même dans votre cœur : je l'ai fait ſurvivre à tous les efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle étoit devenuë incommode à vos déſordres : vous ſçavez ce qu'il vous en a couté pour ſecouer le joug de la foi, & en venir au point où vous êtes : & ce terrible état, qui eſt la plus juſte peine de vos crimes, en deviendroit aujourd'hui la ſeule excuſe ? Et vous dites que ce n'eſt pas votre faute que de manquer de foi, puiſqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher

l'arracher du fond de votre ame ? Et vous prétendez que c'eſt à moi à vous la donner, ſi je veux que vous me ſerviez, moi qui vous la redemande, & qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perduë ? Entrez en jugement avec votre Seigneur, & juſtifiez-vous, ſi vous avez quelque choſe à lui répondre.

Et pour mieux vous faire ſentir, mon cher Auditeur, toute la foibleſſe de ce prétexte: vous vous plaignez que vous manquez de foi : vous dites que vous ſouhaiteriez de l'avoir ; que rien n'eſt plus heureux que d'être vivement perſuadé, & que rien ne coute dans cet état ; mais ſi vous ſouhaitez d'avoir la foi ; ſi vous croyez que rien n'eſt plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du ſalut, & de l'illuſion de tout ce qui ſe paſſe ; ſi vous enviez la deſtinée des ames qui ſont parvenuës à cet état ſouhaitable ; ſi cela eſt, voilà donc la foi que vous attendez, & que vous croyez avoir perduë : que vous faut-il connoître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en ſont ſortis pour travailler à leur ſalut ? Vous dites que vous ſouhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être ſouhaitée ; du moins vous en avez aſſez pour connoître que le plus grand bonheur de l'homme eſt de tout ſacrifier à ſes promeſſes. Or, les ames qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y ſont pas attirées par d'autres lumiéres : les Juſtes qui portent ſon joug, ne ſont pas ſoutenus & animés par d'autres vérités ; nous-mêmes qui le ſervons, n'en connoiſſons pas davantage.

Ceſſez donc de vous ſéduire vous-même, & d'attendre ce que vous avez déja. Ah ! ce n'eſt pas la foi qui vous manque, c'eſt la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impoſe : ce ne ſont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce ſont

vos paſſions. Vous ne vous connoiſſez pas vous-même ; vous êtes bien-aiſé de vous perſuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous oppoſez à la grace, eſt moins humiliant pour l'amour propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent : mais remontez à la ſource ; vos doutes ne ſont nés que de vos déréglemens : réglez donc vos mœurs, & la foi ne vous offrira plus rien que de certain & de conſolant : ſoyez chaſte, pudique, tempérant, & je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perduë : vivez bien, & il ne vous en coutera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai ; c'eſt que ſi pour revenir à Dieu, il ne devoit vous en couter que de ſoumettre votre raiſon à des myſtères qui nous paſſent : ſi la vie chrétienne ne vous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire ſans les pouvoir comprendre ; ſi la Foi ne propoſoit point de devoirs pénibles à remplir ; ſi pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux paſſions les plus vives & aux attachemens les plus chers ; ſi c'étoit ici une affaire purement d'eſprit & de croyance, & que le cœur & les penchans n'y ſouffriſſent rien ; vous n'auriez plus de peine à vous rendre, vous regarderiez comme des inſenſés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure ſpéculation qu'il n'en coute rien de croire, avec une éternité malheureuſe qui au fond peut devenir le partage des incrédules : la foi ne vous paroît donc difficile, que parce qu'elle régle les paſſions, & non parce qu'elle propoſe des myſtères. C'eſt donc la ſainteté de ſes maximes qui vous révolte, plûtôt que l'incompréhenſibilité de ſes ſecrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet ; malgré vos doutes prétendus ſur

la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; vous n'oseriez vous y fixer : c'est un sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point de consistance, & où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme & assuré ; vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu ; qu'au fond, quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Votre état est donc plûtôt une irrésolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la foi, & une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plûtôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'avez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre ; travaillez plûtôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire & qui vous condamne : revenez à votre cœur ; réconciliez-vous avec vous-même ; laissez parler une conscience, qui plaide encore sans cesse au-dedans de vous pour la foi, contre vos propres déréglemens ; en un mot, écoutez-vous vous-même, & vous serez fidéle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne falloit que croire, il n'en couteroit pas beaucoup : c'est ici un second prétexte des pécheurs qui différent ; c'est la grace qui manque, & on l'attend : la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, & c'est à Dieu seul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde, & dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime; si nous considérons le pécheur qui l'allégue, il est injuste; si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il est téméraire & ingrat; si nous l'examinons en lui-même, il est insensé & insoutenable.

Premièrement, si nous considérons le pécheur qui l'allégue, il est injuste; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, & qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais, plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre & d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété? Vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures & les attraits chastes de la vertu? Vous ressemblez à un homme qui ne se nourriroit que de fiel & d'absinthe, & qui se plaindroit après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est à Dieu à vous donner du goût pour son service, s'il veut que vous le serviez, vous qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes; vous qui mettez tous les jours un nouveau cahos entre Dieu & vous par de nouveaux déréglemens; vous enfin, qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre ame par de nouvelles débauches, ces sentimens mêmes de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence & de régularité nées avec nous, qui auroient pu servir à vous rappeller à la vertu & à la justice. O homme, n'êtes-vous donc injuste, que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse & la justice de votre Dieu?

Mais je dis plus, quand Dieu opéreroit dans votre cœur ce goût & ces sentimens de salut que vous attendez; dissolu & corrompu comme vous

êtes ſentiriez-vous ſeulement l'opération de ſa grace ? Quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous, diſſipé comme vous êtes par les plaiſirs d'une vie toute mondaine ? Quand il vous toucheroit, ce ſentiment de grace auroit-il quelque ſuite pour votre converſion, éteint qu'il ſeroit d'abord par la vivacité & l'emportement des paſſions prophanes ? Et en effet, il opére encore dans votre cœur, ce Dieu plein de longanimité & de patience ; il répand encore au-dedans de vous les richeſſes de ſa bonté & de ſa miſéricorde : ah ! ce n'eſt pas ſa grace qui vous manque ; mais vous la recevez dans un cœur ſi plein de corruption & de miſére, qu'elle n'y fait rien, pour ainſi dire, qu'elle n'y excite rien ; c'eſt une étincelle de feu, qui tombe dans un abîme de bouë & de puanteur, & qui s'éteint dans le moment même qu'elle eſt tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher Auditeur, & comprenez toute l'injuſtice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque, & que vous attendez ſa grace pour vous convertir : mais eſt-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte ſoit plus injuſte que dans la vôtre ? Rappellez ici tout le cours de votre vie ; ſuivez depuis le premier âge juſqu'aujourdhui. Le Seigneur vous avoit prévenu dès votre enfance de ſes bénédictions : il avoit mis en vous un naturel heureux, une ame bonne, & toutes les inclinations les plus favorables à la vertu : il vous avoit ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des ſecours & des exemples domeſtiques de foi & de piété. Les miſéricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préſervé de mille périls : il vous a fait ſurvivre à des occaſions, où les malheurs de la guerre ont vu périr à vos côtés vos amis, & peut-être les complices de vos déſordres : il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les af-

fictions, les dégoûts, & les diſgraces : il vous a enlevé les objets criminels de vos paſſions dans le tems même que votre cœur y tenoit plus fortement : il a conduit votre deſtinée avec tant de miſéricorde, que vos paſſions ont toujours été traverſées de mille obſtacles ; que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accompliſſement de tous vos ſouhaits criminels, & qu'il a toujours manqué quelque choſe à votre bonheur injuſte : il vous a formé des engagemens & des devoirs ſérieux, qui vous ont impoſé malgré vous l'obligation d'une vie ſage & réglée devant les hommes : il n'a pas permis que votre conſcience ſe ſoit endurcie dans le déréglement : & vous n'avez jamais pu réuſſir à calmer vos remords, & à vivre tranquille dans le crime : il n'y a pas eu de jour, où vous n'ayez ſenti le vuide du monde, & l'horreur de votre état : au milieu même de vos plaiſirs & de vos excès, la conſcience s'eſt réveillée, & vous n'avez calmé vos inquiétudes ſecrettes, qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juſte & miſéricordieux vous preſſe, & vous pourſuit par-tout, depuis que vous l'avez abandonné : il s'eſt attaché à vous, dit un Prophète, comme le ver s'attache au vêtement pour ronger ſans ceſſe votre cœur, & vous faire de l'importunité de ſa morſure, un remède ſalutaire. A l'heure même que je vous parle, il opére au-dedans de vous ; & ne met dans ma bouche ces vérités ſaintes, & ne m'envoye ici vous les annoncer, que pour vous rappeller peut-être vous ſeul. Qu'eſt donc votre vie toute entiére, qu'un enchaînement de graces ? Qui êtes-vous vous-même, qu'un enfant de dilection, & l'ouvrage des miſéricordes du Seigneur ? Injuſte que vous êtes ! & vous vous plaignez après cela que ſa grace vous manque, vous ſur qui ſeul le Seigneur ſemble jetter des regards ſur la terre ; vous

dans le cœur de qui il opére ſi continuellement, comme s'il n'avoit que vous ſeul à ſauver de tous les hommes ; vous pour qui ſeul il ſemble ménager la plûpart des événemens qui arrivent autour de vous ; vous en un mot, dont tous les momens ſont de nouvelles graces, & dont le plus grand crime ſera d'en avoir trop reçu, & d'en avoir toujours abuſé.

Mais pour achever de vous confondre, ſur quoi vous fondez-vous, pour nous dire que la grace vous manque ? Vous le dites ſans doute, parce que vous ſentez qu'il vous en coûteroit trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu : mais vous croyez donc qu'avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans qu'il en coute rien, ſans qu'on ſe faſſe aucune violence, ſans s'en appercevoir preſque ſoi même ? Vous croyez donc qu'avoir la grace, c'eſt n'avoir plus de paſſions à combattre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à ſurmonter ; que c'eſt renaître par la pénitence ſans pleurs, ſans douleurs, ſans difficulté ? Ah ! je vous réponds que ſur ce pied-là, vous ne l'aurez jamais cette grace chimérique : car il vous en coutera toujours pour vous convertir ; il faudra toujours, quelle que puiſſe être la grace, faire des efforts héroïques, réprimer vos penchans, vous arracher aux objets les plus chers, & ſacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coute rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu, & cependant ils ont la grace, puiſque c'eſt elle qui les délivre & change leur cœur. Informez-vous d'eux ſi la grace applanit tout, facilite tout ; ſi elle ne laiſſe plus rien à ſouffrir à l'amour propre. Demandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à ſoutenir, mille obſtacles à vaincre, mille paſſions à modérer ; & vous ſçaurez ſi avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans y mettre rien du ſien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Auguſtin :

quels efforts pour s'arracher à ſa bouë, pour rompre la chaîne de fer, qui lioit ſa volonté rébelle ! & cependant en quel cœur la grace opéra-t'elle jamais avec plus d'abondance & de force que dans le ſien ? La converſion eſt donc un ſacrifice pénible, un baptême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui ſuppoſe des combats & des fatigues : la grace les adoucit, je l'avouë ; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre ; & ſi pour changer de vie, vous attendez une grace de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais ; & que c'eſt être réſolu de périr, que d'attendre ſi follement ſon ſalut & ſa délivrance.

Mais ſi le prétexte du défaut de la grace eſt injuſte du côté du pécheur qui l'allégue, il n'eſt pas moins téméraire & ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

Car vous dites que Dieu eſt le maître, & que lorſqu'il voudra de vous, il ſçaura bien vous trouver : c'eſt-à-dire, que vous n'avez qu'à le laiſſer faire tout ſeul, & que ſans que vous vous mettiez en peine de votre ſalut, il ſçaura bien, quand il voudra, changer votre cœur ; c'eſt-à-dire, que vous n'avez qu'à paſſer agréablement la vie dans les plaiſirs & dans le crime, & que ſans que vous vous en mêliez, ſans y penſer ſeulement, ſans apporter à la converſion que vous attendez, d'autre diſpoſition qu'une vie entiére de déſordre, & des réſiſtances éternelles à ſa grace, il ſçaura bien vous prendre quand ſon moment ſera venu ; c'eſt-à-dire, que votre ſalut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez ſur la terre, n'eſt plus votre affaire, & que le Seigneur qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute ſeule, vous en a pourtant abſolument déchargé, pour la prendre

toute

toute entiére ſur lui ſeul. Montrez-nous donc cette promeſſe dans quelque nouvel Evangile ; car vous ſçavez qu'on ne la trouve pas dans celui de JESUS-CHRIST. Le Pécheur, dit un Prophête, n'a rien que d'inſenſé à répondre pour ſe juſtifier, & ſon cœur prend de mauvaiſe foi le parti de ſes crimes contre Dieu même : *Stultus fatua loquetur, & cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat ſimulationem, & loquatur ad Dominum fraudulenter.* Iſ. 32. 6.

Enfin, ce prétexte eſt inſenſé en lui-même. Car, vous dites que la grace vous manque : je vous ai déja répondu que vous vous trompez ; que ſi vous êtes de bonne foi, vous devez reconnoître que la grace ne vous a pas manqué ; que vous avez reſſenti plus d'une fois ſes impreſſions ſalutaires, qu'elle auroit triomphé de vos paſſions, ſi votre dureté & l'impénitence de votre cœur n'y avoient toujours oppoſé une réſiſtance opiniâtre ; que Dieu, qui veut que tous les hommes ſoient ſauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raiſonnables qu'afin qu'elles le louent, le béniſſent, le glorifient, en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher Auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voyes de converſion, qui vous auroient ramené infailliblement dans le droit chemin, ſi vous n'aviez pas fermé l'oreille à ſa voix lorſqu'il vous appelloit. La grace vous manque, dites-vous. Eh bien, que prétendez-vous par-là ? Seroit-ce de donner à entendre que Dieu qui eſt notre pere, & dont nous ſommes les enfans, qui a pour nous une affection qui ſurpaſſe infiniment celle de la mere la plus tendre pour un fils unique, qu'un Dieu ſi bon nous laiſſe, faute de ſecours, dans l'impoſſibilité de faire le bien ? Mais penſez-vous qu'un tel langage ſeroit un blaſphême contre la ſageſſe de Dieu, & la juſtification de tous les crimes ?

Ignorez-vous donc, que quelque playe qu'ait fait à notre liberté la chûte d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laiſſée; qu'il n'y auroit plus de loi & de devoirs impoſés à l'homme, s'il n'avoit pas le pouvoir réel & véritable de les accomplir; que la Religion, loin d'être un ſecours & une conſolation, ne ſeroit plus qu'un déſeſpoir & un piége; que ſi malgré tous les ſoins que Dieu a de notre ſalut, nous périſſons, c'eſt toujours la faute de notre volonté, & non pas le défaut de ſa grace; que nous ſommes tous ſeuls les auteurs de notre perte & de nos malheurs; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter; & que mille pécheurs n'ayant pas plus de grace & de ſecours que nous, ont rompu leurs chaînes, & rendu gloire à Dieu & à ſes miſéricordes, par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la Foi ſeroient moins sûres; & qu'il ſeroit vrai, mon cher Auditeur, que la grace vous manque, il ſeroit donc vrai que Dieu vous a abandonné tout-à-fait; que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation, & que votre état ne ſçauroit être pire. Car n'avoir point de grace, c'eſt la plus terrible de toutes les ſituations, & le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle: & cependant c'eſt cette penſée affreuſe elle-même qui vous raſſure, qui juſtifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre converſion ſans trouble, ſans remords, qui ſert même d'excuſe à vos déſordres; c'eſt-à-dire, que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grace précieuſe; que vous vous dites avec complaiſance à vous-même: Dieu ne veut point encore de moi; je n'ai qu'à vivre, en attendant, tranquillement dans le crime; ſa grace ne viendra pas encore ſi-tôt; c'eſt-à-dire, que vous ne la ſouhaitez pas; & que vous ſeriez même fâché qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez

encore. N'avoir pas la grace, devroit être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puiſſant pour ſortir de votre état déplorable ; & c'eſt le ſeul qui vous calme, & qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grace ; car plus vous différez, plus vos crimes ſe multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous, ſes miſéricordes s'épuiſent, ſes momens d'indulgence s'écoulent : votre meſure ſe remplit, le terme terrible de ſon indignation approche ; & s'il eſt vrai que vous n'ayez pas aſſez de grace aujourdhui pour vous convertir, vous n'en aurez pas aſſez dans quelque tems, pour comprendre même que vous ayez beſoin de converſion & de pénitence.

Ce n'eſt donc pas à la grace qu'il faut vous en prendre, c'eſt à vous-mêmes. Auguſtin dans ſes foibles déſirs de converſion s'en prenoit-il au Seigneur du délai de ſa pénitence ? Ah ! il n'en cherchoit pas la raiſon ailleurs que dans la foibleſſe & le déréglement de ſon cœur. Je traînois, dit-il lui-même, un cœur malade & déchiré de remords, n'accuſant que moi ſeul de mes malheurs, & des délais que j'apportois à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, & excruciebar, accuſans memetipſum.* Je me roulois dans mes propres chaînes, ſans faire aucun effort, comme ſi elles avoient dû ſe rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac verſans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum.* Pour vous, Seigneur, vous ne ceſſiez de châtier mon cœur par des amertumes ſecrettes, y opérant ſans ceſſe par une ſévérité miſéricordieuſe, des remords cuiſans qui troubloient toute la douceur de ma vie : *Et inſtabas tu in occultis meis, Domine, ſeverâ miſericordiâ flagella ingeminans timoris & pudoris.* Cependant les amuſemens du monde que j'avois toujours aimé, & que j'aimois encore, me retenoient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ*

Confeſſ. l. 8. ch. 11. n. 25.

Ibid. n. 16.

amicæ meæ ; & ils me diſoient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaiſirs ? *Dimittis-ne nos* ? Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait juſqu'ici tout l'agrément de votre vie ? *A momento iſto non erimus tecum ultrà in æternum* ? Quoi, déſormais il ne vous ſera plus permis de voir les perſonnes qui vous ont été les plus cheres ; il faudra vous ſéparer de vos amis de plaiſir, vous bannir de leurs aſſemblées, vous interdire les joies les plus innocentes & toutes les douceurs de la ſociété ? *A momento iſto non tibi licebit hoc & illud ultrà in æternum* ? Mais croyez-vous pouvoir ſoutenir l'ennui d'une vie ſi triſte, ſi vuide, ſi unie, ſi différente de celle que vous avez juſqu'ici menée ? *Putas-ne ſine iſtis poteris* ?

Voilà où ce pécheur à demi touché, trouvoit les raiſons de ſes délais & de ſes réſiſtances, dans la crainte de renoncer à ſes paſſions, & de ne pouvoir ſoutenir la démarche d'une nouvelle vie, & non dans le défaut de la grace : & voilà préciſément, où vous en êtes, & ce que vous vous dites tous les jours en ſecret à vous-même.

Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres, en attendant que Dieu vous touche & que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion, puiſqu'elle ne dépend pas de vous ? mais tous les pécheurs qui différent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés, & l'enfer ne ſeroit plus que pour les Juſtes qui ſe convertiſ-

ſent : que vous ne devez plus vous occuper de votre ſalut, & le laiſſer au hazard ſans vous en mettre en peine ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété : que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué, & que cette témérité ne le hâtera & ne le retardera pas d'un ſeul inſtant. O homme ! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie & à l'impiété de ce prétexte ; eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de la bonté de votre Dieu ? ignorez-vous que ſa patience à ſouffrir vos déſordres, loin de les autoriſer doit vous rappeller à la pénitence, & cependant c'eſt ſa longanimité même qui vous raſſure dans le crime ; & par l'endurciſſement de votre cœur vous amaſſez un treſor abondant de colére pour le jour terrible qui vous ſurprendra, & où il ſera rendu à chacun ſelon ſes œuvres.

La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſeroit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque ; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir ; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, & qui s'eſt retiré de votre cœur : vaincre par vos importunités ſa réſiſtance ; éloigner, en attendant, tout ce qui éloigne ſa grace de votre cœur ; lui préparer les voies ; écarter tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile ; vous interdire les occaſions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, & qui achevent de fermer votre cœur aux ſaintes inſpirations : voilà une maniére chrétienne & ſage de rendre gloire à Dieu, de confeſſer qu'il eſt le ſeul maître des cœurs, & que tout don vient de lui. Mais de dire comme vous

dites tous les jours ſans rien changer à vos mœurs déſordonnées : Quand Dieu voudra de moi, il ſaura bien me trouver ; c'eſt-à-dire : Je ne veux point encore de lui ; je puis encore me paſſer de lui ; je vis heureux & tranquille : quand il me forcera, & que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai ; mais en attendant je joüirai de ma bonne fortune, & du privilège qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuſe préparation à cette grace précieuſe qui change le cœur ! voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'ame impénitente.

Tels ſont les prétextes que le pécheur qui différe ſa converſion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

II. PARTIE. IL eſt étonnant, mes Freres, que la vie étant ſi courte, le moment de la mort ſi incertain, tous les inſtans ſi précieux, les converſions ſi rares, les exemples de ceux qui ſont ſurpris ſi fréquens, l'avenir ſi terrible ; on puiſſe ſe former à ſoi-même tant de prétexres frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur ou notre fortune, les précautions ſont promptes & preſſantes ; il n'eſt que le péril qui ſoit douteux & éloigné : ici le péril eſt certain & préſent, & les précautions ſont toujours incertaines & reculées. Il ſemble ou que le ſalut ſoit une choſe arbitraire, ou que notre vie ſoit entre nos mains, ou que le tems de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir ſans l'avoir faite ne ſoit pas un grand malheur, ſi fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette eſpérance qu'ils ſe convertiront un jour, ſans travailler jamais à changer de vie : & ce qu'il y a de plus incompréhenſible dans le délai de leur pénitence, c'eſt qu'ils conviennent tous du be-

ſoin qu'ils ont de ſe convertir, du mauvais état de leur conſcience ; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeſte ; & cependant qu'ils different tous d'en ſortir ſur des prétextes ſi puérils, que le ſérieux même de la chaire chrétienne ſouffre de les réfuter & de les combattre.

L'âge, les paſſions, les ſuites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir : voilà les vains prétextes qu'on s'oppoſe à ſoi-même, pour différer la converſion que Dieu demande de nous.

Je dis premiérement l'âge : on veut laiſſer paſſer les années de la jeuneſſe, à laquelle un parti auſſi ſérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir : on attend une certaine ſaiſon de la vie où la premiére fleur de l'âge effacée, les mœurs devenuës plus ſérieuſes, les bienſéances plus exactes, le monde moins attentif ſur nous, l'eſprit même plus mûr & plus capable de ſoutenir cette grande entrepriſe, on ſe promet à ſoi-même qu'on y travaillera, & que rien ne ſera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il ſeroit naturel de vous demander d'abord, qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ; que la mort ne vous ſurprendra pas dans le cours de ces années que vous deſtinez encore au monde & aux paſſions ; & que le Seigneur que vous n'attendez que vers la fin du jour n'arrivera pas dès le matin & lorſque vous y penſerez le moins ? la jeuneſſe eſt-elle un garant bien sûr contre la mort ? voyez, ſans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reſte des hommes, ſi en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis & de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la juſtice de Dieu ait creuſé un tombeau dès les premiéres années de leur courſe ; qui comme la fleur des champs ayent ſéché

du matin au ſoir, & ne vous ayent laiſſé que le triſte regret de voir éclore une vie qui a été auſſitôt éteinte. Inſenſé, on va peut-être au premier jour vous redemander votre ame ; & ces projets de converſion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous ſerviront-ils ? & ces grandes réſolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, ſi la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, & ne vous laiſſe que le regret inutile de les avoir en vain formées.

Mais je veux que la mort ne vous ſurprenne pas ; & je vous demande ſur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur, & vous diſpoſera plus que vous ne l'êtes aujourdhui à une vie nouvelle ? l'âge changea-t'il le cœur de Salomon ? ah ! c'eſt alors que ſes diſſolutions monterent au plus haut point, & que ſa honteuſe fragilité ne connut plus de bornes : l'âge prépara-t'il Saül à ſa converſion ? ah ! c'eſt alors qu'il ajouta à ſes égaremens paſſés la ſuperſtition, l'impieté, l'endurciſſement, & le déſeſpoir : l'âge apporta-t'il quelque remède aux déſordres de Jéſabel & de l'inceſtueuſe Hérodias ? c'eſt alors qu'elles parurent plus ambitieuſes, plus voluptueuſes, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être en avançant en âge, ſortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout ſeul qui les ſuit, vous en aura retiré ; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le déſordre ; mais vous ne vous répentirez pas ; mais vous ne ferez pas pénitence ; mais votre cœur ne ſera pas changé : vous ſerez encore mondain, ambitieux, voluptueux, ſenſuel : vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les diſpoſitions de ces vices ſans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long uſage du monde, n'auront ſervi qu'à vous en-

durcir la conſcience, qu'à ſubſtituer une indolence & une ſageſſe mondaine aux paſſions, & à effacer cette ſenſibilité de religion que le premier âge laiſſe dans l'ame encore alors craintive & timorée; vous mourrez impénitens.

Et ſi vous croyez que ce ſoit ici un ſimple mouvement de zéle, & non une vérité fondée ſur l'expérience; examinez ce qui ſe paſſe tous les jours à vos yeux: voyez toutes les ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout ſeul a retirées des plaiſirs: l'amour du monde ne meurt qu'avec elles: ſous des dehors différens & que la bienſéance ſeule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaiſirs; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaiſance les joyes des premieres années: on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté: on regarde avec envie une jeuneſſe floriſſante & les amuſemens qui la ſuivent: on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le ſérieux de ſon état: on ſe fait des prétextes pour être encore de certains plaiſirs avec bienſéance, & ſans s'expoſer à la riſée publique. Enfin, à meſure que le monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais: le long uſage qu'on en a fait, n'a ſervi qu'à nous le rendre plus néceſſaire, & nous mettre hors d'état de nous en paſſer; & l'âge n'a point fait encore de converſion.

Mais quand ce malheur ne ſeroit point à craindre; le Seigneur n'eſt il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges? eſt-il un ſeul de nos jours qui ne lui appartienne, & qu'il nous ait laiſſé pour le monde & pour la vanité? n'eſt-il pas jaloux même des prémices de notre cœur & de notre vie; figurées par ces prémices des

fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir ? pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres ? la vie eſt elle trop longue, pour être toute entiere employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, & qui nous en promet une immortelle ? le premier âge eſt-il trop précieux pour être conſacré à mériter la poſſeſſion éternelle de l'Etre ſouverain ? vous ne lui réſervez donc que les reſtes & le rebut de vos paſſions & de votre vie ? & c'eſt comme ſi vous lui diſiez : Seigneur, tant que je ſerai propre au monde & aux plaiſirs, n'attendez pas que je revienne à vous & que je vous cherche ; tant que le monde voudra de moi, je ne ſçaurois me réſoudre à vouloir de vous : quand il commencera à m'oublier, & à m'échapper, & que je ne pourrai plus en faire uſage, alors je me tournerai vers vous ; je vous dirai : Me voici ; je vous prierai d'accepter un cœur, que le monde rejettera, & qui ſera même triſte de la dure néceſſité où il ſe trouvera de ſe donner à vous : mais juſques-là n'attendez de moi qu'une indifférence entiére & un oubli parfait : au fond vous n'êtes bon à ſervir, que lorſqu'on n'eſt plus ſoi-même bon à rien : on eſt ſûr du moins qu'on vous trouve toujours ; tous les tems vous ſont les mêmes : mais le monde, après une certaine ſaiſon de la vie, on n'y eſt plus propre ; & il faut ſe hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, & tandis qu'il eſt encore tems. Ame indigne de confeſſer jamais les miſéricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage, & croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages ſi forcés & ſi honteux à ſa gloire, lui qui ne veut que des ſacrifices volontaires, lui qui n'a pas beſoin de l'homme, & qui lui fait grace lors même qu'il accepte ſes vœux les plus purs, & ſes hommages les plus ſincéres ?

Le Prophête Iſaïe inſultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines Idoles : Vous prenez un cédre ſur le Liban, leur diſoit-il, vous en retranchez la plus belle & la meilleure partie pour fournir à vos beſoins, à vos plaiſirs, au luxe & à l'ornement de vos Palais, & quand vous ne ſçavez plus à quoi employer ce qui vous reſte, vous en faites une vaine Idole, & vous lui offrez des vœux & des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus Idolum faciam.* Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles & les plus floriſſantes années pour ſatisfaire vos goûts & vos paſſions injuſtes ; & quand vous ne ſçavez plus quel uſage faire de ce qui vous reſte, & qu'il devient inutile au monde & aux plaiſirs ; alors vous en faites une Idole ; vous le faites ſervir à la religion ; vous vous en formez une vertu fauſſe, ſuperficielle, inanimée, à laquelle vous conſacrez à regret les reſtes de vos paſſions & de vos déſordres : *Et de reliquo ejus Idolum faciam.* O mon Dieu ! eſt-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légere dans les offrandes les plus pures bleſſe & offenſe, ou comme une vaine Idole qui ne ſentiroit pas l'indignité & la ſimulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus Idolum faciam.* Pſalm. 44. 19.

Oui, mes Freres, on ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a ſemé les premiéres années de la vie. Si vous ſemez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moiſſonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vêcu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieilleſſe tous les défauts & tous les penchans du premier âge ; & que rien n'eſt plus heureux que de ſe former de bonne heure des inclinations louables, & de s'accou-

tumer, comme dit un Prophête, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeuneſſe: *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua.*
Thren. 3. 27.

Et en effet, mes Freres, quand nous n'aurions égard qu'au repos ſeul de notre vie; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux & paiſibles; quel bonheur de prévenir d'avance, & d'étouffer dans leur naiſſance, en ſe tournant d'abord à la vertu, tant de paſſions violentes qui déchirent enſuite le cœur, & qui font tout le malheur & toute l'amertume de notre vie! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua.* Quel bonheur de n'avoir mis en ſoi que des idées douces & innocentes, de s'épargner la funeſte expérience de tant de plaiſirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui ſouillent l'imagination, qui nous laiſſent mille images honteuſes & importunes, leſquelles nous accompagnent juſques dans la vertu, ſurvivent toujours à nos crimes, & en deviennent ſouvent de nouveaux elles-mêmes! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua.* Quel bonheur de s'être fait dans ſes premiéres années des plaiſirs innocens & tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triſte néceſſité de ne pouvoir plus ſe paſſer des plaiſirs violens & criminels; & de ne s'être pas rendu inſupportable par un long uſage des paſſions vives & tumultueuſes, la douceur & la tranquillité de la vertu & de l'innocence! *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua.* Que ces premiéres années paſſées dans la pudeur & dans l'horreur du vice, attirent de graces ſur tout le reſte de la vie! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voyes! & qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ſes ſoins & de ſes complaiſances paternelles!

Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua.

Mais on convient, direz-vous, qu'il eſt heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, & d'avoir pu ſe préſerver de tous les inconvéniens de l'âge & des plaiſirs. Mais on n'en eſt pas là : on a ſuivi la route ordinaire : le torrent du monde & des paſſions ont entraîné : on ſe trouve même encore actuellement dans des engagemens trop vifs, & qu'il n'eſt point en ſoi de rompre : on attend une ſituation plus favorable ; & on ſe promet que lorſque la paſſion qui nous captive ſera éteinte, on ne ſe rengagera plus dans de nouveaux liens, & on ſe rangera tout de bon au devoir & à la vertu. Second prétexte ; les paſſions & les engagemens dont on ne peut encore ſortir.

Mais, premiérement, cette ſituation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive ? qui vous a révélé le cours & la durée des paſſions qui vous arrêtent actuellement ? qui leur a marqué un terme, & leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez juſques-là, & vous y verrez briſer votre impétuoſité, & la fureur de vos vagues ? *Uſque hùc venies.* Quand finiront-elles ; le ſavez-vous ? pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour ? qu'elles finiront du moins avant que vous finiſſiez vous-même ? ſeriez-vous le premier pécheur ſurpris dans ſes paſſions déplorables ? tous les hommes preſque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triſte état ? meurt-on autrement dans le monde ? les Miniſtres appellés au ſecours des mourans trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs, qui depuis long-tems quittes de leurs habitudes ſe préparoient à ce dernier moment ? qu'y trouvons-nous, que des ames encore liées de mille chaînes, que la mort ſeule va diſſou- *Job.* 38. 11.

dre ? que des conſciences inexplicables, ſi j'oſe parler ainſi, & encore enveloppées dans le cahos d'une vie toute déſordonnée ? qu'y entendons-nous que des regrets inutiles ſur cette terrible ſurpriſe, & de vaines proteſtations qu'on auroit pris d'autres meſures ſi l'on avoit pu la prévoir ? quels ſont les ſoins ordinaires qui occupent notre miniſtère dans ces derniers momens ? d'éclaircir des conſciences que nous ne devrions plus alors que conſoler ; d'aider à rappeller des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier ; de faire expliquer au pécheur mourant ſes déſordres, nous qui devrions alors le ſoutenir & l'animer par le ſouvenir de ſes vertus ; en un mot, d'ouvrir les abîmes de ſon cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'ame prête à ſe dégager de ſon corps, que le ſein d'Abraham & les tréſors d'une gloire immortelle. Voilà les triſtes offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour ; & au lieu que nous aurions dû nous conſoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au Fidéle, une ſainte mort, nous ne ſerons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos paſſions n'iroient pas juſqu'à cette derniére heure : plus vous différez, plus vous jettez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis ſur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au-dedans de vous ſe dilate, s'étend, aigrit & corrompt toute la capacité de votre ame : jugez-en par le progrès que la paſſion a fait juſqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides ; & où pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence : ce n'étoient enſuite que des actions douteuſes, & où vous aviez encore peine

à démêler le crime de la ſimple offenſe : le déſordre ſuivit de près ; mais les excès marqués en étoient encore rares : vous vous les reprochiez auſſi-tôt à vous-même : vous ne pouviez les porter long-tems ſur la conſcience encore effrayée de ſon état : inſenſiblement les chûtes ſe ſont multipliées : le déſordre eſt devenu un état fixe & habituel : la conſcience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la paſſion : le crime vous eſt devenu néceſſaire : il n'a plus réveillé de remords : vous l'avez avalé comme de l'eau qui coule ſans ſe faire ſentir, & ſans piquer d'aucun goût le palais par où elle paſſe. Plus vous avancez, plus le venin gagne ; plus un reſte de force que la pudeur, que la raiſon, que la grace avoit miſe en vous, s'affoiblit ; plus ce qui étoit encore ſain dans votre ame, s'infecte & ſe ſouille. Quelle folie donc de laiſſer vieillir & corrompre des plaies, ſous prétexte qu'elles ſeront plus aiſées à guérir ! & que faites-vous en différant, que rendre vos maux plus incurables, & ôter à l'eſpérance de votre converſion, toutes les reſſources qui pourroient vous reſter encore ?

Vous vous flattez peut-être ſur ce qu'il n'eſt point de paſſions éternelles, & que le tems & le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela je vous réponds, premiérement, que vous pourrez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourdhui vous captivent, mais que vos paſſions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens ; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur : il n'eſt point de paſſions éternelles, je l'avouë ; mais la corruption & le déſordre le ſont preſque toujours : les paſſions que le dégoût tout ſeul finit, laiſſent toujours le cœur tout prêt pour un autre ; & d'ordinaire c'eſt un nouveau feu qui chaſſe & éteint le premier. Rap-

pellez-vous vous-même ce qui vous eſt arrivé juſqu'ici ; vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous ſeriez libre & en état de revenir à Dieu ; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos déſordres, & le commencement de votre pénitence : cet engagement a fini ; la mort, l'inconſtance, le dégoût, ou quelqu'autre accident l'a rompu ; & cependant vous ne vous êtes pas converti : de nouvelles occaſions ſe ſont préſentées, vous vous êtes formé de nouveaux liens, vous avez oublié vos premiéres réſolutions ; & votre dernier état eſt devenu pire que le premier. Les paſſions que la grace n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des paſſions nouvelles.

Je vous réponds, ſecondement : Quand même tous vos engagemens criminels ſeroient finis, & qu'il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur : ſi le tems & le dégoût tout ſeul vous ont mené là, vous n'en ſerez pas plus avancé pour votre converſion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien, vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence & d'inſenſibilité, plus éloigné du Royaume de Dieu, que la vivacité même des paſſions inſenſées : votre cœur libre de paſſion particuliére, ſera comme plein d'une paſſion univerſelle, ſi j'oſe parler ainſi, d'un grand vuide qui l'occupera tout entier : il vous ſera même d'autant plus difficile de ſortir de cet état, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez ſans force, ſans goût, ſans aucun ſentiment pour le ſalut ; & le défaut d'objet, en vous laiſſant plus tranquille pour les créatures, ne ſera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'eſt un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même : car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent

vent nous jetter dans le port ; mais le calme, plus il eſt grand, plus il conduit ſûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudroit bien changer, & prendre le parti d'une vie plus raiſonnable & plus chrétienne. On ſent le vuide du monde & des plaiſirs : on ſe prête aux amuſemens & à une certaine diſſipation ſans goût & comme à regret ; on ſouhaiteroit d'y renoncer, & de travailler ſérieuſement à ſon ſalut : mais cette premiére démarche fait peur. C'eſt un coup d'éclat qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir : on eſt d'un rang où le plus petit changement, ſera remarqué ; & l'on craint de n'aller donner comme tant d'autres, une ſcène qui ne durera pas, & qui ne nous laiſſera que le ridicule de la dévotion, ſans nous en laiſſer le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous ſoutenir, mon cher Auditeur ? Eh quoi ! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour ; & en vous convertiſſant aujourdhui, vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? vous comptez ſur ſes miſéricordes en l'outrageant, & vous n'oſez y compter en le glorifiant ? vous croyez ne rien riſquer de ſon côté en continuant à l'offenſer, & vous vous en défiez en commençant à le ſervir ? ô homme, où eſt ici cette raiſon & cette équité de jugement dont vous vous piquez ſi fort ! & faut-il que ſur l'affaire de votre ſalut ſeulement, vous ſoyez un abîme de contradictions, & un paradoxe incompréhenſible ?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raiſon de vous dire : Commencez toujours ; eſſayez ſi en effet vous ne pourrez pas vous ſoutenir dans le ſervice de Dieu. La choſe ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? eſt-ce qu'un homme que la tempête a jetté au milieu de la mer, & qui

ſeroit à la merci des flots, & ſur le point d'un triſte naufrage, ne tente pas premiérement, s'il pourra aborder au port à la nage, avant de ſe laiſſer ſubmerger aux ondes ? ne fait-il point d'efforts ? n'eſſaye-t'il rien ? ſe dit-il à lui-même pour ne rien tenter : peut-être je ne me ſoutiendrai pas ; les forces peut-être me manqueront en chemin ? Ah ! il eſſaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va juſqu'au dernier moment de ſa force, & ne ſuccombe enfin que lorſque gagné par la violence des flots, il eſt forcé de céder au malheur de ſa deſtinée. Vous périſſez, mon cher Auditeur ; les ondes vous gagnent ; le torrent vous entraîne ; & vous balancez ſi vous eſſayerez de vous ſauver du danger ? & vous mettez à ſonder vos forces, les ſeuls momens qui vous reſtent pour pourvoir à votre ſûreté ? & vous perdez à délibérer, un tems qui ne vous eſt laiſſé que pour vous dégager du péril qui preſſe, & où tant d'autres périſſent à vos yeux ?

Mais enfin, je veux que dans la ſuite les difficultés de la vertu laſſent votre foibleſſe, & que vous ſoyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins paſſé quelque tems ſans offenſer votre Dieu ; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'appaiſer ; toujours auriez-vous du moins conſacré quelques jours à bénir ſon ſaint nom ; toujours ce ſeroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle, & de ce tréſor d'iniquité que vous amaſſez pour le jour terrible des vengeances ; toujours vous feriez-vous acquis le droit de repréſenter à Dieu votre foibleſſe, & de lui dire : Seigneur, vous voyez mes déſirs & mon impuiſſance : que n'ai-je un cœur plus conſtant pour vous, ô mon Dieu ! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus inſenſible au monde, & moins aiſé à ſe laiſſer ſéduire ! fixez, Seigneur, mes incertitudes

& mes inconſtances : ôtez au monde l'empire qu'il a ſur mon cœur ; reprenez-y vos anciens droits ; & ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, & font que je n'oſe plus lever les yeux vers vous, & vous promettre une fidélité conſtante : j'ai ſi ſouvent trahi là-deſſus mes promeſſes, après vous avoir juré un amour éternel : ma foibleſſe m'a ſi ſouvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même : mon cœur m'échappe à chaque inſtant ; & mille fois au ſortir même de vos pieds, & les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occaſion m'a ſéduit, & les mêmes infidélités que je venois de déteſter, m'ont retrouvé comme auparavant foible & infidéle : avec un cœur ſi léger & ſi incertain, que puis-je vous aſſurer, grand Dieu ! & qu'oſerois-je me promettre à moi-même ? j'ai cru ſi ſouvent qu'enfin mes réſolutions alloient être conſtantes : je me ſuis trouvé dans des momens de grace & de componction ſi vifs & ſi touchans, & qui ſembloient me répondre que ma fidélité ſeroit éternelle, que je ne vois plus rien qui ſoit capable de me fixer, & qui puiſſe me faire eſpérer cette ſolidité de vertu, à laquelle juſqu'ici je n'ai pu atteindre. Laiſſez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état : le caractère de mon cœur me décourage & m'épouvante : je ſçais que l'inconſtance dans vos voies eſt un préjugé de perdition, & que vous maudiſſez dans vos livres ſaints, les ames incertaines & légéres. Mais, Seigneur, tandis que je ſerai encore ſenſible aux ſaintes inſpirations de votre grace, j'eſſayerai encore de rentrer dans vos voies ; & ſi j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faiſant des

efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu ! qui ne permettez pas que l'ame qui vous cherche ſincérement périſſe, & qui êtes le ſeul Seigneur digne d'être ſervi ; qu'en cherchant une affreuſe tranquillité dans une révolte fixe & déclarée, & en renonçant à l'eſpérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE QUATRIEME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les diſpoſitions à la Communion.

Parate viam Domini : rectas facite ſemitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ſes ſentiers. Luc. 3. 4.

SIRE,

VOILA ce que l'Egliſe ne ceſſe de nous répéter en ce ſaint tems pour nous diſpoſer à la naiſſance de JESUS-CHRIST. Préparez, dit-elle à tous ſes enfans, préparez la voie du Seigneur, qui deſcend du ciel pour viſiter ſon peuple, & pour le racheter ; rendez droits ſes ſentiers ; que les vallées ſoient remplies ; que les montagnes & les collines ſoient abaiſſées ; que les chemins tortus deviennent droits, & les raboteux unis. Ou pour dire la même choſe ſans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand Myſtère que nous allons célébrer, par l'abaiſſement du cœur, la douceur

de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre ſageſſe & à votre propre juſtice, mortifiant la chair & humiliant l'eſprit.

Qu'il me ſoit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens mes Freres, qui dans cette ſolemnité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à JESUS-CHRIST dans vos cœurs une nouvelle naiſſance en le recevant à la table ſacrée : *Parate viam Domini* : Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire, eſt la plus ſainte de la religion, & la ſource des plus grandes graces : ne la faites donc pas ſans y apporter tous les ſoins & toutes les précautions qu'elle exige ; ne vous expoſez point à perdre par votre faute les avantages ineſtimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La Communion doit faire naître Jeſus-Chriſt dans nos cœurs : mais quelle différence y auroit-il entre le Juſte & le pécheur, entre celui qui diſcerne le Corps du Seigneur, & celui qui traite ſa chair ſainte comme une viande commune, s'il naiſſoit également dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent ? Ne vous y trompez pas, mes Freres ; il y a une maniére de recevoir JESUS-CHRIST, qui nous rend ſa préſence inutile ; & plût à Dieu, qu'en le recevant de cette maniére, nous nous privaſſions ſeulement des graces qui accompagnent une ſainte Communion ! ah ! mes Freres, ſi la Communion ne fait pas naître JESUS-CHRIST dans nos cœurs, elle l'y fait mourir ; ſi elle ne nous rend point participans de ſon eſprit & de ſes graces, elle eſt pour nous l'arrêt de notre condamnation ; ſi elle n'eſt pas pour notre ame un fruit de vie, elle eſt un fruit de mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entiérement de la table ſacrée. Le

pain qu'on y diſtribuë eſt la véritable nourriture de nos ames, la force des forts, le ſoutien des foibles, la conſolation des affligés, le gage de la bienheureuſe immortalité : combien ſeroit-il donc dangereux de s'en priver ? mais il le ſeroit infiniment davantage de le manger ſans s'y être préparé ; c'eſt pourquoi je vous le répéte de nouveau avec l'Egliſe, mes très-chers Freres : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur : diſpoſez-vous de longue main à le recevoir ; banniſſez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire ; inſtruiſez-vous des diſpoſitions qu'il exige de ceux qui le reçoivent ; faites tous vos efforts pour les acquérir ; point d'autre moyen de ne pas vous expoſer à une Communion indigne, & d'attirer JESUS-CHRIST dans vos ames.

Matiére importante qui demande toute votre attention. D'un côté, il s'agit de vous faire éviter un crime auſſi affreux que la profanation du Corps & du Sang adorable du Fils de Dieu ; de l'autre, il eſt queſtion de vous apprendre à recueillir de la Communion toutes les graces qu'elle eſt capable de produire dans nos cœurs. Quelles ſont donc ces diſpoſitions ſi eſſentielles pour communier dignement & avec fruit ? je les réduits à quatre, qui feront le ſujet & le partage de ce diſcours. Implorons, &c. *Ave Maria.*

L'Euchariſtie eſt une manne cachée ; elle eſt la viande des forts, un gage ſenſible & permanent de l'amour de Jeſus-Chriſt, la continuation & l'accompliſſement de ſon ſacrifice. Or, cette manne cachée, il faut ſçavoir la diſcerner des viandes communes de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans Corpus Domini*, premiére diſpoſition. C'eſt la viande des forts ; on doit donc s'éprouver avant que d'oſer s'en nourrir : *Probet autem ſeipſum homo*, ſeconde diſpoſition.

I. REFLEX. 1. Cor. 11. 29. Ibid. v. 28.

Le gage de l'amour de Jeſus-Chriſt ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'eſt-à-dire, en ſentant réveiller à ſa préſence tout ce que le ſouvenir d'un objet cher a de plus délicieux & de plus tendre : *Hoc facite in meam commemorationem*, troiſiéme diſpoſition. C'eſt l'accompliſſement de ſon ſacrifice ; il eſt donc juſte d'annoncer ſa mort toutes les fois qu'on y participe, & d'y porter un eſprit de croix & de martyre : *Quotiéſcumque manducabitis panem hunc, & calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat* : quatriéme diſpoſition. Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner, une foi prudente qui nous faſſe éprouver, une foi ardente qui nous faſſe aimer, une foi généreuſe qui nous faſſe immoler : c'eſt le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'inſtitution de l'Euchariſtie, & de celle de tous les Saints ſur l'uſage de ce Sacrement adorable.

Ibid. ℣. 24.

Ibid. ℣. 26.

Premiére diſpoſition : une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner. Ne croyez pas, mes Freres, que je veuille parler ici de cette foi qui nous diſtingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorſque les préjugés de l'enfance y ont accoûtumé la raiſon, & que la ſoumiſſion eſt comme née avec nous ? il en coûteroit même pour ſécouer ce joug ; & il ne faut pas un moindre effort pour paſſer de la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme & comme à travers un criſtal, mais face à face, ſi j'oſe le dire, & tel qu'il eſt en lui-même : de cette foi, qui malgré le voile dont le véritable Moïſe ſe couvre ſur cette montagne ſainte, ne laiſſe pas de voir toute ſa gloire & de n'en pouvoir ſoutenir la préſence : de cette foi, qui ſans approfondir témérairement ſa majeſté, eſt pourtant accablée de ſon éclat ; qui

voit

voit les Anges du ciel ſe couvrir de leurs aîles, & les colomnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majeſté terrible : de cette foi, à qui les ſens n'ajouteroient rien, & qui eſt heureuſe, non pas parce qu'elle croit ſans voir, mais parce qu'elle voit preſqu'en croyant. Je parle de cette foi reſpectueuſe, qui eſt ſaiſie d'une horreur de religion à la ſeule préſence du ſanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïſe du buiſſon ſacré, comme les Iſraëlites de la montagne foudroyante ; de cette foi, qui ſent tout le poids de la préſence d'un Dieu, & qui effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez vous de moi, Seigneur, parce que je ne ſuis qu'un homme, & un homme pécheur. Je parle de cette foi dont le reſpect va juſques à la frayeur, & qui a beſoin même qu'on la raſſure ; qui du plus loin qu'elle découvre Jeſus-Chriſt ſur l'autel, ſent un éclat de majeſté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y préſenter ſans ordre.

Voilà quel eſt ce diſcernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes Freres. Grand Dieu ! mais en reſte-t'il de cette foi ſur la terre ? eh ! vous avez beau paroître encore au milieu du monde, il ne vous connoît pas mieux qu'autrefois : vos Diſciples mêmes ne vous connoiſſent ſouvent que ſelon la chair ; & pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoûtument & ne vous diſcernent preſque plus. Lorſque vous paroîtrez dans les airs ſur une nuée éclatante, les hommes ſécheront de frayeur, les impies ſe cacheront dans des antres profonds, & demanderont aux montagnes de s'écrouler ſur leurs têtes ; eh ! n'êtes-vous pas dans le ſanctuaire comme ſur une nuée de gloire ? les cieux ne s'ouvrent-ils pas ſur vous ? les eſprits céleſtes, toutes les fois que le Prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne deſcendent-ils pas du

ciel pour être encore vos miniſtres, & vous environner de leurs hommages ? ſur ce tribunal myſtérieux, ne jugez-vous pas les hommes ? ne jettez-vous pas des yeux de diſcernement ſur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples ? n'y ſéparez-vous pas les boucs des brebis ? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort & de vie ? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main & des couronnes de l'autre ? ne m'y démêlez-vous pas, & n'écrivez-vous pas ſur mon front avec une main inviſible les caractères de mon élection, ou de ma réprobation éternelle ? Hélas ! & tandis peut-être que vous m'y condamnez, je préſume d'en approcher ; tandis que vous me rejettez de votre face, je m'y préſente avec confiance ; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité ; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfans de colére, je viens me mettre au nombre des enfans de votre amour : votre chair vivifiante eſt une chair de péché pour moi ; l'Agneau ſans tache qui rompt les ſept ſceaux du livre de mort, eſt le dernier ſceau qui remplit & ferme celui de mes iniquités ; & vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah ! mes Freres, on ne pouvoit autrefois voir Dieu ſans être frappé de mort ſur l'heure. Un Peuple entier de Bethſamites, pour avoir ſeulement jetté ſur l'Arche des yeux trop curieux, fut exterminé : l'Ange du Seigneur couvrit des plaies Héliodore, parce qu'il avoit oſé entrer dans le ſanctuaire de Jéruſalem : il n'étoit pas permis aux Iſraëlites dans le déſert, d'approcher, même de la montagne où le Seigneur donnoit ſa loi ; les foudres & les éclairs en défendoient l'accès ; la terreur & la mort précédoient partout la face du Dieu d'Abraham. Quoi ! parce qu'il ne ſort plus de tourbillons de feu du fond

de nos ſanctuaires pour punir les profanateurs & les indiſcrets, le reſpect & la frayeur ne nous y accompagnent pas ! Foibles hommes, ſur qui les ſens ont tant de pouvoir, & qui ne ſont religieux que lorſque le Dieu qu'ils adorent eſt terrible ! Car, dites-moi, ſi nous diſcernions le Corps du Seigneur ; ſi la foi de ſa préſence faiſoit ſur nous les grandes impreſſions qu'elle feroit, ſans doute, ſi nous le voyions à découvert ; eh ! viendrions-nous tranquilles & preſque inſenſibles nous aſſeoir à ſa table ? quelques momens employés ſouvent à réciter avec un cœur tiéde & un eſprit égaré de légeres formules, ſuffiroient-ils pour nous préparer à une action ſi redoutable ? une Communion ſeroit-elle l'affaire d'une matinée dérobée, peut-être ; ou à l'inutilité d'un ſommeil accoûtumé, ou aux ſoins de l'ajuſtement. Ah ! ce ſouvenir nous occuperoit, nous agiteroit, nous frapperoit un mois par avance : il nous faudroit du tems pour nous raſſurer, ſi j'oſe le dire, contre notre propre reſpect, & contre l'idée de ſa majeſté : les jours qui précéderoient ce feſtin ſacré, ſeroient des jours de retraite, de ſilence, de priére, de mortification ; chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verroit croître nos ſoins, notre frayeur, notre joie. Cette penſée ſeroit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délaſſemens, de notre ſommeil même : notre eſprit plein de foi ne pourroit s'en déſoccuper ; nous ne verrions plus que Jeſus-Chriſt : la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliqueroit à peine ; nous aurions des yeux, & nous ne verrions pas ; cette image ſeule fixeroit toute notre attention : voilà ce qui s'appelle diſcerner le Corps du Seigneur.

Je ſçais qu'une ame mondaine ſent des troubles ſecrets à l'approche d'une ſolemnité, où la bienſéance & la loi peut-être veulent qu'elle ſe

préſente à l'autel : mais, ô mon Dieu, vous qui ſondez les cœurs d'où naiſſent ces troubles, ſont-ce là de ces frayeurs de foi & de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature ? Ah ! c'eſt une triſteſſe qui opére la mort ; ce ſont des inquiétudes qui naiſſent des embarras d'une conſcience qu'il faut éclaircir. On eſt ſombre & inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait une loi de vous ſuivre : on craint ces jours heureux comme des jours funeſtes : on regarde les ſolemnités des chrétiens comme des myſtères triſtes & lugubres : on ſe fait une fatigue des délices de votre banquet : on n'y entre que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile ; c'eſt à-dire, qu'il faut que les loix de votre Egliſe aillent arracher ces infidéles, comme par force, des places publiques, des plaiſirs du ſiécle & du grand chemin de la perdition, & les traînent malgré eux à la ſalle du feſtin : on remet autant qu'on peut, ce devoir de religion ; cette ſeule penſée empoiſonne tous les plaiſirs. Vous voyez ces ames infidéles traîner le poids d'une conſcience irréſoluë ; balancer long-tems entre leurs devoirs & leurs paſſions ; adoucir enfin par le choix d'un Confeſſeur indulgent l'amertume de cette démarche ; aller paroître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce myſtère d'amour, avec autant de répugnance, que s'ils alloient ſe préſenter à un ennemi ; & ne ſe ſentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui ſe donne à elles. Ah, Seigneur ! auſſi rejettez-vous inviſiblement ces victimes coupables qui ſe font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des ſacrifices volontaires : auſſi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes ; & ſi vous étiez encore capable de ces ſaints fré-

miſſemens que vous laiſſates paroître ſur le tombeau du Lazare ; ah ! on vous verroit frémir encore lorſque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne ſont à vos yeux que des ſépulchres ouverts, comme elles ont frémi long-tems avant que de ſe réſoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons le donc, mes très-chers Freres, la foi qui nous fait diſcerner le Corps de Jeſus-Chriſt eſt une foi rare. On croit, mais d'une foi ſuperficielle qui s'en tient, pour ainſi dire, à la ſurface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les myſtères : on croit, mais d'une foi oiſeuſe qui borne tout ſon mérite à ſe ſoumettre & à ne pas contredire : on croit, mais d'une foi volage qui ſe dément dans les œuvres ; on croit, mais d'une foi humaine qui eſt le don de nos peres ſelon la chair, plûtôt que le don du pere des lumiéres : on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laiſſe que des idées foibles & puériles : on croit, mais d'une foi ſuperſtitieuſe qui n'aboutit qu'à des hommages vains & extérieurs : on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne ſent rien : on croit, mais d'une foi inſipide qui ne diſcerne plus : on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de ſuites : on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au reſpect en ſe familiariſant, ou à l'amour en s'éloignant : on croit, mais d'une foi qui captive l'eſprit, & qui laiſſe errer le cœur : on croit enfin, mais d'une foi tranquille & vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de ſublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh ! diſcerner votre Corps, Seigneur, par la foi, c'eſt avoir plus de goût pour ce pain céleſte que pour toutes les viandes de l'Egypte ; c'eſt en faire l'unique conſolation de notre exil, le plus tendre adouciſſement de nos peines, le remède ſacré de nos maux, le déſir continuel de nos

ames ; c'eſt y trouver la ſérénité dans ſes obſcurciſſemens, la paix dans ſes troubles, le calme dans les agitations de l'adverſité, un aſyle contre nos diſgraces, un bouclier pour oppoſer aux traits enflammés de ſatan, un rafraîchiſſement contre les aiguillons d'une chair rébelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Diſcerner votre Corps, Seigneur, c'eſt apporter plus de ſoins, plus d'attention, plus de circonſpection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie. Diſcerner votre Corps, Seigneur, c'eſt reſpecter les temples où on vous adore, les Miniſtres qui vous ſervent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-deſſus le témoignage de ſa conſcience ; & c'eſt ici la ſeconde diſpoſition, une foi prudente qui nous faſſe éprouver : que l'homme s'éprouve : *Probet autem ſeipſum homo.*

II. REFLEX. JE ſçais que notre cœur nous échappe à nous-mêmes ; que l'eſprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme ; que les paſſions nous ſéduiſent, les exemples nous raſſurent, les préjugés nous entraînent ; que nos penchans décident toujours de nos lumiéres ; que le cœur a toujours raiſon ; que s'éprouver ſoi-même, ce n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs. Tel eſt l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ſes ſeules lumiéres : ſans ceſſe il prend le change, & tout ſe farde & ſe métamorphoſe à ſes yeux : il ne vous connoît qu'à demi ; il ne ſe connoît qu'à peine : il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne ; il prend les ténébres pour la lumiére ; il va d'égarement en égarement ; il ne ſort pas de ſes erreurs quand il revient à lui-même : il n'eſt que les lumiéres de votre foi qui puiſſent redreſſer ſes jugemens, ouvrir les yeux de ſon ame, être

la raiſon de ſon cœur, lui apprendre à ſe connoître, éclairer les myſtères de l'amour propre, développer les artifices de ſes paſſions, & en faire cet homme ſpirituel qui juge de tout; c'eſt donc ſur les régles de la foi, qu'il faut s'éprouver, mes Freres; les doctrines humaines, les adouciſſemens de l'uſage, les exemples de la multitude, nos propres lumiéres ſont des guides trompeurs; & ſi jamais il importa de ne point prendre le change, ſans doute, c'eſt dans une conjoncture où le ſacrilège eſt la peine de la mépriſe.

Mais ſur quoi nous éprouverons-nous? ſur quoi! ſur la ſainteté de ce Sacrement, & ſur notre propre corruption. C'eſt la chair de Jeſus-Chriſt, c'eſt le pain des Anges; c'eſt l'Agneau ſans tache qui ne veut autour de ſon autel, que ceux, ou qui n'ont pas ſouillé leurs vêtemens; ou qui les ont lavés dans le ſang de la pénitence. Et qui êtes-vous, ame téméraire, que je vois approcher avec tant de ſécurité? y portez-vous votre pudeur, votre innocence? avez-vous toujours poſſédé le vaſe de votre corps dans l'honneur & dans la ſainteté? n'avez-vous pas traîné votre cœur ſur la bouë de mille paſſions? votre ame n'eſt-elle pas aux yeux de Dieu, ce tiſon noirci dont parle le Prophête, que des flâmes impures ont dès vos premiers ans, flétrie, conſumée, & qui n'eſt plus qu'un reſte hideux de leur violence? n'êtes vous pas tout couvert de plaies honteuſes? paroît-il ſur votre corps un ſeul endroit qui ne ſoit marqué de quelques crimes? Où placerez-vous la chair de l'Agneau? quoi! elle repoſera ſur votre langue; cette chair pure, ſur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur & l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, ſur l'inſtrument de vos vengeances & de votre amertume; cette chair crucifiée, ſur le ſiége de vos ſenſualités &

de vos débauches ? quoi ! il deſcendra dans votre cœur ! mais y trouvera-t'il où repoſer ſa tête ? n'avez-vous pas fait de ce temple ſaint une caverne de brigands ? quoi ! vous l'allez placer parmi tant de déſirs impurs, d'attachemens profanes, de projets d'ambition, de mouvemens de haine, de jalouſie, d'orgueil ; c'eſt au milieu de tous ces monſtres, que vous lui avez préparé ſa demeure ; ah ! vous le livrez à ſes ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ſes bourreaux.

On s'eſt éprouvé, me dit-on ; on s'eſt confeſſé avant que d'approcher. Ah ! mes Freres, & de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités, vous allez recevoir Jeſus-Chriſt ? & le cœur encore fumant de mille paſſions mal éteintes, & que le lendemain va voir rallumer, vous oſez venir offrir votre préſent à l'autel, & participer aux myſtères ſaints ? & l'imagination ſouillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au Prêtre, vous allez goûter le froment des Elus ? Quoi ! au ſortir du tribunal, la Communion vous tient lieu de pénitence ? vous allez de plein pied du crime à l'autel ? au lieu de répandre des larmes avec les pénitens, vous venez vous conſoler avec les Juſtes ? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au feſtin délicieux ? au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des Saints ? Un pénitent n'arrivoit autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers les années entiéres d'humiliation, de jeûne, de priére, d'auſtérité, & on ſe purifioit dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une diſcipline pénible : on devenoit des hommes nouveaux ; il ne reſtoit plus rien de la premiére vie, qu'un regret ſincére : on ne reconnoiſſoit enfin de traces des crimes

paſſés, que dans les traces de la pénitence & des macérations qui venoient de les expier ; & l'Euchariſtie étoit le pain céleſte que l'homme pécheur ne mangeoit alors qu'à la ſueur de ſon front : & aujourdhui on croit qu'avoir confeſſé ſes crimes, c'eſt les avoir punis ; qu'une abſolution qui ſuppoſe un cœur contrit & humilié, le crée & le donne elle même ; que toute la pureté qu'exige la chair de Jeſus-Chriſt de celui qui la reçoit, c'eſt qu'il ait découvert la pourriture & l'infection de ſes plaies. Communions indignes, mes Freres ; vous mangez & vous buvez votre jugement : on a beau vous raſſurer : l'homme peut-il vous juſtifier, lorſque Dieu vous condamne ?

D'ailleurs, c'eſt un azyme pur ; il faut être exempt de levain pour en manger : or de bonne foi, ces perſonnes du monde que les circonſtances d'une ſolemnité déterminent à s'approcher de l'Euchariſtie, ont-elles quitté le vieux levain en ſe préſentant à l'autel ? n'y portent-elles pas toutes les paſſions encore vivantes dans leurs racines ? jugez-en par les ſuites. On ſe retrouve le même au ſortir de-là ; les haines ne ſont point éteintes ; l'empire de la volupté n'eſt point affoibli ; la vivacité pour les plaiſirs n'eſt point émouſſée ; la pente pour le monde n'eſt pas moins rapide ; la cupidité n'a rien perdu de ſes droits : on ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés ; les commerces recommencent ; les entretiens ſe renouënt ; les paſſions ſe réveillent ; tout va même train, & on n'a par-deſſus ſon premier état, que la profanation de ce redoutable myſtère. D'où vient cela ? c'eſt que ſe confeſſer ſimplement, n'eſt point s'éprouver.

De plus, c'eſt la viande des forts : une ame foible, chancellante, mal affermie ; qui tourne à tout vent ; qui plie au premier obſtacle ; qui

ſe briſe au premier écueil ; qui échappe à toute heure à la grace ; qui a une longue expérience de ſa fragilité ; qui n'apporte jamais à l'autel que des promeſſes cent fois violées, que des ſenſibilités de dévotion, que le premier plaiſir étouffe ; qui depuis ſes premiers ans eſt dans le commerce des foibleſſes & des choſes ſaintes, & a toujours vu ſuccéder les crimes au répentir, & les Sacremens aux rechûtes : une ame de ce caractère eſt-ce une ame forte ? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, ſe fortifier, s'exercer dans la charité ? à peine en état de ſoutenir le lait, doit-elle imprudemment ſe charger d'une viande ſolide, qui ne ſert de nourriture qu'à l'homme parfait ?

Levit. 6. 28. Il eſt marqué dans la Loi, que ſi la victime qu'on venoit d'immoler étoit miſe dans un vaiſſeau de terre, le vaiſſeau ſeroit briſé ſur le champ ; mais que s'il étoit d'airain, il ſeroit lavé & nettoyé. Ces circonſtances marquées avec tant de ſoin, ſeroient-elles dignes de l'Eſprit-ſaint, ſi elles ne renfermoient des inſtructions & des myſtères ? une ame fragile qui reçoit la victime véritable, ne reſſemble-t'elle pas à ce vaiſſeau de terre qui ſe briſe, pour ainſi dire, & qui ne peut ſoutenir la violence de ce feu ſacré ? au lieu qu'une ame ſolide comme l'airain s'y purifie, y perd ſes plus légéres ſouillures, & en devient plus belle & plus brillante. Qu'arrive-t'il, ſelon Jeſus-Chriſt, lorſque l'on met du vin nouveau dans une peau vieille & uſée ? ne ſe déchire-t'elle pas ? le vin n'eſt-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds ? quelle eſt cette parabole ? Vous mettez le vin myſtique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les ames chaſtes dans une ſainte yvreſſe ; vous le mettez dans un cœur uſé, que des paſſions envieillies ont affoibli : ah ! je ne ſuis point ſurpris, s'il n'en peut pas ſoutenir la force, ſi

le ſang de Jeſus-Chriſt ne ſauroit s'y arrêter, ſi à la premiére occaſion vous le répandez & le foulez aux pieds ; il falloit y accoûtumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la priére, par la fuite des occaſions, par des victoires journaliéres ſur vous-mêmes ; & par ces longues & ſages épreuves, le fortifier & le rendre capable de recevoir Jeſus-Chriſt.

C'eſt la Pâque des chrétiens : or, Jeſus-Chriſt ne célébre ſa Pâque qu'avec ſes Diſciples : *Cum Diſcipulis meis facio Paſcha.* Or qu'eſt-ce qu'être ſon Diſciple ? c'eſt ſe renoncer ſoi-même, porter ſa croix, le ſuivre : êtes-vous mortifié dans vos déſirs, patient dans vos afflictions ? marchez-vous ſur les traces que Jeſus-Chriſt vous a frayées ? être ſon Diſciple, c'eſt s'aimer les uns les autres : & combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union ; combien de fois vous êtes-vous préſenté à ce feſtin de charité, portant dans le cœur un fiel ſecret d'amertume contre votre frere ? combien de fois êtes-vous venu offrir votre préſent à l'autel, ſans vous être réconcilié avec lui ? *Matth.* 26. 18.

Enfin, c'eſt un Dieu ſi pur, que les aſtres ſont ſouillés devant lui ; ſi ſaint, qu'après la chûte de l'Ange, il fallut que le Ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvriſſent ; & qu'il mit un cahos éternel entre le péché & lui ; ſi jaloux, qu'un ſeul deſir étranger le bleſſe : ainſi, mes Freres, il faut vous éprouver ſur vos penchans ; ne nourriſſez-vous pas encore ces deſirs du ſiécle dont parle l'Apôtre ? rendez gloire à Dieu, & ſondez votre cœur en ſa préſence. Je vais me nourrir de Jeſus-Chriſt & le changer en ma propre ſubſtance ; mais lorſqu'il ſera entré dans mon ame, lui qui en diſcerne les intentions & les penchans les plus ſecrets, n'y trouvera-t'il rien d'indigne de la ſainteté de ſa préſence ? il ira d'abord à la naiſſance & aux principes de mes

égaremens : il examinera ſi la ſource en eſt tarie ou le cours ſeulement ſuſpendu ; il verra quelles ſont encore les inclinations dominantes de mon ame ; quel eſt le poids qui fait encore pencher le cœur : hélas ! pourra-t'il dire comme autrefois lorſqu'il entra dans la maiſon de Zachée : Aujourdhui le ſalut eſt entré dans cette maiſon. Suis-je revenu de bonne foi de cette paſſion ſi fatale à mon innocence ; de cette aigreur que je viens de déteſter aux pieds du Prêtre ; de cette idolâtrie des richeſſes qui me jette dans des gains injuſtes ; de cette fureur du jeu qui nuit à ma ſanté, à mes affaires, à mon ſalut ; de cette humeur inégale & fâcheuſe que la plus légére contradiction enflamme ; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avoient laiſſé ; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux, la réputation ou la proſpérité de mes égaux ; de cet air fier & cenſeur qui juge de tout, & ne ſe juge jamais ſoi-même ; de cet aſcendant de molleſſe, de voiupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds & mon être propre ? L'aveu que je viens de faire de mes foibleſſes au Miniſtre de Jeſus-Chriſt les a-t'il déracinées de mon cœur ? ſuis-je une nouvelle créature ? il n'y a qu'un homme reſſuſcité qui puiſſe aſpirer à ce pain céleſte dont je vais me nourrir : le ſuis-je à vos yeux, ô mon Dieu ! ne portai-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet ? le fort armé entrant dans mon ame la poſſédera-t'il en paix, & n'y trouvera-t'il pas ſept eſprits immondes qui l'en chaſſeront ? éclairez moi, Seigneur, & ne ſouffrez pas que votre Chriſt, que votre Saint deſcende dans la corruption. Voilà, mes Freres, comme il faut s'éprouver ; le Seigneur avoit défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel & du levain dans les ſacrifices : voyez ſi en approchant de l'Autel, vous n'y portez

pas le levain de vos crimes & le miel de la volupté ; c'eſt-à-dire, & ce goût du monde & du plaiſir, & ce caractère mou & ſenſuel, ennemi de la croix, inalliable avec le ſalut n'approchez pas, ſi vous ne vous ſentez pas aſſez pur : cette chair ſainte, dit le Prophête, ne vous ôteroit point votre malice ; elle en ajouteroit une nouvelle : votre religion ſeroit vaine, votre culte idolâtre, votre ſacrifice un ſacrilège.

Eprouvez-vous donc vous-même, & après cela mangez de ce pain céleſte. Mais il n'en faut pas demeurer au ſimple diſcernement & à l'épreuve : juſques-là vous n'avez fait qu'éloigner les obſtacles ; mais vous n'avez pas mis les dernieres diſpoſitions : vous avez retranché tout ce qui pouvoit bannir Jeſus-Chriſt de votre ame ; vous n'avez pas acquis ce qui pouvoit l'attirer ; vous avez pris des meſures pour ne point le recevoir indignement ; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit : il ne ſuffit pas d'être exempt de crimes, il faut être revêtu de juſtice & de ſainteté : c'eſt peu de ne le point trahir avec Judas ; il faut l'aimer avec les autres Diſciples : c'eſt peu, en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché ; il faut être grave, doux, humble, ferme, chaſte, fidéle, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi : c'eſt la troiſiéme diſpoſition, communier en mémoire de Jeſus-Chriſt.

III. REFLEX.

QU'eſt-ce que communier en mémoire de Jeſus-Chriſt ; c'eſt en premier lieu, mes Freres, retracer en ſoi-même tout ce qui ſe paſſa dans le cœur de Jeſus-Chriſt, dans l'inſtitution de ce Sacrement adorable. J'ai déſiré ardemment, diſoit-il à ſes Diſciples, de manger cette Pâque avec vous : *Deſiderio deſideravi hoc Paſcha manducare vobiſcum* ; il ſoupiroit après ce moment heu- Luc. 22. 15.

reux ; il ne le perdoit pas de vuë ; il ſe conſoloit dans ce ſouvenir, de toutes les amertumes de ſa paſſion : *Antequàm patiar.* Que vouloit-il nous apprendre par-là, mes Freres ? ah ! c'eſt qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embraſé, pénétré, conſumé ; un cœur impatient, empreſſé, avide ; une faim & une ſoif de Jeſus-Chriſt, un goût réveillé par l'amour ; en un mot, ce que j'ai appellé une foi ardente qui nous faſſe aimer. Ce pain, dit un Pere, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit eſuriem.* Ah ! Seigneur, dit alors l'ame fidéle avec ſaint Auguſtin, eh ! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre poſſeſſion ; pour en remplir tout le vuide ; pour y régner ſeul ; pour y demeurer avec moi juſques à la conſommation des ſiécles ; pour m'y tenir lieu de tout ; pour y faire mes plus chaſtes délices ; pour y répandre mille ſecrettes conſolations ; pour le raſſaſier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaiſirs, tous les hommes, l'univers entier, & me laiſſer tout à vous, jouir de votre préſence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment. Peut-être, Seigneur, la maiſon de mon ame n'eſt pas encore aſſez parée pour vous recevoir ; mais venez en faire vous-même tout l'ornement : peut-être y appercevez-vous des ſouillures qui vous en éloignent ; mais vous les purifierez par votre divin attouchement : peut-être y decouvrez-vous encore des ennemis inviſibles ; mais n'êtes-vous pas le fort armé ? votre ſeule préſence les diſſipera, & tout ſera en paix quand une fois vous vous en ſerez mis en poſſeſſion : peut-être a-t'elle des rides qui l'enlaidiſſent ; mais vous renouvellerez ſa jeuneſſe, comme celle de l'aigle : peut-être eſt-elle encore flétrie des taches de ſes anciennes infidélités ; mais votre ſang achevera de les effacer ;

S. Aug. in Confeſ. l. 1. c. 5.

venez, Seigneur, & ne tardez pas ; tous les biens m'arriveront avec vous : mépriſé, perſécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien du moment que vous viendrez les adoucir : honoré, favoriſé, élevé, environné d'abondances, ces vaines proſpérités ne me toucheront plus, ne me paroîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels ſont les déſirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle : il leur faut des occaſions pour les y déterminer ; d'eux-mêmes ils ne s'en aviſeroient jamais. Mais, que dis-je ; des occaſions ? Il faut des foudres & des anathêmes ; il faut que l'Egliſe tonne, foudroye. Bon Dieu ! que la tiédeur des Chrétiens ait réduit votre Egliſe à leur faire une loi de la participation à votre Corps & à votre Sang ! qu'il ait fallu des peines & des menaces pour les conduire à l'autel, & les obliger de s'aſſeoir à votre table ? Que toute la félicité du Chrétien ſur la terre ſoit devenuë pour lui un précepte pénible ! que le privilège le plus glorieux dont vous puiſſiez favoriſer les hommes, ſoit pour eux une gêne & une contrainte ! ah Seigneur, quand vous donnâtes à votre Egliſe le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet uſage ? Et ſon autorité étoit-elle deſtinée à traîner ſes enfans à l'Autel, ou à en ſéparer ſes ennemis ? Les autres en approchent avec un cœur peſant, un goût émouſſé, une ame toute de glace : gens qui vivent dans le commerce des plaiſirs & des Sacremens ; qui participent à la table de ſatan, & à celle de JESUS-CHRIST ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur, & des jours deſtinés au ſiécle : gens à qui une Communion ne coûte qu'une journée de gêne & de réſerve ; qui ce jour-là ne jouent pas, ne

voyent pas, n'étalent pas, ne méditent pas, ne s'aſſemblent pas: mais ce régime ne va pas plus loin; toute la dévotion finit avec la ſolemnité: c'eſt une action de cérémonie; on eſt content de ſoi-même, après cette courte ſuſpenſion; on rentre tranquillement dans ſes premiéres voyes, car c'étoit un article dont on étoit convenu avec ſoi même; on vit uniment dans ce tranquille mêlange de ſaint & de profane: les Sacremens nous calment ſur les plaiſirs, les plaiſirs, pour être plus tranquille du côté de la conſcience, nous conduiſent aux Sacremens; & l'on eſt à demi-bon pour être mondain ſans ſcrupule: ainſi on porte à l'autel un goût affadi par les amuſemens & les joyes du ſiécle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des paſſions: on ne ſent pas les douceurs ineffables de cette viande céleſte; on retrouve juſqu'au pied du trône de la grace, les images des plaiſirs dont on vient de ſortir: des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarraſſent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentraîner dans le monde, font ſur le cœur des impreſſions bien plus vives que la préſence de Jeſus-Chriſt. Mais n'eſt-ce pas, Seigneur, contre ces Chrétiens monſtrueux que votre Prophête indigné vous diſoit autrefois? *Ah, Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement & de ſcandale.* Pſalm. 68. 23.

En ſecond lieu, communier en mémoire de Jeſus-Chriſt, c'eſt vouloir réveiller par la préſence de ce gage ſacré tout ce que ſon ſouvenir peut faire d'impreſſion ſur un cœur qu'il aime. L'abſence rallentit les liaiſons les plus vives: Jeſus-Chriſt prévoyoit bien que montant dans le Ciel, ſes Diſciples inſenſiblement oublieroient ſes bienfaits & ſes divines inſtructions. Hélas! Moyſe ne reſte que quarante jours ſur la montagne, & déja les Iſraëlites ne ſe ſouviennent plus

plus des prodiges qu'il avoit opérés pour les délivrer de l'Egypte ? Qu'eſt devenu ce Moyſe, s'entredifoient-ils ? faiſons-nous des dieux qui nous précédent & qui nous défendent contre nos ennemis. Jeſus-Chriſt, pour parer à ces inconſtances du cœur humain, voulut en montant dans la céleſte Sion, nous laiſſer un gage de ſa préſence : c'eſt-là qu'il veut que nous venions nous conſoler de ſon abſence ſenſible ; c'eſt-là que nous devons retrouver un ſouvenir plus vif de ſes merveilles, de ſa doctrine, de ſes bienfaits, de ſa divine perſonne ; c'eſt-là que ſous des ſignes myſtérieux, nous venons le voir naiſſant à Bethléem, élevé à Nazareth, converſant avec les hommes, & parcourant les villes de la Judée, faiſant des ſignes & des prodiges que nul autre avant lui n'avoit jamais faits, appellant à ſa ſuite des Diſciples groſſiers pour en faire les maîtres du monde, confondant l'hypocriſie des Phariſiens, annonçant le ſalut aux hommes, laiſſant par-tout des traces de ſa puiſſance & de ſa bonté, entrant en triomphe à Jéruſalem, conduit ſur le Calvaire, expirant ſur une croix, vainqueur de la mort & de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étoient captifs comme les trophées de ſa victoire, & formant enſuite ſon Egliſe par l'effuſion de ſon eſprit & l'abondance de ſes dons, en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ſes myſtères.

Vous enviez, dit ſaint Chryſoſtôme, le ſort d'une hémorroïſſe qui touche ſes vêtemens, d'une pécheresſe qui arroſe ſes pieds de ſes larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le ſuivre & de le ſervir dans les courſes de ſon miniſtère, de ſes Diſciples avec qui il converſoit familiérement, des peuples de ce tems-là qui entendirent les paroles de grace & de ſalut qui ſortoient de ſa bouche : vous appellez heureux ceux qui le virent ; bien des Prophêtes &

des Rois l'ont ſouhaité en vain : mais vous, mes Freres, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un ſaint baiſer, vous l'arroſerez de vos larmes, & vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas ! nos peres alloient dans une terre ſainte y adorer les traces de ſes pieds, & les lieux qu'il avoit conſacrés par ſa préſence. Ici, leur diſoit-on, il propoſoit la parabole du bon Paſteur & de la brebis égarée : ici, il réconcilioit une femme adultére : ici il conſoloit une pécheresſe ; ici il ſanctifioit les nôces & les feſtins par ſa préſence ; ici il multiplioit des pains pour raſſaſier un peuple affamé ; ici il défendoit à ſes Diſciples de faire deſcendre le feu du ciel ſur une ville criminelle ; ici il s'abaiſſoit juſqu'à converſer avec une femme de Samarie ; ici il ſouffroit les enfans autour de lui, & blâmoit ceux qui vouloient les éloigner ; ici il rendoit la vuë aux aveugles, il redreſſoit les boiteux, il délivroit les poſſédés, il faiſoit parler les muets & ouïr les ſourds. A ces paroles nos peres ſe ſentoient ſaiſis d'une joye ſainte ; ils verſoient ſur cette terre heureuſe des larmes de tendreſſe & de religion : ce ſpectacle, ces images leur rapprochoient le tems, les actions, les myſtères de Jeſus-Chriſt, rallumoient leur ardeur, conſoloient leur foi ; les pécheurs y trouvoient une douce confiance, les foibles une nouvelle force, les juſtes de nouveaux déſirs.

Ah ! Chrétiens ! non, il n'eſt pas néceſſaire de traverſer les mers ; le ſalut eſt proche de vous ; la parole que nous vous prêchons, ſera, ſi vous voulez, ſur votre bouche & dans votre cœur ; ouvrez les yeux de la foi, regardez ſur ces autels ; ce ne ſont pas des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même : approchez en mémoire de lui ; venez-y rallumer tout ce que votre cœur a ſenti de ten-

dre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le ſouvenir de ſa douceur qui ne lui permettoit pas de briſer un roſeau déja caſſé, & d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportemens & vos impatiences : que le ſouvenir de ſes travaux & de ſa vie pénible vous confonde ſur votre molleſſe : que le ſouvenir de ſa modeſtie & de ſon humilité qui lui faiſoit prendre la fuite lorſqu'on vouloit le faire Roi, vous guériſſe de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles : que le ſouvenir de ſon jeûne de quarante jours vous détrompe ſur les fauſſes raiſons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir : que le ſouvenir de ſon zéle contre les profanateurs du Temple, vous apprenne avec quel reſpect & quelle ſainte frayeur vous devez y entrer ; que le ſouvenir de la ſimplicité & de la frugalité de ſes mœurs condamne les vaines ſuperfluités & les excès des vôtres ; que le ſouvenir de ſes retraites & de ſes priéres vous avertiſſe de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le ſecret de votre maiſon, de paſſer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indiſpenſable de la priére : que le ſouvenir de ſa tendreſſe & de ſa compaſſion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le ſouvenir de ſes entretiens vous inſtruiſe à converſer innocemment, ſaintement, utilement avec les hommes : en un mot, que le ſouvenir de toutes ſes vertus plus vif alors, plus préſent au cœur, à l'eſprit, vous corrige de toutes vos foibleſſes : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes foibleſſes ; mais ſe familiariſer de telle ſorte avec la chair de Jeſus-Chriſt, qu'elle ne reveille plus en nous des ſentimens nouveaux & nous laiſſe toujours tels que nous ſommes ; mais ſe nourrir

d'une viande divine, & ne point croître ; mais s'approcher ſouvent de cette fournaiſe ardente, & n'y pouvoir rechauffer votre tiédeur ; mais ſe préſenter avec des fautes cent fois déteſtées & encore cheres, avec des habitudes d'imperfection, qui, quoique légéres en elles-mêmes, ne le ſont plus pourtant par l'attachement & la pente qui nous les rend inévitables, & par la circonſtance du Sacrement qu'on ſe met en danger de profaner ; mais faire profeſſion de piété, d'éloignement du monde, être preſque tous les jours dans le commerce des choſes ſaintes, & s'être fait comme un point fixe de vertu au-delà duquel on ne va jamais, ſe traîner toujours autour des mêmes confeſſions & des mêmes chûtes, & n'être pas plus avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'étoit d'abord, avoir même fait quelques pas en arriére & relâché de ſa premiere ferveur ; mais ſans ceſſe uſer de ce remède divin, & ne ſentir rien de changé à ſes maux ; mais entaſſer Sacrement ſur Sacrement, ſi je l'oſe dire, & ne jamais vuider ſon cœur pour faire place à cette viande céleſte ; mais nourrir des envies, des animoſités, des délicateſſes, des attachemens ſecrets, un fond d'immortification, de déſirs de plaire, de paroître, de parvenir ; mais ſe permettre d'habitude dans ſes entretiens, des vivacités, des diſcours libres ſur autrui, des épanchemens tout mondains, des inutilités éternelles, des ſentimens tout profanes, des airs vains & piquans, des détours qui bleſſent la ſincerité, des déguiſemens qui familiariſent avec le menſonge, des impatiences & des éclats ; mais cultiver des liaiſons que la piété couvre peut-être, & que le penchant tout ſeul aſſortit & ſoutient ; mais être ſur ſa gloire, ſur ſes intérêts, ſur ſes droits, d'une jalouſie outrée ; mais ſe ſentir révolté au plus léger mépris, & ne pouvoir digérer un ſeul geſte

désobligeant ; mais être d'une attention infinie sur soi-même, & dans une parure simple & modeste s'y rechercher ; choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une ame mondaine, & là-dessus, vivre du pain des Anges ; ô mon Dieu ! en voilà plus qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais est-ce manger ce pain indignement, que de le manger avec tant de foiblesses & d'imperfections ? Et qui le sçait, Seigneur, que vous-même ? Tout ce que nous sçavons, c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous ; c'est qu'il y aura des justices au grand jour qui paroîtront comme un linge souillé à vos yeux ; c'est que plusieurs de ceux qui avoient même prophétisé en votre nom, seront rejettés ; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre Céne qu'après que vous lui avez lavé les pieds, & cependant vous nous assurez qu'il étoit tout pur. Magdelaine est éloignée, & vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau, parce qu'un goût encore trop sensible étoit le principe de son empressement ; & cependant elle avoit beaucoup aimé, & lavé vos pieds sacrés & ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misères, vuides de fruits sincéres de pénitence, tout paîtris de mollesse & de sensualité, tiédes & sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante & imparfaite, plus soutenuë par l'habitude & par les engagemens d'une profession sainte, que par votre grace & une foi vive & solide : hélas ! nous faisons de votre corps une nourriture ordinaire. Quels abîmes, Seigneur ! quelle suite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne se répent point, qu'on multiplie à l'infini, qui sont comme le germe sur lequel on ente ensuite mille nouvelles profanations ! quels abîmes, encore une fois ! & que votre lumiére

nous manifeſtera au grand jour de terribles ſecrets ! que ſuis-je à vos yeux, ô mon Dieu ? Je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi ; ma condition ne ſouffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence & le crime ; ſi je ne ſuis pas un ſaint, je ſuis un monſtre ; ſi je ne ſuis pas un vaſe d'honneur, je ſuis un vaſe d'ignominie ; ſi je ne ſuis pas un ange de lumiéres, il n'y a point à balancer, je ſuis un ange de ténébres ; & ſi je ne ſuis pas un temple vivant de votre eſprit, il faut que j'en ſois le profanateur. Bon Dieu, quels puiſſans motifs de vigilance, d'attention ſur moi-même, de circonſpection, de frayeur en approchant de vos autels ; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifeſtation de vos jugemens adorables ! mais ce n'eſt pas encore aſſez de communier en mémoire de JESUS-CHRIST, mes Freres ; & pour nous retracer le ſouvenir de ſa vie, il faut encore, & c'eſt la derniére diſpoſition, rappeller le ſouvenir de ſa mort, & l'annoncer toutes les fois que l'on mange ſon Corps & que j'on boit ſon Sang ; & c'eſt ce que j'appelle une foi généreuſe qui nous faſſe immoler.

IV. REFLEX. TOutes les fois que vous mangerez le Corps & que vous boirez le Sang du Seigneur, vous annoncerez ſa mort juſqu'à ce qu'il vienne. Comment cela ? A la lettre on annonce ſa mort, parce ce myſtère fut un prélude de ſa paſſion ; parce que Judas y forma comme la derniére réſolution de le livrer ; parce que JESUS-CHRIST empreſſé de ſouffrir ce baptême de ſang, dont il devoit être baptiſé, en prévint l'accompliſſement, & d'avance s'immola lui-même par la ſéparation myſtique de ſon Corps & de ſon Sang ; parce que l'Euchariſtie eſt le ſacrifice permanent de l'Egliſe, le fruit & la plénitude de

celui de la croix ; parce qu'enfin JESUS-CHRIST y eſt comme dans un état de mort ; il a une bouche & ne parle pas ; des yeux, & ne s'en ſert pas ; des pieds, & ne marche pas. Mais, mes Freres, en ce ſens-là l'impie comme le Juſte, annonce ſa mort toutes les fois qu'il mange ſon corps : c'eſt un myſtère, & non pas un mérite ; c'eſt la nature du Sacrement, & non pas le privilège de celui qui le reçoit ; c'eſt une ſuite de ſon inſtitution, & non pas une diſpoſition pour en approcher. Or le deſſein de l'Apôtre eſt ici de prévenir les abus, d'apprendre aux Fidéles à manger dignement le Corps du Seigneur, de leur développer dans les myſtères que renferment ce Sacrement les diſpoſitions qu'il demande. Il y a donc une maniére d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute ſe paſſer dans nos cœurs, qui nous diſpoſe, qui nous prépare, qui aſſortit la ſituation de notre ame à la nature de ce myſtère, qui nous fait porter ſur notre corps la mortification de Jeſus-Chriſt, qui nous immole & nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raiſons que nous avons touchées, & changeons la lettre en eſprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce myſtère fut un prélude de ſa paſſion. Dans les premiers tems l'Euchariſtie étoit un prélude du martyre : du moment que la fureur du tyran s'étoit déclarée & que la perſécution commençoit à s'élever, tous les Fidéles couroient ſe munir de ce pain de vie : ils emportoient ce cher dépôt dans leurs maiſons : la mort leur paroiſſoit moins terrible, lorſqu'ils avoient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la déſiroient même ; & les conſolations ineffables que la préſence de Jeſus-Chriſt cachée ſous des voiles myſtiques répandoit déja dans leur ame, les faiſoit ſoupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ſes

Elus, lorſqu'ils le verront face à face. Etoient-ils traînés dans les priſons, chargés de fer comme les ſcélérats, eux dont le monde n'étoit pas digne; ils cachoient avec ſoin dans leur ſein la divine Euchariſtie; ils s'en nourriſſoient dans l'attente du martyre; ils s'engraiſſoient de cette viande céleſte, comme des victimes pures, afin que leur ſacrifice fût plus agréable au Seigneur: des Vierges chaſtes, des Fidéles fervens, des Miniſtres ſaints participoient tous enſemble dans les cachots au pain de bénédiction: auſſi quelle joye dans leurs chaînes! quelle ſérénité dans ces lieux ſombres & affreux! quels cantiques d'actions de grace dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvoient par-tout que de triſtes images de la mort, & les préparatifs des plus cruels ſupplices! combien de fois diſoient-ils à Jeſus-Chriſt préſent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable: ah! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puiſque vous êtes avec nous: que des armées entiéres nous environnent, nous ne ſerons point troublés; nos ennemis peuvent perdre notre corps, & même nous le rendrez-vous glorieux & immortel; mais qui peut perdre ceux que le Pere vous a donnés? Heureuſes chaînes que vous daignez ſoutenir! ſaintes priſons que vous conſacrez par votre préſence! ténébres aimables où vous rempliſſez nos ames de tant de lumiéres! mort précieuſe qui va nous unir à vous, & déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux! de-là, quelle force dans les tourmens! pleins de la chair de Jeſus-Chriſt, teints de ſon ſang, ils ſortoient, dit ſaint Chryſoſtôme, de leurs cachots comme des lions encore tout ſanglans & altérés de mort & de carnage; ils voloient ſur les échaffauts; il y portoient une ſainte fierté; lançoient çà & là des regards de conſtance & de magnanimité qui glaçoient les tyrans les plus barbares, & déſarmoient

ſarmoient leurs propres bourreaux ; ils annonçoient donc la mort du Seigneur en ſe préparant au martyre par la Communion.

La tranquillité de nos ſiécles & la religion des Céſars ne nous laiſſent plus le même eſpoir ; la mort n'eſt plus la récompenſe de la foi, & l'Euchariſtie ne fait plus des martyrs ; mais n'avons-nous pas des perſécuteurs domeſtiques ? Notre foi n'a-t'elle à craindre que des tyrans ? Et n'y a-t'il pas un martyre d'amour comme un martyre de ſang ? En approchant donc de l'autel, mes Freres, une ame fidéle ſoupire après la diſſolution de ſon corps terreſtre ; car pourroit-elle aimer cette vie, & annoncer la mort de Jeſus-Chriſt, & retracer dans ces ſignes myſtiques ſa ſortie du monde pour aller à ſon Pere ? Elle ſe plaint que ſon exil eſt trop prolongé, elle porte au pied du ſanctuaire un eſprit de mort & de martyre : ah ! Seigneur, puiſque vous êtes mort & crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous ? Que puis-je trouver ſur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus ? Le myſtère lui-même qui devoit me conſoler par votre préſence, me fait ſouvenir de votre mort ; ces voiles qui vous couvrent, ſont un artifice de votre amour ; & vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le déſir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous, qu'un vuide affreux du Dieu que je cherche ? Que me répondez-vous, lorſque mon cœur ſéduit ſe tourne de votre côté pour y charmer ſes inquiétudes ? Retournez, me dites-vous, à celui qui nous a faites ; nous gémiſſons en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triſte aſſujettiſſement, qui nous fait ſervir aux paſſions & aux erreurs des hommes : ne le cherches point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas, il eſt reſſuſcité, il n'eſt plus ici ; s'il paroît, ce n'eſt que pour mourir en-

core tous les jours: reprends les déſirs & les affections que tu voulois nous donner, & les détournes vers le ciel; l'époux a été enlevé, la terre déſormais n'eſt plus pour un Chrétien qu'un ſéjour de ſoupirs & de larmes: voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici-bas, Seigneur! quels ſont les liens & les charmes qui peuvent m'attacher à la terre? Inquiéte dans les plaiſirs, impatiente dans l'abſence; ennuyée des entretiens & des commerces des hommes, effrayée de la ſolitude; ſans goût pour le monde, ſans goût pour la vertu; faiſant le mal que je hais, ne faiſant pas le bien que je voudrois; qui me retient? Qui différe la diſſolution de ce corps de péché? Qui m'empêche de voler avec les aîles de la colombe ſur la ſainte montagne? Je ſerois heureuſe, Seigneur, je le ſens; je pourrois à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux: je ne goûte de véritable joye qu'aux pieds de vos autels; ce ſont-là les momens les plus heureux de ma vie; mais ils durent ſi peu, il faut ſe rengager ſi vîte dans les ennuis & les déſagrémens du ſiécle; mais il faut s'éloigner de vous pour ſi long-tems: non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur ſur la terre, & la mort eſt un gain à qui ſçait vous aimer.

Sont-ce là nos ſentimens, mes Freres, quand nous approchons des autels? où ſont aujourdhui les Chrétiens, qui, comme les premiers Fidéles, attendent la bienheureuſe eſpérance, & hâtent par leurs ſoupirs la fin de leur exil, & l'avénement de Jeſus-Chriſt? C'eſt un rafinement de piété qu'on n'entend point; c'eſt un langage preſque de contemplatif; & cependant c'eſt le fondement de la religion & la premiére démarche de la foi. On regarde la néceſſité de mourir comme une peine cruelle; la ſeule idée de la mort qui conſoloit tant nos peres, nous

fait frémir : la fin de la vie eſt le terme de nos plaiſirs, au lieu d'être celui de nos peines ; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu & des obligations de l'Egliſe : les ſoins qui aboutiſſent au corps ſont infinis ; nos précautions ſur ce point vont juſques à la foibleſſe : ou s'il arrive quelquefois de ſouhaiter ce dernier moment, c'eſt la laſſitude de la vie & de ſes chagrins, c'eſt une diſgrace, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires qui ne nous laiſſe plus eſpérer de plaiſirs en ce monde, un établiſſement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût & un ſouhait d'amour propre ; on s'ennuye d'être malheureux, mais on n'eſt point empreſſé d'aller ſe réunir à Jeſus-Chriſt : & là-deſſus on vient manger la Céne du Seigneur, ſe renouveller le ſouvenir de ſa paſſion, & annoncer ſa mort juſqu'à ce qu'il vienne ; quelle indignité !

En ſecond lieu, on annonce ſa mort dans ce myſtère, parce que Judas y forma comme la dernière réſolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce ſouvenir ? Ah ! mes Freres, un déſir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de Communions monſtrueuſes qui crucifient de nouveau Jeſus-Chriſt. Tant de Miniſtres perfides l'offrent dans tous les lieux où ſon nom eſt connu, avec des mains ſacrilèges ; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, raviſſeurs de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes : nous devons ſentir les outrages qu'y ſouffre Jeſus-Chriſt ; nous confondre devant lui, ſur ce que le plus ſignalé de ſes bienfaits eſt devenu l'occaſion des plus grands crimes ; trembler ſur nous-mêmes ; admirer ſa bonté, laquelle pour l'utilité d'un petit nombre d'Elus, a bien voulu s'expoſer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les ſiécles & de tous

les tems qui l'ont déshonoré & qui le déshonorent ; détourner par les larmes de notre cœur, & par mille gémiſſemens ſecrets, les fléaux que les Communions indignes ne manquent jamais d'attirer ſur la terre : car, ſi l'Apôtre ſe plaignoit autrefois que les corps frappés de playes, les maladies populaires, les morts ſoudaines n'étoient qu'une ſuite de ce Sacrement profané ; ah ! vous nous frappez depuis long-tems, Seigneur ; vous verſez ſur nos villes & ſur nos provinces la coupe de votre fureur ; vous armez les Rois contre les Rois, & les peuples contre les peuples ; on n'entend parler que de combats & de bruits de guerre ; vous faites pleuvoir du ciel la ſtérilité ſur nos campagnes ; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, & ôte aux peres la conſolation de leurs vieux ans ; nous gémiſſons ſous des charges qui en éloignant de nos murs l'ennemi de l'Etat, nous livrent à la faim & à la miſére ; les arts ſont preſque inutiles au peuple ; les gains & les trafics languiſſent, & l'induſtrie peut à peine fournir aux beſoins ; les calamités ſecrettes & connuës de vous ſeul, ſont encore plus touchantes que les publiques ; nous avons vu la faim & la mort moiſſonner nos citoyens & changer nos villes en déſerts affreux ; l'ennemi de votre nom profite de nos diſſentions & uſurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux ſi longs & ſi terribles, grand Dieu ? Où ſe forment ces nuées de fureur & d'indignation qui éclatent depuis ſi long-tems ſur nos têtes ? N'êtes-vous pas armé pour punir les ſacrilèges ? Les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colére ? Eh ! frappez-nous donc, Seigneur, vengez votre gloire ; ordonnez à l'Ange qui eſt dans les airs de ne pas arrêter ſon bras, qu'il n'épargne pas les maiſons où ſont encore

empreintes les traces d'un ſang profané ; votre courroux eſt juſte. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes ; donnez la paix à nos jours ; écoutez les cris des Juſtes qui vous la demandent : *Seigneur*, vous diſent-ils, avec le Prophête, *nous attendions la paix & ce bien n'eſt pas encore venu.* Faites ceſſer les profanations que les guerres traînent toujours après elles ; ne puniſſez plus les ſacrilèges en les multipliant ſur la terre ; rendez la majeſté à tant de temples profanés, le culte & la dignité à tant d'Egliſes dépouillées ; la ſplendeur & la magnificence à tant d'autels renverſés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la conſolation & l'allégreſſe à Iſraël ; rendez les enfans aux peres, & aux épouſes déſolées leurs époux ; & ſi nos malheurs ne vous touchent pas, laiſſez-vous toucher du moins à ceux de votre Egliſe. *Jerem.* 8. 15.

On annonce en troiſiéme lieu, la mort du Seigneur dans ce myſtère, parce que Jeſus-Chriſt s'y immole lui-même, par la ſéparation myſtique de ſon Corps & de ſon Sang. Que s'enſuit-il delà ? Qu'il faut être aux pieds des autels comme ſi nous étions aux pieds de la croix : entrer dans les diſpoſitions des Diſciples & des femmes de Jéruſalem qui recueillirent les derniers ſoupirs de Jeſus mourant, & furent préſens à la conſommation de ſon ſacrifice. Or, quel éloignement n'avoient-ils pas pour un monde qui crucifioit leur maître ? Qu'avoient-ils encore à ménager avec ſes meurtriers ? Craignoient-ils de ſe déclarer les Diſciples de celui qui ſe déclaroit ſi hautement leur Sauveur, & au prix de tout ſon ſang ? Ne diſoient-ils pas au Pere céleſte : eh ! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui ſommes les coupables, & épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes paſſées qui attachoient un ſi bon maître à la

croix ! quelle impreſſion ſenſible de ſes ſouffrances dans leur cœur ! ainſi, mes Freres, ménager encore le ſiécle, n'oſer ſe déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jeſus-Chriſt, ſe meſurer dans ſes démarches de dévotion de telle ſorte, qu'il y régne encore un air & un goût du monde, qui ſe mêle, pour ainſi dire, dans les intérêts de notre vertu : ne pas confeſſer Jeſus-Chriſt la tête levée; n'oſer ſe diſpenſer d'un ſpectacle où il eſt moqué, d'une aſſemblée où il eſt offenſé, d'une démarche dont l'innocence ne peut ſortir entiére, d'une bienſéance dont les devoirs de la religion ſouffrent, de je ne ſçais quel train de vie dont le monde vous fait une néceſſité, de certaines maximes qui bleſſent l'Evangile, & que l'uſage vous donne pour des loix ; prétendre uſer de ces ménagemens, & néanmoins venir manger la Pâque avec des Diſciples de Jeſus-Chriſt ; conſerver encore des intelligences avec ſes ennemis, & s'aſſeoir à ſa table ; eſtimer les maximes qui le crucifient, & vouloir être les ſpectateurs & les compagnons fidéles de ſa croix : ah ! c'eſt une contradiction.

Il a vaincu le monde ; il l'a attaché à ſa croix ; il a fait expirer avec lui ſes erreurs & ſes maximes, donc annoncer ſa mort dans la Communion, c'eſt rappeller le ſouvenir de ſa victoire ; & ſi le monde vit & régne encore dans votre cœur, mon Frere, ne détruiſez-vous pas le fruit de ſa mort ? Ne diſputez-vous pas à Jeſus-Chriſt l'honneur de ſon triomphe ? Et au lieu d'annoncer ſa mort, ne venez-vous pas la renouveller avec ſes ennemis ?

D'ailleurs, on annonce en quatriéme lieu ſa mort dans ce myſtère, parce qu'il eſt la conſommation du ſacrifice de la croix, & qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, & par conſéquent à la

Communion ? Les ſouffrances, les mortifications, une vie pénitente & intérieure. Car, dites moi, vivant dans les délices, oſerez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Oſerez-vous nourrir un Corps comme le vôtre, amolli par les plaiſirs, flatté, careſſé; oſerez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? Oſerez-vous incorporer Jeſus-Chriſt mourant & couronné d'épines, dans des membres délicats & ſenſuels? Cet aſſortiment ne ſeroit-il pas monſtrueux? Oſerez-vous en changeant ſa chair en votre propre ſubſtance, la transformer en une chair molle & voluptueuſe? Eh! ce ſeroit un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jeſus-Chriſt, il faut que vos membres puiſſent devenir ſes membres; que ſon corps puiſſe prendre la figure du vôtre: or, ſon corps eſt un corps crucifié, ſes membres ſont des membres ſouffrans: & ſi vous vivez ſans ſouffrir: ſi vous ne portez pas la mortification de Jeſus-Chriſt ſur votre corps; ſi peut-être vous n'avez jamais fait à vos ſens & à vos déſirs aucune violence; ſi vos jours ſe paſſent dans une tranquille molleſſe; ſi les afflictions vous impatientent; ſi tout ce qui contrarie votre humeur, vous révolte; ſi vous ne vous preſcrivez point d'œuvres mortifiantes; ſi celles que le Ciel vous ménage, ne ſont pas bien reçuës; comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jeſus Chriſt? On n'y penſe point, mes Freres; & cependant une vie molle & ſenſuelle, ne peut être qu'un préjugé d'une Communion indigne.

Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce myſtère, parce qu'il y eſt lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, & ne parle pas; des yeux, & ne s'en ſert pas; des pieds, & ne marche pas: regardez donc, mon Frere, & faites ſelon ce modéle: voilà comme vous devez annoncer ſa mort en participant à

ſon corps : il faut y porter des yeux inſtruits à être fermés pour la terre ; une langue accoûtumée au ſilence, ou à des diſcours de Dieu, comme parle ſaint Paul ; des mains immobiles, pour les œuvres de péché ; des ſens ou éteints ou mortifiés ; en un mot, y porter une mort univerſelle ſur votre corps : l'état de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, eſt l'état du Chrétien ſur la terre ; un état de retraite, de ſilence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les ſens. Car, qu'eſt-ce que JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie ? Il eſt dans le monde comme s'il n'y étoit point ; il eſt au milieu des hommes, mais inviſible ; il entend leurs vains diſcours, leurs conſeils chimériques, leurs eſpérances frivoles, mais il n'y prend aucune part ; il voit leurs ſollicitudes, leurs agitations, leurs entrepriſes, & il les laiſſe faire : on lui rend des honneurs divins, & on l'outrage ; & toujours le même, il paroît inſenſible aux inſultes comme aux hommages : il voit renouveller les ſiécles, les empires, les familles ; les mœurs changer ; le goût des hommes & des âges varier, les coûtumes s'éteindre & puis revivre ; la figure de ce monde dans une révolution éternelle ; les héréſies prévaloir ; ſon héritage déchiré ; des guerres, des ſéditions, des bouleverſemens ſoudains ; l'univers entier ébranlé ; & il eſt tranquille ſur ſes ruines, & rien ne le tire de ſon application intime & ineffable à ſon Pere ; & rien ne trouble le repos divin de ſon ſanctuaire, où il eſt toujours vivant, afin d'interceder pour nous. Regardez encore une fois, & faites ſelon ce modéle : portons-nous à la table ſacrée des yeux fermés depuis long-tems à tout ce qui peut bleſſer notre ame ; une langue environnée d'une garde de circonſpection & de pudeur ; des oreilles chaſtes & impénétrables aux ſifflemens du ſerpent, & à la volupté des ſons & des voix, ſi

propres à amollir le cœur ; une ame inſenſible aux mépris comme aux louanges ; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie ; égale dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune ; voyant avec des yeux étrangers, indifférens, tout ce qui ſe paſſe ici-bas ; eſtimant les biens & les maux qui lui arrivent comme choſe qui ne la regarde pas ; & à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des ſens, la contradiction des langues, les vaines entrepriſes des hommes, toujours attentive à ne pas ſe laiſſer ravir la paix de ſon cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vuë ſon Dieu, & à avoir toujours ſa converſation dans le Ciel.

Ce n'eſt pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort : hélas ! c'eſt l'affaire de toute la vie ; & la chair de Jeſus-Chriſt eſt un ſecours établi, pour nous fortifier & nous aider dans cette entrepriſe : mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement ; il faut être aux priſes avec ſes ſens, avec ſa corruption, avec ſes foibleſſes, & ſe gagner tous les jours ſur quelque article ; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne ; il faut expier par la retraite, par le ſilence, par les larmes, par la priére, par les macérations, les victoires journaliéres que les impreſſions du monde & des ſens remportent ſur nous ; il faut ſe relever avec avantage de ſes chûtes : mais je veux vous donner à entendre, qu'une Communion n'eſt pas l'affaire d'un jour, & d'une ſolemnité ; que toute notre vie doit être une préparation à l'Euchariſtie ; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduiſent à l'autel ; que la vie de la plûpart des gens du monde, de ceux même qui ne ſont pas dans le déſordre, qui ne ſe gênent ſur rien,

qui vivent ſelon les ſens, qui ne ſont vifs que ſur les intérêts de la terre, eſt une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, & qui dès-là vous exclut de ce myſtère. Je veux vous faire comprendre que l'Euchariſtie eſt un feſtin, ſi je l'oſe dire, de deuil & de mort; que les joyes, les plaiſirs, les vaines décorations déparent cette table ſacrée, & vous font rejetter comme celui qui s'y préſente avec un habit ſale & déchiré: qu'on ne peut pas ſe nourrir en même-tems, & des viandes d'ici-bas & du pain du ciel; & que du moment que les Iſraëlites arrivés ſur les frontiéres de Chanaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne ceſſa de tomber, ils n'uſerent plus depuis de cette nourriture céleſte: *Defecit que manna poſtquàm comederunt de frugibus terræ.* Je veux vous faire comprendre que ce Sacrement eſt le fruit & non pas la marque de la pénitence; que ces Communions dont une ſolemnité décide, ſont plus de profanateurs que d'adorateurs véritables; qu'on ne peut ſe nourrir du corps de Jeſus-Chriſt ſans vivre de ſon eſprit; qu'il faut même que la plénitude de l'Eſprit-Saint repoſe ſur une ame comme ſur Marie, avant que Jeſus-Chriſt vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des livres ſaints, & les rigueurs ſalutaires de la pénitence, doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jeſus-Chriſt, afin que nous ſoyons comme des arches ſaintes, & que cette manne céleſte y repoſe au milieu des tables de la Loi & de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du ſiécle & qui les aimez, que toutes les Communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, & avec la ſeule précaution d'une confeſſion. Je veux vous

Joſ. 5. 12.

faire comprendre que le pain de vie ſe change en poiſon pour la plûpart des Fidéles ; que l'autel voit preſque plus de crimes que le théâtre ; que Jeſus-Chriſt eſt plus outragé dans ſon ſanctuaire, que dans les aſſemblées des pécheurs ; & que les ſolemnités ne ſont plus que des myſtères de deuil pour lui, & des jours établis pour le déshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner ; une foi prudente qui nous faſſe éprouver ; une foi vive qui nous faſſe aimer ; une foi généreuſe qui nous faſſe immoler : hors delà, c'eſt ſe rendre coupable du Corps & du Sang du Seigneur ; c'eſt manger & boire ſon jugement.

Ah ! Seigneur, que j'ai peu connu juſqu'ici l'innocence & l'extrême pureté, que vous demandez de ceux qui viennent ſe nourrir de ce pain céleſte ! le Centenier, cet homme d'une foi ſi vive, ſi humble, ſi éclairée ; cet homme ſi riche en bonnes œuvres, qui aimoit votre peuple, qui élevoit des édifices ſacrés en votre nom, deſtinés aux priéres publiques & à l'interprétation de vos Ecritures ; cet homme ne ſe croit pas digne de vous recevoir même dans ſa maiſon : la plus pure même des Vierges, lorſqu'un Ange lui annonce que vous allez deſcendre dans ſon ſein, en eſt effrayée ; elle entre dans ſon néant, & s'il lui reſte encore la force de parler, c'eſt pour demander comment cela ſe pourra faire. Et qui ſuis-je, Seigneur, pour oſer m'aſſeoir à votre table avec ſi peu de précaution ? Moi qui viens paroître vuide devant vous ; moi qui n'ai à vous offrir que les reſtes d'un cœur que le monde a occupé ſi long-tems ; moi qui ne ſuis à vous que par intervalles, & qui laiſſe encore aux créatures & aux paſſions le fond & l'état de mon cœur ; moi qui ne porte à vos

autels que de foibles eſſais de ſalut, & des œuvres conſommées de péché; moi qui n'ai pardeſſus les autres pécheurs que l'abus de vos graces; que des lumiéres inutiles; que des ſentimens qui s'exhalent par déſirs; que mille inſpirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de converſion; qu'un cœur incapable de ſe familiariſer ni avec le péché, ni avec la vertu; qu'un naturel heureux & preſque de ſon propre fonds, ennemi des excès & du vice, & que j'ai pourtant altéré.

Ah, Seigneur! les fruits d'une Communion ſainte ſont ſi abondans, ſi ſenſibles; l'ame en ſort ſi inondée de vos graces & de vos faveurs, que quand je n'aurois point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrois trembler & me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim; & je me retire de cette table ſacrée, fatigué, laſſé de mes hommages: je reſpire au ſortir de-là, comme au ſortir d'une bienſéance & d'une gêne: je m'applaudis d'en être quitte, comme ſi je venois de finir une affaire pénible; & ſi je ſens le goût réveillé, c'eſt celui des plaiſirs & du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, & vous demeurez en nous; c'eſt-à-dire, que votre ſang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laiſſe vos inclinations, vos traits, votre reſſemblance; & que nous ſommes d'autres vous-même; que comme de jeunes Princes héritiers d'un ſang royal, on doit voir briller ſur notre viſage, je ne ſçais quel air de majeſté qui annonce notre nobleſſe; il ne doit plus paroître en nous que des inclinations nobles, céleſtes, & des ſentimens dignes du ſang que nous avons reçu: & cependant je me trouve toujours des déſirs terreſtres; des penchans bas & rampans; un

cœur qui ſe traîne encore ſur la bouë, & qui ne ſçait s'élever au-deſſus des créatures, & retourner juſques dans votre ſein dont il eſt ſorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, & qu'on vit éternellement : & j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaiſirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfans, pour ma gloire ; pour vous, à peine un ſeul moment dans la journée. Que faut-il donc que je faſſe, Seigneur ? Que je me retire de votre table ? Quoi ! ce fruit de vie me ſeroit interdit ? Quoi ! le pain de conſolation ne ſeroit plus rompu pour moi ? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure ; vous voulez m'en rendre digne ; vous ne voulez pas que je m'en retire ; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refuſez pas le pain des enfans ; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me préſenter un ſerpent à ſa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : applaniſſez-en les hauteurs ; redreſſez en l'obliquité ; purifiez mes déſirs ; corrigez mes inclinations, créez-en plûtôt de nouvelles. Vous ſeul pouvez être votre précurſeur & vous préparer les voyes dans les ames : rempliſſez-nous donc, Seigneur, de votre eſprit, afin que nous mangions votre corps dignement, & que nous vivions éternellement pour vous.

Ainſi ſoit-il.

SERMON
POUR LE JOUR
DE NOEL.

Evangeliſo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus eſt vobis hodie Salvator, qui eſt Chriſtus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joye ; c'eſt qu'aujourdhui il vous eſt né un Sauveur, qui eſt le Chriſt, le Seigneur. Luc. 2. 10. 11.

SIRE,

VOILA en effet la grande nouvelle que le monde attendoit depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de Prophêtes avoient prédit ; que tant de cérémonies avoient figuré ; que tant de Juſtes avoient attendu, & que toute la nature ſembloit promettre, & hâter par la corruption univerſelle répanduë ſur toute chair : voilà le grand bienfait, que la bonté de Dieu préparoit aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier pere les eut tous aſſujettis au péché & à la mort.

Le Sauveur, le Chriſt, le Seigneur, paroît enfin aujourdhui ſur la terre. Les nuées enfantent le Juſte : l'étoile de Jacob ſe montre à l'u-

nivers : le ſceptre eſt ſorti de Juda, & celui qui devoit venir eſt arrivé : les tems myſtérieux ſont accomplis : le Seigneur a fait paroître le ſigne promis à la Judée : une Vierge a conçu & enfanté ; & de Bethléem ſort le conducteur, qui doit inſtruire & régir tout Iſraël.

Quels nouveaux biens, mes Freres, cette naiſſance n'annonce-t'elle pas aux hommes ? elle n'auroit pas été durant tant de ſiécles, annoncée, attenduë, déſirée ; elle n'auroit pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénouement de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes ; ſi elle n'avoit été la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit leur donner. Quelle nuit heureuſe, que celle qui vient de préſider à cet enfantement divin ! elle a vu la lumiére du monde luire dans ſes ténébres : les cieux en retentiſſent de joie, & de cantiques d'actions de graces.

Mais, mes Freres, pour entrer dans les tranſports d'allégreſſe que cette naiſſance répand dans le ciel & ſur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'eſt fondée que ſur le ſalut commun qui nous eſt offert ; & ſi malgré ce ſecours, nous nous obſtinons encore à périr, l'Egliſe pleure ſur nous, & nous mêlons le deuil & la triſteſſe à la joie que lui inſpire une ſi heureuſe nouvelle.

Or, quels ſont les bienfaits ineſtimables que cette naiſſance vient apporter aux hommes ? les Eſprits céleſtes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourdhui aux Paſteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu, & la paix aux hommes : & voilà tout le fond de ce grand myſtère développé. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir : aux hommes, la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. L'Homme n'avoit été placé ſur la terre, que pour rendre à l'auteur de ſon Etre, la gloire & l'hommage qui lui étoient dûs. Tout le rappelloit à ces devoirs ; & tout ce qui devoit l'y rappeller, l'en éloigna ; il devoit à ſa majeſté ſuprême ſon adoration & ſes hommages ; à ſa bonté paternelle, ſon amour ; à ſa ſageſſe infinie, le ſacrifice de ſa raiſon & de ſes lumiéres : ces devoirs, gravés dans le fond de ſon cœur, & nés avec lui, lui étoient encore ſans ceſſe annoncés par toutes les créatures : il ne pouvoit ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui étoit autour de lui ſans les retrouver. Cependant il les oublie ; il les efface de ſon cœur : il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur & le culte qui étoit dû à l'ouvrier ſouverain ; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à ſon bienfaiteur ; dans les ténébres répanduës ſur les effets mêmes de la nature, l'impoſſibilité de ſonder à plus forte raiſon, les ſecrets de Dieu, & la défiance où il devoit vivre de ſes propers lumiéres. L'idolâtrie rendoit donc à la créature, le culte que le Créateur s'étoit réſervé à lui ſeul : la Synagogue l'honoroit des lévres, & l'amour qu'elle lui devoit ſe bornoit à des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui : la Philoſophie s'égaroit dans ſes penſées, meſuroit les lumiéres de Dieu à celles de l'homme, & croyoit que la raiſon qui ſe méconnoiſſoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répanduës ſur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, & l'homme ne ſe connoiſſoit plus lui-même.

Et premiérement, à quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle pas pouſſé ſon culte profane ? La mort d'une perſonne chere l'érigeoit bien-tôt en divinité ; & ſes viles cendres, ſur leſquelles ſon néant étoit écrit en caractéres ſi inéfaçables, devenoient

devenoient elles-mêmes le titre de ſa gloire & de ſon immortalité. L'amour conjugal ſe fit des dieux ; l'amour impur l'imita, & voulut avoir ſes autels : l'épouſe & l'amante, l'époux & l'amant criminels eurent des temples, des Prêtres, & des ſacrifices. La folie, ou la corruption générale adopta un culte ſi bizarre & ſi abominable : tout l'univers en fut infecté : la majeſté des loix de l'Empire l'autoriſa : la magnificence des temples, l'appareil des ſacrifices, la richeſſe immenſe des ſimulacres rendirent cette extravagance reſpectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ſes dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures ; les villes, les montagnes, les champs, les déſerts en furent ſouillés, & virent des édifices ſuperbes conſacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des paſſions : les dieux furent preſque auſſi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme ; & le Dieu véritable fut le ſeul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé depuis ſa naiſſance preſque dans l'horreur de ces ténébres ; chaque ſiécle y avoit ajouté de nouvelles impiétés : plus les tems marqués du Libérateur approchoient, plus la dépravation ſembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtreſſe de l'univers, s'étoit ſoumiſe aux différens cultes des nations qu'elle avoit ſubjuguées ; & voyoit s'élever au milieu de ſes murs, les idoles diverſes de tant de peuples ſoumis, qui devenoient plûtôt les monumens publics de ſa folie & de ſon aveuglement que de ſes victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu ſa voie, Dieu ne vouloit plus faire pleuvoir ſa colére ſur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge. Il vouloit les ſauver : il avoit

mis dans le ciel le ſigne de ſon alliance avec le monde ; & ce ſigne véritable n'étoit pas cet arc lumineux & groſſier, qui paroît dans les nuées ; c'étoit Jeſus-Chriſt ſon Fils unique ; le Verbe fait chair ; le ſceau véritable de l'alliance éternelle, & la ſeule lumiére qui vient éclairer tout le monde.

Il paroit aujourdhui ſur la terre, & rend à ſon Pere la gloire que l'impiété d'un culte public avoit voulu lui ravir. L'hommage que lui rend ſon ame ſainte unie au Verbe, dédommage d'abord ſa majeſté ſuprême, de tous les honneurs que l'univers lui avoit juſques-là refuſés, pour les proſtituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité, que tous les ſiécles, & tous les peuples idolâtres ne lui en avoient ôté : & il falloit bien que cet hommage fût agréable au Dieu ſouverain, puiſque lui ſeul effaça l'idolâtrie de deſſus la terre ; fit tarir le ſang des victimes impures ; renverſa les autels profanes ; impoſa ſilence aux oracles des démons ; mit en pouſſiére les vaines idoles, & changea leurs temples ſuperbes, juſques-là les aziles de toutes les abominations, en des maiſons d'adoration & de priére. Ainſi l'univers changea de face ; le ſeul Dieu inconnu dans Athénes même, & au milieu des villes les plus célébres par leur ſcience & par leur politeſſe, fut adoré : le monde reconnut ſon auteur : Dieu rentra dans ſes droits ; un culte digne de lui s'établit ſur toute la terre ; & il eut par-tout des adorateurs, qui l'adorérent en eſprit & en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & la premiére gloire qu'il rend à ſon Pere. Mais, mes Freres, ce grand bienfait eſt-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles ; un Jupiter inceſtueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif & cruel : Mais Dieu

en eſt-il plus glorifié parmi nous ? ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ſes plaiſirs ? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons : tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même ; tout ce qui fait le ſeul objet de nos penſées, de nos déſirs, & de nos affections, de nos craintes & de nos eſpérances, fait auſſi tout notre culte ; & nos Dieux ſont nos paſſions auxquelles nous ſacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'Idoles encore de cette eſpêce dans le monde chrétien ! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez proſtitué votre cœur ; à laquelle vous ſacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre repos ; & dont ni les motifs de la religion, ni ceux même du monde ne peuvent vous détacher, c'eſt votre idole : & que lui manque-t'il pour être votre divinité infâme, puiſque dans votre fureur vous ne lui en refuſez pas même le nom ? Vous, cette Cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous poſſéde, à laquelle vous rapportez tous vos ſoins, toutes vos démarches, tous vos mouvemens, tout ce que vous avez d'ame, d'eſprit, de volonté, votre vie toute entiére, c'eſt votre idole : & quel hommage criminel lui refuſez-vous, dès qu'elle l'exige, & qu'il peut devenir le prix de ſes faveurs ? Vous, cette intempérance honteuſe qui avilit votre nom & votre naiſſance ; qui n'eſt plus même de nos mœurs ; qui a noyé & abruti tous vos talens dans les excès du vin & de la débauche ; qui en vous rendant inſenſible à tout le reſte, ne vous laiſſe de goût & de ſentiment que pour les plaiſirs abrutiſſans de la table, c'eſt votre idole : vous ne comptez vivre que les momens que vous lui donnez ; & votre cœur rend encore plus d'hommage à ce Dieu infâme & abjet, que vos chants

inſenſés & profanes. Les paſſions firent les dieux autrefois ; & Jeſus-Chriſt n'a détruit ces idoles, qu'en détruiſant les paſſions qui les avoient élevées : vous les relevez en faiſant revivre toutes les paſſions qui avoient rendu le monde entier idolâtre. Et que ſert de connoître un Dieu ſeul, ſi vous portez ailleurs vos hommages ? le culte eſt dans le cœur ; & ſi le Dieu véritable n'eſt pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les Payens, les viles créatures à ſa place, & vous ne lui rendez pas la gloire qui lui eſt duë.

Auſſi Jeſus-Chriſt ne ſe borne pas à manifeſter le nom de ſon Pere aux hommes, & à établir ſur le débri des idoles la connoiſſance du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, ſi l'amour ne les anime & ne les ſanctifie ; & qui regarderont la miſéricorde, la juſtice, la ſainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, & l'appareil le plus pompeux de leur culte : ſecond bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & ſeconde ſorte de gloire qu'il rend à ſon Pere.

En effet, Dieu étoit connu dans la Judée ; dit le Prophête : Jéruſalem ne voyoit point d'idoles élevées dans ſes places publiques, y uſurper les hommages qui étoient dûs au Dieu d'Abraham ; *il n'y avoit ni Simulacre dans Jacob, ni Augure dans Iſraël ;* cette portion ſeule de la terre s'étoit préſervée de la contagion générale : mais la magnificence de ſon temple, l'appareil de ſes ſacrifices, la pompe de ſes ſolemnités, l'exactitude de ſes obſervances légales faiſoit tout le mérite de ſon culte. On bornoit à ces devoirs extérieurs toute la religion : les mœurs n'en étoient pas moins criminelles : l'injuſtice, la fraude, le menſonge, l'adultère, tous les vices ſubſiſtoient, & étoient même au-

Num. 23.

toriſés par ces vains dehors de culte : Dieu étoit honoré des lévres ; mais le cœur de ce peuple ingrat, étoit toujours éloigné de lui.

Jeſus-Chriſt vient détromper la Judée d'une erreur ſi groſſiére, ſi ancienne, & ſi injurieuſe à ſon Pere : il vient leur apprendre, que l'homme peut ſe contenter des ſeuls dehors ; mais que Dieu ne regarde que le cœur ; que tout hommage extérieur qui le lui refuſe, eſt une inſulte & une hypocriſie, plûtôt qu'un culte véritable ; qu'il eſt inutile de purifier le dehors, ſi le dedans eſt plein d'infection & de pourriture ; & qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, hélas ! mes Freres, cette erreur ſi groſſiére, & ſi ſouvent reprochée par Jeſus-Chriſt à la Synagogue, n'eſt elle pas encore l'erreur de la plûpart d'entre nous ? A quoi ſe réduit tout notre culte ? à quelques obſervances extérieures ; à remplir certains devoirs publics preſcrits par la loi : & encore c'eſt la religion des plus ſages. Ils viennent aſſiſter aux myſtères ſaints ; ils ne ſe diſpenſent qu'avec ſcrupule des loix de l'Egliſe ; ils récitent quelques priéres, que l'uſage a conſacrées ; ils célébrent les ſolemnités, & groſſiſſent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en ſont-ils plus détachés du monde, & de ſes plaiſirs criminels ? moins occupés des ſoins de la parure, & de la fortune ? plus diſpoſés à rompre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occaſions où leur innocence fait toujours naufrage ? portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte ? toutes leurs paſſions ſubſiſtent toujours avec ces œuvres religieuſes qu'ils donnent à l'uſage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes Freres, qu'on n'oſeroit s'en diſpenſer tout-à-fait, vivre comme des impies ſans aucune

profeſſion de culte, ſans en remplir du moins quelques devoirs publics : on ſe regarderoit comme des anathêmes dignes des foudres du Ciel : & on oſe ſouiller ces devoirs ſaints par des mœurs criminelles ; & on ne ſe regarde pas avec horreur, en rendant inutile ce reſte ſuperficiel de religion, par une vie que la religion condamne & abhorre ; & on ne craint point la colére de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent ſur nos têtes, & en bornant tout ce qui lui eſt dû à de vains hommages qui l'inſultent.

Cependant, je l'ai déja dit, de tous les mondains ce ſont là les plus ſages, & ceux qui paroiſſent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore ſécoué le joug, comme tant d'autres ; ils ne ſe font pas une gloire affreuſe de ne pas croire en Dieu ; ils ne blaſphêment pas ce qu'ils ignorent ; ils ne regardent pas la religion comme un jeu & une invention humaine : ils veulent y tenir encore par quelques dehors : mais ils n'y tiennent point par le cœur : mais ils la déshonorent par leurs déſordres : mais ils ne ſont Chrétiens que de nom. Ainſi encore plus qu'autrefois ſous la Synagogue, les dehors magnifiques du culte ſubſiſtent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde & la plus univerſelle que les Prophêtes ayent jamais reprochée à l'endurciſſement & à l'hypocriſie des Juifs : ainſi la religion dont nous nous glorifions, n'eſt plus qu'un culte ſuperficiel pour la plûpart des Fidéles : ainſi cette alliance nouvelle, qui ne devoit être écrite que dans les cœurs ; cette loi d'eſprit & de vie, qui devoit rendre les hommes tout ſpirituels ; ce culte intérieur, qui devoit donner à Dieu des adorateurs en eſprit & en vérité, ne lui a donné que des phantômes, que de faux adorateurs ; que des apparences de culte ; en un mot, qu'un

peuple encore Juif, qui l'honore des lévres, mais dont le cœur corrompu, ſouillé de mille crimes, enchaîné par mille paſſions injuſtes, eſt toujours éloigné de lui.

Voilà le ſecond bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui ſe bornoit à des ſacrifices d'animaux & à des obſervances légales, & qui ne rendoit pas à Dieu la gloire qui lui eſt duë, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, ſeul capable de le glorifier: il vient ſubſtituer à ces vaines apparences de religion, une Loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur; un culte dont l'amour pour ſon Pere doit être le premier & le principal hommage. Cependant ce culte ſaint, ce précepte nouveau, ce dépôt ſacré qu'il nous a laiſſé, a dégénéré entre nos mains: nous en avons fait un culte tout phariſaïque, où le cœur n'a point de part; qui ne change pas nos penchans déréglés; qui n'influë point ſur nos mœurs, & qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abuſons du bienfait qui devoit effacer & purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de ſa Providence & de ſa ſageſſe éternelle. Les Philoſophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, & forcés par les lumiéres ſeules de la raiſon, de reconnoître un ſeul Etre ſuprême, en défiguroient la nature par mille opinions inſenſées. Les uns ſe repréſentoient un Dieu oiſif; retiré en lui-même; jouiſſant de ſon propre bonheur; ne daignant pas s'abaiſſer à regarder ce qui ſe paſſe ſur la terre; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés; auſſi peu touché de leurs vertus que de leurs vices; & laiſſant au hazard le cours des ſiécles & des ſaiſons, les révolutions des Empires, la deſtinée de chaque

particulier, la machine entiére de ce vaſte univers, & toute la diſpenſation des choſes humaines. Les autres, l'aſſujétiſſoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faiſoient un Dieu ſans liberté, & ſans puiſſance ; & en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'eſclave des deſtinées. Les égaremens de la raiſon étoient alors la ſeule régle de la religion, & de la croyance de ceux qui paſſoient pour être les plus éclairés & les plus ſages.

Jeſus-Chriſt vient rendre à ſon Pere la gloire que les vains raiſonnemens de la philoſophie lui avoient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la Foi eſt la ſource des véritables lumiéres ; & que le ſacrifice de la raiſon eſt le premier pas de la philoſophie chrétienne : il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connoître de l'Etre ſuprême, & ce que nous en devons ignorer.

Ce n'étoit pas aſſez en effet, que les hommes pour en rendre gloire à Dieu, lui fiſſent un ſacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur Etre, & reconnuſſent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie ; qu'ils lui fiſſent un ſacrifice de leur amour & de leur cœur, comme à leur ſouveraine félicité, & avouaſſent par-là l'inſuffiſance & l'inutilité du culte extérieur & phariſaïque de la Synagogue : il falloit encore qu'ils lui ſacrifiaſſent leur raiſon, comme à leur ſageſſe & à leur vérité éternelle, & ſe déſabuſaſſent ainſi des vaines recherches & de l'orgueilleuſe ſcience des Philoſophes.

Or, la naiſſance ſeule d'un Homme-Dieu, l'union inéfable de notre nature avec une Perſonne divine, déconcerte toute la raiſon humaine ; & ce myſtère incompréhenſible, propoſé aux hommes comme toute leur ſcience, toute leur vérité, toute leur philoſophie, toute

leur

leur religion, leur fait d'abord ſentir que la vérité qu'ils avoient juſques-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le ſacrifice de la raiſon & de nos foibles lumiéres.

Mais, hélas! où ſont parmi nous les Fidéles, qui ſont à la Foi un ſacrifice entier de leur raiſon, & qui renonçant à leurs propres lumiéres, baiſſent les yeux avec un ſilence de reſpect & d'adoration, devant les ténébres majeſtueuſes de la religion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous, & qui ne veulent point de Dieu: eh! il faut les livrer à l'horreur & à l'indignation de tout l'univers qui connoît une Divinité & qui l'adore; ou plûtôt les livrer à l'horreur de leur propre conſcience, laquelle malgré eux l'invoque, & la réclame en ſecret, tandis qu'ils ſe glorifient tout haut de ne pas la connoître.

Je parle de la plûpart des Fidéles, qui ont preſque de la Divinité une idée auſſi fauſſe & auſſi humaine, qu'en avoient autrefois les Philoſophes payens; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie; qui vivent, comme ſi le hazard, ou le caprice des hommes, décidoit de toutes les choſes d'ici-bas; & qui ne connoiſſent que le bonheur ou le malheur, comme les deux ſeules divinités qui gouvernent le monde, & qui préſident à tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi, qui loin d'adorer les ſecrets de l'avenir dans les conſeils profonds & impénétrables de la Providence, vont le chercher dans des prédictions ridicules & puériles; attribuënt à l'homme une ſcience que Dieu s'eſt réſervée à lui ſeul; attendent avec une folle perſuaſion ſur les rêveries d'un faux Prophête, des événemens & des révolutions qui doivent décider de la deſtinée des peuples & des Empires; fondent là-deſſus

de vaines eſpérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruſpices payens, ou l'impiété de la Pythoniſſe de Saül, & des oracles de Delphes & de Dodone. Je parle de ceux qui voudroient voir clair dans les voies éternelles de Dieu ſur nos deſtinées; & qui ne pouvant par les ſeules forces de la raiſon, réſoudre les difficultés inſurmontables des myſtères de la grace ſur le ſalut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre: *O profondeur de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu*! ſont tentés de croire, ou que Dieu ne ſe mêle point de notre ſalut, ou qu'il eſt inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces perſonnes diſſipées dans le monde, qui trouvent toujours plauſible, convainquant, tout ce que l'incréduſité oppoſe de plus foible & de plus inſenſé à la Foi: qui ſont ébranlées au premier doute frivole que l'impie propoſe; qui ſembleroient être ravies que la religion fût fauſſe; & qui ſont moins touchées de ce poids reſpectable de preuves qui accablent une raiſon orgueilleuſe, & qui en établiſſent la vérité, que d'un diſcours en l'air qui la combat, où il n'y a ſouvent de ſérieux que la hardieſſe de l'impiété & du blaſphême. Enfin, je parle de beaucoup de Fidéles, qui renvoyent au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'hiſtoire de la religion nous a conſervés; qui ſemblent croire que tout ce qui eſt au-deſſus des forces de l'homme, paſſe auſſi la puiſſance de Dieu; & qui refuſent les miracles à une religion, qui n'eſt fondée que ſur eux, & qui eſt le plus grand de tous les miracles elle-même.

Rom. 11. 33.

Voilà comment nous raviſſons encore à Dieu la gloire que la naiſſance de Jeſus-Chriſt lui avoit renduë. Elle nous avoit appris à ſacrifier au myſtère incompréhenſible de ſa manifeſtation dans notre chair, nos propres lumiéres, & à ne

plus vivre que de la foi ; elle avoit fixé les incertitudes de l'eſprit humain, & l'avoit ramené des égaremens & des abîmes où la raiſon l'avoit précipité, à la voye de la vérité & de la vie ; & nous l'abandonnons : & ſous l'empire même de la foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, ſous les étendarts, ſi j'oſe parler ainſi, d'une foible raiſon : les myſtères de la religion qui nous paſſent, nous révoltent : nous réformons tout ; nous doutons de tout ; nous voulons que Dieu penſe comme l'homme. Sans perdre entiérement la foi, nous la laiſſons affoiblir au-dedans de nous : nous n'en faiſons aucun uſage : & c'eſt cet affoibliſſement de la foi, qui a corrompu les mœurs ; multiplié les vices ; allumé dans tous les cœurs l'amour des choſes préſentes ; éteint l'amour des biens à venir ; mis le trouble, la haine, la diſſention parmi les Fidéles, & effacé ces premiers traits d'innocence, de ſainteté, de charité, qui avoient d'abord rendu le Chriſtianiſme ſi reſpectable à ceux-mêmes qui refuſoient de s'y ſoumettre. Mais non-ſeulement la naiſſance de Jeſus-Chriſt, rend à Dieu la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir ; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes : *Et in terra pax hominibus.* *Luc. 2. 14.*

UNe paix univerſelle régnoit dans tout l'univers, quand Jeſus-Chriſt, *le Prince de la paix*, parut ſur la terre : toutes les nations ſoumiſes à l'Empire Romain, portoient paiſiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde : Rome elle-même, après les diſſentions civiles, qui avoient dépeuplé ſes murs, répandu ſes proſcrits dans les iſles & dans les déſerts, & inondé l'Aſie & l'Europe du ſang de ſes citoyens, reſpiroit de l'horreur de tous ces troubles ; & réunie ſous l'autorité d'un Céſar, elle trouvoit dans II. PARTIE. *Iſ. 9. 6.*

ſa ſervitude, la paix dont elle n'avoit jamais pu jouir dans ſa liberté.

L'univers étoit donc paiſible ; mais ce n'étoit-là qu'une fauſſe paix. L'homme en proie à ſes paſſions injuſtes & violentes, éprouvoit au-dedans de lui-même la guerre & la diſſention la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations & aux fureurs de ſon propre cœur ; combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ſes penchans déréglés, il ne pouvoit trouver la paix, parce qu'il ne la cherchoit que dans la ſource même de ſes troubles & de ſes inquiétudes. Les Philoſophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs diſciples : mais ce calme univerſel des paſſions qu'ils promettoient à leur Sage, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphaſe, en pouvoit réprimer les ſaillies ; mais en laiſſoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur : c'étoit une paix d'orgueil & d'oſtentation : elle maſquoit les dehors : mais ſous ce maſque d'appareil, l'homme ſe retrouvoit toujours lui-même.

Jeſus-Chriſt deſcend aujourdhui ſur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde juſques là n'avoit pu leur donner. Il vient porter le remède juſqu'à la ſource du mal : ſa divine philoſophie ne ſe borne pas à donner de ces préceptes pompeux, qui pouvoient plaire à la raiſon, mais qui ne guériſſoient pas les plaies du cœur ; & comme l'orgueil, la volupté, les haines, & les vengeances avoient été les ſources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tariſſant par ſa grace, par ſa doctrine, & par ſon exemple.

Oui, mes Freres, je dis que l'orgueil avoit été la premiére ſource des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres,

quelles fureurs, cette funeſte paſſion n'avoit-elle pas allumées ſur la terre ? de quels torrens de ſang n'avoit-elle pas inondé l'univers ? & l'hiſtoire des Peuples & des Empires, des Princes & des Conquérans, l'hiſtoire de tous les ſiécles & de toutes les nations, qu'eſt-elle, que l'hiſtoire des calamités dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes ? le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette paſſion hautaine & inſenſée donnoit tous les jours les ſcènes les plus ſanglantes. Mais ce qui ſe paſſoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles, que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même : le déſir de s'élever étoit une vertu : la modération paſſoit pour lâcheté : un homme ſeul bouleverſoit ſa patrie, renverſoit les loix & les coûtumes, faiſoit des millions de malheureux, pour uſurper la premiére place parmi ſes citoyens ; & le ſuccès de ſon crime lui attiroit des hommages ; & ſon nom, ſouillé du ſang de ſes freres, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conſervoient la mémoire ; & un ſcélérat heureux devenoit le plus grand homme de ſon ſiécle. Cette paſſion, en deſcendant dans la foule, étoit moins éclatante ; mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuſe : l'homme obſcur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public : chacun vouloit l'emporter ſur ſes égaux : l'Orateur, le Philoſophe, ſe diſputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les déſirs de l'orgueil ſont inſatiables, l'homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit auſſi être calme & paiſible. L'orgueil, devenu la ſeule ſource de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

La naiſſance de Jeſus-Chriſt, en corrigeant le

monde de cette erreur, y rétablit la paix, que l'orgueil avoit bannie de la terre. Il pouvoit ſe manifeſter aux hommes avec tous les traits éclatans, que les Prophêtes lui avoient attribués : il pouvoit prendre les titres pompeux de Conquérant de Juda, de Légiſlateur des Peuples, de Libérateur d'Iſraël : Jéruſalem, à ces caractères glorieux, auroit reconnu celui qu'elle attendoit : mais Jéruſalem ne voyoit dans ces titres qu'une gloire humaine ; & Jeſus-Chriſt vient la détromper & lui apprendre, que cette gloire n'eſt rien ; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de Prophêtes qui l'avoient annoncé ; que l'Eſprit ſaint qui les avoit inſpirés, ne pouvoit promettre que la ſainteté & des biens éternels aux hommes ; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multiplioient leurs malheurs & leurs crimes ; & que ſon miniſtère viſible n'alloit répondre aux promeſſes éclatantes qui l'annonçoient depuis tant de ſiécles ; que parce qu'il ſeroit tout ſpirituel, & qu'il ne ſe propoſeroit que le ſalut de tous les hommes.

Auſſi il naît à Bethléem dans un état pauvre & abjet ; ſans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébroient alors la naiſſance ; ſans titre qui le diſtingue aux yeux des hommes, lui qui étoit élevé au-deſſus de toute principauté & de toute puiſſance : il ſouffre que ſon nom ſoit inſcrit avec les noms les plus obſcurs des ſujets de Céſar ; lui, dont le nom étoit au-deſſus de tout autre nom, & qui ſeul avoit droit d'écrire le nom de ſes Elus dans le livre de l'éternité : des Paſteurs ſimples & groſſiers tout ſeuls viennent lui rendre hommage ; lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, ſur la terre & dans les enfers, doit fléchir le genou : enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, eſt raſſemblé dans la

ſpectacle de ſa naiſſance. Si les titres, ſi l'élévation, ſi les proſpérités avoient pu nous rendre heureux ici-bas, & mettre la paix dans notre cœur; Jeſus-Chriſt en auroit paru revêtu, & auroit apporté ces biens à ſes Diſciples; mais il ne nous apporte la paix qu'en les mépriſant, & en nous apprenant à les mépriſer nous-mêmes: il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant réprimer des déſirs qui juſques-là avoient formé toutes nos inquiétudes: il vient nous montrer des biens plus réels & plus durables, ſeuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos déſirs, de ſoulager nos peines; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, & qu'il ſuffit d'aimer & de déſirer, pour être aſſuré de les poſſéder.

Cependant cette paix heureuſe, qui la goûte? les guerres, les troubles, les fureurs, en ſont-elles plus rares dans l'univers depuis ſa naiſſance? les Empires & les Etats qui l'adorent, en ſont-ils plus paiſibles? l'orgueil qu'il eſt venu anéantir, en met-il moins le tumulte & la confuſion parmi les hommes? Cherchez au milieu des Chrétiens cette paix qui devroit être leur héritage: où la trouverez-vous? Dans les villes? l'orgueil y met tout en mouvement: chacun veut monter plus haut que ſes ancêtres: un ſeul que la fortune éléve y fait mille malheureux, qui ſuivent ſes traces, ſans pouvoir atteindre où il eſt parvenu. Dans l'enceinte des murs domeſtiques, elle ne cache que des ſoins & des inquiétudes; & le pere de famille ſans ceſſe occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des ſiens, leur laiſſe pour héritage ſes agitations & ſes inquiétudes, qu'ils tranſmettront un jour eux-mêmes à leurs deſcendans. Dans le Palais des Rois? mais c'eſt ici qu'une ambition déméſurée ronge, dévore tous les cœurs; c'eſt ici, que ſous les dehors ſpécieux

de la joie & de la tranquillité ſe nourriſſent les paſſions les plus violentes & les plus amères ; c'eſt ici, où le bonheur ſemble réſider, & où l'orgueil fait plus de malheureux & de mécontens. Dans le Sanctuaire ? hélas ! ce devroit être là ſans doute l'azile de la paix ; mais l'ambition eſt entrée même dans le lieu ſaint : on y cherche plus à s'élever qu'à ſe rendre utile à ſes freres : les dignités ſaintes de l'Egliſe deviennent, comme celles du ſiécle, le prix de l'intrigue & des empreſſemens : la religieuſe circonſpection du Prince, ne peut arrêter les ſollicitations, & les pratiques ſecrettes : on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même triſteſſe dans l'oubli où l'on nous laiſſe, la même jalouſie envers ceux qu'on nous préfére : un miniſtère qu'on ne devroit accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'aſſeoit dans le temple de Dieu, ſans y avoir été placé de ſa main : on eſt à la tête du troupeau, ſans l'agrément de celui à qui il appartient, & ſans qu'il nous ait dit comme à Pierre, *Paiſſez mes brebis* : & comme on en a pris le ſoin ſans vocation & ſans talent, on le conduit ſans édification & ſans fruit, hélas ! & ſouvent avec ſcandale. O paix de Jeſus-Chriſt qui ſurpaſſez tout ſentiment, ſeul remède des troubles que l'orgueil ne ceſſe d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme ?

Joan. 21. 17.

Mais en ſecond lieu, ſi les inquiétudes de l'orgueil avoient banni la paix de la terre, les déſirs impurs de la chair, n'y avoient pas excité moins de troubles. L'homme, ne ſe ſouvenant plus de l'excellence de ſa nature, & de la ſainteté de ſon origine, ſe livroit ſans ſcrupule, comme les bêtes, à l'impétuoſité de cet inſtinct brutal : le trouvant dans ſon cœur le plus violent & le plus univerſel de ſes penchans, il le croyoit auſſi le plus innocent & le plus légitime :

pour l'autoriſer même davantage, il le fit entrer dans ſon culte, & ſe forma des Dieux impurs, dans le temple deſquels ce vice infâme devenoit le ſeul hommage qui honoroit leurs autels : un Philoſophe même, le plus ſage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît une eſpèce de frein à cette paſſion déplorable, avoit voulu abolir ce lien ſacré ; permettre une brutale confuſion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes : plus ce vice étoit univerſel, plus il perdoit le nom de vice ; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu ſur la terre ? avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les Peuples, contre les Peuples ; les Rois, contre les Rois ; le ſang, contre le ſang ; les freres, contre les freres ; porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'univers entier : les ruines des villes, les débris des Empires les plus floriſſans, les ſceptres, & les couronnes renverſées devenoient les monumens publics & lugubres, que chaque ſiécle élevoit, pour conſerver, ce ſemble, aux âges ſuivans, le ſouvenir & la tradition funeſte des calamités dont ce vice n'avoit ceſſé d'affliger le genre humain : il devenoit lui-même un fonds inépuiſable de troubles & de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors ſans meſure : il promettoit la paix & les plaiſirs ; mais les jalouſies, les ſoupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconſtances, les noirs chagrins marchoient toujours ſur ſes pas ; juſques-là que les loix, la religion, l'exemple commun l'autoriſant, le ſeul amour du repos, dans ces ſiécles mêmes de ténébres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de ſages.

Mais ce motif étoit trop foible pour en arrêter le cours impétueux, & en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il falloit un remède

plus puiſſant ; & c'eſt la naiſſance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs & ſans tache ; les dégager de ces liens honteux ; & leur donner la paix, en leur rendant la liberté & l'innocence, que la ſervitude & la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Mere vierge, & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déjà en honneur une vertu inconnuë au monde, & que ſon peuple même regardoit comme un opprobre. De plus, en s'uniſſant à nous, il devient notre chef ; nous incorpore avec lui ; nous fait devenir les membres de ſon corps myſtique ; de ce corps qui ne reçoit plus de vie & d'influënce que de lui ; de ce corps dont tous les miniſtères ſont ſaints ; qui doit être aſſis à la droite du Dieu vivant, & le glorifier dans tous les ſiécles.

Voilà, mes Freres, à quel dégré d'honneur Jeſus-Chriſt dans ce myſtère éléve notre chair : il en fait le temple de Dieu ; le ſanctuaire de l'Eſprit Saint ; la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réſide ; l'objet de la complaiſance & de l'amour de ſon Pere. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple ſaint ? ne faiſons-nous pas encore ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt ? en reſpectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle eſt devenuë une portion ſainte de ſon corps myſtique ? cette paſſion honteuſe n'exerce-t'elle pas encore la même tyrannie ſur les Chrétiens, c'eſt-à-dire, ſur les enfans de la ſainteté & de la liberté ? ne trouble-t'elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la ſociété, la bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la deſtinée de chaque particulier ? ne donne-t'elle pas encore tous les jours des ſpectacles tragiques au monde ? reſpecte-t'elle les liens les plus ſacrés & les ca-

ractères les plus reſpectables? ne compte-t'elle pas pour rien tous les devoirs? compte-t'elle pour beaucoup les bienſéances mêmes? & ne fait-elle pas de la ſociété entiére une confuſion affreuſe, où l'uſage a effacé toutes les régles? Vous-même, qui m'écoutez, d'où ſont venus tous les malheurs & tous les chagrins de votre vie, n'eſt-ce pas de cette paſſion déplorable? n'eſt-ce pas elle qui a renverſé votre fortune; qui a mis le trouble & la diviſion dans l'enceinte même de votre famille; qui a englouti le patrimoine de vos peres; qui a déshonoré votre nom; qui a ruiné votre ſanté; & qui vous fait mener une vie triſte & ignominieuſe ſur la terre? n'eſt-ce pas elle du moins, qui actuellement déchire votre cœur qu'elle poſſéde? que ſe paſſe-t'il au-dedans de vous, qu'une révolution tumultueuſe de frayeurs, de déſirs, de jalouſies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs? & avez-vous goûté un ſeul moment de paix, depuis que cette paſſion a ſouillé votre ame, & eſt venuë troubler tout le repos de votre vie? Faîtes renaître Jeſus-Chriſt dans votre cœur; lui ſeul peut être votre paix véritable: chaſſez-en les eſprits impurs, & la maiſon de votre ame ſera paiſible: redevenez un enfant de la grace; l'innocence eſt la ſeule ſource de la tranquillité.

Enfin, la naiſſance de Jeſus-Chriſt réconcilie les hommes avec ſon Pere: elle réunit les Gentils & les Juifs; elle anéantit toutes ces diſtinctions odieuſes de Grec & de Barbare, de Romain & de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés & toutes les haines: de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple; de tous ſes Diſciples, qu'un cœur & qu'une ame: dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étoient liés auparavant entr'eux, ni par le culte, ni par une eſpérance commune, ni par

l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frere : ils ſe regardoient preſque comme des créatures d'une eſpêce différente ; la diverſité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce ſemble, diverſifié en eux la même nature ; à peine ſe reconnoiſſoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le ſeul ſigne d'union qui leur reſtoit encore : ils s'exterminoient comme des bêtes féroces ; ils faiſoient conſiſter leur gloire à dépeupler la terre de leurs ſemblables, & à porter en triomphe leurs têtes ſanglantes, comme les monumens éclatans de leur victoire : on auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables ; toujours occupés à ſe détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leur querelle & terminer leur différend par l'extinction univerſelle de l'un des deux partis : tout diviſoit les hommes, & rien ne les lioit entr'eux que les paſſions & les intérêts, qui étoient eux-mêmes la ſource unique de leurs diviſions & de leur diſcorde.

Mais Jeſus-Chriſt eſt devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui raſſemble & réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ſes membres, & n'en fait qu'un même corps : tout nous lie à lui, & tout ce qui nous lie à lui, nous unit enſemble : c'eſt le même eſprit qui nous anime, la même eſpérance qui nous ſoutient, le même ſein qui nous enfante, le même bercail qui nous raſſemble, & le même Paſteur qui nous conduit : nous ſommes les enfans d'un même pere, les héritiers des mêmes promeſſes, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes Freres, tant de liens ſacrés ont-ils pu réuſſir à nous unir enſemble ? Le Chriſtianiſme, qui ne devoit être que l'union des

cœurs, le lien des Fidéles entr'eux, & de Jeſus-Chriſt avec les Fidéles ; & qui devoit retracer l'image de la paix du ciel ſur la terre : le Chriſtianiſme n'eſt plus lui-même qu'un théâtre affreux de diſſenſions & de troubles : la guerre & la fureur ſemblent avoir établi parmi les Chrétiens une demeure éternelle : la religion, qui devoit les unir, les diviſe elle-même. L'infidéle, l'ennemi de Jeſus-Chriſt, les enfans du faux Prophête, qui n'eſt venu porter que la guerre & le carnage parmi les hommes, ſont en paix ; & les enfans de la paix, & les diſciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer & le feu les uns contre les autres ! je le dis hardiment devant un Prince, qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les Rois s'élevent contre les Rois ; les Peuples, contre les Peuples ; les mers qui les ſéparent, les rejoignent pour s'entre détruire ; un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance ; & des Nations entiéres vont périr & s'enſévelir ſous ſes murs, pour diſputer à qui demeureront ſes ruines : la terre n'eſt pas aſſez vaſte pour les contenir, & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même ſemble avoir miſes aux Etats & aux Empires : chacun veut uſurper ſur ſon voiſin ; & un miſérable champ de bataille, qui ſuffit à peine pour la ſépulture de ceux qui l'ont diſputé, devient le prix des ruiſſeaux de ſang, dont il demeure à jamais ſouillé. O divin Réconciliateur des hommes ! revenez donc encore ſur la terre, puiſque la paix que vous y apportâtes en naiſſant, laiſſe encore tant de guerres & de calamités dans l'Univers !

Ce n'eſt pas tout ; l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit ſous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections ; les hai-

nes, les jalouſies diviſent les citoyens, comme elles diviſent les nations; les animoſités ſe perpétuënt dans les familles, & les peres les tranſmettent aux enfans, comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau déſarmer le bras, elle ne déſarme pas les cœurs: il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement ſon ennemi avec le glaive de la langue; la haine, obligée de ſe renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amére; & pardonner eſt une foibleſſe qui déshonore. Oh! mes Freres, Jeſus-Chriſt eſt donc deſcendu en vain ſur la terre! Il eſt venu nous apporter la paix; il nous l'a laiſſée comme ſon héritage; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer: & l'union & la paix ſemblent bannies du milieu de nous; & les haines partagent encore la Cour, la ville, les familles; & ceux que les places, que les intérêts de l'État, que les bienſéances mêmes, que le ſang du moins devroit unir, ſe déchirent, ſe dévorent, voudroient ſe détruire, & s'élever ſur les ruines les uns des autres; & la Religion qui nous montre nos freres dans nos ennemis, n'eſt plus écoutée; & la menace qui nous fait attendre la même ſévérité de la part de Dieu, que nous aurons euë pour nos freres, ne nous touche plus; & tous ces motifs ſi capables d'adoucir le cœur, y laiſſent encore toute l'amertume de la haine! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux: l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme ſur l'injuſtice de notre haine & de notre éloignement pour eux: & ſi nous nous en rapprochons à la mort, ce n'eſt pas que nous les aimions; c'eſt que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'eſt que tous nos ſentimens ſont preſque éteints; ou du moins, c'eſt que

nous ne sentons plus rien que notre défaillance, & notre extinction prochaine. Unissons-nous donc à Jesus-Christ naissant ; entrons dans l'esprit de ce Mystère, rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est duë : c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avoient jusqu'ici ôtée.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Sur la Divinité de Jeſus-Chriſt.

Vocatum eſt nomen ejus Jeſus, quod vocatum eſt ab Angelo.

Il fut nommé Jéſus, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné. **Luc. 2. 21.**

UN Dieu qui s'abaiſſe juſqu'à ſe faire homme, étonne & confond la raiſon & dans quels abîmes d'erreurs ne ſe précipite-t'elle pas, ſi la lumiére de la Foi ne vient promptement à ſon ſecours, pour lui découvrir toute la profondeur de la ſageſſe divine, cachée dans la folie apparente du myſtère de l'Homme-Dieu? Auſſi, dans tous les tems, ce point fondamental de notre ſainte Religion, j'entends la Divinité de Jeſus-Chriſt, a-t'il été l'objet le plus expoſé aux contradictions inſenſées de l'eſprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de graces pour le don inéfable que le Pere des miſéricordes leur a fait de ſon Fils unique, n'ont ceſſé de l'outrager, en vomiſſant contre ce Fils

adorable

adorable les blaſphêmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom ſeul de Jeſus qui lui eſt impoſé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le Ciel, & qu'un Ange apporte ſur la terre à Marie & à Joſeph, eſt la preuve inconteſtable de ſa divinité. Ce nom ſacré l'établit Sauveur du genre humain; Sauveur, en ce que, par l'effuſion de ſon Sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, & des ſuites qui en ſont inſéparables, la tyrannie du démon & de l'enfer; Sauveur, en ce qu'attirant ſur ſa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, & nous ouvre de nouveau l'entrée du Sanctuaire éternel que le péché nous avoit fermée. Mais, mes Freres, ſi le Fils de Marie n'eſt qu'un pur homme, de quel prix ſera aux yeux de Dieu l'oblation de ſon Sang? Si JESUS-CHRIST n'eſt pas Dieu, comment ſa médiation ſera-t'elle acceptée, tandis qu'il auroit beſoin lui-même de Médiateur pour ſe réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, & tant d'autres que la Religion me fournit, fermeroient bientôt la bouche à l'impie, & confondroient ſon impiété, ſi j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour, & de leur donner une juſte étenduë. Mais à Dieu ne plaiſe que je vienne ici dans le temple ſaint, où les Autels de notre divin Sauveur ſont élevés, où s'aſſemblent ſes adorateurs, entrer en conteſtation, comme ſi je parlois devant ſes ennemis, & faire l'Apologie du myſtère de l'Homme-Dieu, devant un Peuple fidéle, & en préſence d'un Souverain dont le titre le plus pompeux & le plus cher eſt le titre de Chrétien. Ce n'eſt donc pas pour combattre ces impies, que je conſacre aujourdhui ce diſcours à la divinité & à la gloire éternelle de Jeſus fils de Dieu vivant. Je viens ſeulement conſoler notre foi, en racontant les

merveilles de celui qui en eſt l'Auteur & le Conſommateur, & ranimer notre piété, en vous expoſant la gloire & la divinité du Médiateur, qui en eſt l'objet & la plus douce eſpérance.

Il eſt à propos même de renouveller de tems en tems ces grandes vérités dans l'eſprit des Grands & des Princes du Peuple, pour les affermir contre les diſcours de l'incrédulité, dont ils ne ſont d'ordinaire que trop environnés; & de lever quelquefois le voile qui couvre le ſanctuaire, pour expoſer à leurs yeux ces beautés cachées, que la Religion ne propoſe qu'à leur reſpect & à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par ſon miniſtère; ſes titres ne ſauroient paroître que dans ſes fonctions: & pour ſavoir s'il eſt deſcendu du ciel & égal au Très-haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il eſt venu faire ſur la terre. Il eſt venu, mes Freres, former un Peuple ſaint & fidéle; un Peuple fidéle, qui captive ſa raiſon ſous le joug ſacré de la Foi; un Peuple ſaint, dont la converſation eſt dans le Ciel, & qui n'eſt plus redevable à la chair, pour vivre ſelon la chair: tel eſt le grand deſſein de ſa Miſſion temporelle.

L'éclat de ſon miniſtère, eſt le fondement le plus inébranlable de notre Foi: l'eſprit de ſon miniſtère, la régle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de ſon miniſtère deviendroit l'occaſion inévitable de notre ſuperſtition & de notre idolâtrie; l'eſprit de ſon miniſtère ſeroit le piége funeſte de notre innocence. Ainſi, ſoit que nous conſidérions l'éclat ou l'eſprit de ſon miniſtère, la gloire de ſa divinité demeure également & invinciblement établie.

O Jeſus, ſeul Seigneur de tous! recevez cet hommage public de notre confeſſion & de notre foi! tandis que l'impiété blaſphême en ſecret

& dans les ténébres contre votre gloire, laiſſez-nous la conſolation de la publier avec la voix de tous les ſiécles, à la face de ces Autels; & formez dans notre cœur, non-ſeulement cette foi qui vous confeſſe & qui vous adore, mais encore celle qui vous ſuit & qui vous imite.

DIEU ne peut ſe manifeſter aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il eſt & ce que les hommes lui doivent; & la Religion n'eſt proprement qu'une lumiére divine, qui découvre Dieu à l'homme, & qui régle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-haut ſe montre lui-même à la terre, ſoit qu'il rempliſſe de ſon eſprit des hommes extraordinaires; la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connoiſſance & la ſanctification de ſon nom dans l'Univers, & l'établiſſement d'un culte, où l'on rende à lui ſeul ce qui n'eſt dû qu'à lui ſeul. I. PARTIE.

Or, ſi le Seigneur Jeſus venu dans la plénitude des tems, n'étoit qu'un homme juſte & innocent, choiſi ſeulement pour être l'Envoyé de Dieu ſur la terre; la fin principale de ſon miniſtère auroit été de rendre le monde idolâtre, & de ravir à la Divinité la gloire qui lui eſt duë, pour ſe l'attribuer à lui-même.

En effet, mes Freres, ſoit que nous conſidérions l'éclat de ſon miniſtère dans cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont précédé, dans les circonſtances merveilleuſes qui l'ont accompagné, & enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées; l'éclat en eſt tel, que ſi Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un homme ſemblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé ſur la terre revêtu de tant de gloire & de puiſſance, nous auroit lui-même trompés, & ſeroit coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractére éclatant du miniſtère de

Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naiſſance du monde. A peine Adam eſt-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur, que ſa chûte a rendu néceſſaire à la terre. Dans les ſiécles ſuivans, Dieu ne paroît, ce ſemble, occupé qu'à préparer les hommes à ſon arrivée : s'il ſe manifeſte aux Patriarches, c'eſt pour les confirmer dans la foi de cette attente ; s'il inſpire des Prophêtes, c'eſt pour l'annoncer ; s'il ſe choiſit un Peuple ; c'eſt pour le rendre dépoſitaire de cette grande promeſſe ; s'il preſcrit aux hommes des ſacrifices & de cérémonies religieuſes, c'eſt pour y tracer comme de loin l'hiſtoire de celui qui doit venir. Tous les événemens qui ſe paſſent ſur la terre ſemblent conduire à ce grand événement : les Empires & les Royaumes ne tombent ou ne s'élévent que pour y preparer les voies : les Cieux ne s'ouvrent que pour le promettre ; & toute la nature, comme dit ſaint Paul, ſemble être dans l'impatience d'enfanter le Juſte, qu'elle porte dans ſon ſein, & qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle eſt tombée : *Omnis creatura ingemiſcit & parturit.* Rom. 8. 22.

Or, mes Freres, faire attendre un homme à la terre, & l'annoncer du haut du ciel, depuis la naiſſance des ſiécles, c'eſt déja préparer les hommes à le recevoir avec un reſpect de religion & de culte ; & quand Jeſus Chriſt n'auroit que cet éclat particulier qui le diſtingue de tous les autres hommes, la ſuperſtition des peuples à ſon égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une ſimple créature. Mais ce n'eſt rien même pour Jeſus-Chriſt d'avoir été prédit : toutes les circonſtances dans leſquelles il l'a été, ſont encore plus merveilleuſes & plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes Freres, ſi Cyrus & Jean-Baptiſte ont été predits longtems avant leur naiſſance dans les Prophéties d'I-

faïe & de Malachie ; ce n'ont été là que des prédictions uniques, ſans ſuite, ſans appareil, & qu'on trouve dans un ſeul Prophête ; des prédictions qui n'annoncent que des événemens particuliers, & où la réligion des Peuples ne pouvoit être ſurpriſe ; Cyrus, pour être le Reſtaurateur des murs de Jéruſalem ; Jean-Baptiſte, pour préparer les voies à celui qui doit venir ; l'un & l'autre, pour confirmer par l'accompliſſement de ces Prophéties particuliéres, la vérité & la divinité de toutes les Prophéties qui annonçoient Jeſus-Chriſt.

Mais ici, mes Freres, c'eſt un Envoyé du Ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophêtes, déſiré de toutes les Nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges. Les Patriarches meurent en ſouhaitant de le voir : les Juſtes vivent dans cette attente : les peres apprennent à leurs enfans à le déſirer ; & ce déſir eſt comme une religion domeſtique qui ſe perpétuë de ſiécle en ſiécle. Les Prophêtes eux-mêmes des Gentils voyent briller de loin l'étoile de Jacob ; & juſques dans les oracles des Idoles, ce grand événement eſt annoncé. Ici, ce n'eſt pas pour un événement particulier, c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le Légiſlateur des Peuples, la lumiére des Nations, le ſalut d'Iſraël ; c'eſt pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une juſtice éternelle, pour remplir l'univers de l'Eſprit de Dieu & porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil ! quel piége pour la Religion de tous les ſiécles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature ; & dans des tems ſur-tout, où la crédulité des Peuples mettoit ſi facilement au rang des Dieux les hommes extraordinaires !

D'ailleurs, mes Freres, lorſque Jean-Baptiſte paroît ſur les bords du Jourdain, de peur, ce ſemble, que le ſeul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occaſion d'idolâtrie au peuple que le bruit de ſa ſainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracle; il ne ceſſe point de dire: Je ne ſuis pas celui que vous attendez: il n'eſt attentif, ce ſemble, qu'à prévenir des honneurs ſuperſtitieux. Jeſus-Chriſt, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promeſſes, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre; Jeſus-Chriſt, loin de prévenir la ſuperſtition des peuples à ſon égard, vient en grande vertu & puiſſance; il fait des œuvres & des merveilles que perſonne avant lui n'avoit faites; & non-ſeulement il s'éléve au-deſſus de Jean-Baptiſte, mais il ſe dit égal à Dieu même. Où ſeroit ſon zéle pour la gloire de celui qui l'envoye, & ſon amour pour les hommes, ſi la mépriſe eût été à craindre, & ſi ç'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes Freres, tout ce que les ſiécles précédens avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les Juſtes de la Loi & de l'âge des Patriarches, n'avoient été que les types imparfaits du Chriſt; & encore chacun d'eux ne repréſentoit que quelque trait ſingulier de ſa vie & de ſon miniſtère; Melchiſedech ſon Sacerdoce; Abraham ſa qualité de Chef & de Pere des Croyans; Iſaac ſon ſacrifice; Job ſes perſécutions; Moyſe ſon office de Médiateur; Joſué ſon entrée triomphante dans la Terre des Vivans avec un Peuple choiſi. Tous ces hommes ſi vénérables & ſi miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Meſſie à venir; & il falloit bien que ce Meſſie dût être grand lui-même, puiſque ſes figures avoient été ſi illuſtres & ſi éclatantes. Mais ôtez à Jeſus-Chriſt ſa divinité & ſon éternelle origi-

ne, la vérité n'a plus rien au-deſſus de la figure. Je ſais, comme nous le dirons dans la ſuite, que l'éclat de ſes merveilles, quand on y regarde de près, eſt marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des ſens, le parallèle ne ſeroit pas favorable à Jeſus-Chriſt. Eſt-il plus grand qu'Abraham ? Cet homme ſi grand, que le Seigneur lui-même, parmi ſes noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la Terre, que les hommages d'un homme ſi juſte & ſi extraordinaire, étoient plus glorieux à ſa Souveraineté, que le titre de Dieu des Empires & des Nations; ſi grand, que les Juifs ne ſe croyoient au-deſſus des autres Peuples du monde, que parce qu'ils étoient la poſtérité de ce Chef fameux & cheri du Ciel; & que les peres en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation, & l'hiſtoire de leurs ancêtres, ne les animoient à la vertu, qu'en les faiſant ſouvenir qu'ils étoient les enfans d'Abraham, & les portions d'une race ſainte ? Eſt-il plus merveilleux que Moyſe ? cet homme puiſſant en œuvres & en paroles, Médiateur d'une alliance ſainte, qui délivra ſon peuple, & briſa le joug de l'Egypte; cet homme, qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui ſépara les mers, qui fit pleuvoir du Ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Seigneur face à face ſur la montagne ſainte, & qui parut devant Iſraël tout reſplendiſſant de lumiére ? Qu'y a-t'il dans la vie de Jeſus-Chriſt de plus ſurprenant & de plus magnifique ? Cependant ce n'étoient-là que les ébauches groſſiéres de ſa gloire & de ſa puiſſance : il en devoit être la perfection & le dernier trait. Or, ſi Jeſus-Chriſt n'étoit pas l'image de la ſubſtance de ſon Pere, & la ſplendeur éternelle

de ſa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes ; & l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander ſans blaſphême : Etes-vous plus grand que notre pere Abraham, & que les Prophêtes eux-mêmes qui ſont morts ? *Joan. 8. 53.* *Numquid tu major es patrè noſtro Abraham* ? J'ai donc eu raiſon de dire, que ſi vous conſidérez en premier lieu ſon miniſtère, par cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en eſt tel, que ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un homme ſemblable à nous, la ſageſſe elle-même de Dieu ſeroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes Freres, le Chriſt a été prédit avec ſes Membres : nous ſommes renfermés dans les Prophéties qui l'ont annoncé à la Terre : nous avons été promis comme une race ſainte, un peuple ſpirituel qui devoit porter la Loi gravée dans le cœur, qui ne devoit ſoupirer que pour les biens éternels, & qui devoit adorer en eſprit & en vérité : nous avons fait comme JESUS-CHRIST l'attente des Juſtes de l'ancien tems & le déſir des Nations : nous ſommes cette nouvelle Jéruſalem pure & ſans tâche, ſi ſouvent annoncée dans les Prophêtes, où Dieu ſeul devoit être connu & adoré, où la Foi devoit être la ſeule lumiére qui nous éclaire ; la charité, le ſeul lien qui nous unit ; l'eſpérance de la patrie, le ſeul déſir qui nous anime. Or, rempliſſons-nous une attente ſi illuſtre & ſi ſainte ? Sommes-nous dignes d'avoir fait le déſir de tous ces ſiécles reculés qui nous précédérent ? Méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes céleſtes, qui devoient remplir la terre de ſainteté & de juſtice ? Les ſiécles ne ſe ſont-ils pas trompés en attendant le Peuple Chrétien ? Si les Juſtes de ces tems reculés revenoient ſur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, & leur dire : voici ces hommes céléſtes, ſpirituels, chaſtes,

tes, fidéles, charitables que vous attendiez ? Hélas ! mes Freres, les Juſtes de l'ancien tems ont été Chrétiens avant la naiſſance de la Foi ; & nous ſommes encore Juifs ſous l'Evangile : nous ne vivons que pour la terre : nous ne connoiſſons de biens véritables, que les biens préſens : toute notre Religion eſt dans les ſens : nous avons reçu plus de ſecours ; mais nous ne ſommes pas plus fidéles.

A l'éclat des Prophéties qui ont annoncé JESUS-CHRIST, il faut ajouter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges ; ſecond caractère éclatant de ſon miniſtère. Oui, mes Freres, quand même le Ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence ; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges, comme la ſeule occupation & la ſeule attente de l'univers, comment ſe montre-t'il à la terre ? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres, & dans toutes les circonſtances de ſa vie ?

Je dis premiérement dans ſes œuvres & dans ſes prodiges. Je ſçais, & nous venons de le dire, que dans les ſiécles qui l'avoient précédés, il avoit paru ſur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur ſembloit rendre dépoſitaires de ſa vertu & de ſa toute-puiſſance ; Moyſe parut en Egypte & dans le déſert le maître du ciel & de la terre : Elie dans les ſiécles ſuivans, vint donner le même ſpectacle aux hommes : mais quand on y regarde de près, dans leur puiſſance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foibleſſe.

Moyſe n'opéroit ſes prodiges qu'avec la verge myſtérieuſe : ſans elle il n'étoit plus qu'un homme foible & impuiſſant ; & il ſemble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire ſentir aux Iſraëlites, que Moyſe lui-même n'étoit entre ſes mains

qu'un inſtrument foible & fragile, dont il lui plaiſoit de ſe ſervir, pour opérer de grandes choſes. JESUS-CHRIST opére les plus grands prodiges, ſans parler même; & le ſeul attouchement de ſa robe, guérit des infirmités déſeſpérées. Moyſe ne communique point à ſes Diſciples le pouvoir d'opérer des prodiges; parce que c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du Ciel, & dont il ne pouvoit pas diſpoſer: JESUS-CHRIST en laiſſe aux ſiens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moyſe agit toujours au nom du Seigneur: Jeſus-Chriſt opére tout à ſon propre nom; & les œuvres de ſon Pere ſont les ſiennes. Cependant ce Moyſe, qui n'avoit pas été prédit comme Jeſus-Chriſt, qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne ſe diſoit pas égal à Dieu, mais ſeulement le ſerviteur fidéle; ce Moyſe craignant qu'après ſa mort ſes prodiges ne le fiſſent paſſer pour un Dieu, prend des meſures, afin que dans la ſuite des ſiécles, la crédulité de ſon peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que ſon tombeau ſoit inconnu à la terre: il va mourir à l'écart ſur la montagne, loin des yeux de ſes freres, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes ſur ſon tombeau; & dérobe pour jamais ſon corps à la ſuperſtition des Tribus: il ne ſe montre pas même à ſes diſciples après ſa mort; il ſe contente de leur laiſſer la Loi de Dieu, & fait tous ſes efforts, afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jeſus-Chriſt après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, après avoir paru comme un Dieu ſur la terre, ſon tombeau eſt connu de tout l'Univers, expoſé à la vénération de tous les peuples & de tous les ſiécles: après ſa mort même, il ſe montre à ſes diſciples. La ſuperſtition étoit-elle donc ici moins à craindre? Ou Jeſus-Chriſt eſt-il moins zélé que

Moyſe pour la gloire de l'Etre Souverain, & pour le ſalut des hommes ?

Elie reſſuſcite des morts, il eſt vrai ; mais il eſt obligé de ſe coucher pluſieurs fois ſur le corps de l'enfant qu'il reſſuſcite : il ſouffle, il ſe retrécit, il s'agite : on voit bien qu'il invoque une puiſſance étrangere ; qu'il rappelle de l'empire de la mort une ame qui n'eſt pas ſoumiſe à ſa voix ; & qu'il n'eſt pas lui-même le maître de la mort & de la vie. Jeſus-Chriſt reſſuſcite les morts, comme il fait les actions les plus communes : il parle en maître à ceux qui dorment d'un ſommeil éternel ; & l'on ſent bien qu'il eſt le Dieu des morts comme des vivans, jamais plus tranquille que lorſqu'il opére les plus grandes choſes.

Enfin, les Poëtes nous repréſentoient leurs Sybilles & leurs Prêtreſſes comme des furieuſes, lorſqu'elles prédiſoient l'avenir : il ſemble qu'elles ne pouvoient porter la préſence de l'eſprit impoſteur qui réſidoit en elles. Nos Prophêtes eux-mêmes, annonçans les choſes futures, ſans perdre l'uſage de la raiſon, ni ſortir de la gravité & de la décence de leur miniſtère, entroient dans un enthouſiaſme divin ; il falloit ſouvent que le ſon d'une lyre réveillât en eux l'Eſprit prophétique : on ſentoit bien qu'une impulſion étrangére les animoit ; & que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la ſcience de l'avenir & les myſtères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jeſus-Chriſt prophétiſe comme il parle ; la ſcience de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le ſurprenne, parce qu'il renferme tous les tems dans ſon eſprit : les myſtères futurs qu'il annonce, ne ſont point dans ſon ame des lumiéres ſoudaines & infuſes qui l'éblouiſſent ; ce ſont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vuë ; & dont il trouve les images au-dedans de lui ; & tous les ſiécles à venir ſont ſous l'im-

menſité de ſes regards, comme le jour préſent qui nous éclaire. Ainſi ni la réſurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de ſa tranquillité ordinaire : il ſe jouë, pour ainſi dire, en opérant des prodiges dans l'Univers : & s'il paroît quelquefois frémir & ſe troubler, ce n'eſt qu'à la vuë du péché & de l'endurciſſement de ſon peuple ; parce que plus on eſt grand en ſainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles ; & que la ſeule choſe qu'un Homme-Dieu puiſſe voir avec frémiſſement, c'eſt le ſpectacle d'une conſcience ſouillée de crimes.

Telle eſt la toute-puiſſance de Jeſus-Chriſt ; ſes miracles ne portent aucun caractère de dépendance : & peu content de nous montrer par-là qu'il eſt égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que ſon Pere opére de merveilleux ſur la terre, lui-même l'opére auſſi ; & que les œuvres de ſon Pere ſont les ſiennes. Trouvez-vous un Prophête qui juſqu'à Jeſus-Chriſt ait tenu ce langage ; & qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ſe ſoit attribué à lui-même les grandes choſes que le Seigneur avoit bien voulu opérer par ſon miniſtère ?

Mais, mes Freres, ſi nous avons été prédits avec Jeſus-Chriſt, nous ſommes de plus participans de ſa ſouveraineté ſur toutes les créatures. Le Chrétien eſt par la Foi maître de la nature ; tout lui eſt ſoumis, parce qu'il n'eſt lui-même ſoumis qu'à Dieu ſeul ; toutes ſes œuvres doivent être en un ſens miraculeuſes, parce que toutes ſes œuvres doivent partir d'un principe ſublime & divin, & être au-deſſus des forces de la foibleſſe humaine : nous devons être, pour ainſi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le mépriſant ; élevés au-deſſus des loix de la nature, en les ſurmontant ; arbitres des

événemens, en nous y ſoumettant ; plus forts que la mort même, en la ſouhaitant. Telle eſt la ſublimité du Chrétien : & il faut bien que Jeſus-Chriſt ſoit grand, pour avoir élevé à ce point de puiſſance & de grandeur la foibleſſe humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de ſon miniſtère, ſont les circonſtances merveilleuſes & juſques-là inouies, qui compoſent tout le cours de ſa vie mortelle. Je ſçais qu'il eſt venu dans le dépouillement & dans la baſſeſſe ; mais à travers ces dehors obſcurs & mépriſables, quel éclat les ennemis mêmes de ſa divinité, ne ſont-ils pas forcés d'y reconnoître.

Premiérement, quoiqu'ils le regardent comme un homme ſemblable à nous, ils le croyent cependant formé par l'opération inviſible du Très-haut dans le ſein d'une Vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfans d'Adam. Quelle gloire déja pour une ſimple créature !

Secondement à peine eſt-il né, que des Légions céleſtes font retentir dans les airs des Cantiques d'allégreſſe, & nous apprennent que cette naiſſance rend ſa gloire au Très-haut, & apporte une paix éternelle ſur la terre. Quelle eſt donc cette créature, qui peut rendre gloire au Très-haut, lequel ne trouve ſa gloire qu'en lui-même ? Peu après un aſtre nouveau appelle des Sages du fond de l'Orient ; & guidés par cette lumiére miraculeuſe, ces hommes juſtes viennent des extrêmités de la terre, adorer le nouveau Roi des Juifs.

Suivez toutes les circonſtances de ſa vie. Si Marie le préſente au Temple, un Juſte & une ſainte femme annoncent ſa grandeur future ; & tranſportés d'une joye ſainte, ils meurent avec plaiſir, après avoir vu celui qu'ils appellent le ſalut du monde, la lumiére des Nations ; & la gloire d'Iſraël. Les Docteurs aſſemblés dans le

Temple, voyent avec frayeur ſon enfance plus ſage & plus éclairée que toute la ſageſſe des vieillards. A meſure qu'il avance, ſa gloire ſe développe : Jean-Baptiſte, cet homme le plus grand des enfans des hommes, s'abaiſſe devant lui, & ſe dit indigne de lui rendre même les plus vils miniſtères. Le ciel s'ouvre pluſieurs fois ſur ſa tête, & déclare que c'eſt-là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuyent devant lui, ne peuvent ſoutenir la préſence ſeule de ſa ſainteté, & confeſſent qu'il eſt le Saint de Dieu. Raſſemblez des témoignages ſi différens & ſi nouveaux, des circonſtances ſi extraordinaires & ſi inouies : quel eſt cet homme qui paroît ſur la terre avec tant d'éclat ? & les peuples qui l'ont adoré, ne ſont-ils pas du moins excuſables ?

Mais ce ne ſont encore ici que de foibles préludes de ſa gloire. S'il ſe retire à l'écart ſur le Thabor, accompagné de trois diſciples, ſa gloire, impatiente, ſi je l'oſe dire, d'avoir été juſques-là comme retenuë captive ſous le voile de l'humanité éclate au-dehors : il paroît tout reſplendiſſant de lumiére : le Pere céleſte, qui alors, de peur que la gloire de Jeſus-Chriſt ne devînt une occaſion d'erreur & d'idolâtrie aux diſciples étonnés & témoins du ſpectacle, auroit dû, ce ſemble, les avertir, que ce Jeſus qu'ils voyoient ſi glorieux, n'étoit pourtant que ſon Sauveur & ſon Envoyé ; leur déclare au contraire que c'eſt ſon Fils bien-aimé en qui il a mis toute ſa complaiſance, & ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorſque Moyſe parut environné de gloire, & comme transfiguré ſur la montagne de Sinaï ; de peur que les Iſraëlites toujours ſuperſtitieux, ne le priſſent pour un Dieu deſcendu ſur la terre, le Seigneur déclaroit en même-tems du haut du ciel, au milieu des éclairs & des tonnerres :

Exod. 3. Deut. 6. *Je ſuis celui qui ſuis, & vous n'adorerez que moi*

ſeul. Moyſe lui-même ne paroît devant le peuple, que portant les tables de la Loi entre les mains, comme pour leur faire entendre, que malgré la gloire dont il paroiſſoit revêtu, il n'étoit pourtant que le Miniſtre, & non pas l'Auteur de la loi ſainte; qu'il ne pouvoit la préſenter que gravée ſur la pierre, & qu'il n'appartenoit qu'à Dieu ſeul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jeſus-Chriſt paroît ſur le Thabor comme le Légiſlateur lui-même: le pere ne lui donne pas la Loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne ſeulement de l'écouter, & le propoſe lui-même comme leur Légiſlateur, ou plûtôt comme leur loi vivante & éternelle.

Que dirai-je encore, mes Freres? Si du Thabor nous paſſons ſur le Calvaire; ce lieu où devoient ſe conſommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laiſſe pas d'être encore le théâtre de ſa gloire & de ſa divinité: toute la nature en déſordre l'y reconnoit comme ſon Auteur; les aſtres qui ſe cachent; les morts qui reſſuſcitent; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent & ſe briſent; le voile du Temple qui ſe déchire; l'incrédulité elle-même qui le confeſſe par la bouche du Centenier: on ſent bien que ce n'eſt pas un homme commun qui meurt, & qu'il ſe paſſe ſur cette montagne quelque choſe de nouveau & d'extraordinaire.

Tant de Juſtes avant lui étoient morts pour la vérité par les mains des impies: le Palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurſeur devenuë le prix de la volupté: Iſaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuſe; & malgré le ſang des Rois dont il étoit ſorti, ſa naiſſance auguſte n'avoit pu le mettre à couvert des perſécutions, qui ſont toujours la récompenſe de la vérité & du zéle: tant d'autres étoient morts pour la juſtice; mais la nature toute en-

tiére ne paroiſſoit pas s'intéreſſer à leurs ſouffrances ; les morts ne ſortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivans leur ſacrilège : rien de ſemblable n'avoit encore paru ſur la terre.

Parcourez les reſtes de ſes myſtères ; par-tout vous trouverez des traits nouveaux qui le diſtinguent de tous les hommes. S'il reſſuſcite d'entre les morts, outre que c'eſt par ſa propre vertu, (ce qu'on n'avoit pas encore vu,) ce n'eſt pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été reſſuſcités par le miniſtère des Prophêtes : il reſſuſcite pour ne plus mourir ; & ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'eſt pas un char de feu qui l'éléve en un clin d'œil ; il s'éléve lui-même avec majeſté : il laiſſe à ſes chers diſciples tout le loiſir de l'adorer, & d'accompagner de leurs yeux & de leurs hommages leur divin Maître. Les Anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans ſon Empire, & conſolent l'affliction des diſciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire & d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit ſorti, & qui va reprendre poſſeſſion de ſa gloire ; tout porte du moins les hommes à ſe le perſuader.

Et certes, mes Freres, lorſqu'Elie eſt enlevé dans un char de feu, un diſciple tout ſeul eſt ſpectateur de cette aſcenſion miraculeuſe : elle ſe paſſe en un lieu écarté & éloigné des yeux des autres enfans des Prophêtes, leſquels peut-être plus crédules & moins inſtruits qu'Eliſée, euſſent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jeſus-Chriſt monte dans le ciel, environné de gloire, à la

vuë de cinq cens diſciples : les plus foibles, & ceux en qui la foi de ſa réſurrection étoit moins affermie, ſont les premiers appellés à la montagne ſainte : on ne craint rien de leur crédulité : on ſouffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets & leurs larmes ; & une vie ſi pleine de prodiges ſi inouis juſques-là ſur la terre, eſt enfin terminée par une circonſtance encore plus merveilleuſe, & propre toute ſeule à le faire regarder comme un Dieu, & à immortaliſer l'erreur & l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes Freres, ſi les ſiécles payens, pour juſtifier les hommages inſenſés & impies qu'ils rendoient à leurs Légiſlateurs, aux Fondateurs des Empires, & à d'autres hommes célébres, faiſoient dire à leurs Hiſtoriens, & à leurs Poëtes, que ces Héros n'étoient pas morts, qu'ils avoient ſeulement diſparu de la terre ; & qu'étant de la nature des Dieux ils étoient montés dans le firmament, pour y prendre leur place avec les autres aſtres, qui, ſelon eux, étoient autant de Divinités qui nous éclairent, & pour y jouir de l'immortalité qu'ils dévoient à leur naiſſance divine : ſi une fiction auſſi groſſiére, toute ſeule avoit pu rendre les hommes ſi long-tems idolâtres ; quelle impreſſion la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire ſur les peuples ; & ſi l'Univers avoit adoré des impoſteurs qu'on publioit fauſſement, n'auroit-il pas été excuſable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vu, environné de gloire, s'élever au-deſſus des aſtres ?

Mais prenez garde, mes Freres, que l'occaſion de l'erreur ne finit pas même avec Jeſus-Chriſt : on nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des ſiécles, au milieu des airs, environné de puiſſance & de majeſté, accompagné de tous les eſprits céleſtes : toutes les nations

aſſemblées & tremblantes, attendront à ſes pieds la déciſion de leur deſtinée éternelle : il prononcera en Souverain leur arrêt déciſif. Les Abraham, les Moyſe, les David, les Elie, les Jean-Baptiſte, tout ce que les ſiécles ont eu de plus grand & de plus merveilleux, ſera ſoumis à ſon jugement & à ſon empire ; il ſera ſeul élevé au-deſſus de toute-puiſſance, de toute domination, & de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel & ſur la terre ; il élévera ſon Trône au-deſſus des nuées à côté du Très-Haut ; il ne paroîtra pas ſeulement le maître de la vie & de la mort, mais le Roi immortel des ſiécles, le Prince de l'éternité, le chef d'un peuple ſaint, l'arbitre de toute créature. Quel eſt donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puiſſance ? & les morts eux-mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorſqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majeſté, & de puiſſance ?

Et une réfléxion que je vous prie de faire en finiſſant cette partie de mon diſcours ; c'eſt que ſi l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire & divin dans la ſuite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur ſe plaît quelquefois à faire éclater ſa gloire & ſa puiſſance dans ſes ſerviteurs. Ainſi Henoc fut enlevé, Moyſe parut transfiguré ſur la montagne ſainte, Elie monta dans le ciel ſur un char de feu, Jean-Baptiſte fut prédit : mais outre que c'étoient-là des circonſtances uniques, & que le langage de ces hommes miraculeux & de leurs diſciples ſur la divinité & ſur eux-mêmes, ne laiſſoit point de lieu à la ſuperſtition & à la mépriſe ; ici c'eſt un aſſemblage de merveilles, qui, toutes ſéparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus ſur ces hommes extraordinaires, qui avoient

preſque été regardé comme des Dieux ſur la terre, ſe trouvent raſſemblés en Jeſus-Chriſt, mais d'une maniere mille fois plus glorieuſe & plus divine. Il eſt prédit, mais plus pompeuſement, & avec des caractères plus éclatans que Jean-Baptiſte : il paroît transfiguré ſur la montagne ſainte, mais environné de plus de gloire que Moyſe : il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puiſſance & de majeſté qu'Elie : il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les Prophêtes : il naît non-ſeulement d'un ſein ſtérile comme Samuel, mais encore d'une Vierge pure & innocente : que dirai-je ? & non-ſeulement il ne déſabuſe pas les hommes par des expreſſions nettes & préciſes ſur ſon origne purement humaine ; mais ſon langage ſeul ſur ſon égalité avec le Très-haut, mais la doctrine ſeule de ſes diſciples, qui nous diſent qu'il étoit dans le ſein de Dieu de toute éternité, & que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur & leur Dieu, qui nous apprennent qu'il eſt en toutes choſes, juſtifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand ſa vie eût été d'ailleurs ordinaire, & ſemblable à celles des autres hommes.

O vous ! qui lui refuſez ſa gloire & ſa divinité, & qui le regardez pourtant comme l'Envoyé de Dieu pour inſtruire les hommes, achevez le blaſphême ; & confondez-le donc avec ces impoſteurs qui ſont venus ſéduire le monde, puiſque loin d'y rétablir la gloire de Dieu & la connoiſſance de ſon nom, l'éclat de ſon miniſtère n'a ſervi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer triſtement à côté du Très-haut, & plonger tout l'Univers dans la plus dangereuſe, la plus longue, la plus inévitable, & la plus univerſelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes Freres, qui croyons en lui,

& à qui le myſtère du Chriſt a été révelé, ne perdons jamais de vuë ce modéle divin, que le Pere nous montre du haut de la montagne ſainte. Entrons dans l'eſprit des divers myſtères qui compoſent toute ſa vie mortelle : ce ne ſont que les différens états de la vie du Chrétien ſur la terre : reconnoiſſons le nouvel empire que Jeſus-Chriſt eſt venu ſe former ſur nos cœurs. Le monde que nous avons ſervi juſqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines & de nos miſéres : nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie ; nous y avons trouvé le trouble, la ſervitude, l'amertume, le malheur de nos jours : voici un nouveau Libérateur, qui vient apporter la paix ſur la terre ; mais ce n'eſt pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix & à la félicité par les plaiſirs des ſens, par l'indolence, par une vaine Philoſophie ; il n'y a pas réuſſi ; en favoriſant nos paſſions, il a augmenté nos peines : Jeſus-Chriſt vient nous propoſer de nouvelles routes pour arriver à la paix & au bonheur que nous cherchons ; le détachement, le mépris du monde, la mortification des ſens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous : il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en reprimant nos paſſions, qu'en nous interdiſant tous les plaiſirs violens qui troublent, qui corrompent le cœur : il n'eſt que la Philoſophie de l'Evangile, qui faſſe des ſages & des heureux, parce qu'elle ſeule régle l'eſprit, fixe le cœur, & rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu ſuivre d'autres voyes, n'ont trouvé que vanité & affliction d'eſprit ; & Jeſus-Chriſt, ſeul venant porter le glaive & la ſéparation, eſt venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur, je ne ſçais que trop moi-même que le monde & les plaiſirs ne ſont point d'heureux ! venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, & que ſes propres dégoûts ramenent à vous malgré lui-même : venez être ſon Libérateur, ſa paix & ſa lumiére, & ayez plus d'égard à ſon infortune qu'à ſes crimes.

Voilà comme l'éclat du miniſtère de Jeſus-Chriſt ſeroit pour les hommes une occaſion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une ſimple créature. Voyons encore comment l'eſprit de ſon miniſtère deviendroit le piége de notre innocence.

II. PARTIE.

L'Eclat du miniſtère de Jeſus-Chriſt n'en eſt pas le côté le plus auguſte & le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, & par les circonſtances éclatantes de ſes myſtères : ce ne ſont encore là, pour ainſi dire, que les dehors de ſa gloire & de ſa grandeur ; & pour connoître tout ce qu'il eſt, il faut entrer dans le fond & dans l'eſprit de ſon miniſtère. Or, l'eſprit de ſon miniſtère renferme ſa doctrine, ſes bienfaits & ſes promeſſes. Développons-en toute l'étenduë, & montrons, ou qu'il faut refuſer à Jeſus-Chriſt ſa qualité d'homme juſte, & d'envoyé du Dieu tout-puiſſant, que les ennemis de ſa divinité lui accordent, ou convenir qu'il eſt lui-même un Dieu manifeſté en chair, & deſcendu ſur la terre pour ſauver les hommes.

Oui, mes Freres, c'eſt une alternative inévitable, ſi Jeſus-Chriſt eſt ſaint, il eſt Dieu ; & ſi ſon miniſtère n'eſt pas un miniſtère d'erreur & d'impoſture, c'eſt le miniſtère de la Vérité éternelle elle-même qui s'eſt manifeſtée pour nous inſtruire. Or, les ennemis de ſa naiſ-

ſance divine ſont forcés d'avouer qu'il a été un homme juſte, innocent, ami de Dieu : & ſi le monde a vu des eſprits noirs & impies, qui ont encore oſé blaſphémer contre ſon innocence, & le confondre avec les ſéducteurs ; ce n'ont été que quelques monſtres, dont le genre humain a eu horreur, & dont le nom même trop odieux à toute la nature, eſt demeuré enſéveli dans les mêmes ténébres d'où l'horreur de leur impiété étoit ſortie.

En effet, quel homme juſques-là avoit paru ſur la terre, avec plus de caractères inconteſtables d'innocence & de ſainteté, que Jeſus Fils du Dieu vivant ? En quel Philoſophe avoit-on jamais remarqué, tant d'amour pour la vertu, tant de mépris ſincére pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zéle pour la gloire de l'Etre ſouverain, tant d'élévation au-deſſus de tout ce que les hommes admirent & recherchent ? Quel eſt ſon zéle pour le ſalut des hommes ? C'eſt-là que ſe rapportent tous ſes diſcours, tous ſes ſoins, tous ſes déſirs, toutes ſes inquiétudes. Les Philoſophes critiquoient ſeulement les hommes, & ne cherchoient qu'à faire ſentir leur foible ou leur ridicule : JESUS-CHRIST ne parle de leurs vices, que pour leur en preſcrire les remèdes. Les uns étoient les cenſeurs des foibleſſes humaines ; JESUS-CHRIST en eſt le médecin ; les uns ſe faiſoient honneur de remarquer en autrui des vices, dont ils n'étoient pas exempts eux-mêmes ; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amére des fautes dont ſon innocence le met à couvert, & répand même des larmes ſur les déréglemens d'une ville infidéle : on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire eſtimer en les mépriſant ; & que l'autre ne penſe qu'à les ſauver, & eſt peu touché de leurs applaudiſſemens & de leur eſtime.

Suivez le détail de ſes mœurs & de ſa conduite, & voyez s'il a jamais paru ſur la terre un Juſte plus univerſellement exempt de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité. Plus on l'obſerve, plus ſa ſainteté ſe développe: ſes diſciples, qui le voyent de plus près, ſont les plus frappés de l'innocence de ſa vie; & la familiarité, ſi dangereuſe à la vertu la plus héroïque, ne ſert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la ſienne: il ne parle que le langage du Ciel: il ne répond que lorſque ſes réponſes peuvent être utiles au ſalut de ceux qui l'interrogent: on ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme ſe retrouve; par-tout il paroît un envoyé du Très-haut; les actions les plus communes, ſont en lui ſinguliéres; par la nouveauté & la ſublimité des diſpoſitions dont il les accompagne; & il ne paroît pas moins un homme divin, lorſqu'il mange chez un Phariſien, que lorſqu'il reſſuſcite Lazare. Certes, mes Freres, la nature toute ſeule ne ſçauroit mener ſi loin la foibleſſe humaine: ce n'eſt pas ici un Philoſophe qui impoſe, c'eſt un Juſte qui prend dans ſes propres exemples, les régles & & les préceptes de ſa doctrine; & il faut bien qu'il ſoit Saint, puiſque le diſciple lui-même qui le trahit, intéreſſé à juſtifier ſa perfidie en découvrant ſes défauts, rend pourtant un témoignage public à ſon innocence & à ſa ſainteté; & que toute la malice de ſes ennemis défiée, n'a ſçu le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes Freres, que ſi Jeſus-Chriſt eſt Saint, il eſt Dieu; & que ſoit que vous conſidériez la doctrine qu'il nous a enſeignée par rapport à ſon Pere, ou par rapport aux hommes, elle n'eſt plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blaſphêmes enveloppés, s'il n'eſt qu'un homme ordinaire, envoyé ſeulement de Dieu pour inſtruire les hommes.

Je dis, ſoit que vous le conſidériez par rapport à ſon Pere. En effet, ſi JESUS-CHRIST n'eſt qu'un ſimple envoyé du Très-haut, il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolâtres l'unité de l'eſſence divine : mais outre que ſa miſſion regarde principalement les Juifs, qui depuis long-tems n'étoient plus retombés dans l'idolâtrie, & n'avoient pas beſoin par conſéquent que Dieu leur ſuſcitât un Prophête pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exempts, & un Prophête qu'on leur faiſoit eſpérer depuis la naiſſance du monde, comme la lumiére d'Iſraël, & le libérateur de ſon peuple : outre cela, comment Jeſus-Chriſt s'y prend-il pour remplir ſon miniſtère, & quel eſt ſon langage ſur l'Etre ſuprême ? Moyſe & les Prophêtes chargés de la même miſſion, ne ceſſoient de publier que le Seigneur étoit un ; que c'étoit une impiété de le comparer à la reſſemblance de la créature ; & qu'ils n'étoient eux-mêmes que ſes ſerviteurs & ſes envoyés, vils inſtrumens entre les mains d'un Dieu, qui opéroit par eux de grandes choſes : nulle expreſſion douteuſe ne leur échappe ſur un point ſi eſſentiel à leur miſſion : nulle comparaiſon d'eux à l'Etre ſuprême, toujours dangereuſe par le penchant que l'homme avoit, de proſtituer ſes hommages à l'homme, & de ſe faire des Dieux palpables & viſibles : nul terme équivoque, qui eût pu confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, & donner lieu à une ſuperſtition & à une idolâtrie qu'ils venoient combattre.

Mais ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne rempliſſe avec autant de fidélité qu'eux ſon miniſtère. Il ne ceſſe de ſe dire égal à ſon Pere : il vient nous apprendre qu'il eſt deſcendu du ciel, & ſorti du ſein de Dieu ; qu'il étoit avant Abraham ;

qu'il

qu'il étoit avant toutes choſes ; que le Pere & lui ne ſont qu'un ; que la vie éternelle conſiſte à connoître le Fils, comme à connoître le Pere ; que tout ce que le Pere fait, le Fils le fait auſſi. Trouvez-moi un Prophête, qui juſqu'à Jeſus-Chriſt eût tenu un langage ſi nouveau, ſi inoui, ſi peu reſpectueux pour le Dieu ſuprême ; & qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ait attribué à ſes propres forces, les grandes choſes que le Seigneur avoit daigné opérer par ſon miniſtère. Par-tout il ſe compare au Dieu Souverain : il dit à la vérité une fois que le Pere eſt plus grand que lui ; mais quel eſt ce langage, s'il n'eſt pas lui-même un Dieu manifeſté en chair ? & ne regarderions-nous pas comme un inſenſé, un homme qui viendroit nous annoncer ſérieuſement que l'Etre ſuprême eſt plus grand que lui. N'eſt-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oſer même ſe meſurer avec elle ? y a-t'il quelque proportion, & du plus ou du moins entre Dieu & l'homme, entre le Tout & le néant ? Mais que dis-je ? Jeſus-Chriſt ne ſe contente pas de ſe dire égal à Dieu ; il juſtifie même la nouveauté de ces expreſſions contre les murmures des Juifs qui s'en ſcandaliſent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale : par-tout il affecte un langage, qui devient ou inſenſé, ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Pere ne l'éclaircit & ne le juſtifie. Que vient-il faire ſur la terre, s'il n'eſt pas Dieu ? Il vient ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au Très-haut : il vient ſéduire les nations, en ſe faiſant adorer après ſa mort à toute la terre : il vient répandre de nouvelles ténébres dans l'Univers, & non pas y répandre, comme il s'en eſt vanté, la ſcience, la lumiére, & la connoiſſance de Dieu ! quoi, mes Freres ! Paul & Barnabé déchirent leurs vêtemens, lorſ-

qu'on les prend pour des Dieux ; il crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : adorez le Seigneur, dont nous ne ſommes que les Envoyés & les Miniſtres. L'Ange dans l'Apocalyſe, lorſque Saint Jean ſe proſterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, & lui dit hautement, *Adorez Dieu ſeul.* Et JESUS-CHRIST ſouffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins ? & Jeſus-Chriſt loue la foi des diſciples qui l'adorent & qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur & leur Dieu* ? & Jeſus-Chriſt confond même ſes ennemis, qui lui diſputent ſa divinité & ſon éternelle origine ? Eſt-il donc moins zélé que ſes diſciples pour la gloire de celui qui l'envoye ? ou lui importe-t'il moins de détromper nettement les peuples, d'une mépriſe ſi injurieuſe à l'Etre ſuprême, & qui anéantit le fruit unique de ſon miniſtère ?

Apoc. 19. 10.

Joan. 20. 28.

Oui, mes Freres, quel bien Jeſus-Chriſt eſt-il venu apporter au monde, ſi ceux qui l'adorent ſont des idolâtres & des profanes ? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Pere, l'image de ſa ſubſtance, & la ſplendeur de ſa gloire : il ne ſe trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le Chriſtianiſme, leſquels en le recevant comme l'Envoyé de Dieu, refuſent de lui rendre des honneurs divins : cette ſecte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un aſyle, eſt réduite à quelques ſectateurs obſcurs & cachés ; punie partout comme une impiété, dès qu'elle oſe ſe montrer à découvert ; & obligée de ſe cacher dans les ténébres, & dans les extrêmités des provinces & des royaumes les plus reculés. Eſt-ce donc là ce peuple nombreux, de toute Langue, de toute Tribu, de toute Nation, que Jeſus-Chriſt étoit venu former ſur la terre ? eſt-

ce là cette Jéruſalem auparavant ſtérile, & devenuë féconde, qui devoit renfermer dans ſon ſein les Peuples & les Nations, & où les Iſles les plus éloignées, les Princes & les Rois devoient venir adorer ? ſont-ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtère de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce donc là cette abondance de grace, cette plénitude de l'Eſprit de Dieu répandu ſur tous les hommes, ce renouvellement univerſel, ce regne ſpirituel & durable, que les Prophêtes avoient prédit avec tant de majeſté, & qui devoit accompagner la venuë du Libérateur ? Quoi, mes Freres ! une attente ſi magnifique ſe réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie ? cet avénement ſi heureux pour la terre, promis depuis tant de ſiécles, annoncé avec tant de pompe, déſiré de tous les Juſtes, montré de loin à tout l'Univers comme ſon unique reſſource, devoit donc le corrompre & le pervertir pour toûjours ? cette Egliſe ſi féconde, dont les Rois & les Céſars à la tête de leurs Peuples devoient être les enfans, ne devoit donc renfermer dans ſon enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel & à la terre, la honte de la nature & de la Religion, obligés de cacher dans les ténébres l'horreur de leur blaſphême ? & toute la magnificence future de l'Evangile devoit donc ſe borner à former la ſecte affreuſe d'un impie Socin ?

O Dieu ! que la foi de votre Egliſe paroît ſage & raiſonnable, lorſqu'on l'oppoſe aux contradictions inſenſées de l'incrédulité ! & qu'il eſt conſolant pour ceux qui croyent en Jeſus-Chriſt, & qui eſpérent en lui, de voir les abîmes que ſe creuſe l'orgueil, lorſqu'il entreprend de ſe frayer des routes nouvelles, & de ſapper le fondement unique de la foi & de l'eſpérance des Chrétiens.

Voilà, mes Freres, comme la doctrine de

Jeſus-Chriſt par rapport à ſon Pere, établit la gloire de ſon éternelle origine. Auſſi, lorſque les Prophêtes parlent du Dieu du ciel & de la terre, les expreſſions manquent à la grandeur & à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immenſité, de la toute-puiſſance & de la majeſté de l'Etre ſuprême, ils épuiſent la foibleſſe du langage humain, pour répondre à la ſublimité de ces images. Ce Dieu, c'eſt celui qui meſure les eaux de la mer dans le creux de ſa main, qui péſe les montagnes dans ſa balance; qui tient entre ſes mains les foudres & les tempêtes; qui dit, & tout eſt fait; qui ſe jouë, en ſoutenant l'Univers. De ſimples hommes devoient parler ainſi de la gloire du Très-haut: la diſproportion infinie qui ſe trouve entre l'immenſité de l'Etre ſuprême, & la foibleſſe de l'eſprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre; & les termes les pompeux ne le ſont jamais aſſez, pour ſuffire à ſon admiration & à ſa ſurpriſe.

Mais lorſque Jeſus-Chriſt parle de la gloire du Seigneur, ce ne ſont plus ces expreſſions pompeuſes des Prophêtes: il l'appelle un Pere ſaint, un Pere juſte, un Pere clément, un Paſteur qui court après la brebis égarée, & qui la met avec bonté ſur ſes épaules; un ami qui ſe laiſſe vaincre par les importunités de ſon ami; un Pere de famille touché du retour & de la réſipiſcence de ſon Fils: on voit bien que c'eſt ici un enfant qui parle un langage domeſtique; que la familiarité & la ſimplicité de ces expreſſions ſuppoſe en lui une ſublimité de connoiſſance, qui lui rend l'idée de l'Etre ſouverain familiére, & fait qu'il n'eſt point frappé & ébloui comme nous de ſa majeſté & de ſa gloire; & qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert, & qu'il poſſéde lui-même. On eſt bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés,

pour ainſi dire, en naiſſant : les enfans des Rois parlent ſimplement des ſceptres & des couronnes ; & il n'eſt auſſi que le Fils éternel du Dieu vivant, qui puiſſe parler ſi familiérement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes Freres, puiſque nous entrons en ſociété avec Jeſus-Chriſt de tous ſes avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Pere, d'oſer nous dire ſes enfans, de l'aimer plûtôt que de le craindre : cependant nous le ſervons comme des eſclaves & des mercénaires : nous craignons ſes châtimens ; nous ſommes peu touchés de ſon amour & de ſes promeſſes : ſa Loi ſi juſte, ſi ſainte, n'a rien d'aimable pour nous ; c'eſt un joug qui nous peſe, qui nous fait murmurer, & que nous aurions bien-tôt ſecoué, ſi les tranſgreſſions en devoient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la ſévérité de ſes préceptes, que des contentions pour ſoutenir les adouciſſemens que le monde y mêle ſans ceſſe : en un mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoîtrions pas ; & il n'eſt redevable qu'à ſa juſtice & à ſes châtimens, de nos reſpects & de nos hommages.

Mais la doctrine de Jeſus-Chriſt, par rapport aux hommes qu'il eſt venu inſtruire, n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Car je ne parle pas ici de la ſageſſe, de la ſainteté, de la ſublimité de cette doctrine : tout y eſt digne de la raiſon, & de la plus ſaine philoſophie : tout y eſt proportionné à la miſére & à l'excellence de l'homme, à ſes beſoins & à ſes hautes deſtinées : tout y inſpire le mépris des choſes périſſables, & l'amour des biens éternels : tout y maintient le bon ordre & la tranquillité des Etats : tout y eſt grand, parce que tout y eſt vrai : la gloire des actions eſt plus réelle & plus éclatante dans le cœur, que dans

les actions mêmes. Le Sage de l'Evangile ne ſe propoſe point d'autre récompenſe de ſa vertu, que la vertu même, & préfere le témoignage de ſa conſcience aux applaudiſſemens des hommes: il eſt plus grand que le monde entier par l'élévation de ſa foi; & il eſt au-deſſous du dernier des hommes, par la modeſtie de ſes ſentimens: ſa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ſes peines; c'eſt le premier ennemi qu'elle attaque; & dans cette divine philoſophie, les actions les plus héroïques ne ſont rien, dès qu'on les compte ſoi-même pour quelque choſe: elle regarde la gloire comme une erreur, la proſpérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui ſe paſſe comme un ſonge; quel eſt ce nouveau langage? Quel homme avant Jeſus-Chriſt avoit parlé de la ſorte? & ſi ſes diſciples, pour avoir ſeulement annoncé cette doctrine céleſte, furent pris par tout un peuple pour des Dieux deſcendus ſur la terre; quel culte pourront-ils refuſer à celui qui en eſt l'Auteur, & au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laiſſons-là ces réflexions générales, & venons aux devoirs plus précis d'amour & de dépendance que ſa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer ſon Pere: il veut qu'on demeure en lui; c'eſt-à-dire, qu'on ſe fixe en lui; qu'on cherche ſon bonheur en lui, comme dans ſon pere; qu'on rapporte toutes ſes actions, toutes ſes penſées, tous ſes déſirs; qu'on ſe rapporte ſoi-même à ſa gloire, comme à la gloire de ſon Pere: les péchés mêmes ne ſont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup; & l'amour qu'on a pour lui, fait toute la juſtice du juſte, & toute la réconciliation du pécheur. Quel eſt cet homme qui vient uſurper

la place de Dieu-même dans nos cœurs? La créature mérite-elle d'être aimée pour elle-même? & tout ce qu'elle a de grand & d'aimable, ne ſont-ce pas les dons de celui qui ſeul mérite d'être aimé?

Quel Prophête juſqu'à Jeſus-Chriſt étoit-il venu dire aux hommes: vous m'aimerez; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moïſe aux enfans d'Iſraël. Rien n'eſt aimable pour ſoi-même que ce qui peut nous rendre heureux: or, nulle créature ne peut être notre bonheur & notre perfection; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même; ce ſeroit une idolâtrie. Tout homme qui vient ſe propoſer aux hommes comme l'objet de leur amour, eſt un impie & un impoſteur, qui vient uſurper le droit le plus eſſentiel de l'Etre ſuprême: c'eſt un monſtre d'orgueil & d'extravagance, qui veut s'élever des autels juſques dans les cœurs, le ſeul ſanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jeſus-Chriſt, cette doctrine ſi divine, & ſi admirée même des Payens, ne ſeroit donc plus qu'un mêlange monſtrueux d'impiété, d'orgueil & de folie; ſi, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les ſiécles, il eût fait à ſes diſciples, de l'amour qu'il exigeoit d'eux, le précepte le plus eſſentiel de ſa morale: & ce ſeroit à lui une oſtentation inſenſée, de venir ſe propoſer aux hommes, comme un modèle d'humilité & de modeſtie; tandis qu'il pouſſeroit l'orgueil & la vaine complaiſance plus loin que tous ces orgueilleux Philoſophes, qui n'avoient jamais aſpiré qu'à l'eſtime & aux applaudiſſemens des hommes.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez: non-ſeulement Jeſus-Chriſt veut qu'on l'aime; mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus gé-

néreux & le plus héroïque : il veut qu'on l'aime plus que ſes proches, que ſes amis, que ſes biens, que ſa fortune, que ſa vie, que le monde entier, que ſoi-même ; qu'on ſouffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande juſqu'à la derniére goutte de ſon ſang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'eſt pas digne de lui ; qui le met en parallèle avec quelque créature, ou avec ſoi-même, l'outrage, le déshonore, & ne doit rien prétendre à ſes promeſſes.

Quoi, mes Freres ! il ne ſe contente pas qu'on lui offre des ſacrifices de boucs & de taureaux, comme les idoles, & le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter ? Il pouſſe encore plus loin ſes prétentions ; il veut que l'homme ſe ſacrifie lui-même ; qu'il coure ſur les gibets ; qu'il s'offre à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom ? Mais s'il n'eſt pas le maître de notre vie, quel droit a-t'il de l'exiger de nous ? Si notre ame n'eſt pas ſortie de ſes mains, eſt-ce à lui que nous la devons rendre ? Eſt-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui ? S'il n'eſt pas l'Auteur de notre être, ne devenons-nous pas des ſacrilèges & des homicides, en nous immolant pour ſa gloire, & en tranſportant à la créature, & à un ſimple Envoyé de Dieu, le grand ſacrifice de notre être, ſeul deſtiné à reconnoître la ſouveraineté & la puiſſance de l'Ouvrier éternel qui nous a tiré du néant ? Que Jeſus-Chriſt meure à la bonne-heure lui-même pour rendre gloire à Dieu ; qu'il nous exhorte de ſuivre ſon exemple : tant de Prophêtes étoient morts avant lui pour la cauſe du Seigneur, & avoient exhorté leurs diſciples à marcher ſur leurs traces. Mais que Jeſus-Chriſt, s'il n'eſt pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette derniere marque d'amour ; qu'il

nous

nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : ſe peut-il faire qu'il y ait eu ſur la terre des hommes aſſez groſſiers & aſſez ſtupides, pour ſe laiſſer tromper à l'extravagance de cette doctrine ? Eſt-il poſſible que des maximes auſſi bizarres & auſſi impies, ayent pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les ſectes, ramener tous les eſprits, & prévaloir ſur tout ce qui avoit paru juſques-là de ſcience, de doctrine & de ſageſſe ſur la terre ? Et ſi nous regardons comme des barbares, ces peuples ſauvages qui s'immolent ſur les tombeaux & ſur les cendres de leurs proches & de leurs amis ; pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux diſciples de Jeſus-Chriſt qui ſe ſont immolés pour lui ? & ſa religion ne ſera-t'elle pas une religion de ſang & de barbarie ?

Oui, mes Freres, les Agnès, les Luce, les Agathe, ces premiéres Martyres de la Foi & de la pudeur, ſe ſeroient donc ſacrifiées à un homme mortel ; & en aimant mieux répandre leur ſang, que de fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolâtrie, que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jeſus-Chriſt ? Ignace lui-même, ce fameux Martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jeſus-Chriſt, auroit donc perdu tout le fruit de ſes ſouffrances, & mérité dès-lors d'être déchiré par les lions furieux ; puiſqu'il ſe ſeroit offert en ſacrifice à un homme ſemblable à lui ? Les Confeſſeurs généreux de la Foi n'auroient donc été que des déſeſpérés & des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des inſenſés ? La Tradition des Martyrs ne ſeroit donc plus qu'une ſcène impie & ſanglante ? Les tyrans & les perſécuteurs auroient donc été les défenſeurs de la juſtice & de la gloire de la Divinité ? Le Chriſtianiſme lui-même, une ſecte ſacrilège & pro-

ſane ? le genre humain ſe ſeroit donc abuſé ? & le ſang des Martyrs, loin d'avoir été la ſémence des Fidéles, auroit inondé tout l'univers de ſuperſtition & d'idolâtrie ? O Dieu ! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blaſphêmes ſans horreur ? & que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même ?

Tels ſont, mes Freres, nos premiers devoirs envers Jeſus-Chriſt : lui ſacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, & en un mot, tout ce qui devient un obſtacle à notre ſalut, c'eſt confeſſer ſa Divinité, c'eſt reconnoître que lui ſeul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, & nous rendre encore plus que nous ne quittons, en ſe donnant lui-même à nous : Il n'eſt que celui qui mépriſe le monde & tous ſes plaiſirs, dit l'Apôtre Saint Jean, qui confeſſe que Jeſus-Chriſt eſt le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par-là que Jeſus-Chriſt eſt plus grand que le monde, plus puiſſant pour nous rendre heureux, & par conſéquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir conſidéré l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt dans ſa doctrine ; il faut le conſidérer, en ſecond lieu, dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il eſt venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle : d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendu ſes enfans : il leur a ouvert le ciel : il leur a aſſuré la poſſeſſion du Royaume de Dieu, & des biens immuables : il leur a porté la ſcience du ſalut & la doctrine de la vérité. Ces dons ſi magnifiques n'ont pas même fini avec lui ; aſſis à la droite de ſon Pere, il les répand encore dans nos cœurs ; tous nos maux trouvent encore en lui leur remède : il nous nourrit de ſon corps : il nous lave de nos ſouillures, en nous appliquant ſans ceſſe

le prix de ſon Sang : il forme des Paſteurs pour nous conduire : il inſpire des Prophêtes pour nous enſeigner : il ſanctifie des Juſtes pour nous animer par leurs exemples : il eſt ſans ceſſe préſent dans nos cœurs pour en ſoulager toutes les miſéres : l'homme n'a point de paſſion que ſa grace ne guériſſe, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne ſoit ſon ouvrage : en un mot, il nous aſſure lui-même qu'il eſt notre voie, notre vérité, notre vie, notre juſtice, notre rédemption, notre lumiére. Quelle eſt cette nouvelle doctrine ? un homme ſeul peut-il être la ſource de tant de graces aux autres hommes ? le Dieu ſouverain, ſi jaloux de ſa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs & des liens ſi intimes & ſi ſacrés, que nous dépendions preſque plus d'elle que de lui ? ne ſeroit-il point à craindre qu'un homme devenu ſi utile & ſi néceſſaire aux autres hommes, n'en devînt enfin l'idole ? qu'un homme auteur & diſtributeur de tant de graces, & qui fait à notre égard l'office & toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât auſſi bientôt la place dans nos cœurs ?

Car, remarquez, mes Freres, que c'eſt la reconnoiſſance toute ſeule, qui autrefois a fait les faux Dieux : les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'univers, adorerent d'abord l'air qui les faiſoit vivre ; la terre qui les nourriſſoit, le Soleil qui les éclairoit, la Lune qui préſidoit à la nuit : c'étoit-là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane ; ils adorerent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis : les Princes bienfaiſans & équitables qui avoient rendu leurs ſujets heureux, & la mémoire de leur régne immortelle ; & Jupiter & Hercule furent placés au rang des Dieux, l'un par le nombre de ſes victoires, l'autre par le bonheur & la tranquillité de ſon régne : les hom-

mes, dans ces ſiécles de ſuperſtition & de crédulité, ne connoiſſoient point d'autres Dieux, que ceux qui leur faiſoient du bien : & tel eſt le caractère de l'homme, ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

Or, mes Freres, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jeſus-Chriſt ? Rappellez tout ce que les ſiécles payens nous rapportent de l'hiſtoire de leurs Dieux ; & voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avouë avec les Livres ſaints, que le monde doit à Jeſus-Chriſt. Aux uns ils croyoient être redevables de la ſérénité de l'air, & d'une heureuſe navigation ; aux autres, de la fertilité des ſaiſons ; à leur Mars, du ſuccès des batailles ; à leur Janus, de la paix & de la tranquillité des Peuples ; de la ſanté, à leur Eſculape. Mais que ſont ces foibles bienfaits, ſi vous les comparez à ceux dont Jeſus-Chriſt a comblé le monde ? Il y a porté une paix éternelle, une ſainteté durable, la juſtice & la vérité : il en a fait un monde nouveau & une terre nouvelle : ce n'eſt pas un peuple ſeul qu'il a comblé de biens, ce ſont tous les peuples, c'eſt l'univers entier : & de plus, il n'eſt devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime : que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre ? ſi la reconnoiſſance a fait les Dieux, Jeſus-Chriſt pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes ? & étoit-il à propos que nous lui duſſions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour & dans la gratitude ?

Encore, mes Freres, ſi Jeſus-Chriſt en mourant eût averti ſes diſciples que c'étoit au Seigneur tout ſeul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avoit été lui-même que l'inſtrument, & non pas l'auteur & la ſource de toutes ces graces ; & qu'ainſi ils devoient l'oublier, & rendre à Dieu ſeul la gloire qui lui

étoit duë : mais il s'en faut bien que Jeſus-Chriſt ne termine par de ſemblables inſtructions ſes prodiges & ſon miniſtère : Non-ſeulement il ne veut pas que ſes diſciples l'oublient, & ceſſent d'eſpérer en lui après ſa mort ; mais ſur le point de les quitter, il les aſſure qu'il ſera préſent avec eux juſqu'à la conſommation des ſiécles ; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, & ſe les attache par des liens indiſſolubles & immortels.

En effet, les promeſſes qu'il leur fait dans ce dernier moment, ſont encore plus ſurprenantes que les graces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant ſa vie. Premiérement : il leur promet l'Eſprit conſolateur, qu'il appelle l'Eſprit de ſon Pere : cet Eſprit de vérité que le monde ne peut recevoir : cet Eſprit de force qui devoit former les Martyrs ; cet Eſprit d'intelligence qui avoit éclairé les Prophêtes ; cet Eſprit de ſageſſe qui devoit conduire les Paſteurs ; cet Eſprit de paix & de charité qui ne devoit faire qu'un cœur & qu'une ame de tous les Fidéles. Quel droit a Jeſus-Chriſt ſur l'Eſprit de Dieu, pour en diſpoſer à ſon gré, & le promettre aux hommes, ſi ce n'eſt pas ſon eſprit propre ? Elie, montant au ciel, regarde comme une choſe bien difficile de promettre à Eliſée ſeul, ſon double eſprit de zéle & de prophétie, combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Eſprit éternel du Pere céleſte, cet eſprit de liberté qui ſouffle où il veut ? Cependant les promeſſes de Jeſus-Chriſt ſe ſont accomplies : à peine eſt-il monté au ciel, que l'Eſprit de Dieu ſe répand ſur tous ſes diſciples ; les ſimples deviennent plus ſavans que les Sages & les Philoſophes ; les foibles, plus forts que les tyrans ; les inſenſés ſelon le monde, plus prudens que toute la ſageſſe du ſiécle ; de nouveaux hommes paroiſſent ſur la terre, animés d'un eſprit nouveau : ils attirent tout après

eux : ils changent la face de l'univers ; & juſqu'à la fin des ſiécles, cet Eſprit animera ſon Egliſe, formera des juſtes, confondra les incrédules, conſolera ſes diſciples, les ſoutiendra au milieu des perſécutions & des opprobres, & rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils ſont enfans de Dieu, & que ce titre auguſte leur donne droit à des biens plus ſolides & plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jeſus-Chriſt promet à ſes diſciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, mes Freres ! les Juifs ſont ſcandaliſés ſur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, & qu'il paroit s'attribuer une puiſſance réſervée à Dieu ſeul : mais quel ſera le ſcandale de tous les peuples de la terre, lorſqu'ils liront dans ſon Evangile, qu'il a voulu laiſſer même cette puiſſance à ſes diſciples ? & s'il n'eſt pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de ſemblable ? quel droit a-t'il en effet ſur les conſciences pour les lier ou les délier à ſon gré, & pour tranſmettre à des hommes foibles, une puiſſance qu'il ne ſçauroit exercer lui-même ſans blaſphême ?

Troiſiémement : Mais ce n'eſt pas aſſez ; Il promet encore à ſes diſciples le don des miracles ; qu'ils reſſuſciteront les morts à ſon nom ; qu'ils rendront la vuë aux aveugles, la ſanté aux malades, l'uſage de la parole aux muets : qu'ils ſeront maîtres de toute la nature. Moyſe ne promet pas à ſes diſciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favoriſé : il ſent bien que cette vertu lui eſt étrangére, & que le ſouverain Maître tout ſeul peut en favoriſer qui bon lui ſemble. Auſſi, lorſqu'après ſa mort Joſué arrête le Soleil au milieu de ſa courſe, pour achever la victoire ſur les ennemis du Peuple de Dieu,

il ne commande pas à cet aſtre de s'arrêter au nom de Moyſe ; ce n'eſt pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les aſtres mêmes ; ce n'eſt pas à lui qu'il s'adreſſe lorſqu'il veut en uſer : mais les Diſciples de JESUS-CHRIST ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître ; c'eſt à ſon nom qu'ils reſſuſcitent les morts, & qu'ils redreſſent les boiteux ; & ſans ce nom divin, ils ſont foibles comme les autres hommes. Le miniſtère & la puiſſance de Moyſe finiſſent avec ſa vie ; le miniſtère & la puiſſance de JESUS-CHRIST ne commencent, pour ainſi dire, qu'après ſa mort, & on nous aſſure que ſon régne doit être éternel.

Que dirai-je enfin ? il promet à ſes diſciples la converſion de l'univers, le triomphe de la Croix, la docilité de tous les Peuples de la terre, des Philoſophes, des Céſars, des tyrans ; & que ſon Evangile ſera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ſes mains, pour répondre ainſi d'un changement, dont juſques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz ſans doute, que Dieu révéle à ſon ſerviteur les choſes futures ; mais vous vous trompez : s'il n'eſt pas Dieu, il n'eſt pas même Prophête ; ſes prédictions ſont des ſonges & des chimères : c'eſt un eſprit impoſteur qui le ſéduit, & ſe mêle de l'inſtruire ſur l'avenir, & les ſuites ont démenti la vérité de ſes promeſſes : il prédit que tous les Peuples aſſis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumiére ; & il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténébres plus criminelles en l'adorant : il prédit que ſon Pere ſera glorifié, & que ſon Evangile lui formera par-tout des adorateurs en eſprit & en vérité ; & il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant juſqu'à la fin des ſiécles ce Jeſus, qui ne devoit être que ſon En-

voyé & ſon Prophête : il prédit que les idoles ſeront renverſées, & il ne voit pas qu'il ſera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il ſe formera un Peuple ſaint de toute Langue & de toute Tribu ; & il ne voit pas qu'il vient ſeulement former un nouveau Peuple d'idolâtres de toute Nation, qui le placeront dans le Temple comme le Dieu vivant ; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour ſa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui & pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une maniére mille fois plus ſpirituelle, plus intime, plus univerſelle, que les Payens n'avoient jamais adoré leurs Idoles. Ce n'eſt donc pas même ici un Prophête ; & ſes proches ſelon la chair ne blaſphêment donc point lorſqu'ils le prennent pour un frénétique & un inſenſé, qui donne aux ſonges de ſon eſprit échauffé, tout le poids & toute la réalité des révélations & des Myſtères : *Quoniam in furorem verſus eſt.* Marc. 3. 21.

Voilà, mes Freres, où méne l'incrédulité. Renverſez le fondement, qui eſt le Seigneur Jeſus, Fils éternel du Dieu vivant ; tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand myſtère de piété ; toute la Religion eſt un ſonge : retranchez de la doctrine des Chrétiens Jeſus-Chriſt homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la Foi, toute la conſolation de l'eſpérance, tous les motifs de la charité. Auſſi, mes Freres, quel zéle les premiers diſciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors oſerent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? ils ſentoient bien que c'étoit attaquer la Religion dans le cœur ; que c'étoit leur ôter tout l'adouciſſement de leurs perſécutions & de leurs ſouffrances, toute l'aſſurance

des promeſſes futures, toute la grandeur & la nobleſſe de leurs prétentions ; & que ce principe une fois renverſé, toute la Religion s'en alloit en fumée, & n'étoit plus qu'une doctrine humaine, & la ſecte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avoit laiſſé que ſon nom à ſes Diſciples.

Auſſi, mes Freres, les Payens eux-mêmes reprochoient alors aux Chrétiens, de rendre à leur Chriſt des honneurs divins. Un Proconſul Romain, célébre par ſes ouvrages, rendant compte à l'Empereur Trajan de leurs mœurs & de leur doctrine ; après avoir été forcé d'avouer que les Chrétiens étoient des hommes juſtes, innocens, équitables, & qu'ils s'aſſembloient avant le lever du Soleil, non pour s'engager entr'eux à commettre des crimes, & à troubler la tranquillité de l'Empire, mais à vivre avec piété & avec juſtice, à déteſter les fraudes, les adultères, les déſirs mêmes du bien d'autrui ; il ne leur reproche que de chanter des Hymnes & des Cantiques en l'honneur de leur CHRIST, & de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, ſi ces premiers Fidéles n'euſſent pas rendu à Jeſus-Chriſt des honneurs divins, ils ſe ſeroient juſtifiés de cette calomnie : ils auroient ôté ce ſcandale de leur Religion, le ſeul preſque qui révoltoit le zéle des Juifs & la ſageſſe des Gentils : ils auroient dit hautement : Nous n'adorons pas JESUS-CHRIST, & nous n'avons garde de tranſporter à la créature les honneurs & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul. Cependant ils ne ſe défendent pas contre cette accuſation. Leurs Apologiſtes réfutent toutes les autres calomnies dont les Payens tâchoient de noircir leur doctrine ; ils ſe juſtifient ſur tout le reſte ; ils éclairciſſent, ils confondent les plus légéres accuſations ; & leurs apologies adreſſées au Sénat, ſe font admirer à Rome même, &

Pline, Ep. l. 10

ferment par-tout la bouche à leurs ennemis. Et ſur l'accuſation d'idolâtrie envers Jeſus-Chriſt, qui ſeroit la plus criante & la plus horrible ; & ſur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plauſible & le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes ſi ſaints, ſi déclarés contre l'idolâtrie, ſi jaloux de la gloire de Dieu, ils ne diſent mot ; ils ne ſe défendent pas ; ils juſtifient même cette accuſation par leur ſilence : que dis-je, par leur ſilence ? Ils l'autoriſent même par leur langage envers Jeſus-Chriſt, en ſouffrant pour ſon nom, en mourant pour lui, en le confeſſant devant les tyrans, en expirant avec joye ſur les gibets, dans l'attente conſolante d'aller jouir de lui, & de retrouver dans ſon ſein une vie plus immortelle, que celle qu'ils perdoient pour ſa gloire. Ils ſouffroient le martyre, plûtôt que de fléchir même le genou devant la ſtatuë des Céſars, plûtôt même que de ſouffrir que leurs amis d'entre les Payens, par une compaſſion humaine, & pour les dérober au ſupplice, allaſſent fauſſement atteſter devant les Magiſtrats, qu'ils avoient offert de l'encens aux Idoles ; & ils auroient ſouffert qu'on les accuſât de rendre des honneurs divins à Jeſus-Chriſt, ſans jamais détruire cette fauſſe imputation ? Ah ! ils auroient publié le contraire ſur les toîts ; ils ſe ſeroient expoſés même à la mort, plûtôt que de donner lieu à un ſoupçon ſi odieux & ſi exécrable. Que peut oppoſer ici l'incrédulité ? Et ſi c'eſt une erreur de croire Jeſus-Chriſt égal à Dieu ; c'eſt donc une erreur qui eſt née avec l'Egliſe, & qui en a élevé tout l'édifice ; qui a formé tant de Martyrs, & converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce diſcours, mes Freres ? c'eſt que Jeſus-Chriſt eſt le grand objet de la piété des Chrétiens ; cependant à peine con-

noissons-nous Jesus-Christ : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire, arbitraires ; mais que celle-ci est le fondement de la Foi & du salut ; que c'est ici la piété simple & sincére ; que méditer sans cesse Jesus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang & de son sacrifice, est la seule science & le devoir le plus essentiel du Fidéle. Souvenez-vous donc, mes Freres, que la piété envers Jesus-Christ, est l'esprit intime de la Religion Chrétienne ; que rien n'est solide, que ce que vous bâtirez sur ce fondement ; & que le principal hommage qu'il exige de vous, est que vous deveniez semblables à lui, & que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participans de sa gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON
POUR LE JOUR
DE L'EPIPHANIE.

Vidimus ſtellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum.

Nous avons vu ſon Etoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

LA vérité, cette lumiére du ciel, figurée par l'étoile qui paroît aujourdhui aux Mages, eſt la ſeule choſe ici-bas, qui ſoit digne des ſoins & des recherches de l'homme. Elle ſeule eſt la lumiére de notre eſprit, la régle de notre cœur, la ſource des vrais plaiſirs, le fondement de nos eſpérances, la conſolation de nos craintes, l'adouciſſement de nos maux, le remède de toutes nos peines: elle ſeule eſt la reſſource de la bonne conſcience, la terreur de la mauvaiſe; la peine ſecrette du vice, la récompenſe intérieure de la vertu: elle ſeule immortaliſe ceux qui l'ont aimée, illuſtre les chaînes de ceux qui ſouffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ſes Martyrs & de ſes défenſeurs, & rend reſpectable l'abjection & la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la ſuivre: enfin, elle ſeule inſpire des penſées magnanimes; forme des hommes héroïques, des ames dont le monde

n'eſt pas digne, des Sages ſeuls dignes de ce nom. Tous nos ſoins devroient donc ſe borner à la connoître ; tous nos talens, à la manifeſter ; tout notre zéle, à la défendre : nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'eſtimer en eux que la vérité, & ne ſouffrir qu'ils vouluſſent nous plaire que par elle : en un mot, il ſemble donc qu'il devroit ſuffire qu'elle ſe montrât à nous, comme aujourdhui aux Mages, pour ſe faire aimer ; & qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il eſt étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impreſſions différentes : pour les uns, c'eſt une lumiére qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'eſt une lumiére importune, & comme un éblouiſſement, qui les attriſte & qui les gêne : enfin à pluſieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, & qui achéve de les aveugler. C'eſt la même étoile, qui paroît aujourdhui dans le Firmament : les Mages la voyent ; les Prêtres de Jéruſalem ſavent qu'elle eſt prédite dans les Prophêtes ; Hérode ne peut plus douter qu'elle ait paru, puiſque des hommes ſages viennent des extrêmités de l'Orient, chercher à la faveur de ſa lumiére le nouveau Roi des Juifs ; cependant, qu'ils offrent des diſpoſitions peu ſemblables à la même vérité qui ſe manifeſte à eux !

Dans les Mages, elle trouve un cœur docile & ſincére ; dans les Prêtres, un cœur double, timide, lâche, diſſimulé ; dans Hérode, un cœur endurci & corrompu. Auſſi dans les Mages elle forme des adorateurs ; dans les Prêtres, des diſſimulateurs ; dans Hérode, un perſécuteur. Or, mes Freres, telle eſt encore au

jourdhui parmi nous la deſtinée de la vérité : c'eſt une lumiére céleſte qui ſe montre à tous, dit S. Auguſtin, *omnibus præſtò eſt* : mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguiſent, encore plus la mépriſent & la perſécutent : elle ſe montre à tous ; mais combien d'ames indociles qui la rejettent ? combien de cœurs lâches & timides qui la diſſimulent ? combien de cœurs noirs & endurcis qui l'oppriment & qui la perſécutent ? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Evangille, & qui vont nous inſtruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçuë, la vérité diſſimulée, la vérité perſécutée. Eſprit ſaint, Eſprit de vérité, anéantiſſez en nous l'eſprit du monde, cet eſprit d'erreur, de diſſimulation, de haine de la vérité ; & dans ce lieu ſaint deſtiné à former des Miniſtres qui vont l'annoncer juſqu'aux extrêmités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifeſter à ceux qui l'ignorent, & de tout ſouffrir pour elle. *Ave, Maria.*

Les Miſſions étrangeres.

I. PARTIE. J'Appelle vérité, certe régle éternelle, cette lumiére intérieure, ſans ceſſe préſente au-dedans de nous ; qui nous montre ſur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter ; qui éclaire nos doutes ; qui juge nos jugemens ; qui nous approuve, ou qui nous condamne en ſecret, ſelon que nos mœurs ſont conformes ou contraires à ſa lumiére ; & qui, plus vive & plus lumineuſe en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons ſuivre, & nous eſt figurée par cette lumiére miraculeuſe qui conduit aujourdhui les Mages à Jeſus-Chriſt.

Or, je dis que comme le premier uſage que nous devons faire de la vérité, c'eſt pour nous-mêmes ; l'Egliſe nous propoſe en ce jour dans la conduite des Mages, le modéle des diſpoſi-

tions qui ſeules peuvent nous rendre la connoiſſance de la vérité utile & ſalutaire. Il eſt peu d'ames, quelque plongées qu'elles ſoient dans les ſens & dans les paſſions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois ſur la vanité des biens qu'elles pourſuivent; ſur la grandeur des eſpérances qu'elles ſacrifient, & ſur l'indignité de la vie qu'elles menent. Mais helas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumiére, que pour ſe refermer à l'inſtant; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui ſe montre, & qui les éclaire, c'eſt d'ajouter au malheur de l'avoir juſques-là ignorée, le crime de l'avoir enſuite inutilement connuë.

Les uns ſe bornent à raiſonner ſur la lumiére qui les frappe, & font de la vérité un ſujet de contention & de vaine philoſophie: les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, ſouhaitent, ce ſemble, de la connoître, mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils ſeroient fâchés de l'avoir trouvée: enfin, quelques-uns plus dociles, ſe laiſſent ébranler par ſon évidence; mais rebutés par les difficultés & les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie & cette reconnoiſſance qu'elle inſpire, quand on l'a une fois connuë. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourdhui à éviter, les diſpoſitions des Sages de l'Orient, envers la lumiére du Ciel, qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés par une profeſſion publique de ſageſſe & de philoſophie, à tout rappeller au jugement d'une vaine raiſon & à ſe mettre au-deſſus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant, avant de ſe mettre en chemin ſur la foi de la lumiére céleſte, à examiner ſi l'apparition de ce nouvel aſtre ne pouvoit pas trouver ſes cauſes dans la nature; ils n'aſſemblent pas de tous les endroits des hommes ha-

biles, pour raiſonner ſur un événement ſi inouï; ils ne perdent pas le tems en de vaines difficultés, qui naiſſent plus d'ordinaire de l'oppoſition qu'on a pour la vérité, que d'une envie ſincére de s'éclaircir & de la connoître. Inſtruits par la tradition de leurs peres, que les Iſraëlites captifs avoient autrefois portée en Orient, & que Daniel & tant d'autres Prophêtes y avoient annoncée ſur l'étoile de Jacob qui devoit un jour paroître; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumiére céleſte, les vaines réfléxions de l'eſprit humain; ; que ce que le ciel leur montre de clarté ſuffit pour les déterminer & pour les conduire: que la grace laiſſe toujours des obſcurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la Foi le mérite de ſa ſoumiſſion; & que lorſqu'on eſt aſſez heureux pour entrevoir une ſeule lueur de vérité, la droiture du cœur doit ſuppléer ce qui manque à l'évidence de la lumiére: *Vidimus, & venimus.*

Cependant combien d'ames dans le monde flottantes ſur la foi, ou plûtôt aſſervies par des paſſions, qui leur rendent douteuſe la vérité qui les condamne: combien d'ames ainſi flottantes voyent bien qu'au fond la religion de nos peres a des caractères de vérité que la raiſon la plus emportée & la plus fiére n'oſeroit lui diſputer; que l'indrédulité mene trop loin; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque choſe; & que ne rien croire eſt un parti encore plus incompréhenſible à la raiſon, que les myſtères qui la révoltent; qui le voyent, & qui s'efforcent d'endormir par des diſputes ſans fin, le ver de la conſcience, qui leur reproche ſans ceſſe leur égarement & leur folie; qui ſous prétexte de s'éclaircir, réſiſtent à la vérité qui ſe montre au fond de leur cœur; qui ne conſultent que pour pouvoir ſe dire à eux-mêmes, qu'on n'a pu ſatisfaire à leurs doutes; qui ne s'adreſſent aux plus habiles,

les, que pour ſe faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adreſſés ? Il ſemble que la religion ne ſoit plus que pour le diſcours : ce n'eſt plus cette affaire ſérieuſe, où nous n'ayons pas un moment à perdre : c'eſt une ſimple matiére d'entretien, comme autrefois dans l'Aréopage : c'eſt un délaſſement de l'oiſiveté : c'eſt une de ces queſtions inutiles qui rempliſſent le vuide des converſations, & ſoutiennent l'ennui & la vanité des commerces.

Mais, mes Freres, *le Régne de Dieu ne vient pas avec obſervation.* La vérité n'eſt pas le fruit des contentions & des diſputes, mais des larmes & des ſoupirs : ce n'eſt qu'en purifiant notre cœur dans le ſilence & dans la priére, qu'il faut attendre, comme les Mages, la lumiére du ciel, & ſe rendre dignes de la diſcerner & de la connoître. Un cœur corrompu, dit ſaint Auguſtin, peut voir la vérité ; mais il ne ſauroit la goûter, ni la trouver aimable ; vous avez beau vous éclaircir, & vous inſtruire ; vos doutes ſont dans vos paſſions : la Religion deviendra claire, dès que vous ſerez devenu chaſte, tempérant, équitable ; & vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainſi n'ayez plus d'intérêt que la religion ſoit fauſſe, & vous la trouverez inconteſtable : ne haïſſez plus ſes maximes, & vous ne conteſterez plus ſes myſtères : *Inhærere veritati ſordidus animus non poteſt.* Luc. 17. 20.

Auguſtin lui-même, déja convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvoit encore dans l'amour du plaiſir, des doutes & des perpléxités qui l'arrêtoient : ce n'étoient plus les ſonges des Manichéens, qui l'éloignoient de la Foi ; il en ſentoit l'abſurdité & le fanatiſme : ce n'étoient plus les contradictions prétenduës de nos Livres ſaints ; Ambroiſe lui en avoit développé le ſecret, & les myſtères adorables : cependant il doutoit encore : la ſeule penſée qu'il falloit re-

noncer à ſes paſſions honteuſes, en devenant diſciple de la Foi, la lui rendoit encore ſuſpecte. Il auroit ſouhaité, ou que la doctrine de Jeſus-Chriſt eût été une impoſture, ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés, ſans leſquelles il ne pouvoit comprendre qu'on pût mener une vie douce & heureuſe. Ainſi, flottant toujours, & ne voulant pas être fixé; conſultant ſans ceſſe, & craignant d'être éclairci; ſans ceſſe diſciple & admirateur d'Ambroiſe, & toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyoit la vérité, il traînoit ſa chaîne, comme il dit lui-même, craignant d'en être délivré: il propoſoit encore des doutes, pour prolonger ſes paſſions; il vouloit encore être éclairci, parce qu'il craignoit de l'être trop: *Trahebam catenam meam, ſolvi timens*; & plus eſclave de ſa paſſion que de ſes erreurs, il ne rejettoit la vérité, qui ſe montroit à lui, que parce qu'il la regardoit comme une main victorieuſe, qui venoit enfin rompre des liens qu'il aimoit encore: *Repellens verba benè ſuadentis, tanquàm manum ſolventis.* La lumière du ciel ne trouve donc aujourdhui point de doutes à diſſiper dans l'eſprit des Mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de paſſions à combattre; & ils méritent de devenir les prémices des Gentils, & les premiers diſciples de la Foi qui devoit ſoumettre toutes les Nations à l'Evangile: *Vidimus, & venimus.*

S. Aug. in Conf.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille ſouvent ajouter à la lumière qui nous éclaire, le ſuffrage de ceux qui ſont établis pour diſcerner ſi c'eſt le bon eſprit qui nous pouſſe: l'illuſion eſt ſi ſemblable à la vérité, qu'il eſt mal-aiſé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Auſſi les Mages, pour mieux s'aſſurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jéruſalem: ils conſultent les Prêtres & les Docteurs, les ſeuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent: ils dé-

mandent uniment, & ſans détour, au milieu de cette grande ville : Où eſt le Roi des Juifs nouvellement né ? *Ubi eſt qui natus eſt Rex Judæorum* ? Ils ne propoſent pas leur queſtion avec des adouciſſemens capables de leur attirer une réponſe qui les ſéduiſe : ils veulent être éclaircis : ils ne veulent pas être flattés : ils cherchent la vérité ſincérement ; & c'eſt pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi eſt qui natus eſt, &c.*

Nouvelle diſpoſition aſſez rare parmi les Fidéles. Hélas ! nous ne trouvons pas la vérité, parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit & ſincére : nous répandons ſur tous les pas que nous faiſons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vuë : nous conſultons : mais nous mettons nos paſſions dans un jour ſi favorable, nous les expoſons avec des couleurs ſi adoucies, & ſi ſemblables à la vérité, que nous nous faiſons répondre que c'eſt elle ; nous ne voulons pas être inſtruits ; nous voulons être trompés ; & ajouter à la paſſion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle eſt l'illuſion de la plûpart des hommes ; & de ceux mêmes ſouvent, qui, touchés de Dieu, ſont revenus des égaremens de la vie mondaine. Oui, mes Freres, quelque ſincére que paroiſſe d'ailleurs notre converſion, ſi nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il eſt toujours en nous quelque point, quelque attachement ſecret & privilégié, ſur lequel nous ne ſommes pas de bonne foi, ſur lequel nous n'inſtruiſons jamais qu'à demi le guide de notre conſcience ; ſur lequel nous ne cherchons pas ſincérement la vérité ; ſur lequel, en un mot, nous ſerions même fâchés de l'avoir trouvée : & de-là les foibleſſes des gens de bien fourniſſent tous les jours tant de traits à la dériſion des mondains ; de là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches & des cenſures, qui ne devroient re-

tomber que ſur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité ; nous voulons qu'on nous la faſſe connoître : mais une preuve que ce n'eſt-là qu'un vain diſcours, c'eſt que ſur tout ce qui regarde cette paſſion chérie, que nous avons comme ſauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond ſilence : nos amis ſe taiſent : nos ſupérieurs ſont obligés d'uſer de ménagement : nos inférieurs ſont en garde, & prennent des précautions continuelles : on ne nous en parle qu'avec des adouciſſemens qui tirent un voile ſur notre plaie : nous ſommes preſque les ſeuls à ignorer notre miſére : tout le monde la voit, & perſonne n'oſeroit nous la faire voir à nous-mêmes : on ſent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi ; & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réuſſiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut & ne reſpecta la ſainteté de Nathan, que depuis ſur-tout que ce Prophête lui eut parlé ſincérement ſur le ſcandale de ſa conduite ; dès ce jour il le regarda juſqu'à la fin comme ſon libérateur & comme ſon Pere ; & auprès de nous on perd tout ſon mérite, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes : auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable ; on avoit tous les talens propres à s'attirer l'eſtime & la confiance ; les Jean-Baptiſte étoient écoutés avec plaiſir, comme autrefois d'un Roi inceſtueux ; mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte ; mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous eſt pas permis* ; on eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités ; le zéle n'eſt plus qu'une humeur ; la charité, qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire ; la piété, qu'une imprudence, ou une illuſion, dont on couvre ſon orgueil ; la verité,

Matth. 14. 4.

qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainſi, ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les autres en fuſſent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous les reproche, nous ſommes bleſſés que les autres ſe joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuel approuvent en public ce que nous condamnons en ſecret ; & par une corruption de cœur, pire peut-être que nos paſſions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avois donc raiſon de dire que nous nous faiſons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit & ſincére, comme les Mages.

Auſſi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui ſembloient les détourner de cette recherche, eſt une nouvelle preuve qu'elle étoit ſincére, & de bonne foi : car, mes Freres, quelle ſingularité ne préſentoit pas d'abord à leur eſprit la démarche extraordinaire que la grace leur propoſe ? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de Sages & de Savans, ſans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les diſcours & les dériſions publiques, tandis que tout le reſte, ou mépriſe cette étoile miraculeuſe, ou en regarde l'obſervation, & le deſſein de ces trois Sages, comme un deſſein inſenſé, & une foibleſſe populaire indigne de leur eſprit & de leurs lumiéres, ſeuls ils ſe déclarent contre le ſentiment commun : ſeuls ils ſuivent le nouveau guide que le Ciel leur montre : ſeuls ils abandonnent leur patrie & leurs enfans, & ne comptent pour rien une ſingularité dont la lumiére céleſte leur découvre la néceſſité & la ſageſſe : *Vidimus, & venimus,*

Derniére inſtruction : ce qui fait, mes Freres, que la vérité ſe montre preſque toujours inutilement à nous, c'eſt que nous n'en jugeons pas par les lumiéres qu'elle laiſſe dans notre ame ; mais par l'impreſſion qu'elle fait ſur le reſte des hommes, au milieu deſquels nous vivons : nous ne conſultons pas la vérité dans notre cœur, nous ne conſultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainſi, en vain mille fois la lumiére du ciel nous trouble, nous éclaire ſur les voies que nous devrions ſuivre : le premier coup d'œil que nous jettons enſuite ſur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous raſſure & répand un nouveau nuage ſur notre cœur. Dans ces momens heureux, où nous ne conſultons la vérité que dans notre propre conſcience, nous nous condamnons ; nous tremblons ſur l'avenir ; nous nous propoſons une nouvelle vie : un moment après rentrés dans le monde, & ne conſultant plus que l'exemple commun, nous nous juſtifions ; nous nous rendons la fauſſe paix que nous avions perduë : nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit ; nous la retenons dans l'injuſtice : nous la ſacrifions à l'erreur & à l'opinion publique ; elle nous devient ſuſpecte, parce qu'elle nous choiſit tous ſeuls pour nous favoriſer de ſa lumiére : & c'eſt la ſingularité même de ſon bienfait, qui nous rend ingrats & rébelles ; nous ne ſaurions comprendre que travailler à ſon ſalut, c'eſt ſe diſtinguer du reſte des hommes ; c'eſt vivre ſeul au milieu de la multitude ; c'eſt être tout ſeul de ſon parti, au milieu d'un monde, ou qui nous condamne, ou qui nous mépriſe ; c'eſt en un mot, ne compter pour rien les exemples, & n'être touché que des devoirs : nous ne ſçaurions comprendre que ſe perdre, c'eſt vivre comme les autres, c'eſt ſe conformer à la multitude ; c'eſt ne ſe diſtinguer ſur rien dans

le monde ; c'eſt ne former plus qu'un même corps & un même monde avec lui ; puiſque le monde eſt déja jugé ; que c'eſt ce corps de l'Antechriſt, qui périra avec ſon chef & ſes membres ; cette Cité criminelle frappée de malédiction, & condamnée à un anathême éternel. Oui, mes Freres, le plus grand obſtacle, que la grace & la vérité trouvent dans nos cœurs, c'eſt l'opinion publique. Combien d'ames timides n'oſent prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles ſont en ſpectacle, ne ſeroit pas pour elles ? ainſi ce Roi d'Aſſyrie n'oſoit ſe déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les grands de ſa Cour auroient condamné ſa démarche. Combien d'ames foibles, qui, dégoûtées des plaiſirs, ne courent après eux que par un faux honneur, & pour ne pas ſe diſtinguer de celles qui leur en montrent l'exemple ? Ainſi Aaron au milieu des Iſraëlites, danſoit autour du Veau d'or, & offroit avec eux de l'encens à l'Idole qu'il déteſtoit, parce qu'il n'avoit pas la force de réſiſter tout ſeul à l'erreur publique. Inſenſés que nous ſommes ! c'eſt l'exemple public tout ſeul qui nous raſſure contre la vérité, comme ſi les hommes étoient notre vérité, ou que ce fût ſur la terre, & non pas dans le ciel, comme les Mages, que nous duſſions chercher la régle & la lumiére qui doit nous conduire.

Il eſt vrai que ſouvent ce n'eſt pas le reſpect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines & les violences qu'elle nous offre ; auſſi elle nous attriſte, comme ce jeune homme de l'Evangile, & nous ne la recevons pas avec cette joie, que témoignerent les Mages quand ils revirent l'Etoile miraculeuſe : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.* Ils avoient vu la magnificence de Jéruſalem, la pompe de ſes édifices, la majeſté de ſon Temple, l'éclat & la grandeur de la Cour d'Héro-

de ; mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils euſſent été ſenſibles à ce vain ſpectacle des pompes humaines : ils voyent tous ces grands objets de la cupidité, ſans attention, ſans plaiſir, ſans goût, ſans aucune marque extérieure d'admiration & de ſurpriſe : ils ne demandent pas à voir les tréſors & les richeſſes du Temple, comme ces Envoyés de Babylone le demanderent autrefois à Ezéchias : uniquement occupés de la lumiére du Ciel qui s'étoit montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde ; ſenſibles à la ſeule vérité, qui les a éclairés, tout le reſte leur eſt indifférent, ou à charge ; & leur cœur deſabuſé de tout, ne trouve plus que la vérité, qui les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.*

Pour nous, mes Freres, peut-être que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu verſa dans notre cœur, exciterent en nous une joie ſenſible : le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord ; la nouveauté des lumiéres qui nous éclairoient, & ſur leſquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux ; la laſſitude même, & le dégoût des paſſions, dont notre cœur ne ſentoit plus que les amertumes & les peines ; la nouveauté des occupations, que nous nous propoſions dans un changement : tout cela nous offroit des images agréables ; car la nouveauté toute ſeule plaît : mais ce ne fut là qu'une joie d'un moment, comme dit l'Evangile : *Ad modicum exultare in luce ejus.* A meſure que la vérité ſe montroit de plus près, elle nous parut, comme à Auguſtin encore pécheur, moins aimable, & moins riante. *Quantò propiùs admovebatur, tantò ampliorem incutiebat terrorem.* Quand après ce premier coup d'œil nous eumes examiné à loiſir & en détail les devoirs qu'elle nous preſcrivoit ; les ſéparations douloureuſes,

Joan. 5 35.

S. Aug. in Conf.

douloureuſes, dont elle nous alloit faire une loi, la retraite, la priére, les macérations, les violences qu'elle nous montroit comme indiſpenſables; la vie ſérieuſe, occupée, intérieure où elle nous alloit engager: ah! dès-lors, comme ce jeune homme de l'Evangile; nous commençâmes à nous éloigner d'elle triſtes & inquiets; toutes nos paſſions lui oppoſerent de nouveaux obſtacles; tout s'offrit à nous ſous des images lugubres & nouvelles; & ce qui d'abord nous avoit paru ſi attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante & impraticable à la foibleſſe humaine: *Ad modicum exultare in luce ejus.*

Où ſont les ames, qui comme les Mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vuide de ſes plaiſirs, & la vanité de ſes pompes & de ſes ſpectacles; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la reſſource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur pareſſe, le ſecours de leurs tentations, les plus chaſtes délices de leur ame? Et certes, mes Freres, que le monde, que ſes plaiſirs, que ſes eſpérances, que ſes grandeurs paroiſſent vaines, puériles, dégoûtantes, à une ame qui vous a connu, ô mon Dieu! & qui a connu la vérité de vos promeſſes éternelles; à une ame qui ſent que tout ce qui n'eſt pas vous, n'eſt pas digne d'elle; & qui ne regarde la terre, que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement! Rien ne peut la conſoler, que ce qui lui montre les biens véritables: rien ne lui paroît digne de ſes regards, que ce qui doit demeurer éternellement: rien ne ſçauroit plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours: rien n'eſt plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre; & tous les vains objets de la vanité ne ſont plus pour elle, ou que

les embarras de ſa piété, ou que de triſtes monumens qui lui rappellent le ſouvenir de ſes crimes : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.*

Voilà la vérité reçuë dans les Mages avec ſoumiſſion, avec ſincérité, avec joie ; voyons dans la conduite des Prêtres, la vérité diſſimulée : & après nous être inſtruits de l'uſage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous ; apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

II. PARTIE. LE premier devoir que la loi de la charité envers nos freres exige de nous, eſt le devoir de la vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des ſoins, des prévenances, des empreſſemens ; nous leur devons à tous la vérité : les différentes ſituations que la naiſſance & les dignités nous donnent dans le monde, diverſifient nos devoirs à l'égard de nos freres ; celui de la vérité, dans toutes les ſituations, eſt le même : nous la devons aux Grands comme aux petits ; à nos ſujets comme à nos Maîtres ; à ceux qui l'aiment comme à ceux qui la haiſſent ; à ceux qui veulent s'en ſervir contre nous, comme à ceux qui déſirent en faire uſage pour eux-mêmes : il eſt des conjonctures, où la prudence permet de cacher & de diſſimuler l'amour que nous avons pour nos freres ; il n'en eſt point où il nous ſoit permis de leur diſſimuler la vérité : en un mot, la vérité n'eſt point à nous ; nous n'en ſommes que les témoins, les défenſeurs, & les dépoſitaires : c'eſt la lumiére de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde ; & lorſque nous la diſſimulons, nous ſommes injuſtes envers nos freres à qui elle appartient comme à nous, & ingrats envers le Pere des lumiéres qui l'a répanduë dans notre ame.

Cependant, le monde eſt plein de diſſimulateurs de la vérité : nous ne vivons, ce ſemble, que pour nous ſéduire les uns les autres ; & la ſociété, dont la vérité devroit être le premier lien, n'eſt plus qu'un commerce de feinte, de duplicité, & d'artifice. Or nous voyons dans la conduite des Prêtres de notre Evangile, tous les divers genres de diſſimulation, dont les hommes ſe rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une diſſimulation de ſilence, une diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement, une diſſimulation de feinte & de menſonge.

Une diſſimulation de ſilence. Conſultés par Hérode ſur le lieu où le Chriſt devoit naître, ils répondent à la vérité que Bethléem étoit le lieu marqué dans les Prophêtes, où devoit s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, in Bethleem Juda* : mais ils n'ajoutent pas que l'Etoile prédite dans les Livres ſaints ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des préſens adorer le nouveau Chef qui devoit conduire Iſraël, il ne falloit plus douter que les nuées n'euſſent enfin enfanté le Juſte : ils n'aſſemblent pas les Peuples pour leur annoncer cette heureuſe nouvelle : ils ne courent pas les premiers à Bethléem, pour animer Jéruſalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond ſilence : ils retiennent la vérité dans l'injuſtice ; & tandis que des Etrangers viennent des extrêmités de l'Orient publier tout haut dans Jéruſalem, que le Roi des Juifs eſt né ; les Prêtres, les Docteurs ſe taiſent, & ſacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'eſpérance la plus chere de leur Nation, & l'honneur de leur miniſtère. *Matth.* 2. 5.

Quel aviliſſement pour les Miniſtres de la vérité ! la bienveillance du Prince les touche

plus que le dépôt ſacré de la Religion dont ils ſont chargés : l'éclat du Trône étouffe dans leur cœur la lumiére du Ciel : ils flattent par un ſilence criminel un Roi qui les conſulte, & qui ne pouvoit apprendre que d'eux ſeuls la vérité : ils l'affermiſſent dans l'erreur, en lui cachant ce qui auroit pu le détromper ; & comment la vérité pourra-t'elle jamais aller juſqu'aux Souverains, ſi les Oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le Trône, n'oſent l'annoncer, & ſe joignent à tous ceux qui habitent les Cours, pour la cacher & la taire ?

Mais ce devoir, mes Freres, à certains égards vous eſt commun avec nous ; & cependant il eſt peu de perſonnes dans le monde, de celles même qui vivent dans la piété, qui ne ſe rendent tous les jours coupables envers leurs freres de cette diſſimulation de ſilence. On croit avoir rendu à la vérité tout ce qu'on lui doit, lorſqu'on ne ſe déclare point contre elle ; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, ſoutenir la doctrine du monde, juſtifier ſes abus & ſes maximes, affoiblir ou combattre celles de l'Evangile, blaſphémer ſouvent ce qu'ils ignorent, & s'ériger en juges de la Foi même qui les jugera : qu'on les entend, dis-je, ſans ſouſcrire à leur impiété, il eſt vrai, mais ſans l'improuver tout haut, & ſe contentant de ne pas autoriſer leurs blaſphêmes ou leurs préjugés de ſon ſuffrage.

Or, je dis que comme nous ſommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité ; la taire, quand on l'attaque à découvert devant nous, c'eſt devenir ſoi-même ſon perſécuteur & ſon adverſaire. Mais j'ajoute que vous ſurtout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos freres, puiſque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des graces que Dieu vous a faites : vous

vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude : vous ne reconnoiſſez pas aſſez, vous ſur-tout, le bienfait de la grace & de la vérité dont il vous a favoriſé au milieu de vos paſſions inſenſées. Il a éclairé vos ténébres : il vous a rappellé à lui, lorſque vous ſuiviez de voies fauſſes & injuſtes : ſans doute en répandant ainſi la lumiére dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous ſeul ; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos ſujets, vos maîtres, y trouveroient, ou leur inſtruction, ou leur cenſure : il a voulu favoriſer votre ſiécle, votre nation, votre patrie, en vous favoriſant ; car il ne forme des Elus que pour le ſalut ou la condamnation des pécheurs : ſon deſſein a été de mettre en vous une lumiére qui pût luire au milieu des ténébres : qui perpétuât la vérité parmi les hommes, & qui rendît témoignage à la juſtice & à la ſageſſe de ſa Loi, au milieu des préjugés & des vaines penſées d'un monde profane.

Or, en n'oppoſant qu'un lâche & timide ſilence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vuës de la miſéricorde de Dieu ſur vos freres : vous rendez inutile à ſa gloire, & à l'aggrandiſſement de ſon Royaume, le talent de la vérité qu'il vous avoit confié, & dont il vous demandera à vous ſur-tout un compte ſévére : je dis à vous ſur-tout, qui aviez ſoutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs & les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiſte intrépide & déclaré : il étoit en droit d'exiger de vous, que vous vous déclaraſſiez avec le même courage pour la vérité : cependant, ſa grace, d'un zélé partiſan du monde, n'a réuſſi qu'à faire un diſciple timide de l'Evangile : ce grand air de confiance & d'intrépidité avec lequel vous faiſiez autrefois l'apologie des paſſions, vous a abandonné depuis que vous ſoutenez les intérêts de la vertu : cette audace

qui impoſoit autrefois le ſilence à la vérité, ſe tait elle-même aujourdhui devant l'erreur, & la vérité qui rend intrépides & généreux, dit S. Auguſtin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même foible & timide.

Je conviens qu'il eſt un tems de ſe taire & un tems de parler; & que le zéle de la vérité a ſes régles & ſa meſure: mais je ne voudrois pas que les ames qui connoiſſent Dieu, & qui le ſervent, entendiſſent tous les jours les maximes de la Religion renverſées, la réputation de leurs freres attaquée, les abus les plus criminels du monde juſtifiés, ſans oſer prendre les intérêts de la vérité, qu'on déshonore: je ne voudrois pas que le monde eût ſes partiſans déclarés, & que Jeſus-Chriſt ne pût pas trouver les ſiens: je ne voudrois pas que les gens de bien ſe fiſſent une fauſſe bienſéance de diſſimuler les égaremens des pécheurs, dont ils ſont ſans ceſſe témoins; tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les ſoutenir devant eux, & de les défendre. Je voudrois qu'une ame fidéle comprît qu'elle n'eſt redevable qu'à la vérité; qu'elle n'eſt ſur la terre que pour rendre gloire à la vérité: je voudrois qu'elle portât ſur le front cette noble fierté qu'inſpire la grace; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde & de toute ſa gloire; cette liberté généreuſe & chrétienne, qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'eſpére rien que de Dieu, qui ne craint rien que ſa propre conſcience, qui ne ménage rien que les intérêts de la juſtice & de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrois que la préſence ſeule d'une ame juſte impoſât ſilence aux ennemis de la vertu; qu'ils reſpectaſſent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée ſur le front; qu'ils craigniſſent ſa ſainte généroſité, & qu'ils rendiſſent du moins hommage par leur ſilence & par leur confuſion à la

vertu qu'ils mépriſent en ſecret. Ainſi, autrefois les Iſraëlites occupés de leurs danſes, de leurs réjouiſſances profanes, & de leurs clameurs inſenſées & impies autour du veau d'or, ceſſent tous, & gardent un profond ſilence, à la ſeule préſence de Moïſe, qui deſcend de la montagne, armé de la ſeule Loi du Seigneur, & de ſa Vérité éternelle. Premiére diſſimulation de la vérité : une diſſimulation de ſilence.

La ſeconde maniére dont on la diſſimule, c'eſt en l'adouciſſant par des tempéramens, & par des complaiſances qui la bleſſent. Les Mages ne pouvoient ſans doute ignorer que la nouvelle qu'ils venoient annoncer à Jéruſalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'étoit aſſis par ſes artifices ſur le Trône de David ; il ne jouiſſoit pas ſi paiſiblement du fruit de ſon uſurpation, qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du ſang des Rois de Juda, ne vînt le chaſſer de l'héritage de ſes Peres, & remonter ſur un Trône promis à ſa poſtérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jéruſalem que le Roi des Juifs eſt né, & le déclarer à un Peuple ſi zélé pour le ſang de David, & ſi impatient de toute domination étrangére ? Cependant, les Mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vu en Orient ; ils n'adouciſſent pas ce grand événement par des expreſſions moins propres à réveiller la jalouſie d'Hérode ; ils pouvoient appeller le Meſſie qu'ils cherchent, l'Envoyé du Ciel, ou le Déſiré des Nations ; ils pouvoient le déſigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode : mais pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connoiſſent pas ces timides ménagemens : perſuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne ſont pas dignes de la connoître, ils ne ſavent pas l'envelopper ſous des égards, & ſous des déguiſemens indignes

d'elle : ils demandent ſans détour, où eſt né le nouveau Roi des Juifs ; & peu contens de le regarder comme le maître de la Judée, ils déclarent que le ciel lui-même lui appartient ; que les aſtres ſont à lui, & ne paroiſſent dans le Firmament, que pour exécuter ſes ordres : *Vidimus enim ſtellam ejus.*

Les Prêtres & les Docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Ecritures, de rendre gloire à la vérité, l'adouciſſent par des expreſſions ménagées : ils tâchent d'allier le reſpect qu'ils doivent à la vérité avec la complaiſance qu'ils veulent conſerver pour Hérode : ils ſupprimen le titre de Roi, que les Mages venoient de donner, & que les Prophêtes avoient ſi ſouvent donné au Meſſie : ils le déſignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de Doctrine, ou de Puiſſance : ils l'annoncent plûtôt comme un Légiſlateur établi pour régler les mœurs, que comme un Souverain ſuſcité pour délivrer ſon Peuple de la ſervitude : *Ex te enim exiet dux qui regat Populum meum Iſraël.* Et quoiqu'ils attendiſſent eux-mêmes un Meſſie, Roi, & Conquérant ; ils adouciſſent la vérité qu'ils veulent annoncer, & achevent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Matth. 2. 6.

Deſtinée déplorable des Grands ! les lévres des Prêtres s'affoibliſſent en leur parlant : dès que leurs paſſions ſont connuës, elles ſont ménagées : la vérité ne s'offre jamais à eux que ſous une double face, dont l'un des côtés leur eſt toujours favorable : on ne veut pas trahir ſon miniſtère à découvert, & les intérêts de la vérité ; mais on veut les concilier avec ſes intérêts propres : on tâche de ſauver la régle & leurs paſſions, comme ſi les paſſions pouvoient ſubſiſter avec la régle qui les condamne : il eſt rare que les Grands ſoient inſtruits, parce qu'il eſt rare qu'on ne ſe propoſe pas de leur plaire en

les inſtruiſant. Cependant la plûpart aimeroient la vérité, ſi elle leur étoit connuë : les paſſions & les emportemens de l'âge, favoriſés par tous les plaiſirs qui les environnent, peuvent les entraîner ; mais un fonds de Religion leur rend toujours la vérité reſpectable : on peut dire que l'ignorance damne plus de Princes & de Grands, que de perſonnes de la condition la plus vile ; & que la baſſe complaiſance qu'on a pour eux déshonore plus le miniſtère, & attire plus d'opprobres à la Religion, que les ſcandales les plus éclatans qui affligent l'Egliſe.

La conduite de ces Prêtres vous paroît indigne, mes Freres : mais ſi vous voulez vous juger vous-mêmes, & vous ſuivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaiſons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos diſcours & toutes vos démarches ne ſont que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui vous avez à vivre : nous ne leur montrons jamais la vérité, que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables ; & comme toutes les paſſions reſſemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous ſauver à la faveur de cette reſſemblance.

Ainſi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire, & du déſir de parvenir, comme des ſeuls penchans qui font les grands hommes ! nous flattons ſon orgueil ; nous allumons ſes déſirs par des eſpérances, & par des prédictions flatteuſes & chimériques : nous nourriſſons l'erreur de ſon imagination, en lui rapprochant des fantômes, dont il ſe repaît ſans ceſſe lui-même : nous oſons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choſes que le hazard diſtribuë à

& que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'oſons blâmer l'inſenſé, qui ſacrifie à cette fumée ſon repos, ſa vie & ſa conſcience. Devant un vindicatif, nous juſtifions ſon reſſentiment & ſa colére : nous adouciſſons ſon crime dans ſon eſprit, en autoriſant la juſtice de ſes plaintes ; nous ménageons ſa paſſion, en exagérant le tort de ſon ennemi : nous oſons peut-être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'oſons pas ajouter, que le premier dégré du pardon, c'eſt de ne plus parler de l'injure qu'on a reçuë.

Devant un Courtiſan mécontent de ſa fortune & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ſes concurrens par les endroits les moins favorables : nous jettons habilement un nuage ſur leur mérite & ſur leur gloire, de peur qu'elle ne bleſſe les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obſcurciſſons l'éclat de leurs talens & de leurs ſervices ; & par nos ménagemens injuſtes, nous aigriſſons la paſſion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand ſur ſes freres. Que dirai-je ? devant un prodigue, ſes profuſions ne ſont plus dans notre bouche qu'un air de généroſité & de magnificence : devant un avare, ſa dureté & ſa ſordidité, n'eſt plus qu'une ſage modération, & une bonne conduite domeſtique : devant un Grand, ſes préjugés & ſes erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes ; on reſpecte ſes paſſions, comme ſon autorité ; & ſes préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons : nous nous transformons en d'autres eux-mêmes : notre grande étude eſt de connoître leurs foibleſſes, pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous ; nous parlons toujours le langage des autres : nos diſcours ne ſont qu'une répétition de leurs

préjugés ; & cet indigne aviliſſement de la vérité, nous l'appellons la ſcience du monde, la prudence qui ſçait prendre ſon parti, le grand art de réuſſir & de plaire : *O enfans des hommes ! juſques à quand aimerez-vous la vanité & le menſonge ?* Pſalme 4. 3.

Oui, mes Freres, par-là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes : nous autoriſons tous les abus : nous juſtifions toutes les fauſſes maximes : nous donnons un air d'innocence à tous les vices : nous maintenons le régne du monde, & de ſa doctrine contre celle de Jeſus-Chriſt : nous corrompons la ſociété dont la vérité devroit être le premier lien : nous faiſons des devoirs & des bienſéances de la vie civile, établies pour nous animer à la vertu, des piéges, & des occaſions inévitables de chûte : nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la reſſource de nos erreurs & de nos égaremens, en un commerce de déguiſement & de ſéduction : par-là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuſe ou ridicule ; & quand je dis nous, j'entends principalement les ames qui ſont à Dieu, & qui ſont chargées des intérêts de la vérité ſur la terre. Oui, mes Freres, je voudrois que les ames fidéles euſſent un langage à part au milieu du monde ; qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres ſentimens que dans le reſte des hommes ; & que tandis que tout parle le langage des paſſions, elles ſeules parlaſſent le langage de la vérité : je voudrois que tandis que le monde a ſes Balaam, qui autoriſent par leurs diſcours & par leurs conſeils le déréglement & la licence ; la piété eût ſes Phinées qui oſaſſent prendre tout haut les intérêts de la Loi de Dieu, & de la ſainteté de ſes maximes : que tandis que le monde a ſes impies & ſes faux Sages qui ſe font une gloire de publier tout haut qu'il faut

jouir du préſent, & que la fin de l'homme n'eſt pas différente de celle de la bête; la piété eût ſes Salomon, qui détrompés par leur propre expérience, oſaſſent publier ſur les toits, que tout eſt vanité, hors craindre le Seigneur & obſerver ſes commandemens; que tandis que le monde a ſes enchanteurs, qui ſéduiſent les peuples & les Rois par leurs adulations, & par leurs preſtiges; la piété eût ſes Moïſe & ſes Aaron, qui euſſent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices & leurs impoſtures: en un mot, que tandis que le monde a ſes Prêtres & ſes Docteurs, qui affoibliſſent la vérité, comme ceux de notre Evangile; la piété eût ſes Mages qui ne craigniſſent pas de l'annoncer devant ceux même à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'eſt pas que je condamne les tempéramens d'une ſage prudence, qui ne paroît accorder quelque choſe aux préjugés des hommes, que pour les ramener plus ſûrement à la régle & au devoir. Je ſais que la vérité n'aime pas des défenſeurs indiſcrets & téméraires; que les paſſions des hommes demandent des ménagemens & des égards; que ce ſont des malades à qui il faut ſouvent déguiſer & adoucir les remèdes, & les guérir preſque toujours à leur inſçu. Je ſais que tous les ménagemens, qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en ſont pas les affoibliſſemens, mais les reſſources; & que la grande régle du zéle de la vérité, c'eſt la prudence & la charité. Mais ce n'eſt pas ce qu'on ſe propoſe en l'affoibliſſant par des complaiſances baſſes & flatteuſes: on cherche à plaire; on ne cherche pas à édifier: on ſe met ſoi-même à la place de la vérité; & on veut s'attirer les ſuffrages qui n'étoient dûs qu'à elle. Et qu'on ne diſe pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur & d'oſtentation, que de charité, dans les Juſtes qui ſe font

une gloire de ne pas ſavoir trahir la vérité : le monde, qui eſt toujours dans le faux, dont les commerces & les liaiſons ne roulent que ſur la diſſimulation & ſur l'artifice, qui s'en fait même une ſcience & un honneur, & qui ne connoît pas cette noble droiture, ne ſauroit la ſuppoſer dans les autres ; c'eſt ſa profonde corruption, qui lui rend ſuſpecte la ſincérité & le courage des gens de bien ; c'eſt un procédé qui lui paroît bizarre, parce qu'il eſt nouveau pour lui ; & comme il y trouve de la ſingularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de-là vient que non-ſeulement on déguiſe la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Derniére diſſimulation des Prêtres de notre Evangile : une diſſimulation de menſonge. Ils ne ſe contentent pas d'alléguer les Prophéties en termes obſcurs & adoucis : ne voyant pas revenir les Mages à Jéruſalem comme ils ſe l'étoient promis ; ils ajoutent, ſans doute pour calmer Hérode ; que honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau Roi qu'ils venoient chercher, ils n'ont oſé reparoître ; que ce ſont des Etrangers peu verſés dans la ſcience de la Loi & des Prophêtes ; & que cette lumiére du Ciel, qu'ils prétendoient ſuivre, n'étoit qu'une illuſion vulgaire, & un préjugé ſuperſtitieux d'une Nation groſſiére & crédule. Et il falloit bien qu'ils euſſent tenu ce langage à Hérode, puiſqu'eux-mêmes agiſſent conſéquemment ; & ne courent pas à Bethléem chercher le Roi nouveau né, comme pour achever de perſuader à Hérode, qu'il y avoit plus de crédulité que de vérité dans la recherche ſuperſtitieuſe de ces Mages.

Et voilà où nous en venons enfin : à force de ménager les paſſions des hommes, & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement ; nous la ſa-

crifions lâchement, & ſans détour, à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire : nous trahiſſons notre conſcience, notre devoir & nos lumiéres : & de-là, dès que la vérité nous incommode, nous expoſe, nous nuit, nous rend déſagréables ; nous la déſavouons, nous la méconnoiſſons, nous la livrons à l'oppreſſion & à l'injuſtice ; nous nions comme Pierre, qu'on nous ait jamais vus de ſes Diſciples : ainſi nous nous faiſons un cœur lâche & rampant, à qui le menſonge utile ne coûte plus rien ; un cœur artificieux & pliant, qui prend toutes les formes, & qui n'en a jamais aucune de fixe ; un cœur foible & flatteur, qui n'oſe refuſer ſes ſuffrages qu'à la vertu inutile & malheureuſe ; un cœur corrompu & intéreſſé, qui fait ſervir à ſes fins la Religion, la vérité, la juſtice, & tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes ; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux & ſincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère ſoient fort rares dans le monde ; nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat & la honte : les lâchetés sûres & ſecrettes trouvent peu de cœurs ſcrupuleux ; & nous n'aimons ſouvent de la vérité, que la réputation & la gloire.

Il faut prendre garde ſeulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illuſions de notre propre eſprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur des défenſeurs auſſi intrépides & auſſi obſtinés que ceux dont la Foi ſe glorifie. La ſeule vérité digne de notre amour, de notre zéle & de notre courage, eſt celle que l'Egliſe nous montre ; c'eſt pour elle ſeule que nous devons tout ſouffrir : hors de-là, nous ne ſommes plus que les martyrs de notre obſtination & de notre vanité.

O mon Dieu! verſez donc dans mon ame

cet amour humble & généreux de la vérité, dont vos Elus ſont raſſaſiés dans le ciel, & qui ſeul fait le caractère des Juſtes ſur la terre: faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles; pour les honorer par la ſainteté de mes mœurs; pour les défendre par le zéle ſeul de vos intérêts; pour les oppoſer ſans ceſſe à l'erreur & à la vanité: anéantiſſez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs & les vices avec les perſonnes: ne permettez pas que je ſois un foible roſeau qui tourne à tout vent, ni que je rougiſſe jamais de porter la vérité ſur le front, comme le titre le plus éclatant dont puiſſe ſe glorifier votre créature, & comme la marque la plus glorieuſe de vos miſéricordes ſur mon ame: *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis uſquequaque.* En effet, ce n'eſt pas aſſez d'en être le témoin & le dépoſitaire, il faut encore en être le défenſeur: caractère oppoſé à celui d'Hérode, qui en eſt aujourdhui l'ennemi & le perſécuteur. Derniére inſtruction que nous fournit notre Evangile: la vérité perſécutée. *Pſalm.* 118. 43.

III. PARTIE.

SI c'eſt un crime de réſiſter à la vérité, lorſqu'elle nous éclaire; de la retenir dans l'injuſtice, lorſque nous la devons aux autres; c'eſt le comble de l'iniquité, & le caractère le plus marqué de réprobation, de la perſécuter & de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le monde que cette perſécution de la vérité; & l'impie Hérode, qui s'éleve aujourdhui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne penſe.

Car, premiérement, il la perſécute par l'éloignement public qu'il fait paroître pour la vérité, & qui entraîne tout Jéruſalem par ſon exemple: *Turbatus eſt, & omnis Jeroſolyma cum illo*: & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſcan- *Matth.* 2. 3.

dale. Secondement, il la perſécute en tâchant de corrompre les Prêtres ; & en dreſſant même des embuches à la piété des Mages : *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis :* & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſéduction. Enfin, il la perſécute, en répandant le ſang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros :* & c'eſt une perſécution de force & de violence. Or, mes Freres, ſi la briéveté d'un Diſcours me permettoit d'examiner ces trois genres de perſécution de la vérité, il n'en eſt peut-être aucune dont vous ne vous trouvaſſiez coupable.

Ibid. v. 8.

Ibid. v. 16.

Car, qui peut ſe flatter, premiérement, de n'être pas du nombre des perſécuteurs de la Vérité par les ſcandales ? Je ne parle pas même de ces ames déſordonnées, qui ont levé l'étendart du crime & de la licence, & qui ne ménagent preſque plus rien auprès du Public : les ſcandales les plus éclatans ne ſont pas toujours les plus à craindre ; & le déſordre déclaré, & pouſſé à un certain point, nous fait ſouvent plus de cenſeurs de notre conduite, que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces ames livrées aux plaiſirs, aux vanités, à tous les abus du ſiécle, & dont la conduite d'ailleurs réguliére, non-ſeulement eſt irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'eſtime & les louanges des hommes : & je dis, qu'elles perſécutent la vérité par leurs ſeuls exemples ; qu'elles anéantiſſent autant qu'il eſt en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & les régles de la vérité ; qu'elles criént à tous les hommes, que la fuite des plaiſirs eſt une précaution inutile ; que l'amour du monde & l'amour de la vertu ne ſont pas incompatibles ; que le goût des ſpectacles, de la parure, & des amuſemens publics eſt un goût innocent ; & qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reſte du monde. Cette régularité mondaine eſt donc une perſécution continuelle

continuelle de la vérité ; & d'autant plus dangereuſe, que c'eſt une perſécution autoriſée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'eſt point en garde ; qui attaque la vérité ſans violence, ſans effuſion de ſang, ſous l'image de la paix & de la ſociété ; & qui fait plus de déſerteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans & les ſupplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accompliſſent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des reſtes trop publics des paſſions du monde & de ſes maximes : & je dis qu'ils perſécutent la vérité par ces triſtes reſtes d'infidélité & de foibleſſe ; qu'ils la font blaſphémer par les impies & par les pécheurs ; qu'ils autoriſent les diſcours inſenſés du monde contre la piété des Serviteurs de Dieu ; qu'ils dégoûtent de la vertu les ames qui s'y ſentiroient diſpoſées ; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y reſter ; en un mot, qu'ils rendent la vertu ou ſuſpecte ou ridicule. Ainſi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignoit autrefois dans ſon Prophête, l'infidéle Iſraël, c'eſt-à-dire, le monde, juſtifie ſes égaremens en les comparant aux infidélités de Juda, c'eſt-à-dire, aux foibleſſes des gens de bien : *Juſtificavit animam ſuam averſatrix Iſraël, comparatione prævaricatricis Judæ* : c'eſt à-dire, que le monde ſe croit en ſureté, lorſqu'il voit que les ames qui font profeſſion de piété ſont de ſes plaiſirs & de ſes inutilités ; ſont vives comme les autres hommes ſur la fortune, ſur la faveur, ſur les préférences, ſur les injures ; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les diſtinctions & les graces, & font quelquefois même de la piété une voye pour y arriver plus ſurement : ah ! c'eſt alors que le monde triomphe, que ce parallèle le raſſure : c'eſt alors que trouvant que *Jerem.* 3. 11.

la vertu des gens de bien reſſemble à ſes vices ; il eſt rranquille dans ſon état, il croit qu'il ſeroit inutile de changer, puiſqu'en changeant de nom on retient encore les mêmes choſes : *Juſtificavit animam ſuam averſatrix Iſraël, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'eſt ici où je ne ſçaurois m'empêcher de dire avec un Apôtre, à vous, mes Freres, que Dieu a rappellés des voyes du monde & des paſſions, à celles de la vérité & de la juſtice : conduiſons-nous de telle ſorte parmi les mondains, qu'au lieu que juſques-ici ils ont décrié la vertu, & mépriſé ou cenſuré ceux qui la pratiquent ; les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures & ſaintes, notre patience dans les mépris, notre ſageſſe & notre circonſpection dans le diſcours, notre modeſtie & notre humanité dans l'élévation, notre égalité & notre ſoumiſſion dans les diſgraces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos Maîtres, notre charité pour tous nos freres, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur faſſent reſpecter & envier même la deſtinée de la vertu, & les diſpoſent à recevoir la grace de la lumiére & de la vérité, lorſqu'elle daignera les viſiter, & les éclairer ſur leurs voyes égarées : *Converſationem veſtram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquàm de malefactoribus, ex bonis operibus vos conſiderantes, glorificent Deum in die viſitationis.* Fermons la bouche par le ſpectacle d'une vie irrépréhenſible, aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore : rendons-là reſpectable, ſi nous voulons lui attirer des partiſans : fourniſſons au monde des exemples qui le condamnent, & non des cenſures qui le juſtifient : accoutumons-le à penſer que la piété véritable eſt utile à tout, & qu'elle a pour elle non-ſeulement la promeſſe

1. Petr. 2. 12.

d'une vie & d'un bonheur à venir ; mais encore la paix, la joye, le repos du cœur, qui ſont les ſeuls biens, & les ſeuls plaiſirs de la vie préſente : *Promiſſionem habens vitæ, quæ nunc eſt, & futuræ.* 1. Tim. 4. 8.

A cette perſécution de ſcandale, Hérode ajoute une perſécution de ſéduction : il tente la ſainteté & la fidélité des Miniſtres de la Loi : il veut faire ſervir à l'impiété de ſes deſſeins, le zéle & la ſainte généroſité des Mages : enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle maniére dont nous perſécutons tous les jours la vérité. Premiérement, nous affoibliſſons la piété des ames juſtes, en taxant leur ferveur d'excès, & nous efforçant de leur perſuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le Tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'eſt-à-dire, à rabattre de leur auſtérité, & à changer cette vie retirée, triſte, laborieuſe, en une vie plus aiſée & plus commune ; nous leur faiſons craindre que les ſuites ne répondent pas à la ferveur de ces commencemens : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité & leur innocence, en leur faiſant des peintures vives des plaiſirs qu'elles fuyent ; nous blâmons, comme la femme de Job, leur ſimplicité & leur foibleſſe : nous leur exagérons les inconvéniens de la vertu, & les difficultés de la perſévérance : nous les ébranlons par l'exemple des ames infidéles, qui, après avoir mis la main à la charruë, ont regardé derriére, & ont abandonné l'ouvrage : que dirai-je ? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la Foi, & nous inſinuons l'inutilité de ſes violences par l'incertitude

de ſes promeſſes. Troiſiémement, nous gênons par notre autorité le zéle & la piété des perſonnes qui dépendent de nous: nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leur conſcience, ou dangereux à leur vertu: nous les mettons dans des ſituations, ou pénibles, ou périlleuſes à leur foi: nous leur interdiſons des pratiques & des obſervances, ou néceſſaires pour ſe ſoutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer: en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domeſtiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le ſouffrir dans les autres, & faiſant envers ces ames l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette perſécution de ſéduction, en faiſant ſervir nos talens à la deſtruction du régne de Jeſus-Chriſt: les talens du corps, à inſpirer des paſſions injuſtes; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs; à corrompre les ames pour leſquelles Jeſus-Chriſt eſt mort: les talens de l'eſprit, à perſuader le vice; à l'embellir de tous les agrémens le plus propres à cacher ſa honte & ſon horreur; à préſenter le poiſon ſous un appas doux & agréable, & à le rendre immortel dans des ouvrages laſcifs, où juſqu'à la fin des ſiécles, un Auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inſpirera à ſes freres les paſſions déplorables qui l'avoient aſſervi pendant ſa vie; verra croître ſon ſupplice & ſes tourmens, à meſure que le feu impur qu'il a allumé ſe répandra ſur la terre; aura l'affreuſe conſolation de ſe déclarer contre ſon Dieu, même après ſa mort, de lui enlever encore des ames qu'il avoit rachetées, d'outrager encore ſa ſainteté & ſa puiſſance, de perpétuer ſa révolte & ſes déſordres juſqu'au-delà du tombeau, & de faire juſqu'à la conſommation des ſiécles, des crimes de tous les hommes, ſes crimes pro-

pres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom & de ma gloire, qui dreſſent des embuches à mon Peuple : je m'éleverai contre eux au jour de ma colére : je leur redemanderai le ſang de leurs freres, qu'ils ont ſéduits, & qu'ils ont fait périr ; & je multiplierai ſur eux des maux affreux, pour me conſoler de la gloire qu'ils m'ont ravie : *Væ genti inſurgenti ſuper genus meum !* Judith 17. 20.

Mais un dernier genre de perſécution encore plus funeſte à la vérité, eſt celle que j'ai appellée une perſécution de force & de violence. Hérode enfin n'avançant rien par ſes artifices, leve le maſque, ſe déclare ouvertement le perſécuteur de Jeſus-Chriſt, & veut éteindre dans ſa naiſſance cette lumiére qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le ſeul récit de la cruauté de ce Prince impie nous fait horreur ; & il ne paroît pas qu'un exemple ſi barbare puiſſe trouver parmi nous des imitateurs : cependant le monde eſt plein de ces ſortes de perſécuteurs publics & déclarés de la Vérité ; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des tyrans, & par l'effuſion du ſang de ſes enfans, elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fidéles qu'elle voit avec douleur ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Oui, mes Freres, ces diſcours que vous vous permettez ſi facilement contre la piété des Serviteurs de Dieu, de ces ames, qui, par leurs hommages fervens conſolent ſa gloire, de vos crimes & de vos outrages ; ces dériſions de leur zéle & de leur ſainte yvreſſe pour leur Dieu ; ces traits piquans, qui de leur perſonne, retombent ſur la vertu, & ſont la plus dangereuſe tentation de leur pénitence ; cette ſévérité à

leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blaſphême & de moquerie qui répand un ridicule impie ſur le ſérieux de leur compoſition; qui donne des noms d'ironie & de mépris aux pratiques les plus reſpectables de leur piété; qui ébranle leur foi, qui arrête leurs ſaintes réſolutions, qui décourage leur foibleſſe, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne ſouvent dans le vice; voilà ce que j'appelle avec les Saints une perſécution ouverte & déclarée de la vérité. Vous perſécutez dans votre frere, dit ſaint Auguſtin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas perſécuté: ils ne lui ont ravi que la vie: vous voulez lui ravir l'innocence & la vertu: ils ne s'en ſont pris qu'à ſon corps; vous en voulez à ſon ame: *Carnem perſecutus eſt Imperator; tu in chriſtiano ſpiritum perſequeris.*

Eh! quoi, mes Freres, n'eſt-ce pas aſſez que vous ne ſerviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (c'eſt ce que les premiers Défenſeurs de la Foi, les Tertullien & les Cyprien diſoient autrefois aux Payens perſécuteurs des Fidéles; & faut-il que ces mêmes plaintes ſe trouvent encore juſtes dans notre bouche contre des Chrétiens?) n'eſt-ce pas aſſez? faut-il encore que vous perſécutiez ceux qui le ſervent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni ſouffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omninò permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux ſectateurs du monde, tant de paſſions inſenſées; vous les excuſez, que dis-je? vous les louez dans les déſirs déréglés de leur cœur: vous trouvez de la conſtance, de la fidélité, de la nobleſſe dans leurs paſſions les plus honteuſes: vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; & il n'y a qu'une ame juſte & fidéle, qu'un Serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune in-

dulgence, & qui réuſſiſſe à s'attirer vos mépris & vos cenſures ? *Solus tibi diſciplicet Dei cultor* ? Mais, mes Freres, les plaiſirs des théâtres & des ſpectacles ſont ouverts parmi vous à la licence publique, & on n'y trouve point à rédire : la fureur du jeu a ſes partiſans déclarés, & on les ſouffre : l'ambition a ſes adorateurs & ſes eſclaves, & on les loue : la volupté a ſes victimes & ſes autels, & on ne les lui diſpute pas : l'avarice a ſes idolâtres, & on n'en dit mot : toutes les paſſions comme autant de divinités ſacrilèges ont leur culte établi, ſans qu'on s'en formaliſe ; & le Seigneur tout ſeul de l'Univers, & le Souverain de tous les hommes, & Dieu tout ſeul ſur la terre, ou ne ſera point ſervi, ou ne pourra l'être impunément, & ſans qu'on y trouve à redire ? *Et Deus ſolus in terris, aut non colitur, aut non eſt impunè quòd colitur.*

Grand Dieu ! vengez donc vous même votre gloire : rendez encore aujourdhui à vos ſerviteurs, l'honneur & l'éclat que les impies ne ceſſent de leur ravir : ne faites plus ſortir comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu, & de la ſainte ſimplicité de vos Prophêtes : mais livrez-les à leurs déſirs déréglés, encore plus cruels & plus inſatiables que les lions & les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles ſecrets, & par les fureurs de leurs propres paſſions, ils puiſſent connoître tout le prix & toute l'excellence de la vertu qu'ils mépriſent, & aſpirer au bonheur & à la deſtinée des ames qui vous ſervent.

Car, mes Freres, vous que ce diſcours regarde, ſouffrez que je le diſe ici avec douleur : faut-il que vous ſoyez les inſtrumens dont le démon ſe ſert pour tenter les Elus, & les entraîner, s'il étoit poſſible, dans l'erreur ? faut-il que vous ne ſoyez ſur la terre, que pour juſti-

fier les prédictions des Livres ſaints ſur les perſécutions inévitables juſqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui eſt en Jeſus-Chriſt ? faut-il que la ſucceſſion affreuſe des perſécuteurs de la Foi & de la vertu, qui doit durer autant que l'Egliſe, ne trouve ſa ſuite & ſa perpétuité, qu'en vous ſeuls ? faut-il qu'au défaut des tyrans & des ſupplices, l'Evangile trouve encore en vous ſeuls ſon écueil & ſon ſcandale ? Renoncez donc vous-mêmes à l'eſpérance qui eſt en Jeſus-Chriſt : uniſſez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blaſphêment ſa gloire & ſa divinité, s'il vous paroît ſi digne de riſée de vivre ſous ſes loix, & d'obſerver ſes maximes. Un infidéle, un ſauvage pourroit nous croire dans l'erreur, nous qui le ſervons & qui l'adorons ; il pourroit avoir pitié de notre crédulité & de notre foibleſſe, en voyant que nous ſacrifions le préſent à un avenir, & à une eſpérance qui lui paroîtroit chimérique & fabuleuſe ; mais du moins, il ſeroit forcé d'avouer, que ſi nous ne nous trompons pas, & que notre foi ſoit certaine, nous ſommes les plus ſages & les plus eſtimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oſeriez douter de la certitude de la foi & de l'eſpérance qui eſt en Jeſus-Chriſt, de quels yeux cet infidéle regarderoit-il les cenſures que vous faites de ſes Serviteurs ? Vous vous proſternez devant ſa Croix, vous diroit-il, comme devant le gage de votre ſalut, & vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, & qui mettent en elle toute leur eſpérance ! vous l'adorez comme votre Juge ; & vous mépriſez, & vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent & qui travaillent à ſe le rendre favorable ! vous le croyez fidéle dans ſa parole, & vous regardez comme des eſprits foibles ceux qui ſe confient en lui, & qui ſacrifient tout à la grandeur & à la certitude

de

de ſes promeſſes ! ô homme ſi étonnant, ſi plein de contradictions, ſi peu d'accord avec vous-même, s'écrieroit l'infidéle, il faut donc que le Dieu des Chrétiens ſoit bien grand & bien ſaint, puiſqu'il n'a parmi ceux qui le connoiſſent que des ennemis de votre ſorte.

Reſpectons donc la vertu, mes Freres : honorons les dons de Dieu & les merveilles de ſa grace dans ſes Serviteurs : méritons par nos égards, & par notre eſtime pour la piété, le bienfait de la piété même : regardons les gens de bien comme les ſeuls qui attirent encore les graces du Ciel ſur la terre, comme des reſſources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des ſignes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, & continuë ſes miſéricordes ſur ſon Egliſe : encourageons par nos éloges les ames qui reviennent à lui, ſi nous ne pouvons encore les ſoutenir par nos exemples : applaudiſſons à leur changement, ſi nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes : faiſons-nous honneur du moins de les défendre, ſi nos paſſions ne nous permettent pas encore de les imiter : mettons la vertu en honneur : n'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons ſur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils ſont fidéles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins & nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui ſeul qui peut les conſoler : ne croyons dans nos intérêts véritables, que ceux qui ſont dans les intérêts de notre ſalut : applaniſſons les voyes de notre converſion : préparons le monde, par notre reſpect pour les Juſtes, à nous voir un jour ſans ſurpriſe, Juſtes nous-mêmes : ne faiſons-nous pas par nos dériſions & par nos cenſures, un reſpect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer ſectateurs de la piété que nous avons ſi

hautement & ſi publiquement mépriſée ; rendons gloire à la vérité ; & afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les Mages, dès qu'elle ſe montre à nous ; ne la diſſimulons pas comme les Prêtres, lorſque nous la devons à nos freres ; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la diſſimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir ſuivi ſur la terre les voyes de la vérité, nous ſoyons un jour tous enſemble ſanctifiés dans la vérité, & conſommés dans la charité.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.
Sur le Bonheur des Juſtes.

DIVISION. *Le Bonheur des Juſtes ici-bas, conſiſte : I. Dans les lumiéres de la Foi, qui adouciſſent toutes les peines de l'ame fidéle & qui rendent celles du pécheur plus amères. II. Dans les douceurs de la Grace, qui calment toutes les paſſions, & qui, refuſées au cœur corrompu, le laiſſent en proie à lui-méme.*

I. PARTIE. Soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le paſſé & ces tems d'égarement qui précéderent ſa pénitence ; ſoit qu'elle ſoit attentive à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux dans le monde, ſoit enfin qu'elle jette la vuë dans l'avenir, ſa foi lui fournit des motifs de conſolation & de joie : au lieu qu'une ame qui vit dans le déſordre, ne trouve dans ces trois ſituations, que des amertumes & des terreurs ſecrettes.

1. Quelque livré que ſoit un pécheur aux plaiſirs, il ne peut empêcher que ſes crimes ne reparoiſſent en certains momens à ſon ſouvenir, & ces images importunes le troublent, le fatiguent & le confondent, en lui montrant comme

réunis en un point de vuë, des foibleſſes dont il rougit, des monſtres & des horreurs, ſur leſquels il n'oſe preſque ouvrir les yeux. Le ſort d'une ame juſte eſt bien différent; le ſouvenir de ſes fautes même, quoiqu'accompagné de gémiſſemens & de larmes, porte avec ſoi la douceur & la conſolation; puiſqu'elle ne ſçauroit rappeller la ſuite de ſes égaremens, ſans découvrir l'enchaînement des miſéricordes de Dieu ſur elle.

2. Si le paſſé eſt une ſource de conſolations ſolides pour les ames fidéles; ce qui ſe paſſe à leurs yeux ne conſole pas moins leur piété: l'inconſtance, l'injuſtice, la cenſure du monde, ſi déſolantes pour ceux qui l'aiment, ne ſervent qu'à leur faire ſentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3. Enfin, la Foi, en découvrant au Juſte la couronne de gloire qui lui eſt préparée, & au pécheur les ſupplices qu'il mérite, rend la penſée de l'avenir auſſi douce & conſolante pour l'un, que triſte & accablante pour l'autre.

II. PARTIE. *Le bonheur des Juſtes en cette vie conſiſte dans les douceurs que la Grace leur procure: les unes ſont intérieures & ſecrettes; les autres extérieures & ſenſibles.*

1. Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidéle, c'eſt d'établir une paix ſolide dans ſon cœur, & de la réconcilier avec elle-même; au lieu que le pécheur eſt toujours en guerre avec lui-même, & traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'eſt pas que le cœur des Juſtes jouïſſe d'une tranquillité ſi inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts, & des inquiétudes: mais ce ſont des nuages paſſagers, qui n'occupent, pour ainſi dire, que la ſurface de leur ame; au-dedans régne toujours un calme profond.

La ſeconde conſolation de la grace, c'eſt l'amour qui adoucit aux Juſtes la rigueur de la loi, & change le joug de JESUS-CHRIST, qui paroît inſupportable aux pécheurs, en un joug doux & conſolant pour eux. Car tel eſt le caractère du ſaint amour, lorſqu'il eſt maître d'un cœur; ou il adoucit les peines qu'il cauſe, ou il les change même en de ſaints plaiſirs. Mais le pécheur plus il aime le monde, plus il eſt malheureux; car plus il aime le monde, plus ſes paſſions ſe multiplient, plus ſes déſirs s'allument, plus ſes projets s'embarraſſent, plus ſes inquiétudes s'aigriſſent: la vivacité de ſon amour eſt la ſource de toutes ſes peines, parce que le monde, qui en fait le ſujet, ne peut jamais lui en offrir le remède: c'eſt de quoi les amateurs du monde conviennent eux-mêmes, lorſque les paſſions plus réfroidies leur permettent de faire quelqu'uſage de la raiſon.

2. Avantages extérieurs de la Grace. Ce qui rend la deſtinée des gens de bien encore plus digne de tous nos ſouhaits, c'eſt que, lorſque les conſolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les ſecours extérieurs de la piété, le ſoutien des Sacremens, qui ne ſont plus pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triſte bienſéance qui le gêne & qui l'embarraſſe: les exemples des Saints dont le pécheur détourne la vuë, de peur d'y voir ſa condamnation; les myſtères adorables, qui ne laiſſent ſouvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par ſa préſence; les cantiques ſaints & les priéres de l'Egliſe, qui ſe changent pour le pécheur en un triſte ennui; enfin la conſolation des divines Ecritures, où le pécheur ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

POUR LE JOUR DES MORTS.

La mort du Pécheur & la mort du Juſte.

DIVISION. *I. Portrait affreux du pécheur mourant. II. Image conſolante de la mort du Juſte.*

I. PARTIE. Rien n'eſt plus affreux que le pécheur mourant, car de quelque côté qu'il ſe tourne; ſoit qu'il rappelle le paſſé, ſoit qu'il conſidére le préſent, ſoit qu'il perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de déſeſpérant & de capable de reveiller en lui les images les plus ſombres & les plus funeſtes.

1. Que voit-il dans cette longue ſuite de jours qu'il a paſſés ſur la terre? des peines inutiles, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, des crimes qui vont durer éternellement.

2. Ce qui ſe paſſe à ſes yeux n'eſt pas moins triſte pour cet infortuné; ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens.

Ses ſurpriſes. Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le ſurprendroit point, & cependant l'y voilà arrivé ſans préparation, Dieu le frappe au plus fort de ſes paſſions, lorſque parvenu à ce qu'il avoit ſi vivement déſiré, il exhortoit ſon ame à jouir en paix du fruit de ſes travaux: il va mourir, & Dieu permet que perſonne n'oſe le lui dire: abandonné de tous les ſecours de l'art, il ſe flatte, il eſpére encore: il n'employe ce qui lui reſte de raiſon qu'à ſe ſéduire lui-même: mais enfin il eſt forcé de voir que le monde l'a toujours trompé; & ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource.

Les ſéparations qui ſe font en ce dernier moment, ne ſont pas moins accablantes pour le

pécheur : plus il tenoit au monde, plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer ; autant de ſéparations, autant de morts pour lui ; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, & il ne ſaiſit que des fantômes.

Ses changemens. Changement dans ſon crédit & dans ſon autorité ; dès qu'on n'eſpére plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans ſon corps ; cette chair qu'il avoit tant idolâtrée, n'eſt déja plus qu'un ſpectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3. La penſée de l'avenir met le comble aux peines & au malheur du pécheur mourant ; il s'eſt fait autrefois une gloire de ne le pas craindre ; mais il touche enfin à cet avenir redoutable, & le voilà foible, tremblant, éploré, tendant au Ciel des mains ſuppliantes ; ou ſombre, taciturne, agité, & ne roulant au-dedans que des penſées affreuſes.

II. PARTIE. *Image conſolante de la mort du Juſte.* La grace ſurmonte en lui cette horreur de la mort naturelle à tous les hommes ; & ce qui forme le déſeſpoir du pécheur mourant, devient alors dans le Juſte une ſource abondante de conſolations.

1. Il trouve dans le ſouvenir du paſſé la fin de ſes peines. Qu'offre-t'il en effet à l'ame fidéle ? des privations, des violences & des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement récompenſées. Quand on eſt arrivé au port, qu'il eſt doux de rappeller le ſouvenir des orages & de la tempête ! ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé ne rappelle auſſi au Juſte ſes infidélités & ſes chûtes ; mais ce ſont des chûtes expiées par les gémiſſemens de la pénitence, qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame : ainſi les larmes qu'il répand ne ſont plus que des larmes de joye & de reconnoiſſance.

2. Tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux ; le monde qui s'enfuit ; tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté eſt encore pour l'ame juſte une ſource de conſolations. En effet, à la différence du pécheur ; premierement, rien ne la ſurprend ; le jour du Seigneur ne la ſurprend point ; elle l'attendoit, elle le déſiroit, elle s'y préparoit ; le monde qui diſparoit avec toutes ſes vanités ne la ſurprend pas non plus ; elle le voit en ce dernier moment des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu, comme une figure qui paſſe & comme une fumée. Secondement, elle ne ſe ſépare de rien qui lui coute & qu'elle regrette : car que regretteroit-elle ? le monde, ſes biens, ſes dignités, ſes proches, ſes amis, ſon corps ? la foi l'a déja ſéparée de toutes ces choſes, & ſon cœur n'y a jamais été attaché pendant ſa vie. Troiſiémement enfin, les changemens qui ſe font au lit de la mort ne changent rien dans l'ame fidéle : ſa raiſon s'éteint, il eſt vrai ; mais depuis long-tems elle l'avoit captivée ſous le joug de la foi : tous ſes ſens s'émouſſent & perdent leur uſage naturel ; mais depuis long-tems elle ſe l'étoit interdit à elle-même : rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort.

3. Ce qui acheve de la remplir de joye & de conſolation, c'eſt la penſée de l'avenir. Durant ſa vie mortelle elle n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu : elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où le Seigneur jugera les juſtices mêmes : mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui ſe montre à elle, calme ſes agitations ; les frayeurs ceſſent tout d'un coup & ſe changent en une douce eſpérance : elle voit déja, comme Etienne, le ſein de la gloire, & le Fils de l'homme à la droite de ſon Pere tout prêt à la recevoir. Auſſi quand les Miniſtres de l'Egliſe viennent enfin

annoncer à cette ame que ſon heure eſt venuë & que l'éternité approche ; avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces reçoit-elle cette heureuſe nouvelle !

LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement Univerſel.

DIVISION. *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par ſon aveuglement ; aux autres, par ſes diſſimulations & par ſes artifices : dans ce grand jour il ſe connoîtra, & il ſera connu. I. Le pécheur montré à lui-même. II. Le pécheur montré à toutes les créatures.*

I. PARTIE. Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui-même ; & voici les circonſtances de ce formidable examen.

1. Il ſera le même à l'égard de tous les hommes ; la différence des ſiécles, des âges, des pays, des conditions, de la naiſſance, du tempérament n'y ſera plus comptée pour rien.

2. Cet examen ſera univerſel ; c'eſt-à-dire ; qu'il rappellera toutes les circonſtances de la vie, les foibleſſes de l'enfance, les emportemens de la jeuneſſe, l'ambition & les ſoucis d'un âge plus mûr ; l'endurciſſement & les chagrins d'une vieilleſſe peut-être encore voluptueuſe.

3. Outre l'hiſtoire extérieure de nos mœurs qui ſera toute rappellée, on développera encore à nos yeux l'hiſtoire ſecrette de notre cœur ; cette viciſſitude de paſſions qui s'étoient toujours ſuccedées les unes aux autres au-dedans de nous, & que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes ; une lumiére ſoudaine éclairera cet abîme, & dévoilera ce myſtère d'iniquité.

4. A l'exemple des maux que nous avons faits,

LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les Afflictions.

DIVISION. *On oppoſe tous les jours dans le monde, trois prétextes à l'uſage chrétien des afflictions. I. Le prétexte de ſa propre foibleſſe. II. Le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. III. Le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut. Ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre.*

I. PARTIE. Premier prétexte : *La propre foibleſſe.* On avouë & on ſe plaint qu'on n'eſt pas né aſſez fort ; qu'on eſt d'un caractère trop ſenſible pour conſerver un cœur ſoumis & tranquille dans l'affliction. Mais c'eſt parce que vous êtes foible, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes : car ce ne ſont pas les forts qui ont beſoin d'être éprouvés ; ce ſont les foibles. Votre foibleſſe, d'ailleurs, vient de votre cupidité ; & la proſpérité ne ſeroit propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force : dire donc que l'on eſt foible, pour excuſer ſon impatience, c'eſt dire que l'Evangile tout entier n'eſt pas fait pour nous. Enfin, quelque foibles que nous puiſſions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne permettra pas que nous ſoyons éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces ; & que ſon deſſein en répandant des amertumes ſur notre vie, eſt de nous purifier & de nous ſauver.

II. PARTIE. Second prétexte : *L'excès & la nature des afflictions.* Nous nous perſuadons que nous porterions avec réſignation des croix d'une autre eſpêce ; mais que celles dont le Seigneur nous accable ſont d'un caractère à ne recevoir

aucune conſolation, & qu'il eſt difficile de conſerver ſa patience & l'égalité dans un état où le hazard paroît avoir aſſemblé pour nous ſeuls mille circonſtances déſolantes.

Mais premiérement, plus nos afflictions nous paroiſſent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard : plus nous devons nous dire à nous-mêmes, que le Seigneur ne veut donc pas nous laiſſer périr avec la multitude, puiſqu'il nous méne par des voyes ſi ſinguliéres. Secondement, des calamités communes n'auroient réveillé notre foi que pour un inſtant ; les plaiſirs, les conſolations humaines auroient bien-tôt charmé notre triſteſſe, & nous auroient rendu le goût du monde & de ſes vains amuſemens : ainſi le Seigneur, en nous ménageant des peines fixes & conſtantes, a voulu prévenir notre inconſtance, & nous attacher pour toujours à ſon ſervice. Troiſiémement, ſi nous mettons dans une balance, d'un côté nos crimes, de l'autre nos afflictions ; nous trouverons que nous ſouffrons beaucoup moins, que nous n'avons mérité de ſouffrir. Enfin c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes, & notre dureté pour nos freres, qui groſſiſſent à nos yeux nos propres malheurs : ils nous paroîtroient moins grands ſi nous étions moins paſſionnés & plus compâtiſſans.

III. PARTIE. Troiſiéme prétexte : *Les obſtacles que les afflictions ſemblent mettre au ſalut.* Quand on exhorte les ames que Dieu afflige, de faire de ces afflictions paſſagéres le prix du ciel & de l'éternité ; elles répondent ſouvent, que dans cet état d'accablement on n'eſt capable de rien ; que les contradictions au milieu deſquelles on vit, aigriſſent l'eſprit & révoltent le cœur, & qu'il faut être tranquille pour penſer à Dieu. Or je dis que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſage peu chrétien des af-

ſi ſtions, c'eſt ici le plus inſenſé & le plus coupable : le plus coupable ; car c'eſt blaſphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle nous place dans des ſituations incompatibles avec notre ſalut ; elle qui ne permet rien ici-bas que pour faciliter aux hommes les voyes de la vie éternelle : le plus inſenſé ; car une ame ne revient à Dieu qu'en ſe détachant de ce monde miſérable, & rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

SUR LA CONCEPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

DIVISION. *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grace reçuë. I. Une fidélité de précaution, qui lui fait craindre les moindres périls. II. Une fidélité de correſpondance, qui la rend attentive juſqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voyes de la grace.*

I. PARTIE. *Fidélité de précaution.* Trois écueils ſont à craindre pour les ames qui commencent à ſervir Dieu : 1. leur propre fragilité, qui les entraine : 2. le monde, avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens : 3. enfin l'oubli de la grace qu'elles ont reçuë.

Or à ces trois écueils ſi dangereux à une piété naiſſante, Marie oppoſe trois précautions ; 1. à la propre fragilité une ſéparation entiére du monde ; 2. à une vaine délicateſſe ſur les jugemens publics, une inſenſibilité héroïque aux diſcours & aux penſées frivoles des hommes ; 3. à l'oubli de la grace, une reconnoiſſance continuelle & proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

II. PARTIE. *Fidélité de correſpondance.* Quel-

les ſont les ſources les plus ordinaires de nos rechûtes ? c'eſt 1. de ne pas ſuivre toute la force & toute l'étenduë de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement : c'eſt 2. de ſortir de la voie par où elle vouloit nous conduire ; c'eſt enfin de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or Marie offre à la grace une correſpondance de perfection, une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui achéve de nous inſtruire.

LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le délai de la Converſion.

DIVISION. *Le pécheur differe ſa converſion : I. Ou parce qu'il croit que la grace lui manque. II. Ou parce qu'il s'imagine qu'un jour revenu du monde & de ſes paſſions, il ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement. Deux prétextes que je me propoſe aujourdhui de combattre.*

I. PARTIE. Premier prétexte. La grace me manque, dit-on, & je l'attends : la converſion n'eſt pas l'ouvrage de l'homme : c'eſt à Dieu ſeul à changer le cœur. Prétexte vulgaire, mais injuſte, ſi nous conſidérons le pécheur qui l'allégue ; téméraire & ingrat, ſi nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend ; inſenſé & inſoutenable, ſi nous l'examinons en lui-même.

1. Si nous conſidérons le pécheur qui l'allégue, il eſt injuſte. Car plein de paſſions comme vous êtes, mon Frere, avez-vous raiſon d'attendre & d'exiger que Dieu vous faſſe ſentir un grand goût pour la piété : cela eſt-il même poſſible ? Mais je dis plus : Secondement, quand Dieu opéreroit dans votre cœur, ſentiriez-vous

l'opération de ſa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous ? quand il vous toucheroit, ce ſentiment auroit il quelque ſuite pour votre converſion ? Troiſiémement enfin, ſur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grace vous manque ? votre vie toute entiére n'eſt-elle pas un enchaînement de graces continuelles ? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans qu'il en coûte rien ; ah ! je vous réponds que ſur ce pied-là vous ne l'aurez jamais, & que c'eſt être réſolu de périr, d'attendre une grace de cette nature.

2. Ce prétexte eſt téméraire & ingrat, par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu eſt le maître de vous convertir & de vous ſauver quand il voudra ; c'eſt-à-dire, que votre ſalut, cette unique affaire que vous ayez ſur la terre, Dieu vous en a pleinement déchargé, pour la prendre tout entiére ſur lui ſeul : mais dans quel Evangile nous montrerez-vous cette promeſſe ? ce ne ſera pas aſſurément dans celui de Jeſus-Chriſt.

3. Enfin ce prétexte eſt inſenſé en lui-même. Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres en attendant que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion ? mais tous les pécheurs qui différent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés : que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre ſalut ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété : que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement

ment ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc auſſi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué. La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſoit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque ; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies & éloigner tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile.

II. PARTIE. Second prétexte : *On ſe flatte qu'un jour revenu du monde & de ſes paſſions, on ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement.*

Mais, 1. qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ?

2. Sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur ? l'âge changea-t'il le cœur de Salomon, de Saül, de Jéſabel, d'Hérodias ? non, l'âge n'a point encore fait de converſion. D'ailleurs le Seigneur n'eſt-il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges ? pourquoi lui ôterez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres ? Enfin plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables : vous pouvez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourdhui vous captivent ; mais vos paſſions ne finiront pas pour cela ; ou ſi le tems & le dégoût y mettent fin, vous n'en ſerez pas plus avancé pour le ſalut : votre cœur, libre de paſſion particuliére, ſera comme plein d'une paſſion univerſelle ; & la difficulté de ſortir de cet état ſera d'autant plus grande, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre.

3. Mais la converſion, dites-vous, eſt un coup d'éclat, qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir. Eh quoi, en differant de vous convertir vous vous pro-

mettez que Dieu vous touchera un jour ? & en vous convertiſſant aujourdhui vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? d'ailleurs la choſe ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? & quand vous auriez le malheur de retomber, ne ſeroit-ce pas toujours un avantage d'avoir paſſé quelque tems dans la pratique de la vertu, & un ſujet d'eſpérer des graces plus puiſſantes de la bonté de Dieu ?

LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les diſpoſitions à la Communion.

DIVISION. *Quatre diſpoſitions ſont néceſſaires pour communier dignement & avec fruit : Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner : Une foi prudente qui nous faſſe éprouver : Une foi ardente qui nous faſſe aimer : Une foi généreuſe qui nous faſſe immoler. C'eſt le précis de la doctrine de l'Apôtre, & le ſujet de ce diſcours.*

I. DISPOSITION. *Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner* ; qui, malgré le voile dont le véritable Moyſe ſe couvre ſur cette montagne ſainte, ne laiſſe pas de voir toute ſa gloire ; qui eſt ſaiſie d'une horreur religieuſe à la ſeule préſence du ſanctuaire ; qui ſent tout le poids de la préſence d'un Dieu, & qui effrayée s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne ſuis qu'un homme & un homme pécheur.

Mais en reſte-t'il de cette foi ſur la terre ? on croit, mais d'une foi ſuperficielle, qui s'en tient, pour ainſi dire, à la ſurface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les myſtères ; qui ſe termine à des hommages extérieurs, qui ne ſent rien, qui n'a point de ſuites dans la vie ; en un mot, qui n'a rien de vif,

rien de grand, de ſublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre.

II. DISPOSITION. *Une foi prudente qui nous faſſe éprouver*: mais ſur quoi nous éprouverons-nous ? ſur la ſainteté de ce Sacrement & ſur notre propre corruption. C'eſt la chair de Jeſus-Chriſt ; c'eſt le pain des Anges ; c'eſt l'Agneau ſans tache, qui ne veut autour de ſon autel que ceux, ou qui n'ont pas ſouillé leurs vêtemens, ou qui les ont lavés dans les larmes de la pénitence : c'eſt un azyme pur ; il faut être exempt du vieux levain pour en manger : c'eſt la viande des forts ; une ame foible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obſtacle, qui ſe briſe au premier écueil, n'eſt pas en état de s'en nourrir : c'eſt la Pâque des Diſciples de Jeſus-Chriſt ; il faut donc être de ce nombre pour y participer ; c'eſt-à-dire, ſe renoncer ſoi-même, porter ſa croix & ſuivre Jeſus-Chriſt : enfin c'eſt un Dieu ſi pur, que les aſtres ſont ſouillés devant lui : banniſſons donc de nos cœurs tout ce qui eſt indigne de ſa ſainteté.

III. DISPOSITION. *Une foi ardente qui nous faſſe aimer.* J'ai déſiré ardemment de manger cette Pâque avec vous, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples : Or, que vouloit-il nous apprendre par-là ? c'eſt qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embraſé, pénétré, conſumé par l'amour ; un cœur impatient, empreſſé, avide ; une faim & une ſoif de Jeſus-Chriſt, qui nous preſſe d'aller à lui pour goûter combien il eſt doux. Mais hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle ; les autres en approchent avec un cœur peſant, un goût émouſſé, une ame toute de glace ; en ſorte que les images du monde & de leurs paſſions ſont ſur eux des impreſſions bien plus vives que la préſence de Jeſus-Chriſt & le ſouvenir de ſes myſ-

geant le ſacrifice de nos foibles lumiéres, il nous apprend ce que nous devons connoître de l'Etre ſuprême & ce que nous en devons ignorer. Mais hélas ! où ſont parmi nous les Fidéles qui ſont à la foi un ſacrifice entier de leur raiſon ?

II. PARTIE. *La naiſſance de Jeſus-Chriſt rend aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines & les vengeances avoient été les ſources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées : Jeſus-Chriſt vient lui rendre la paix en les tariſſant par ſa grace, par ſa doctrine & par ſon exemple.

Je dis que l'orgueil avoit été la premiére ſource des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeſte paſſion n'avoit-elle pas allumée ſur la terre ? mais ce qui ſe paſſoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Jeſus-Chriſt en dégradant par ſa naiſſance pauvre & abjecte les biens & la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avoit bannie. Cependant cherchez au milieu des Chrétiens cette paix heureuſe qui devroit être leur héritage; vous ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs domeſtiques, ni dans les palais des Rois, ni même dans le ſanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avoient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil ; Jeſus-Chriſt vient retirer les hommes de cet abime de corruption, & leur donner la paix en leur rendant l'innocence & la liberté que la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Vierge & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déja en honneur une vertu inconnuë au monde, & que ſon peuple même regar-

la Synagogue ne l'honoroit que des lévres & par des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui; la philoſophie lui raviſſoit la gloire de ſa providence & de ſa ſageſſe éternelle : trois plaies répanduës ſur toute la face de la terre, que Jeſus-Chriſt vient guérir.

1. L'hommage que ſon ame ſainte unie au Verbe rend à Dieu, dédommage d'abord ſa Majeſté ſuprême des honneurs que l'Univers lui avoit juſques-là réfuſés : une foule de Diſciples fidéles inſtruits par cet homme-Dieu, ouvre les yeux à la lumiére : le monde reconnoît ſon Auteur, & Dieu rentre dans ſes droits. Voilà le premier bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt; mais ce bienfait eſt-il pour nous? nous n'adorons plus de vaines idoles; mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ſes plaiſirs?

2. Jeſus-Chriſt ne ſe borne pas à manifeſter le nom de ſon Pere aux hommes; il lui forme des adorateurs en eſprit & en vérité, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, ſi l'amour ne les anime & ne les ſanctifie. Pouvons-nous nous flatter d'être du nombre de ces adorateurs véritables? à quoi ſe réduit tout notre culte? à quelques obſervances extérieures; & encore, c'eſt la religion des plus ſages. Voilà le ſecond bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, auquel nous n'avons preſqu'aucune part.

3. Enfin les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de ſa providence & de ſa ſageſſe éternelle : les Philoſophes, forcés de reconnoître un ſeul Etre ſuprême, ſe le repréſentoient, ou comme un Dieu oiſif & ſans attention aux choſes humaines, ou comme un Dieu ſans liberté & aſſujetti à un enchaînement fatal d'événemens néceſſaires. Jeſus-Chriſt vient rendre à ſon Pere la gloire que les vains raiſonnemens de la philoſophie lui avoient ôtée; & en exi-

tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophêtes, figuré par toutes les cérémonies de la Loi, attendu par tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges : ce n'eſt pas pour un événement particulier; c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le légiſlateur des peuples, la lumiére des nations, le ſalut d'Iſraël. Quel piége pour la Religion de tous les ſiécles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature, & dans des tems ſur-tout où la crédulité des peuples mettoit ſi facilement au rang des Dieux les hommes extraordinaires.

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiſte, pour empêcher que le ſeul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occaſion d'idolâtrie à ſa nation, ne fait point de miracles, ne ceſſe de dire : Je ne ſuis pas celui que vous attendez ; & n'eſt attentif, ce ſemble, qu'à prévenir des honneurs ſuperſtitieux : Jeſus-Chriſt, au contraire, que quatre mille ans de figures & de prophéties avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu & puiſſance ; il fait des œuvres & des merveilles que perſonne avant lui n'avoit faites ; & loin de prévenir la ſuperſtition des peuples à ſon égard, il ſe dit égal à Dieu même, & ſouffre qu'on lui rende des honneurs divins : ſi c'étoit-là un culte idolâtre, les hommes en ſeroient-ils reſponſables ?

De plus, tous les Juſtes de la Loi & de l'âge des Patriarches, tous ces hommes ſi vénérables & ſi miraculeux n'étoient pourtant que les ébauches du Meſſie à venir ; chacun d'eux ne repréſentoit que quelque trait ſingulier de ſa vie & & de ſon miniſtère : mais ôtez à Jeſus-Chriſt ſa divinité & ſon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-deſſus de la figure, au moins au jugement des ſens.

2. A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jeſus-Chriſt

Jeſus-Chriſt, il faut ajouter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges; ſecond caractère éclatant de ſon miniſtère. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres & dans ſes prodiges?

Je dis, dans ſes œuvres & dans ſes prodiges. Je ſais que dans les ſiécles qui l'avoient précédé, il avoit paru ſur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur ſembloit rendre dépoſitaires de ſa vertu & de ſa toute-puiſſance: mais quand on y regarde de près, dans leur puiſſance même tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foibleſſe. Jeſus-Chriſt, au contraire, opére les plus grands prodiges avec une facilité toute-puiſſante & une ſouveraine indépendance.

3. Enfin le dernier caractère éclatant de ſon miniſtère, ce ſont les circonſtances merveilleuſes & juſques-là inouies qui compoſent tout le cours de ſa vie mortelle: conçu par l'opération du Très-Haut, il naît d'une Vierge pure: à peine eſt-il né, que des légions céleſtes font retentir dans les airs des cantiques d'allégreſſe, & nous apprennent que cette naiſſance rend à Dieu ſa gloire, & la paix aux hommes: peu après un aſtre nouveau conduit à ſon berceau des Sages du fond de l'Orient: un Juſte & une ſainte femme annoncent ſa grandeur future: les Docteurs aſſemblés voient avec étonnement ſon enfance plus ſage & plus éclairée que la ſageſſe des vieillards: à meſure qu'il avance, ſa gloire ſe développe; Jean-Baptiſte s'abaiſſe devant lui; le ciel s'ouvre ſur ſa tête; les démons effrayés ne peuvent ſoutenir ſa préſence; le Pere céleſte déclare qu'il eſt ſon fils bien aimé, & le propoſe comme la Loi vivante & éternelle en commandant de l'écouter: ſi du Thabor nous paſſons ſur le Calvaire; ce lieu où devoient ſe conſommer tous les opprobres du Fils de l'hom-

me, ne laiſſe pas d'être encore le théâtre de ſa gloire ; toute la nature en déſordre l'y reconnoît comme ſon auteur & confeſſe ſa divinité : il reſſuſcite trois jours après, non par une vertu étrangere, ni pour mourir de nouveau comme tant d'autres, mais par ſa propre puiſſance & pour jouir déſormais d'une vie immortelle : enfin il monte au ciel ; ce n'eſt pas un char de feu qui le tranſporte en un clin d'œil ; il s'éleve lui-même avec majeſté ; les Anges viennent au-devant de lui, & le promettent encore une fois à la terre environné de gloire & d'immortalité. Qui ne reconnoîtroit à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir converſé avec les hommes pour les tirer de leur égarement & de leur miſére, va reprendre poſſeſſion de ſa gloire ? Voilà comme l'éclat du miniſtère de Jeſus-Chriſt ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une ſimple créature.

II. PARTIE. *L'eſprit de ſon miniſtère deviendroit auſſi le piége de notre innocence.* Or, l'eſprit de ſon miniſtère renferme ſa doctrine, ſes bienfaits & ſes promeſſes.

1. Sa doctrine. On ne peut nier que Jeſus-Chriſt n'ait été un homme ſaint : car quel homme juſques-là avoit jamais paru ſur la terre, dans lequel on ait remarqué tant de caractéres d'innocence & de ſainteté ; je veux dire tant de mépris & d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zéle pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le ſalut des hommes ; ajoutez à cela l'exemption totale de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité ? Or ſi Jeſus-Chriſt eſt ſaint, il eſt Dieu ; ſoit que vous conſidériez la doctrine qu'il nous a enſeignée, ou par rapport à ſon Pere, ou par rapport aux hommes : car s'il n'étoit pas Dieu, elle ne ſeroit qu'un amas, ou d'équivoques malignes, ou de blaſphêmes enveloppés.

Conſidérez ſa doctrine par rapport à ſon Pere: ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un ſimple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolâtres l'unité de l'eſſence divine. Mais, premiérement, il eſt envoyé principalement aux Juifs; ainſi ſa miſſion étoit inutile; car les Juifs n'étoient plus tentés de retomber dans l'idolâtrie. Secondement, il s'y prend mal pour remplir ſon miniſtère: au lieu que Moyſe & les Prophêtes, chargés de la même miſſion, ne ceſſent de publier que le Seigneur eſt un, ſans jamais faire aucune comparaiſon d'eux à l'Etre ſuprême; Jeſus-Chriſt ne ceſſe de ſe dire égal à ſon Pere; il dit qu'il eſt deſcendu du ciel & ſorti du ſein de Dieu; qu'il étoit avant toutes choſes; que le Pere & lui ne ſont qu'un; par-tout il ſe compare au Dieu ſouverain. Les Juifs murmurent & ſe ſcandaliſent de ces expreſſions: loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale, affectant un langage qui devient ou inſenſé ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Pere ne l'éclaircit & ne le juſtifie: il ſouffre même qu'on lui rende les honneurs divins: il n'eſt donc venu ſur la terre, s'il eſt un pur homme, que pour ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au Très-haut; ſéduire les nations, en ſe faiſant adorer après ſa mort; & répandre de nouvelles ténébres dans l'univers. Tous ces grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtère de Jeſus-Chriſt, aboutiſſent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolâtrie; & toute la magnificence future de l'Evangile, tant prédite par les Prophêtes, devoit donc ſe borner à former la ſecte affreuſe de l'impie Socin: * mais, puiſque Jeſus-

* Secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au Ciel & à la terre, la honte de la Nature & de la Religion, obligés de cacher dans les ténébres l'horreur de leurs blaſphêmes.

Chriſt eſt ſaint, concluons que ne pouvant être un blaſphémateur & un impie, la maniére dont il parle de ſon Pere, cette égalité qu'il affecte en toute occaſion avec ſon Pere, établit la gloire de ſon éternelle origine. On peut encore remarquer ici, que lorſque les Prophêtes parlent du Dieu du ciel & de la terre, pleins de l'immenſité, de la toute-puiſſance & de la majeſté de l'Etre ſuprême, ils épuiſent la foibleſſe du langage humain pour répondre à la ſublimité de ces images: mais lorſque Jeſus-Chriſt parle de la gloire du Seigneur, ce ne ſont plus ces expreſſions pompeuſes des Prophêtes; on voit que c'eſt un enfant qui parle un langage domeſtique, & qui n'eſt point frappé & ébloui, comme nous, de la majeſté & de la gloire du Pere.

Conſidérons maintenant la doctrine de Jeſus-Chriſt par rapport aux hommes; elle n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Premiérement, quelle ſageſſe! quelle ſainteté! quelle ſublimité dans cette doctrine! tout y eſt digne de la raiſon & de la plus ſaine philoſophie; tout y eſt proportionné à la miſére, & à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour & de dépendance que ſa doctrine exige des hommes envers lui-même: il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter & nous-mêmes & toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choſes envers ſon Pere; donc s'il n'eſt pas Dieu, ſa doctrine ſi divine, ſi admirée des Payens, n'eſt plus qu'un mêlange monſtrueux d'impiété, d'orgueil & de folie, puiſque n'étant qu'un pur homme il veut uſurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus; au lieu que le Dieu véritable avoit paru ſe contenter des ſacrifices de boucs & de taureaux; pour lui il veut que nous lui ſacrifions juſqu'à notre vie, que nous courions ſur les gibets, que

nous nous offrions à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom. Mais s'il n'eſt pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t'il de l'exiger de nous ? ſa religion n'eſt-donc qu'une religion de ſang & de barbarie ; les Confeſſeurs généreux de la foi n'ont donc été que des déſeſpérés, & des fanatiques ? & les tyrans & les perſécuteurs, les défenſeurs de la juſtice & de la gloire de la divinité ? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blaſphêmes ſans horreur !

2. Conſidérez l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçu de lui : il déclare qu'il eſt venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle ; d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, les rendre ſes enfans ; leur ouvrir le ciel, & leur en aſſurer la poſſeſſion : il leur a apporté la ſcience du ſalut & la doctrine de la vérité : il nous nourrit de ſon corps, il nous lave de nos ſouillures en nous appliquant le prix de ſon ſang ; en un mot, il nous aſſure qu'il eſt notre voie, notre vérité, notre vie, notre juſtice, notre rédemption, notre lumière : mais un pur homme peut-il être la ſource de tant de graces aux autres hommes ? ou n'eſt-il pas à craindre que devenu ſi utile, & ſi néceſſaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'idole ? Car c'eſt la reconnoiſſance toute ſeule qui autrefois a fait les faux Dieux : tel eſt le caractère de l'homme ; ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

3. Outre les bienfaits dont Jeſus-Chriſt nous a comblés, conſidérez les promeſſes dont il les accompagne : il promet encore plus qu'il n'a donné. Premiérement, il promet aux hommes l'Eſprit conſolateur, qu'il appelle l'Eſprit de ſon Pere, Eſprit de vérité, de force, d'intelligence, de ſageſſe, de charité, &c. Mais quel droit a Jeſus-Chriſt ſur l'Eſprit de Dieu, pour en diſpoſer à ſon gré, ſi ce n'eſt pas ſon Eſprit propre :

Cependant les promeſſes de Jeſus-Chriſt ſe ſont accomplies : à peine eſt il monté au ciel, que l'Eſprit de Dieu ſe répand ſur tous ſes Diſciples. Secondement, Jeſus-Chriſt promet à ſes Diſciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Troiſiémement, il leur promet outre cela le don des miracles : s'il n'eſt pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de ſemblable ? Quatriémement, il leur promet la converſion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des Philoſophes, des Céſars, des Tyrans ; que ſon Evangile ſera reçu du monde entier : mais à moins qu'il ne tienne le cœur de tous les hommes entre ſes mains, peut-il répondre d'un changement dont juſques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? On dira peut-être que Dieu révéloit à ſon ſerviteur les choſes futures : mais ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, il n'eſt pas même Prophête ; puiſqu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber en l'adorant, dans des ténébres mille fois plus criminelles, que celles dont il prétend les délivrer ; & qu'au lieu de former au Pere des adorateurs en eſprit & en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation.

Voilà donc où méne l'incrédulité ; renverſez le fondement, qui eſt le Seigneur Jesus, Fils éternel du Dieu vivant ; retranchez de la doctrine des Chrétiens, Jeſus-Chriſt Homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la conſolation de l'eſpérance, tous les motifs de la charité : toute la religion chrétienne, n'eſt que fauſſeté & qu'impoſture. Auſſi quel zéle les premiers Diſciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors oſerent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? Les Payens reprochoient alors aux Chrétiens de rendre des honneurs divins à Jeſus-

Chriſt : s'en juſtifient-ils comme d'une calomnie ? répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jeſus-Chriſt ? point du tout. Les apologiſtes de la Religion réfutent toutes les autres calomnies dont on veut la noircir : mais ſur l'accuſation d'adorer Jeſus-Chriſt, bien loin de s'en défendre, ils l'autoriſent par leur langage & par leurs actions. Si c'eſt donc une erreur de croire Jeſus-Chriſt égal à Dieu, c'eſt une erreur qui eſt née avec l'Égliſe, qui en a élevé tout l'edifice, qui a formé tant de martyrs, & converti tout l'univers.

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE.

DIVISION. *La vérité figurée par l'étoile, trouve dans les Mages des adorateurs ; dans les Prêtres des diſſimulateurs : dans Hérode un perſécuteur. Telle eſt encore parmi nous ſa deſtinée ; peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguiſent, encore plus la mépriſent & la perſécutent. Ainſi, I. La vérité reçuë. II. La vérité diſſimulée. III. La vérité perſécutée.*

I. PARTIE. *La vérité reçuë.* Il eſt peu d'ames, quelques plongées qu'elles ſoient dans les ſens & dans les paſſions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois ſur la vanité des biens qu'elles pourſuivent, ſur la grandeur des eſpérances qu'elles ſacrifient, & ſur l'indignité de la vie qu'elles ménent : mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumiére que pour ſe refermer à l'inſtant ; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité, c'eſt le crime de l'avoir inutilement connuë.

Les uns ſe bornent à raiſonner ſur la lumiére qui les frappe, & font de la vérité un ſujet de contention, & de vaine philoſophie : les autres, mal d'accord avec eux-mêmes, ſouhaitent, ce ſemble, de la connoître, mais ne la cherchent

pas comme il faut, parce qu'au fonds ils ſeroient fâchés de l'avoir trouvée : enfin quelques-uns plus dociles ſe laiſſent ébranler par ſon évidence; mais raſſurés par l'opinion publique, ou rebutés par les difficultés & les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent & l'abandonnent, après s'être réjouis quelque tems à ſa lumiére.

Ce n'eſt pas là l'uſage qu'en firent les Mages : quoiqu'accoutumés à tout rappeller au jugement de la raiſon, ils ſuivent la lumiére céleſte, ſans s'arrêter aux vaines réfléxions de l'eſprit humain, ſans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les diſcours & les dériſions publiques ; & leur cœur déſabuſé de tout, ne trouve plus que la vérité qui les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole. Voilà la vérité reçuë dans les Mages avec ſoumiſſion, avec ſincérité, avec joie : voyons dans la conduite des Prêtres la vérité diſſimulée.

II. PARTIE. *Trois ſortes de diſſimulations dans les Prêtres de la Synagogue ; une diſſimulation de ſilence, une diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement, une diſſimulation de feinte & de menſonge.*

Diſſimulation de ſilence : conſultés par Hérode ſur le lieu où le Chriſt devoit naître, ils répondent à la vérité que c'eſt à Bethléem ; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des préſens adorer le nouveau chef qui devoit conduire Iſraël, il ne falloit plus douter de ſa naiſſance. Ils n'aſſemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuſe nouvelle ; ils ne vont pas à Bethléem pour animer Jéruſalem par leur exemple : renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond ſilence, & retiennent la vérité dans l'injuſtice.

Sans toucher ici aux Oints du Seigneur, il eſt peu de perſonnes dans le monde qui ne ſe ren-

dent tous les jours coupables de cette diſſimulation de ſilence : car pour en être coupables, il n'eſt pas néceſſaire de ſouſcrire à l'impiété & d'approuver les maximes du ſiécle, il ſuffit de ſe taire, quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement : les Prêtres & les Docteurs forcés par l'évidence des Ecritures de rendre gloire à la vérité, l'adouciſſent par des expreſſions ménagées. Pour complaire à Hérode, ils ſuppriment le titre de Roi que les Mages venoient de donner, & que les Prophêtes avoient ſi ſouvent donné au Meſſie ; ils le déſignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrine & de puiſſance, quoiqu'ils attendiſſent eux-mêmes un Meſſie, Roi & Conquérant. La conduite de ces Prêtres nous paroît indigne ; mais ſi nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos diſcours & nos démarches ne ſont ſouvent que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Derniére diſſimulation des Prêtres Juifs, diſſimulation de menſonge : ils ne ſe contentent pas d'alléguer les Prophéties en termes obſcurs & adoucis ; ne voyant pas revenir les Mages, ils les accuſent, pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine & ſuperſtitieuſe. Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les paſſions des hommes & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

III. PARTIE. *Vérité perſécutée par Hérode.* Cet impie perſécute la vérité : premiérement par l'éloignement public qu'il fait paroître pour elle, & qui entraîne tout Jéruſalem par ſon exemple, & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſcan-

dale : ſecondement, il la perſécute en tâchant de corrompre les Prêtres, & en dreſſant même des embuches à la piété des Mages ; c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſéduction : enfin il la perſécute en répandant le ſang innocent ; & c'eſt une perſécution de force & de violence.

Or, ces trois genres de perſécution, s'exercent aujourdhui dans le Chriſtianiſme : car 1. qui peut ſe flatter de n'être pas du nombre des perſécuteurs de la vérité par les ſcandales ? je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendart du crime & de la licence ; je parle de ces ames livrées aux plaiſirs & aux vanités du ſiécle, & dont la conduite d'ailleurs régulière, s'attire l'eſtime & les louanges des hommes ; & je dis qu'elles perſécutent la vérité par leurs ſeuls exemples, qu'elles anéantiſſent autant qu'il eſt en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & qu'elles font plus de déſerteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les Tyrans.

2. Nous perſécutons tous les jours la vérité par voie de ſéduction, en taxant d'excès la ferveur des juſtes, en leur faiſant des peintures vives & agréables des plaiſirs qu'ils fuyent, en exagérant les difficultés de la perſévérance ; peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi ; gênant par notre autorité le zéle & la piété des perſonnes qui dépendent de nous ; enfin en faiſant ſervir nos talens à la deſtruction du régne de Jeſus-Chriſt.

3. Le monde eſt plein de perſécuteurs publics de la vérité ; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des Tyrans & par l'effuſion du ſang de ſes enfans ; elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fidéles qu'elle voit avec douleur ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Fin des Analyſes.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amés & feaux Conſeillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requetes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public : *Les Oeuvres de feu Sieur Jean-Baptiſte Maſſillon, Evêque de Clermont, ſon Oncle*, contenant, *ſes Sermons pour l'Avent & le Carême, Myſtères & Panégyriques, Oraiſons funèbres, Vêtures & Profeſſions Religieuſes, Diſcours Synodaux & Mandemens, Conferences Eccleſiaſtiques, Paraphraſes ſur les Pſeaumes & quelques Diſcours détachés ſur differens Sujets* ; s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilège, pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant, & reconnoître ſon zéle à procurer au Public une Edition exacte des Sermons dudit feu Sieur Maſſillon, Evêque de Clermont, *dont juſqu'à preſent il n'avoit paru que des impreſſions étrangeres, renfermant des Piéces tronquées, ou fauſſement attribuées à cet Auteur* : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledits Ouvrages, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *vingt-années* conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter *à l'avenir aucune Edition deſdits Ouvrages faite juſqu'à preſent ſans notre Autorité*, ni de contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changemens, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers

audit Sieur Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages, & intérêts; à la charge que ces Preſentes ſeront entégiſtrees tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date deſdi es Préſentes; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la Feuille imprimée attachée pour modèle ſous le contre ſcel deſdites Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725.; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même etat où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit cher & feal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité deſdites Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant & ſes Ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons qu'à la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le douzieme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil ſept cent quarante quatre, & de notre régne le trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

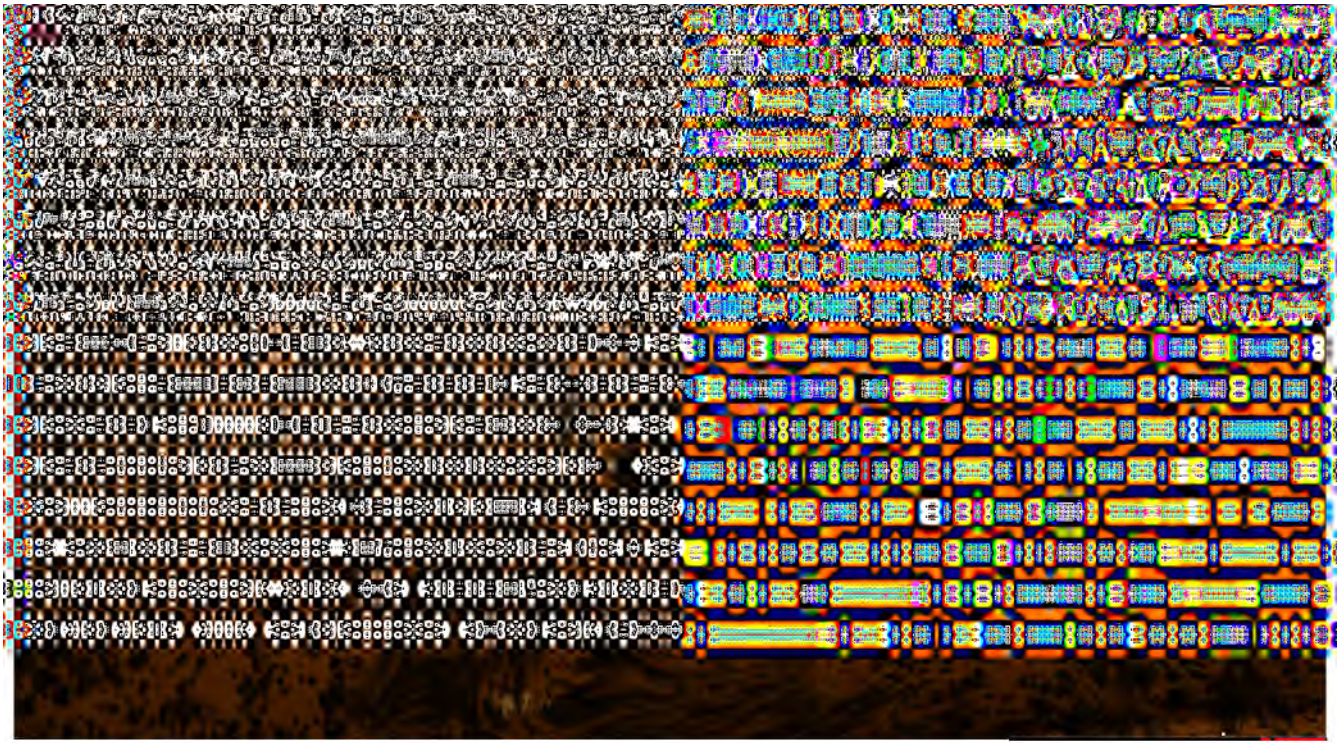
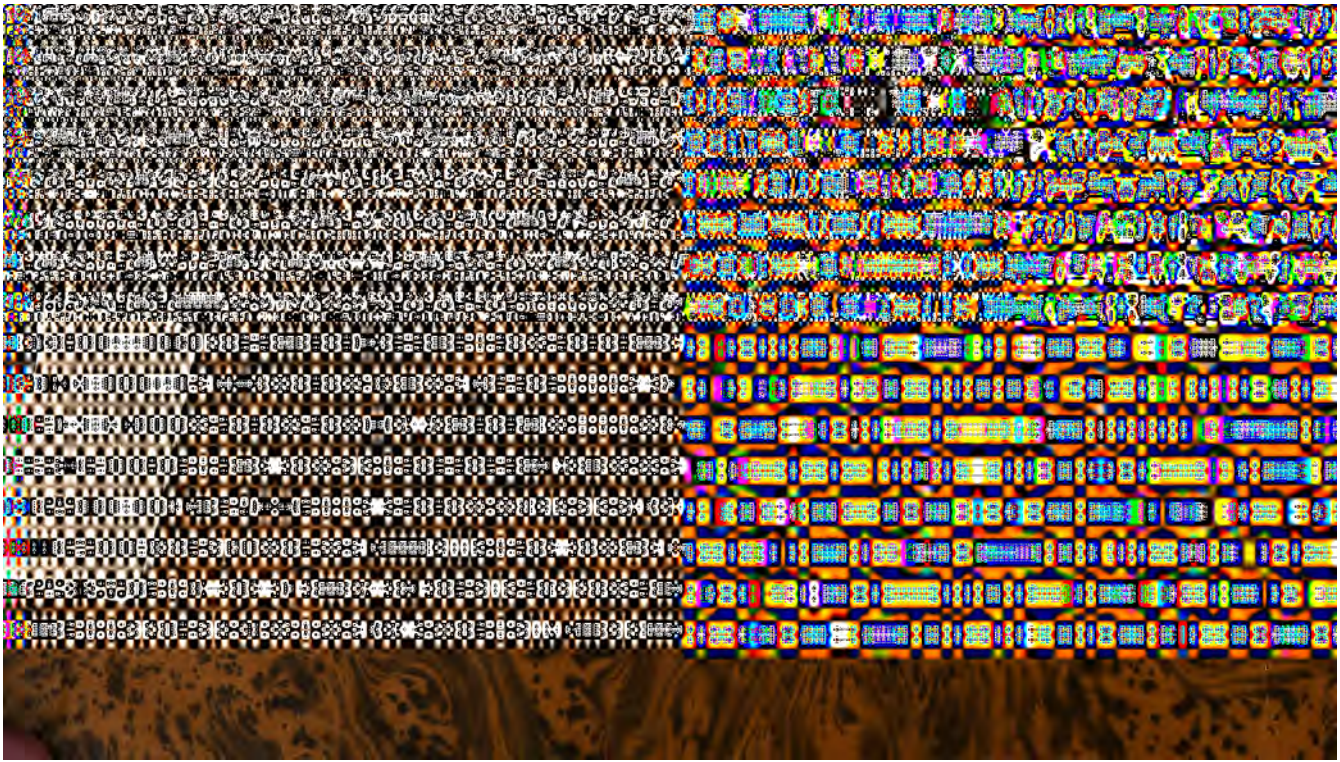
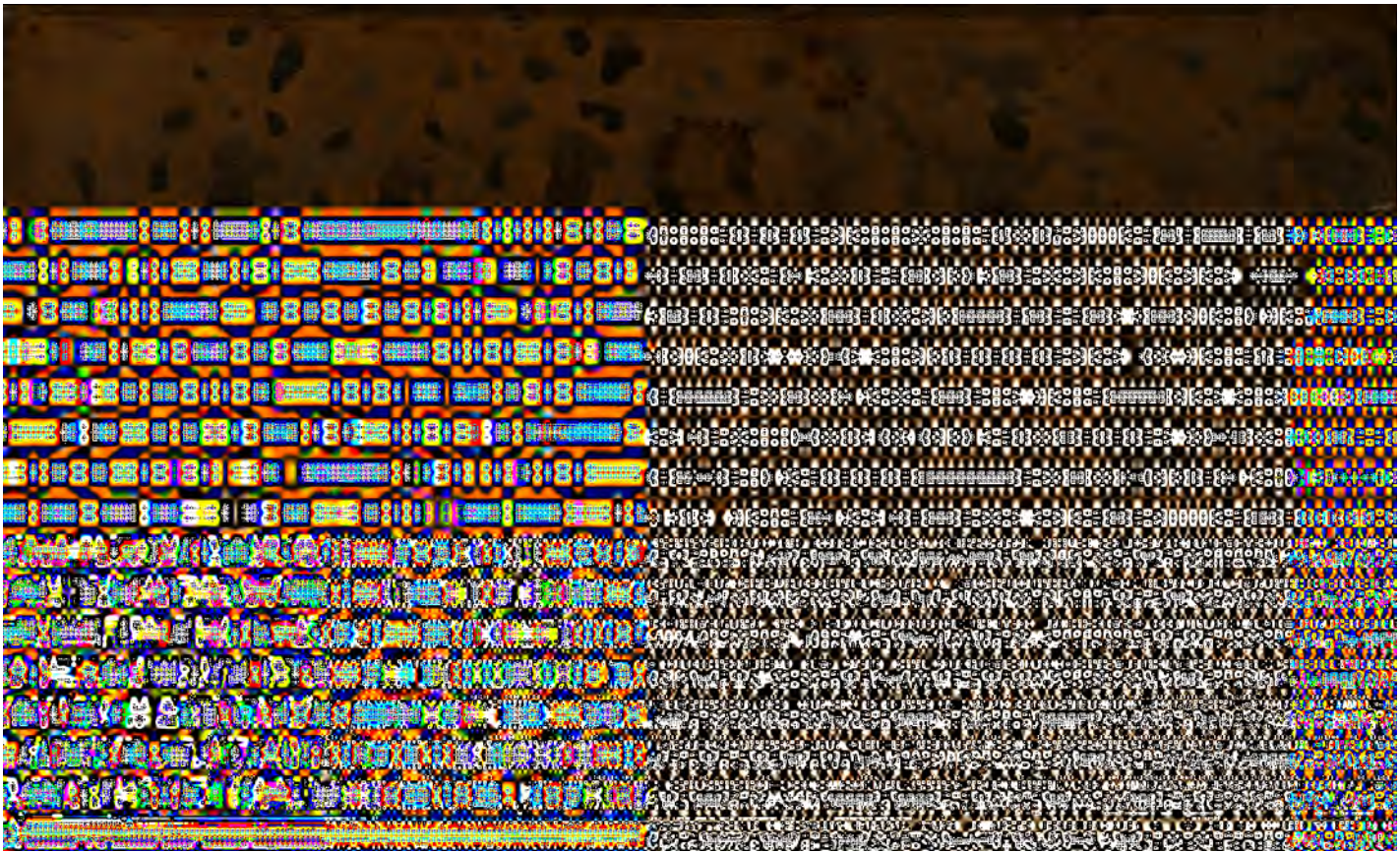
SAINSON.

Je ſouſſigné, reconnois avoir cédé à Meſſieurs la Veuve Etienne & Fils, & Jean-Thomas Heriſſant, Libraires à Paris, mon droit au préſent Privilège, ſuivant les conventions faites entre noûs. A Paris ce 16. Octobre 1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

Regiſtré, enſemble la préſente Ceſſion, ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 376. fol. 317. Conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723.

A Paris, ce 5. Novembre 1744.

VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils.